00100578

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016

COLLECTION COMPLETTE DES ŒUVRES DE M. DE CRÉBILLON, LE FILS.

10578

TOME CINQUIEME.

NOUVELLE ÉDITION.

Vol. V pt I

A LONDRES.

M. DCC. LXXIX.

00100578

LES HEUREUX
ORPHELINS,
HISTOIRE
IMITÉE DE L'ANGLOIS.

A MADAME

L... D... D... L...

MADAME,

VOUS ne vous attendiez pas, sans doute, lorsque vous me permîtes de vous faire ma cour, à la noirceur que je vous fais aujourd'hui. Vous ne craigniez, vous n'imaginiez même pas qu'il fût possible que je devinsse auteur; & rien ne m'annonçoit à moi-même qu'un jour je me donnerois un si grand ridicule. Il n'en est pourtant pas moins vrai que j'ai fait un livre, & même que je vous le dédie. Oui, MADAME, je vous le dédie, il ne faut pas vous flatter. J'ose, de plus, vous assurer que, quelque

grand que soit le rang que vous tenez dans le monde, quelque fameux, quelque illustre que soit le nom que vous portez, nom depuis si long-tems si cher aux François, & si révéré par eux, ce n'est pas aux avantages que vous devez à la fortune, que je rends un hommage qui n'est jamais dû légitimement qu'au mérite. Elle ne rend pas toujours digne d'éloge ce qu'elle rend objet de respect. Ce n'est même pas à ces dons de l'esprit qui vous distinguent si avantageusement à l'étendue, à la finesse, aux graces, au naturel, à la justesse du vôtre; c'est à la grandeur & à la dignité de votre ame, à la noblesse & à la bonté de votre cœur que je sacrifie. Je puis même ajouter que je vous devois un témoignage public de ma reconnoissance. Oui, MADAME, je vous dois beaucoup; & c'est encore une chose que je puis vous dire, sans que vous en puissiez plus aisément me deviner. Cette lettre est donc une épître dédicatoire; je crois devoir vous en avertir, parce que j'ai cru remarquer que vous ne leur faites pas le même honneur qu'aux préfaces, & qu'il se pourroit que vous, MADAME, qui sçavez tant de choses, ne scussiez pas ce que c'est. Malgré cette sorte de probabilité, je ne serois pas, sur ce que je fais, sans une très vive inquiétude, si je ne me flattois pas de vous

être éternellement inconnu. Jugez combien de choses aussi désagréables pour vous, qu'elles pourroient paroître flatteuses à beaucoup d'autres, je pourrois vous dire ici, si je voulois abuser de la certitude que j'ai en ce moment de vous échapper toujours. J'aurois même pu faire quelque chose de plus simple, & qui vous eût sûrement mieux louée, que tout ce que je pourrois dire, c'étoit de vous nommer; mais je n'ai pas cru devoir rendre mon crime irrémissible. Il est cependant vrai, MADAME, *que tout énorme qu'il paroîtra, je n'en sentirois pas de remords, si je ne craignois point de vous en voir accuser quelqu'un qui en seroit bien capable, à la vérité, mais que sa paresse, & le parti qu'il semble avoir pris de ne plus écrire, devroient garantir de vos soupçons, & qui sera, je crois, fort étonné de s'en trouver l'objet. La promptitude avec laquelle les autres parties de cet ouvrage succéderont à celles qui paroissent aujourd'hui, & par lesquelles on s'est cru permis d'essayer le goût du public, le justifieront mieux auprès de vous que tout ce que je pourrois vous alléguer en sa faveur. Ce seroit naturellement ici le lieu de vous supplier de prendre ce livre sous votre protection, mais je doute que vous reçussiez bien cette priere; & je crois que je dois me borner à*

vous prier de ne vous pas plaindre de l'ennui que peut être il vous causera. Il vous paroîtra sans doute singulier, quand vous l'aurez lu, (car je suppose que, ne fut-ce que par curiosité, vous lui ferez cette grace) que j'aie douté qu'il pût vous ennuyer. Mais je suis auteur, MADAME, l'on en prend l'amour propre plus aisément que l'on n'acquiert les talens qui devroient être toujours attachés à l'envie d'écrire ; & d'ailleurs, il est à présumer que si mon ouvrage m'avoit paru ennuyeux, je ne l'aurois pas livré au public. Ce que je desire ardemment ; mais ce dont je ne me flatte pas, c'est que, sans en juger aussi favorablement que moi, vous y trouviez, cependant, MADAME, de quoi me pardonner la liberté que j'ai prise, si malgré toutes mes precautions, & le peu d'apparence qu'il y a que vous me deviniez, vous venez un jour à me connoître.

Daignez recevoir les assurances du profond respect, avec lequel je suis,

MADAME,

Votre très-humble, &c.

LES HEUREUX ORPHELINS.

PREMIERE PARTIE.

CE fut en l'année 1688, année si mémorable par la fuite & par les malheurs de Jacques II, qu'un jeune gentilhomme Anglois, nommé le chevalier Rutland, retourna dans sa patrie, après avoir, pour se former le cœur & l'esprit, parcouru pendant quelques années les différentes cours de l'Europe. Il y avoit, en effet, puisé toutes les graces & acquis tous les talens qui peuvent rendre un homme aimable dans la société; mais en même tems il étoit devenu assez philosophe pour être las du tumulte & du vuide qui regnent dans les cours & des peines ou des dégoûts que le ciel

semble avoir attachés aux plaisirs. Né avec un caractere doux & tranquille, il voulut sur-tout éviter de se trouver à Londres, dans un moment où l'on y étoit dans la plus cruelle agitation; & traversant le pays, sans approcher de cette capitale, il se retira dans une terre assez belle, qui en étoit éloignée de 50 milles, jusqu'à ce que le retour de la tranquillité publique lui permît de goûter les plaisirs de la ville, sans risquer de compromettre son repos. Il étoit déterminé à ne le sacrifier à aucun des deux partis qui divisoient alors le royaume & les esprits; & il lui eût peut-être été difficile de conserver une si raisonnable indifférence, dans un lieu où tout étoit en mouvement, & où l'exemple & des liaisons qu'il y auroit pu former, auroient vraisemblablement dérangé le plan qu'il s'étoit fait. Né Anglois, & par conséquent plus sérieux & plus philosophe qu'il ne sembloit devoir l'être à son âge, il n'eut pas de peine à supporter la solitude profonde dans laquelle il s'étoit promis de vivre. Ses réflexions, la lecture, la chasse l'occupoient tour-à-tour, & toujours assez agréablement pour lui faire passer sans ennui des jours que tout

autre, à sa place, auroit sans doute trouvé trop longs. Ce n'étoit pas qu'il n'aimât les plaisirs ; l'amour, ou plutôt, ce qui est si peu lui, & qui quelquefois pourtant lui ressemble si bien, avoit rempli une assez grande partie de sa vie ; mais son goût pour les femmes ne l'avoit jamais mené plus loin que le goût même, & jamais aucune n'avoit pris sur son cœur assez d'empire, pour qu'il eût cessé d'en être le maître. Et étoit-il pour cela plus ou moins heureux ? Le sentiment donne-t-il tout ce qu'il promet ? Ce mouvement léger & capricieux, que l'on appelle le goût, suffit-il au bonheur ? la tranquillité qui l'accompagne est-elle préférable à ce délicieux délire où plonge une véritable passion ? C'est ce qu'il seroit difficile de décider ; & sur quoi cependant, soit réflexion, soit caractere, le chevalier s'étoit déterminé depuis long-tems.

Avec d'aussi heureuses dispositions, & une ame, dont aucune passion n'altéroit la tranquillité, il conservoit, sans peine, une gaieté qui auroit été constante, s'il n'eût jamais essuyé de malheurs que ceux qu'en pensant différemment, il auroit pu s'attirer ; mais le sort lui en avoit préparés, même avant son

existence; & tout accoutumé qu'il y devoit être, il ne pouvoit cependant ne s'en pas affliger quelquefois.

Ce fut dans un de ces momens de mélancolie, qu'une rêverie profonde le conduisit un jour, & sans presque le sçavoir, au bout d'un vaste jardin qui entouroit son château. Là, il y avoit une de ces grottes rustiques, dont les Anglois, plus amis de la nature que de la symmétrie, ornent assez souvent leurs parcs. De cette grotte, dont il s'étoit approché, il crut entendre sortir des plaintes, auxquelles tout livré qu'il étoit en ce moment à ses refléxions, il prêta une oreille attentive. Le son des gémissemens qui l'avoient frappé, le guidant, il les suivit; & à l'entrée d'un bosquet qui précédoit la grotte, il vit une corbeille qu'il ouvroit avec la précipitation que donne toujours la curiosité. Son étonnement fut extrême d'y trouver deux enfans qui paroissoient ne faire que de naître, & dont les tendres plaintes sembloient implorer son secours. Ils étoient fort proprement emmaillotés: sur la poitrine de l'un des deux, étoit attaché un papier, où il lut ce qui suit:

Au Chevalier RUTLAND.

» Une destinée inévitable abandonne » ces malheureux enfans à vos soins; & » l'on vous connoît trop pour croire que » dans leur infortune l'on eût pu leur » choisir un protecteur plus généreux. » Ils sont jumeaux, & d'un sang qui les » rend dignes des bienfaits que leur état » exige de vous. Si vous daignez, comme » on l'espere d'un si honnête homme, » avoir pitié de leur misere, vous n'au- » rez pas lieu de vous en repentir. Peut- » être sçaurez-vous un jour pourquoi on » vous les confie par préférence à tout » autre: en attendant, bornez une curio- » sité qui, dans ce moment, vous feroit » inutile à savoir qu'ils sont l'un & l'au- » tre baptisés sous le nom d'EDOUARD, » & de LUCIE. Adieu «.

Quelle que fût la surprise du chevalier, elle céda au besoin pressant que les deux infortunés qu'on lui confioit, sembloient avoir d'être promptement secourus. Sans hésiter, & presque sans y penser, il ramassa lui-même la corbeille, & courant du pas le plus précipité vers son château, il appella au plus vîte une femme de charge qui s'y trouvoit, avec

quelques servantes, & leur ordonna de donner à ces enfans, sans différer, tous les secours qui pouvoient dépendre d'elles. Pendant qu'elles remplissoient ses desirs, il fit promptement monter à cheval quelques-uns de ses gens, avec ordre de chercher chez les fermiers, quelques femmes en état de nourrir ces deux petits orphelins. ...

Alors plus tranquille, il commença à réfléchir sur la singularité de cette aventure; & se trouvant entouré de tout ce qui composoit sa maison, il questionna sévérement chaque domestique en particulier; mais tous lui jurerent d'un air où il paroissoit tant de vérité, qu'ils ignoroient autant que lui-même, qui avoit porté ces enfans dans le lieu où il les avoit trouvés, & à qui ils pouvoient appartenir, qu'il se lassa enfin d'une recherche si infructueuse. Eh bien! dit-il, en regardant avec une bonté tendre, ces petits infortunés, à qui que ce soit qu'ils appartiennent, je ne trahirai pas une confiance qui m'honore. Que m'importe, en effet, de sçavoir à qui ils doivent le jour! ils ont besoin que je le leur conserve, & c'est tout ce qu'il faut à mon cœur. Oui, ajouta-t-il avec transport, je jure de ne les abandonner ja-

mais, & de leur tenir lieu de ces parens infortunés qui, sans doute, leur refusent à regret, les secours qu'ils leur devoient.

A peine s'étoit-il si solemnellement engagé de servir de pere aux enfans que l'on remettoit entre ses mains; que ses gens lui amenerent deux nourrices, qu'il fit examiner avec tant d'attention, & auxquelles il recommanda si fortement le dépôt dont il les chargeoit, qu'il auroit persuadé que ces enfans lui appartenoient, si tout ce qui l'écoutoit, n'eût sçu que n'y ayant pas trois mois qu'il étoit de retour de ses voyages, ils ne pouvoient être à lui.

Peu de tems après, il apprit que Londres étoit assez tranquille pour qu'il y pût retourner sans courir le risque qui l'en avoit écarté. Il quitta donc sa solitude; mais ce ne fut pas sans ordonner de ce ton, qui fait si bien sentir que l'on veut être obéi, que l'on eût des enfans qu'il y laissoit tout le soin imaginable. Il voulut que sa femme de charge quittât ce titre, pour prendre le titre de leur gouvernante, & lui recommanda de ne leur rien épargner de tout ce qui pouvoit leur être nécessaire, les regardant, disoit-il, comme un présent du ciel qui vouloit rendre nécessaire à la socié-

té un homme qui, jusques-là, lui avoit été si inutile

Ses ordres furent exécutés à la lettre. L'enfance des deux nourrissons du chevalier n'ayant produit ou amené aucun événement considérable, on la passera sous silence. Leur bienfaicteur, que son goût pour les amusemens champêtres ramenoit assez souvent à sa terre, y jouissoit du doux plaisir que l'on éprouve en voyant ce que l'on rend heureux. Il prit insensiblement, par goût, aux deux enfans qu'il élevoit, l'intérêt que d'abord il n'avoit dû qu'à son humanité. Leurs jeux innocens l'amusoient; & à mesure que leurs idées se développoient, il se faisoit un plaisir & même une occupation suivie de les former & de les étendre. La nature sembloit vouloir le payer de la générosité de ses soins, par le caractere dont elle avoit doué ces deux petits infortunés

Lorsque leur esprit put percer les voiles de l'enfance, il eut tout lieu d'être satisfait de celui que le ciel leur avoit comme prodigué, pour les dédommager du malheur auquel il sembloit les avoir condamnés en naissant. La noblesse de leurs sentimens répondoit à celle de leur figure, qui ne laissoit rien à desirer,

Cet avantage frivole, ſans doute, mais pourtant ſi néceſſaire, & qu'ils poſſédoient tous deux au même point, les rendoit encore plus intéreſſans au chevalier. L'innocence & la vérité de leurs careſſes le ſéduiſoient au point qu'il paſſoit ſouvent auprès deux un tems qu'il auroit pu donner à des occupations plus ſérieuſes, ou en apparence plus agréables, mais qui l'auroient ou moins ſatisfait, ou moins intéreſſé. Il fallut enfin s'en ſéparer. Il étoit tems de ſonger ſérieuſement à leur donner une éducation qui répondît & aux heureuſes diſpoſitions qu'ils montroient, & à l'affection rendre qu'ils lui avoient inſpirée. Il mit donc Lucie dans une de ces maiſons qui, en Angleterre, tiennent lieu de couvens, où les filles de la premiere qualité ſont élevées ſous les yeux, & par les ſoins de filles qui ſont elles-mêmes d'extraction noble, & qui par leurs ſentimens & l'éducation qui les a cultivés, ſont en état de donner l'une, & d'inſpirer les autres à l'illuſtre jeuneſſe dont on leur confie les premieres années. Aucun ſecours étranger ne fut refuſé à Lucie : les meilleurs & les plus habiles maîtres lui furent prodigués ; auſſi profita-t-elle d'un bonheur ſi rare, dans une

ſituation auſſi cruelle que l'étoit la ſienne. Sa tendre reconnoiſſance pour le chevalier, & qui ſembloit croître avec elle, lui donnoit un deſir ſi vif de ſe perfectionner en tout, que quand elle n'auroit pas reçu de la nature les plus heureuſes diſpoſitions, elle n'auroit pu les emprunter de ce ſentiment.

Pour Edouard, le chevalier le conduiſit lui-même à Londres, où il le remit entre les mains du docteur Busby, renommé par les talens ſinguliers qu'il avoit pour élever la jeune nobleſſe, de laquelle il travailloit encore plus à former le cœur que l'eſprit, quoiqu'il ne négligeât rien de ce qui peut contribuer à orner le dernier.

Quelques années s'écoulerent, pendant leſquelles Rutland, toujours attentif aux pupilles, dont il étoit chargé par la Providence, & qu'il chériſſoit comme s'il les eût tenus de la nature même, voyoit avec un plaiſir extrême les progrès que l'un & l'autre faiſoient, chacun dans ſon genre. Edouard, de qui l'eſprit & les talens prématurés ne lui laiſſoient plus rien à apprendre dans une maiſon conſacrée à ne donner que les premiers élémens des ſciences, ſembloit demander à entrer dans une car-

riere moins resserrée. Le chevalier, pour mettre la derniere main à son éducation, l'envoya à Oxford, & lui fit faire en même tems ses exercices. Lorsqu'il les eut finis, Rutland le retira chez lui, comme dans sa maison paternelle. Là, il ne retrancha vis-à-vis lui, des façons & du ton d'un pere, que ce qui inspire aux enfans plus de crainte que de respect, ce qui souvent interdit la confiance, & ne permet pas à l'amour de naître. Ces deux derniers sentimens étoient la seule récompense qu'il prétendît de ses soins : Eh ! comment, en effet, lui auroit-on pu refuser ce dont il étoit si digne ? Edouard étoit si pénétré d'estime, de respect, de tendresse & de reconnoissance pour Rutland, qu'il étoit impossible à celui-ci de douter de l'impression qu'il avoit faite sur le cœur de son pupille.

Le chevalier ne devoit pas être moins content de l'esprit d'Edouard, qu'il ne l'étoit de ses sentimens. Il étoit difficile que l'on en promît davantage. Il craignit cependant de lui voir porter trop loin le goût qu'il marquoit pour les sciences ; & un jour qu'il s'entretenoit avec lui, moins comme avec un jeune homme que l'on forme, que comme avec un ami

que l'on conseille & que l'on éclaire ? Mon cher Edouard, lui dit-il, je vois avec beaucoup de plaisir, & vous ne pouvez pas en douter, le goût que vous avez pris à Oxford pour les lettres ; mais je voudrois, s'il étoit possible, que vous vous y livrassiez avec moins de fureur, & que vous puissiez sur-tout éviter cette sorte de pédanterie que nous autres Anglois ne prenons que trop ordinairement dans nos universités, & dont l'âge, le commerce du monde, son usage, les plus grandes places, ne nous défont pas toujours. Cultivez les lettres ; mais gardez-vous de vous livrer à l'étude, de façon à ne vous pas laisser le tems de réfléchir ; & peut-être à vous en ôter le moyen. Il faut, il est vrai, se former l'esprit, mais il ne faut pas l'accabler.

La nature ne veut être ni trop parée, ni trop nue. L'ignorant dégoûte ; le sçavant ennuie. Cultivez donc vos talens ; mais encore une fois, ne les chargez pas : ils ne sont rien sans les graces ; & les graces ne peuvent pas exister sans le naturel. Le tems où vous devez faire choix d'un état approche ; ne le faites pas sans les plus sérieuses réflexions ; de ce choix dépend le bonheur ou le malheur de la

vie : que le caprice ne vous guide donc pas dans une chofe fi importante. Un homme fenfé ne doit rien entreprendre qu'avec l'intention, l'efpérance même de réuffir; & pour que cette efpérance foit fondée, il faut fe fentir un goût naturel pour ce que l'on embraffe : jamais les efforts ne remplacent la nature; & tout travail forcé eft néceffairement un travail fans fuccès. Tâtez-vous donc; appliquez-vous à développer vos talens : faites-moi part de vos découvertes, j'aiderai à vous les rendre utiles; & quel que foit le fruit d'un examen fi néceffaire, comptez que l'argent & la protection ne vous manqueront pas, pour mettre en exécution des projets conçus avec prudence.

Monfieur, lui répondit Edouard; enfant de vos bontés, qui me tiennent lieu de parens, de fortune & d'amis, je fuis trop fenfible à ce que je leur dois, pour avoir fait, de moi-même, un choix fur lequel j'ai cru que je devois confulter beaucoup moins mon inclination que vous-même. Quelque contraire que l'état dans lequel vous m'impoferez de vivre, puiffe être à mes idées & à mes vœux, je facrifierai, fans balancer, & mes répugnances, & mes defirs à vos

volontés; & je ferai tout ce que vos bontés peuvent exiger de ma reconnoissance, pour m'en rendre digne. Mais puisque vous poussez la générosité jusqu'à m'affranchir d'une si juste dépendance; puisqu'enfin vous rendez à lui-même, pour un moment, un infortuné qui est, & veut toujours être à vous, permettez que je vous dise que mon choix est tout fait. Oui, Monsieur, si le penchant, le goût, le desir même le plus ardent, doivent en décider, je n'ai plus rien à me demander. Eh! quel est donc, lui demanda Rutland d'un air surpris, cet état dont les charmes vous entraînent au point de vous inspirer un goût si vif? C'est, répondit Edouard, en se précipitant à ses genoux, le parti des armes.

Le chevalier avoit trop étudié le caractere d'Edouard pour être étonné de cet aveu; mais il ne put prendre sur lui de n'en point paroître fâché. En qualité d'Anglois, & d'Anglois qui pensoit solidement, cet état qui paroissoit à Edouard le seul dans lequel on pût vivre, ne l'enchantoit pas de même. S'il fut charmé de trouver dans son pupille une bravoure, qui ne le rendoit que plus estimable à ses yeux, il n'approuvoit pas

que ce fût dans le service qu'il en voulût faire usage. Il n'omit donc rien pour lui faire perdre cette idée, & ne manquoit pas, en effet, de raisons pour la combattre. La certitude presque assurée de rester toujours subalterne, de contribuer sans cesse à la gloire des autres, & de n'en pas acquérir par soi-même, surtout lorsqu'on n'est pas d'une naissance qui puisse étayer les services; toutes ces raisons, & beaucoup d'autres furent vainement employées par Rutland. Au reste, ajouta-t-il, voyant Edouard consterné de la résistance qu'il opposoit à ses desirs, mes remontrances ne sont pas des ordres; tout ce que j'ai prétendu a été de vous parler en ami, sur le choix que vous avez fait; mais mon intention n'est pas de vous contraindre. Tout ce que je vous demande, est de ne pas vous laisser entraîner par le feu de vos idées. Faites vos réflexions; je les aiderai des miennes; & si après le plus mûr examen (car mon amitié l'exige de vous) vous persistez dans le choix que vous semblez avoir fait, vous me trouverez aussi prêt à vous y soutenir, que si vous vous fussiez déterminé pour l'état que je desirerois pour votre bonheur, & que je ne veux même pas vous indiquer,

de peur que vous n'imaginassiez que je veux vous le prescrire. Je vais, en attendant, différer votre départ pour Oxford, & faire venir votre sœur; elle ne connoît au monde de parens que vous; peut-être sa présence vous ôtera-t-elle le courage de l'abandonner. Ne me répondez point, mon cher Edouard, je vous en prie; & s'il le faut, je vous le défends. Consultez-vous; mais encore une fois, en le faisant, ne consultez que vous-même.

Aussi-tôt que le chevalier eût quitté Edouard, il fit partir l'ancienne gouvernante, avec ordre d'amener Lucie à Londres, le jour même : son frere & elle ne s'aborderent qu'avec les transports de l'amitié la plus vive. Rutland qui partageoit les tendres caresses dont il étoit le témoin, ne put voir, sans une joie mêlée d'admiration, les progrès qu'avoient fait la taille & la beauté de cette jeune personne. Rien de si aimable ne s'étoit encore offert à ses yeux. La régularité des traits se joignoit en elle à un air spirituel & fin; rien ne pouvoit égaler l'éclat & la fraîcheur de son tein. Des graces sans apprêt, libres, & tout à la fois modestes; un air noble & ingénu; ce je ne sçais quoi enfin, qui se

ſent ſi bien, & ſe définit ſi mal, achevoient de rendre Lucie la perſonne du monde la plus ſéduiſante, Le chevalier fut auſſi content de ſon eſprit, qu'il l'étoit de ſa figure; il le trouva naturel & orné; ſon cœur lui parut, comme il l'étoit effectivement, droit & rempli de tous les principes & de toutes les vertus qu'il lui pouvoit deſirer; & lorſqu'il voulut éprouver ſes talens, il lui trouva, avec une voix charmante, tout ce que la connoiſſance de la muſique, & le goût du chant peuvent ajouter à ce don naturel. Il y avoit même peu d'inſtrumens, de ceux qu'il ſemble que l'uſage ait permis à ſon ſexe, qu'elle ne touchât avec le plus grand ſuccès.

Rutland enchanté des ſinguliers progrès de Lucie, ne pouvoit ſe laſſer, ni de la voir, ni de l'entendre: il lui fit part des projets d'Edouard, & la pria de travailler à lui donner d'autres idées; mais bientôt Edouard parvint à lui faire goûter les ſiennes, au point même de l'obliger à prier le chevalier de ne s'y oppoſer plus; & celui-ci, après pluſieurs tentatives auſſi inutiles que les premieres, crut ne devoir plus combattre une vocation ſi marquée, & ne ſongea plus qu'à l'équipage de ſon pupille, Né trop

noble, & devenu trop tendre pour y rien épargner, il le forma bien moins en bienfaicteur qu'en pere. Rien de ce qui pouvoit attirer à Edouard cette sorte de considération que l'opulence mérite si peu, & dont cependant elle est toujours si sûre, ne lui fut refusé. Un ancien intendant du chevalier, homme sensé & de confiance, fut choisi pour le conduire : deux domestiques composoient son train ; enfin, tout étant disposé pour un départ qui coûtoit tant à Rutland, il en fixa lui-même le jour.

Edouard, malgré le plaisir de ne voir plus rien s'opposer à ses vœux, ne le vit approcher qu'avec une vive douleur. Pouvoit-il en effet n'en pas sentir en quittant sa sœur, & ce généreux chevalier, à qui il devoit d'autant plus, qu'il n'avoit eu d'autre titre auprès de lui, pour en être secouru dans sa profonde misere que sa misere même ? Il soutint cependant avec fermeté une séparation si cruelle pour son cœur. L'attendrissement de Rutland, en le voyant partir, fut extrême ; pour Lucie, elle sembloit n'avoir de force que pour retenir son frere dans ses bras ; enfin, il s'en arracha malgré elle, malgré lui-même, & après s'être jetté mille fois aux genoux de son

généreux bienfaicteur, il les quitta tous deux, chargé des plus fortes recommandations pour M. Brifield, ami intime du chevalier, colonel d'un régiment Anglois, & fort en faveur auprès du fameux duc de Malborough.

Après le départ d'Edouard, Rutland voulut retenir Lucie pour quelque tems auprès de lui, pour lui faire voir, disoit-il, les beautés d'une ville qui lui étoit si nouvelle, & pour se distraire des impressions de tristesse que la privation d'Edouard lui avoit laissées. Mais loin que la présence & les soins de Lucie fissent sur son ame l'effet qu'il avoit paru en attendre, ils sembloient ajouter à sa mélancolie. Bientôt même cet homme, d'un caractere si tranquille, d'une humeur si égale, de qui le chagrin même (car on lui en voyoit quelquefois) n'altéroit jamais la douceur, devint distrait, sombre, inégal, & presque brusque. Tour-à-tour il cherchoit & fuyoit Lucie; cent fois le jour il l'appelloit, & la renvoyoit dans son appartement. Cette jeune personne, qui n'attribuoit un si extraordinaire changement qu'à l'éloignement de son frere, en conçut pour Rutland un redoublement de tendresse, & croyant de-

voir, par reconnoissance, lui sacrifier son propre chagrin, elle reprit cette douce & aimable gaieté dont les charmes étoient capables de suspendre, ou d'effacer les idées désagréables, qui paroissoient troubler le repos du chevalier: mais loin qu'il la partageât, il sembloit s'en attrister davantage; quelquefois même il sembloit qu'il s'en offensât.

Que vous êtes heureuse, lui dit-il, un jour, avec chagrin, d'avoir un cœur si peu capable de recevoir des impressions vives, ou plutôt que vous êtes à plaindre de ne pouvoir pas connoître le bonheur d'aimer! Je croyois, lui répondit-elle d'un ton doux, mais affligé, que je devois surmonter mon affliction, pour tâcher d'adoucir la vôtre; & je ne pensois pas qu'un effort, que je ne dois qu'à la vivacité du sentiment que vous m'inspirez, dût mériter, de votre part, le reproche de ne le pas connoître. Mon attachement pour vous pouvoit seul me distraire du regret cruel que me cause l'absence de mon frere, & l'emporter sur ma tendresse pour lui. Ah! s'écria le chevalier, qu'il m'est aisé de juger par la différence des expressions que vous employez, en parlant de nous deux, de

celle qu'en effet votre cœur met entre nous! Attachement pour moi, tendresse pour lui?...... Mais est-il bien vrai que vous connoissez ce dernier sentiment? Quoi! Monsieur, s'écria-t-elle, en fondant en larmes, en pourriez-vous douter? Quoi! mon bienfaicteur, celui auquel je dois plus que mon existence, puisque sans lui, je n'aurois existé que pour vivre dans les malheurs les plus affreux, hésite à me croire capable d'un sentiment dont il est si digne de remplir mon cœur! Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit, ajouta-t-elle, en se jettant à ses genoux, qui doive vous faire juger si mal d'une ame que vous occupez si tendrement! Ah! levez-vous, ma chere Lucie, lui dit le chevalier d'un air ému; je devrois être content de votre cœur; plût au ciel que je le fusse du mien! Mais n'en parlons plus; préparez-vous seulement à retourner dans votre retraite; je me reproche de vous faire perdre ici un tems précieux, & que vous devez employer à perfectionner vos talens: j'ai déjà donné mes ordres; & tout va être prêt pour votre départ. Ah! s'écria Lucie d'un ton douloureux, je suis perdue! Un torrent de larmes succéda à cette exclamation. Que veut donc dire

une si vive affliction, lui demanda Rutland, d'un air aussi inquiet que surpris : Londres, que vous connoissez si peu, auroit-il pour vous assez de charmes, pour exciter en vous de si violens regrets ? Hélas ! Monsieur, lui dit Lucie, lorsqu'elle se fut calmée assez pour pouvoir lui répondre, ni Londres, ni ses plaisirs que je ne connois point, que je n'imagine pas, ne peuvent, comme vous paroissez vous plaire à le penser, me causer aucun regret. C'est la perte de votre amitié que je pleure. Je ne suis point jalouse de celle que vous avez pour mon frere ; mais je ne puis m'empêcher de voir que vous n'aimez que lui, & que ma présence vous est encore plus à charge, que son éloignement ne vous est douloureux. Vous montrez autant d'empressement à m'éloigner de vous, que vous en avez eu pour le retenir, & je sens, avec la douleur la plus amere, la différence que vous mettez dans votre affection, par les mouvemens différens que nous vous inspirons tous deux. Ah ! vous voudriez que je fusse déjà partie ! Et vous concluez de-là, lui dit le chevalier, en la prenant dans ses bras, où il la serroit plus tendrement qu'il ne le croyoit sans doute ; vous concluez, dis-

je, que je ne vous aime plus! Ah Lucie! que votre simplicité vous abuse! jamais vous ne me fûtes si chere; jamais votre vue ne m'a été si nécessaire, & votre présence aussi précieuse. Eh bien, lui dit-elle vivement, & en lui rendant ses caresses, pourquoi me renvoyez-vous? pourquoi ordonner une séparation qui, s'il est vrai que je vous sois chere, ne doit pas moins blesser votre cœur que le mien? Si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous ne voudriez pas me quitter.

Cette réflexion de Lucie & l'air tendre & naïf dont elle étoit accompagnée, jetterent le chevalier dans une rêverie profonde; il soupiroit, la regardoit, l'embrassoit tour-à-tour. Cette scene muette & si vive dans son silence, auroit peut-être duré encore long tems, si un laquais ne l'eût interrompue, pour annoncer que le carrosse étoit prêt. Cet avertissement sembla tout d'un coup déterminer Rutland. Adieu, mon aimable Lucie, lui dit-il, en la serrant encore dans ses bras, il faut nous séparer. Vous êtes encore bien jeune, & vous ne sentez pas à quel point un plus long séjour ici pourroit vous être nuisible. Partez donc; mais en partant, emportez la cer-

titude que c'eſt l'amitié la plus tendre, & non une indifférence, dont je ne puis jamais être capable pour vous, qui me force à vous renvoyer.

En achevant ces paroles, il préſenta la main à Lucie, qui perſuadée de la ſincérité de Rutland, partit avec aſſez de tranquillité, pour quelqu'un qui venoit d'eſſuyer une ſcene aſſez fâcheuſe, quoiqu'elle eût été encore plus embarraſſante pour le chevalier que pour elle-même.

A peine Rutland l'eut-il perdu de vue, qu'il ſe renferma chez lui pour ſe livrer à mille douloureuſes réflexions. Eclairé ſur ſon cœur par ce qui venoit de ſe paſſer avec Lucie, & par la violence extrême qu'il s'étoit faite pour s'en ſéparer, il ne doutoit plus qu'il ne l'adorât. Auſſi cherchoit-il moins à ſe développer un ſentiment, dont il n'étoit que trop ſûr, qu'à le combattre. Que veux-je faire, ſe demanda-t-il, de cette malheureuſe paſſion ? voudrai-je travailler à détruire des vertus que j'ai moi-même cultivées avec tant de ſoin ? pourrai-je me réſoudre à ſacrifier à mes plaiſirs cette innocence & cette candeur qui me charment ! profiterai-je de la facilité que mes propres bienfaits peuvent me donner auprès de cette infortunée ? quoi !

j'aurois la perfidie d'abuser d'un dépôt que l'estime sans doute a remis entre mes mains? Sçais-je à qui appartiennent ces enfans, quel compte honteux ne rendrois-je pas un jour de la malheureuse Lucie, si j'avois eu la bassesse de la séduire? ah! que ne puis-je me lier avec elle par des nœuds indissolubles! mais quand mon amour pourroit l'emporter sur la répugnance que j'ai à former de tels liens, peut-il jamais détruire des raisons solides, nées avec moi, & qui s'opposent invinciblement à tout engagement de ma part? d'ailleurs, cette fille, si noble peut-être! peut aussi n'être que le fruit de la débauche de quelque vil domestique? quelle honte pour moi, si de pareils parens venoient un jour la réclamer! que ne diroient pas mes ennemis, de la bassesse de mon choix, que n'en concluroient-ils pas contre mes sentimens! quel mépris ne chercheroient-ils pas encore à répandre sur une mémoire qui doit m'être si chere & si respectable! Non! je ne l'épouserai jamais; je ne la séduirai pas non plus: l'idée seule m'en fait horreur! oublions-la; arrachons-nous à une passion qui n'a pris tant d'empire sur moi que parce que l'ignorance où j'ai été jusqu'ici..

de mes ſentimens, ne m'a permis de les combattre. Peut-être, qu'aidé par le tems, l'abſence & mes propres réflexions, cette victoire que je me propoſe aujourd'hui, & qu'il me paroît ſi difficile de remporter, coûtera moins à mon cœur que je ne penſe. Quoi qu'il en ſoit, je dois le tenter; & ſi je ſuccombe, pouvoir du moins me dire, que ce n'a pas été ſans m'être cherché des reſſources dans ma vertu.

Cette réſolution qu'il conçut, avec cette force que les Anglois mettent dans toutes leurs idées, le détermina à changer abſolument ſon genre de vie, & à ſe livrer à cette même diſſipation, dans laquelle, juſques alors, il avoit trouvé tant de vuide & ſi peu de plaiſir. Sans avoir encore éprouvé ce qu'une véritable paſſion prend ſur le cœur, il n'ignoroit pas du moins combien le malheur d'être livré à ſoi-même donne de force aux idées, & il ſentoit qu'il ne pouvoit trop noyer les ſiennes, dans tout ce qui pouvoit affoiblir en lui le ſouvenir de Lucie. On fut ſurpris de voir cette homme ſi ſédentaire & ſi ſtudieux, courir les ſpectacles, les femmes, les ſoupers, & ſe livrer à tout cela d'un air ſi triſte, que ſes amis ne pouvoient comprendre

comment il pouvoit chercher avec tant d'ardeur des plaisirs qui paroissoient l'intéresser si peu. Mais comme on est à Londres fort accoutumé aux inconséquences, & que cette maladie à laquelle les Anglois sont si sujets, & que l'on appelle le *Spléen*, leur donne des caprices fort extraordinaires, on cessa bientôt de s'occuper de celui du chevalier.

Tout singulier cependant que le rendoit aux yeux de ceux avec lesquels il vivoit, l'air sombre & ennuyé qu'il portoit dans la société, les femmes qui composoient celle à laquelle il s'étoit livré, n'en avoient pas moins remarqué qu'il étoit encore jeune, que sa figure étoit belle, & qu'il jouissoit d'un bien fort considérable. A Paris, avec tant d'avantages réunis, Rutland auroit inspiré d'autres idées que celles du mariage; mais à Londres, où la galanterie regne beaucoup moins, les projets que l'on forma sur lui furent moins brillans & plus solides. Le changement qui étoit survenu dans son genre de vie, sembloit en annoncer un de sa façon de penser; toutes les filles qui auroient desiré que Rutland se fût déterminé pour elles, voulurent croire qu'il avoit perdu son ancienne aversion pour le maria-

ge, & prévinrent le plus décemment qu'il leur fut possible, des desirs auxquels pour s'expliquer, elles supposerent avec assez peu de preuves qu'il ne manquoit qu'un peu d'encouragement. Le chevalier toujours possédé d'une passion qu'il ne trouvoit dans son cœur qu'avec un extrême regret, & qu'il auroit par conséquent perdue avec le plus grand plaisir, se prêtoit aux avances qu'on lui faisoit, & aimoit à se flatter qu'il se pouvoit que quelqu'une de celles dont il étoit l'objet, enfin le rendroit sensible. Il ne se refusoit à aucune des personnes qui avoient des vues sur lui, & les étudioit toutes; mais c'étoit avec un cœur si prévenu pour cette même Lucie, qu'il avoit tant d'envie d'oublier, que quand elles auroient en effet eu les mêmes vertus & les mêmes graces, elles n'auroient assurément pas gagné à la comparaison. Aussi, tourmenté de plus en plus par son idée cruelle, persuadé, par une épreuve de quelques mois, qu'il n'existoit rien, ni de capable, ni de digne de l'effacer de son esprit; excédé de fatigue & d'ennui, il résolut d'essayer ce que pourroit l'occupation d'esprit contre une passion si obstinée; mais lorsqu'il voulut s'y livrer, il n'é-

prouva que trop à quel point l'esprit ſuit le cœur, & combien il eſt difficile d'arracher l'un à ce qui ſéduit l'autre. Emporté machinalement vers cet objet qu'il vouloit éviter, il ne lui reſtoit de ſes efforts que le ſupplice qu'il ſe faiſoit. Il paſſoit ſans ceſſe de ſon appartement dans celui que Lucie avoit occupé. Là, tout ce qui avoit ſervi à cette jeune perſonne, tout ce qu'elle avoit touché, lui étoit précieux, & devenoit le ſujet de ſes regrets, ou l'objet de ſes plus tendres careſſes. Enfin, dominé plus que jamais, par ſes ſentimens, de tous les projets qu'il avoit formés, il ne garda que la réſolution qu'il avoit priſe de ne la pas chercher. Mais que ce ſacrifice qu'il faiſoit à ſa raiſon & à ſon honneur, à ſa vanité peut-être lui coûtoit cruellement, & lui ſervoit peu ! Il ſentoit avec douleur, quelquefois même avec déſeſpoir l'inutilité du combat que lui impoſoit ſa vertu ; mais tout cruel & tout inutile qu'il étoit pour lui, il l'auroit peut-être continué long-tems encore, ſi une lettre qu'il reçut de la ſupérieure de la maiſon où étoit Lucie, ne lui eût fait perdre de vue un projet, tout à la fois ſi honnête & ſi peu ſalutaire.

On lui mandoit de cette maison, que Lucie étoit tombée depuis quelque-tems dans un état de langueur, dont rien ne pouvoit la tirer; que quelque près qu'elle fût de Londres, il n'étoit pas possible qu'on lui procurât, comme dans la capitale même, les secours dont elle pouvoit avoir besoin, & que l'on croyoit qu'il feroit sagement de l'y faire transporter, jusque'à ce que sa santé fut rétablie. Rutland desiroit trop de revoir Lucie, & s'y intéressoit même trop vivement, pour différer un instant de l'aller chercher lui-même. S'il fut agréablement surpris de la trouver debout, il fut aussi alarmé, qu'attendri de sa pâleur, & de sa langueur dans laquelle elle paroissoit être. Il se flatta d'abord que Lucie n'avoit pas mieux supporté l'absence que lui-même; mais il ne put conserver long-tems une idée aussi flatteuse; & s'il remarqua dans ses yeux charmans, sur lesquels il attacha si tendrement les siens, de la joie de le revoir, il ne put se dissimuler que le mouvement qu'il lui avoit causé, n'étoit pas celui qu'il sentoit si vivement dans son cœur, & qui devoit être si marqué dans ses propres regards. Après avoir

joui quelque tems de l'enchantement où plonge la présence de ce qu'on aime, lors même qu'il nous rend à plaindre, Rutland la fit monter dans son carrosse, s'y plaça auprès d'elle, & se livrant alors aux sentimens dont il étoit pénétré, lui exprima avec tant de force, de tendresse & de douleur les inquiétudes qu'il avoit sur sa santé, que la sensible & reconnoissante Lucie se précipita dans les bras de son bienfaicteur, avec autant d'innocence que de plaisir. Que je suis heureuse, lui disoit elle tendrement, de trouver en vous des soins, des attentions, une bonté enfin que je pourrois à peine espérer du pere le plus tendre qui puisse exister! le ciel qui me comble de tant de bonheur, me refusera-t-il de vous prouver à quel point j'y suis sensible, & combien vous m'êtes cher! Non, mon aimable Lucie, lui répondit-il avec transport, il ne vous le refusera pas; & si vous m'aimez autant que vous me le dites, vous aurez bientôt l'occasion de me le prouver.

Enfin ils arriverent à Londres. Après y avoir passé quelques jours dans les remedes qui luj furent ordonnés, Lucie reprit si promptement sa fraîcheur & son embonpoint, que les médecins juge-

rent qu'elle n'avoit plus besoin que de l'air de la campagne, & conseillerent à Rutland de l'y mener. Quand il n'auroit pas cru la santé de Lucie intéressée dans ce conseil, il y trouvoit trop à gagner pour son amour, pour ne pas s'empresser à le suivre. Dans le trouble où le mettoit la présence perpétuelle de l'objet de sa tendresse, il craignoit, avec raison, de s'exposer à des yeux plus éclairés, que n'étoient ceux de Lucie, qui ne pouvoit devoir l'ignorance, dans laquelle elle étoit sur les sentimens du chevalier, qu'à sa profonde simplicité & à son inexpérience. D'ailleurs, est-on jamais assez seul avec ce qu'on aime! quelque peu de monde qu'il vît dans Londres, il étoit forcé d'en voir; & quand il n'auroit pas été dans la nécessité de contraindre sa tendresse, & de la dérober à tous les yeux, il lui auroit suffi du supplice (plus cruel que ne le pensent ceux, ou qui n'aiment pas, ou qui n'aiment que foiblement) d'être distrait de sa tendresse, & de partager ses momens, lorsque son cœur ne pouvoit pas l'être.

Ce fut donc avec le plaisir le plus vif qu'il conduisit Lucie dans ce même lieu où il l'avoit trouvée; où, pour ainsi dire, elle avoit, pour la premiere fois,

ouvert ses yeux à la lumiere, où il avoit vu croître ces mêmes charmes qui depuis l'avoient frappé si vivement. Il se promit dans sa solitude des plaisirs que Londres ne lui auroit jamais offert ; & quand il n'y auroit éprouvé que celui de se livrer, sans distraction, à un sentiment qui lui étoit si cher, quel plaisir dans la nature pouvoit l'en dédommager ? D'ailleurs, dans le dessein où il étoit de ne plus combattre sa passion, & de tout employer pour y rendre Lucie sensible, il avoit besoin qu'elle même n'en vît jamais que les effets, & que nul autre objet ne pût partager son attention : il croyoit qu'il auroit pu se flatter de la déterminer à l'épouser, en lui disant seulement qu'il le desiroit ; mais trop tendrement épris, pour n'être pas fort délicat, il se feroit fait un supplice de sa possession, s'il avoit pu penser qu'il ne la devroit qu'à la simple reconnoissance, & que les nœuds, dont il vouloit se l'attacher, ne la rendroient pas aussi heureuse que lui même. Quoique ce qu'il trouvoit pour lui dans le cœur de Lucie, ne lui parût pas répondre au sentiment dont elle pénétroit le sien ; il se flatta que sûre d'être aimée de lui, plus, & différemment qu'elle ne croyoit l'être,

elle prendroit ſur lui d'autres idées. Ce qu'il auroit deſiré le plus d'effacer de l'ame de Lucie, c'étoit ce ſentiment de reſpect pour lui, qui étoit, pour ainſi dire, né avec elle : il ſçavoit combien peu il eſt propre à faire naître l'amour, & même combien il en éloigne. Pour tâcher d'y ſubſtituer un mouvement plus doux & moins impoſant, il s'éloigna lui-même peu à peu, d'un ton qui pouvoit entretenir le premier ; & en paroiſſant être bleſſé des expreſſions ſérieuſes de Lucie, & de la ſorte de timidité qu'elle conſervoit avec lui, il eſſaya de l'amener à cette douce familiarité qui diſpoſe le cœur à des impreſſions agréables. Ce qu'il craignoit, ſur-tout, étoit qu'elle ne s'ennuyât dans une ſolitude, où elle ne jouiſſoit pas comme lui du ſuprême bonheur d'aimer, & où ſon cœur n'en étant pas rempli, le ſpectacle perpétuel des mêmes objets, & cette vie ſimple & unie que l'on mene à la campagne pouvoit enfin la fatiguer. Pour éviter un inconvénient qui auroit pu être ſi contraire à ſon amour, il lui donnoit ſouvent des fêtes, qui, quoique toujours champêtres, & amenées en apparence, par le haſard ſeul, étoient toujours variées & ornées par l'amour

même. Quoiqu'il semblât à Rutland qu'elle en jouissoit, sans en démêler l'auteur, & sans s'en croire l'objet, elles l'amusoient ; & c'étoit beaucoup pour lui. L'amour qui, de toutes les passions, est assurément celle qui desire le plus, & trouve même jusques dans le sein du bonheur des desirs à former, est cependant de tous les sentimens, celui à qui quelquefois, il faut le moins pour le satisfaire. Rutland, en devenant de jour en jour plus amoureux, devenoit aussi plus timide. Cent fois il avoit trouvé l'occasion de parler à Lucie de sa tendresse, autant de fois il l'avoit laissé échapper. Prêt à rompre ce silence cruel, auquel, depuis tant de tems, il se condamnoit, un regard froid qu'elle laissoit tomber sur lui, anéantissoit son audace : il ne sentoit plus alors que le malheur affreux dont, d'un seul mot, elle pouvoit l'accabler ; & ne pouvoit se résoudre à parler, lorsqu'en faisant l'aveu de sa passion il se mettoit au hasard de perdre le seul bien, dont il jouît depuis long-tems, l'espérance d'être aimé.

Cependant le tems de quitter la campagne approchoit, & jamais Rutland ne trouvoit le moment de s'expliquer avec Lucie. Un jour, cependant, en se pro-

menant avec elle, il la mena insensiblement du côté de cette grotte où il l'avoit trouvée. Voilà, lui dit-il, en regardant ces lieux d'un air attendri, où j'ai rencontré le précieux trésor que je possede : c'est-là où je vous ai tenu dans mes bras, où vous avez reçu mes premieres caresses & mes premiers soins. Ah! pourquoi, ceux de qui je vous tiens, refusent-ils de se faire connoître! que ne puis-je leur témoigner toute la reconnoissance que je sens du bonheur dont ils me comblent! Ah Monsieur! répondit Lucie, en s'attendrissant elle-même, mes infortunés parens ont sans doute de bien fortes raisons pour se laisser ignorer; peut-être même, continua-t-elle en versant quelques larmes, n'existent-ils plus, ou que, témoins secrets de l'excès de vos bontés, ils croiroient nuire à l'éducation que je reçois de votre générosité, si en se montrant, ils vous laissoient voir combien peu ma naissance m'en rend digne. Ah Lucie! interrompit-il avec impatience, qui peut vous faire penser qu'elle n'est pas illustre! Non, on ne puise pas tant de vertus dans un sang vil; une bonne éducation peut en donner l'apparence; mais en ornant les vices, elle ne les rend que plus

dangereux. Ah, Lucie! que la nature m'avoit peu laiſſé à faire, & que vous avez bien plus de graces à lui rendre, qu'à mes ſoins! Hélas! lui dit-elle, je ne dois, peut-être, qu'à votre amitié tout ce mérite que vous m'attribuez: mais quand il ſeroit vrai qu'il exiſtât, ce ne ſeroit qu'à vous que je voudrois le devoir, vous ſeul qu'il me ſeroit doux d'en remercier. Non, vous ne me devez rien, reprit vivement Rutland; tout autre que moi auroit fait les mêmes choſes; mais perſonne peut-être n'auroit rempli ce devoir avec le délice que j'y trouve. C'eſt de ce ſeul ſentiment que vous devez me ſçavoir gré, & dont cependant je n'oſe encore prétendre de reconnoiſſance. Quels droits pourtant, lui dit-elle, n'avez vous pas ſur la mienne, & que je ſens de plaiſir à vous en aſſurer! Ce ſentiment, répondit Rutland, ſuffit pour payer le bienfaiſteur, mais ne ſuffit pas toujours au bienfaiſteur; & quoique je penſe trop bien de votre cœur, pour croire qu'il n'y exiſte pas pour moi, je vous avoue que je ſerois déſeſpéré, ſi je ne vous inſpirois que celui-là: à en juger par ce qui ſe paſſe pour vous, dans mon ame, reprit-elle, il eſt impoſſible qu'il exiſte ſans la plus tendre amitié & le plus profond

respect, sur-tout, lorsque les obligations sont de la nature de celles que je vous ai.

Ce terme de profond respect qui apprenoit au chevalier que Lucie n'en étoit encore qu'à l'indifférence, le força de remettre à un tems plus heureux, l'explication qu'il s'étoit flatté d'avoir avec elle ce jour-là. Il croyoit lui en avoir dit assez pour en être entendu, s'il étoit parvenu à lui inspirer de l'amour, & qu'elle lui auroit en ce cas répondu bien différemment. La langue de ce sentiment s'apprend au moment même qu'il s'établit dans le cœur; & Lucie, en ne la parlant pas, ne lui prouvoit que trop qu'elle l'ignoroit encore.

Quoique le peu de succès d'une conversation dont, peut-être, ils s'étoit plus promis qu'il n'osoit se l'avouer à lui-même, ne permît pas à Rutland de la pousser plus loin, du moins sur le ton que d'abord il lui avoit donné, il ne put se croire sans espérance; ainsi déguisant le chagrin qu'il avoit conçu de cette menace, que Lucie sembloit lui faire de le respecter très-profondément; je croyois, lui répondit-il avec douceur, que je vous avois dit assez souvent à quel point votre respect me blesse, pour me flatter que vous seriez assez généreu-

ſe pour m'en épargner les proteſtations. Ce ſentiment, ſi ç'en eſt un, nuit trop aux autres, pour que je ne ſois pas alarmé de le trouver gravé dans votre cœur; ſi la vanité l'exige, l'amitié le craint & ne le permet pas; & je ne puis vous cacher que vous ne pouvez vous obſtiner à me reſpecter comme vous faites, ſans me donner de la vôtre une opinion que, ſelon toute apparence, vous ſeriez fâchée que j'en euſſe. J'ai cru, Monſieur, lui répondit modeſtement Lucie, que les obligations que mon frere vous a, m'étant communes avec lui, vous me permettriez des termes qui, dans ſa bouche, n'ont jamais paru vous bleſſer. Je vous les épargnerai cependant, puiſqu'ils ſont ſur vous un effet ſi contraire à mon intention & à votre bonheur.

Rutland ne jugea pas à propos de lui répondre davantage; & le cœur d'autant plus pénétré de douleur, qu'il s'efforçoit plus de la renfermer, il termina tout-à-la-fois & leur promenade & leur entretien, & ſe promit de plus de ne faire qu'à Londres les nouvelles tentatives qu'il méditoit ſur le cœur de Lucie. Avec un pareil projet, il eſt aiſé de croire qu'il ſe hâta de la tirer d'un

lieu d'où l'hiver alloit bannir tous les plaisirs qui rendent agréable le séjour de la campagne, & où, par conséquent ce qu'il aimoit, se seroit ennuyé. Sa passion étoit devenue insurmontable, autant par la douce habitude qu'il avoit prise de s'y livrer, que par les nouveaux charmes & les nouvelles vertus qu'il croyoit avoir découvert à Lucie, pendant le long séjour qu'il avoit fait avec elle à sa terre. Déterminé à l'épouser, & à ne point sacrifier plus long-tems le bonheur de sa vie aux préjugés qu'il avoit eu si long-tems contre le mariage, à l'ignorance où il étoit sur la naissance de Lucie, & aux raisons solides qu'il avoit toujours cru avoir de fuir tout engagement de ce genre, il ne s'occupa plus que des moyens de faire réussir un projet, dont le succès pouvoit seul le rendre heureux. S'il ne se flattoit pas toujours d'inspirer à Lucie toute la tendresse qu'il sentoit pour elle, il croyoit du moins qu'elle l'épouseroit sans répugnance; & il aimoit mieux alors la posséder, sans faire sur elle cette vive impression, qui auroit été si nécessaire à son bonheur, que de vivre sans sa possession. Cette idée n'étoit pas digne de sa délicatesse; mais qui ne sçait que si l'a-

mour en exige toujours ; il n'eſt que trop ordinaire au deſir de s'en paſſer ? D'ailleurs, il ne pouvoit douter qu'elle n'eût pour lui l'amitié la plus tendre ; & quoiqu'il n'ignorât pas combien peu ce ſentiment reſſemble à celui qu'il exigeoit d'elle, il voulut eſpérer qu'aidé par tout ce que l'amour peut imaginer de ſoins flatteurs, & de tous les moyens qu'il ſçait mettre en uſage, quand il veut plaire, le cœur de Lucie partageroit enfin tout le déſordre dans lequel elle avoit mis le ſien. Il n'y avoit pas (tant il ſe faiſoit de chimeres) juſques au devoir ſur lequel il ne comptât.

Tout déterminé qu'il étoit à parler enfin ouvertement à Lucie ſur ſes projets, il crut devoir eſſayer encore quelque tems, ſi, dans les ſoins dont il l'accabloit, dans ſes diſcours, dans ſes tons, dans ſes regards, elle ne découvriroit pas, à la fin, cet amant dont juſqu'alors elle s'étoit ſi peu doutée. Cette épreuve fut ſans ſuccès ; l'inexpérience & la ſimplicité de Lucie ne lui laiſſoient jamais voir dans l'amant le plus tendre & le plus empreſſé, qu'un ami fort attentif, & peut-être trop délicat. Car, avec quelque équité que Rutland crût enviſager leur ſituation mutuelle, il n'étoit pas poſ-

ſible qu'il ne ſe fâchât pas quelquefois contre Lucie du peu d'attention qu'elle faiſoit à ſes ſentimens. L'on dit (& peut-être cela n'eſt-il pas vrai) que l'amour peut ſe paſſer de retour ; mais en ce cas du moins, il eſt certain que l'amour-propre n'eſt pas ſi modéré, & qu'il s'offenſe de ce que le cœur pardonne, ou croit quelque tems pardonner.

Las de ſonder avec tant de diſcrétion & ſi peu de fruit, un cœur où juſques alors il n'avoit trouvé aucun des ſentimens qu'il travailloit depuis ſi long-tems à y faire naître. Rutland ſe détermina enfin à parler. Vous voilà, ma chere Lucie, lui dit-il un jour, parvenue à l'âge où l'on peut vous offrir un établiſſement ; depuis quelque tems je ſonge à vous marier ; & comme je ne veux que votre bonheur, je voudrois que vous me diſſiez naturellement ce que vous penſez de mon idée. Monſieur, lui répondit Lucie d'un air modeſte & timide, j'ai ſi peu réfléchi juſqu'à préſent ſur un état, que je n'ai ni deſiré, ni prévu, qu'il me ſeroit difficile de vous dire, avec vérité, ce que je penſe. Mais, reprit-il, vous pouvez du moins me dire quel effet fait ſur vous ma propoſition. Elle me cauſe, répondit-elle, une aſſez grande

grande surprise ; mais c'est, en vérité, sans aucun mêlange de répugnance, de dégoût ; ma volonté sur cela ne peut naître que de la vôtre. Ce n'est pourtant pas la mienne que j'ai cru devoir consulter, lui dit le chevalier, & que je compte suivre ; ainsi il seroit nécessaire que vous vous déterminassiez à en avoir une. L'homme que j'ai à vous proposer, a passé cette jeunesse, plus dangereuse encore que brillante, où l'inconstance suit de si près l'amour, où même c'est un air de manquer à la femme du monde, qui mériteroit le plus, un attachement éternel : il est de mon âge ; son bien ne céde pas au mien ; son caractere & sa figure n'ont (à ce que je crois du moins) rien qui doive vous déplaire, & si... Eh ! que m'importe ce qu'il est, interrompit-elle, & ce qu'il peut devoir d'avantages à la nature ou à la fortune ? dites-moi plutôt s'il est doué des mêmes vertus : mais quand il se pourroit qu'il les possédât, je ne pourrai jamais l'aimer autant que je vous aime, puisque jamais je ne puis lui avoir les mêmes obligations : & cependant il faudroit vous quitter pour le suivre ! Non, Monsieur, continua-t-elle, je ne puis m'y résoudre ; & si vous avez la

bonté de laiſſer la choſe à mon choix, ſouffrez que je continue à vivre auprès de vous : je ne veux, ni ne deſire d'autre bonheur. Ah, Lucie ! s'écria Rutland, en lui baiſant la main avec tranſport, ſentez-vous bien tout le bonheur dont vous me comblez ! Quoi ! vous ſacrifiez un établiſſement brillant au plaiſir de me voir ! oſerez-vous, après cela, croire que vous me devez quelque choſe ! Achevez, mon aimable Lucie, achevez de me rendre le plus heureux des mortels ! reconnoiſſez en moi un amant qui vous adore, & l'époux que je vous offre.

A ces paroles, qu'il prononça avec toute la chaleur dont l'amour rend capable, & d'un ton que l'eſpérance animoit, Lucie demeura ſi interdite, & ſon trouble reſſembloit ſi peu à celui qu'elle auroit éprouvé, ſi ce que Rutland lui propoſoit avoit dû la rendre auſſi heureuſe qu'il avoit cru pouvoir s'en flatter, qu'il reprit ſes premieres inquiétudes. Eh quoi ! Lucie ! lui dit-il, en ſe jettant à ſes genoux, n'eſt-ce qu'ainſi que vous pouvez recevoir l'hommage que je vous fais ! Vous ne devez pas douter, Monſieur, lui répondit-elle, d'un air contraint, que je ne ſente tout le prix de ce

que vous voulez faire pour moi ; & je me flatte aussi, que vous êtes sûr de mon obéissance. De votre obéissance ! Lucie, s'écria-t-il, ah ! de quel prix payez-vous mes sentimens, & que vous les connoissez peu, si vous croyez qu'il puisse leur suffire ! Mon intention, reprit-elle avec une froideur qu'elle tâchoit en vain de dissimuler, ne seroit pas qu'ils fussent malheureux ; & je crois que je ne puis mieux vous le prouver, qu'en vous assurant de mon respect pour vos ordres. Pour mes ordres ! s'écria-t-il encore ; ah ! l'amour en sçait-il donner ! cruelle Lucie ! que l'indifférence est désobligeante, lors même qu'elle voudroit ne l'être pas ! Vous baissez les yeux ! vous ne me répondez rien ! ah ! votre silence ne me le dit que trop ; ou vous avez de l'aversion pour moi, ou ce cœur barbare, que je ne puis toucher, sent pour un autre ce qu'en vain je lui demande pour moi ! Quoi ! lui dit-elle en répandant les larmes les plus ameres, vous m'estimez assez peu pour croire que je puis vous haïr, & pour soupçonner que j'en aime un autre, lorsque je consens aux nœuds que vous me proposez ! pensez-vous que j'en ignore les devoirs, & que je ne m'y soumisse qu'avec le

dessein de n'y pas être fidelle ? Non ! reprit Rutland, vous ne consentez pas à ce que je vous propose, puisque votre cœur n'en a pas le même besoin que le mien. Il n'ignore pas du moins, repliqua-t-elle, ce qu'il vous doit de reconnoissance ; & il est, j'ose vous en répondre, pénétré pour vous de la plus vive tendresse. Peut-être, ajouta-t-elle en baissant les yeux, la mienne n'est-elle pas du genre de la vôtre ; mais elle n'en est sûrement pas moins sincere. Vous m'épouserez donc sans répugnance, lui demanda-t-il ? Ce seroit, repliqua-t-elle, un sentiment bien injuste, & que vous n'êtes pas fait pour inspirer. Mais, reprit-il, pensez-vous qu'il suffise à mon amour de vous voir ne vous pas faire un supplice d'être à moi ? ah ! Lucie ! je vous l'avoue à ma honte, j'ai cru quelquefois, dans la vive ardeur dont je brûle pour vous, que c'étoit assez pour moi du bonheur de vous posséder, & qu'il me suffiroit, pour être heureux, de n'avoir pas à me reprocher de vous avoir fait violence ; mais que cette illusion étoit peu digne de mon cœur ! Dans cet instant funeste où votre indifférence le déchire, où je n'ai jamais senti plus vivement l'amour malheureux qui m'en-

traîne vers vous, je ne conçois pas que j'aie pu penser un instant, que ce qui ne seroit pas un bonheur pour vous, pouvoit en être un pour moi. Plus je vois que vous ne m'aimez pas, plus je sens que je ne puis auprès de vous me passer du bonheur d'être aimé. Ne craignez donc point, je vous en conjure, qu'abusant contre vous du hasard heureux qui vous a mis entre mes mains, je veuille jamais forcer votre bouche à prononcer des sermens que votre cœur n'avoueroit pas! mais, ajouta-t-il, en se relevant, ce n'est peut être pas assez pour votre bonheur, que de vous jurer que je ne vous contraindrai jamais à m'épouser; il faut peut-être encore vous permettre de vous unir à un autre. Vous me rendez bien peu de justice, si vous ne me croyez pas capable de cet effort. Nommez-moi seulement l'objet heureux auquel je dois, sans doute, votre indifférence; & si, comme je dois l'espérer de la noblesse de vos sentimens, il est digne de vous, ne doutez pas, quoi qu'il puisse m'en coûter, que je ne fasse pour votre félicité ce que vous refusez à la mienne.

Je crois, Monsieur, répondit Lucie, que je vous avois déjà dit que rien ne

peut m'empêcher d'être à vous, & j'ofois me flatter que vous voudriez bien m'en croire. Vous seul, en exigeant de moi un sentiment qu'il ne dépend peut-être pas de moi de connoître, ou en vous affoiblissant ceux que vous m'inspirez, vous opposez ici à votre bonheur. J'aurois éternellement à rougir devant moi-même & devant le public, témoin de toutes vos bontés, si, quand il vous plaît de l'attacher à ma possession, je pouvois balancer un seul moment à vous l'accorder. Je ne crains donc pas, Monsieur, de vous le répéter, je suis à vous, & j'y dois être, en effet, dès l'instant que vous voulez bien le desirer. Je vous connois trop, lui répondit-il, pour croire que vous me dissimuliez vos sentimens pour un autre; mais, en même tems, je connois trop le cœur pour que j'ose me flatter d'avoir fait sur le vôtre l'impression qui seroit nécessaire à notre bonheur mutuel. Vous ne m'aimez pas, ma chere Lucie, & peut-être, hélas, ne m'aimerez-vous jamais! puis-je, avec une si cruelle certitude, puis-je avec un doute si affreux, former les nœuds auxquels vous croyez que la bienséance vous condamne? Non, Lucie, un si odieux abus de mes bien-

faits seroit peut-être encore plus déshonorant pour moi, que ne l'auroit été la barbarie de vous le refuser : je vous aime ! je vous adore ! mais, encore une fois, je mourrois de honte & de douleur, si je pouvois penser assez bassement, pour vouloir ne vous pas tenir de vous-même. C'est me condamner, sans doute, à ne vous jamais posséder ; mais.... Eh ! Monsieur, interrompit-elle vivement, ne vous faites pas, de grace, de si cruelles idées. Je ne sens, je vous le jure, rien dans mon cœur qui les justifie. Pénétrée pour vous d'estime, de reconnoissance, d'amitié, de tendresse même, & je dirois de respect, si ce terme pouvoit ne vous pas blesser dans ma bouche ; il ne se peut pas que je vous refuse long-tems le sentiment que vous me demandez. Peut-être accoutumée à vous regarder comme un pere, n'ayant d'ailleurs jamais dû prévoir ce que l'amour vous inspire pour moi, devant même regarder comme un crime contre vous, de desirer seulement l'honneur dont vous voudriez ajourd'hui me combler, en ai-je trop éloigné mes idées ? Il ne me convient pas, dans la situation où nous nous trouvons tous deux, de vous parler sur votre choix ;

je sens que ce que je vous dirois là-dessus ne vous paroîtroit pas aussi désintéressé que pourtant il le seroit, & je dois ménager à cet égard, & vos idées & votre tendresse; mais, ajouta-t-elle, voyant que Rutland ne l'écoutoit qu'avec une sorte de désespoir, calmez-vous, je vous en conjure. L'état dans lequel je vous vois m'afflige si sensiblement, qu'il n'y a rien au monde que je desire avec plus d'ardeur, que de pouvoir conformer mes sentimens aux vôtres. Je vais y travailler de toute ma puissance; peut-être serai-je assez heureuse pour que vous les fassiez naître dans mon cœur. Que j'aurai de plaisir à vous annoncer ce changement, continua-t-elle, en le regardant avec une tendresse extrême! je l'attends de ma reconnoissance, & de mon extrême sensibilité pour vos bienfaits. Je vous rendrai le compte le plus fidele & le plus exact de ce qui se passera dans mon ame: vous jugerez mieux que moi du progrès que vous y ferez; & encore une fois, je vous dois trop pour ne pas faire tout ce qui me sera possible pour triompher d'un mouvement que rien ne justifie, & que je me reproche plus cruellement que vous ne pouvez encore me le reprocher vous-même. Cessez donc de

vous affliger : vôtre douleur accable mon ame.

Le chevalier immobile, & presque hors de lui-même, écoutoit Lucie avec un étonnement inconcevable. Quelle candeur ! quelle simplicité ! quelle vérité brilloient dans ses yeux ! Ah ! lui dit-il, pénétré de tristesse, peut-on connoître si peu un sentiment que l'on inspire si bien ! Vous croyez donc, Lucie, que pour avoir de l'amour, il ne faut que vouloir en prendre ? Eh ! comment ! interrompit-elle, puis-je le croire, lorsque je n'en sens pas pour vous ? si vous me demandiez une chose qui dépendît de moi, seriez-vous encore à l'obtenir ? Ah ! je ne le vois que trop ! ce cruel sentiment ne dépend pas de la volonté ; mais je veux tant de mal à mon cœur de n'être pas susceptible de tout ce que sent le vôtre ; je me trouve d'une si noire ingratitude de refuser quelque chose au bonheur d'un homme auquel je dois tout le mien ; j'en suis si humiliée que je m'imagine qu'ayant pour vous ma raison, ma reconnoissance, ma tendresse même, il n'est pas possible que vous ne triomphiez, avec le tems, d'une indifférence si mal fondée, & que je veux moi-même vous aider à vaincre. Promettez-moi

seulement que tant qu'elle durera, vous n'exigerez pas que je lui fasse une violence dont je mourrois peut-être ; ou qui du moins, en me rendant fort à plaindre, devroit vous rendre vous-même très-malheureux. Je vous le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré pour un honnête homme, lui dit Rutland, en répandant quelques larmes ; mais si vous connoissiez mon amour ; si vous sçaviez de quel respect, de quelle délicatesse il est accompagné, vous trouveriez ce serment aussi inutile, que le seront sans doute les efforts que vous allez faire en faveur d'un infortuné, condamné à l'être toujours. Eh ! pourquoi, lui dit Lucie avec une douceur extrême, vous prédire des malheurs dont je ne vous assure pas encore ! Espérez mieux d'un cœur que vous avez vous-même formé à la vertu. La reconnoissance en est une, & vos bontés.... Ah ! cruelle Lucie, interrompit-il, ne me parlez plus d'un sentiment si peu propre à faite naître ceux que je vous desire. Hélas ! c'est elle peut-être qui s'oppose à mon bonheur. Ah ! pourquoi vous ai-je connue avant l'instant où je vous ai aimée !

Rutland ajouta à ses plaintes mille raisons, qui toutes intéressoient Lucie,

mais ne la touchoient pas autant qu'il l'auroit voulu, & qu'elle le desiroit elle-même. Peu de jours, depuis ce jour-là, se passerent sans qu'elle en entendît de semblables. Elle s'y prêtoit avec douceur, consoloit Rutland d'une indifférence qui elle-même la désespéroit; mais plus elle sondoit son cœur, plus elle lui en développoit les mouvemens, moins il croyoit qu'il dût se flatter de lui voir un jour partager sa tendresse. Elle étoit toujours remplie de soins, d'attentions, d'égards tendres pour le chevalier; mais elle étoit involontairement devenue avec lui timide & embarrassée. Il ne lui auroit pas fallu beaucoup de réflexions pour lui retrancher ses anciennes caresses; mais elle en avoit besoin pour souffrir celles qu'il lui faisoit quelquefois; & qui les mêmes exactement que celles qu'autrefois elle en avoit reçues avec tant de plaisir, lui causoient, depuis qu'elle ne pouvoit plus douter qu'elle ne les dût à l'amour, un chagrin dont toute sa raison avoit peine à triompher.

Que je suis malheureuse, se disoit-elle mille fois le jour, d'avoir inspiré au chevalier une tendresse si vive, & de ne pouvoir la rendre heureuse! mais

quel eſt ce ſentiment qu'il exige de moi; & comment ſe peut-il qu'il exiſte dans la nature, & qu'il ne me le communique pas! Ah! ſans doute, je ſuis deſtinée à ne le connoître jamais, puiſque je ne le trouve pas pour lui dans mon cœur! mais pourquoi faut il qu'il s'obſtine à le deſirer, lorſqu'il ne lui eſt pas néceſſaire pour me faire conſentir à recevoir ſa main!

En conſéquence de ces réflexions, elle conjuroit Rutland, lorſqu'elle le voyoit accablé de la douleur de n'être pas aimé d'elle comme il l'auroit voulu, de ne pas être plus long-tems victime de ſa délicateſſe; mais cette démarche qu'elle accordoit à l'amitié, à la reconnoiſſance, à la compaſſion, lui coûtoit ſi cruellement; & avec quelque ſoin qu'elle la diſſimulât, la violence qu'elle ſe faiſoit étoit ſi viſible, que Rutland n'en étoit que plus affermi dans le deſſein qu'il avoit formé, ou de lui plaire, ou de ne l'épouſer jamais.

Si la ſituation de Lucie étoit triſte, celle de Rutland ne le rendoit pas moins à plaindre, & même étoit mille fois plus violente que la ſienne. Avoir toujours devant les yeux, & en ſa diſpoſition même, une femme que l'on adore, à laquelle on le dit ſans ceſſe, qui vous

écoute, vous répond même avec toute la douceur & toute la tendresse de l'amitié la plus vive, mais qui par cela même ne vous en fait que plus craindre, que vous ne pourrez jamais lui inspirer d'amour : telle étoit la position de Rutland; & il en est peu d'aussi douloureuse.

Lucie qui commençoit à connoître son cœur, & qui tenoit exactement au chevalier la parole qu'il lui avoit donnée de l'instruire de tout ce qui s'y passeroit, l'en avertissoit avec cette cruelle franchise que l'on a involontairement, dans le cas où elle se trouvoit, pour ce qu'on aime pas; & si Rutland y trouvoit toujours un desir extrême de pouvoir le rendre heureux, il y découvroit aussi l'impossibilité de lui faire jamais partager ses sentimens : mais par un malheur qui semble attaché au cœur humain, moins il avoit de sujets d'espérer, plus il sentoit croître son amour; il s'y joignoit même alors des mouvemens de fureur, dont il avoit une peine extrême à se rendre le maître, & qu'il ne sçavoit pas toujours assez bien déguiser pour que Lucie, qui les saisissoit dans le fond de son ame, n'en fût pas quelquefois effrayée. Rutland l'étoit lui-même du trouble affreux dans lequel elle le

plongeoit. Comme c'étoit inutilement qu'elle mettoit tout en uſage pour parvenir à l'aimer, c'étoit avec auſſi peu de fruit, qu'il ſe conſeilloit de ne la revoir jamais. Eh! quel eſt, en effet, l'amant aſſez heureux pour ne vouloir que des choſes raiſonnables, ou pour exécuter celles que ſa raiſon lui preſcrit!

Il y avoit déjà long-tems que Rutland étoit dans cette violente ſituation, lorſque ſe promenant ſeul une nuit avec Lucie, il ſe trouva dans un de ces momens de délire où tout cede à la paſſion, & diſparoît devant elle. Il lui parloit de ſon amour: eh de quoi, en effet, lui auroit-il parlé! Echauffé par le feu de ſes propres expreſſions, attendri par la douceur avec laquelle Lucie qui, toute déſeſpérée qu'elle étoit de l'amour du chevalier, lui répondoit: encouragé par le ſilence de la nuit, emporté par ſes deſirs, peut-être ſans ſçavoir bien lui-même ce qu'il vouloit, il l'entraîna ſous un berceau qui étoit au bout de ſon jardin, & dont l'obſcurité ſembloit faite pour favoriſer le crime que la violence de ſon amour & l'égarement de ſa raiſon alloit lui faire commettre. Là, tranſporté, & ne prenant plus de conſeil que de ſes deſirs, il ſaiſit Lucie avec une

fureur qu'elle n'avoit encore, ni crainte, ni éprouvée de sa part, & sans lui laisser le tems, ni de s'alarmer, ni de se défendre, il la couvrit de baisers si ardens & si nouveaux pour elle, que ne pouvant, ni ne voulant même faire de cris que l'éloignement où ils étoient de la maison, auroient vraisemblablement rendu inutiles, & qui, quand ils y seroient parvenus, auroient plus servi à manifester le crime de Rutland, qu'à le prévenir; elle se servit de toutes les forces que son trouble & sa terreur lui laissoient, pour échapper de ses bras, & tomber à ses genoux. Dans cette suppliante posture, elle le conjura, d'une voix tremblante & presque éteinte, de vouloir bien l'entendre. Songez, lui dit-elle du ton le plus tendre & le plus pressant, que c'est une fille que vous avez jugée digne d'être votre femme, que vous allez déshonorer. Songez que cette fille infortunée vous doit sa vertu. Ne m'en avez-vous donc inspiré que pour m'en faire perdre le fruit avec tant d'inhumanité. Ah! Monsieur, rappellez votre raison, vos propres principes, votre honneur enfin, qui ne m'intéresse pas moins que le mien même; & si ces souvenirs ne vous suffisent pas, soyez du moins

touché de la crainte de me perdre. Oui! je jure à vos pieds de ne point survivre à la honte dont vous voulez me couvrir: toutes vos précautions, tous vos soins, les réparations même que vous pourrez m'offrir, ne m'empêcheront pas, je vous le jure encore, de me donner la mort. Ah cruel! voulez-vous que ce soit à vous que je la doive; & ne m'avez-vous conservé la vie que pour me forcer à m'en priver moi-même!

Rutland, à qui rien n'étoit plus nouveau qu'un crime, & qui pendant le discours de Lucie avoit eu le tems de rentrer en lui-même, étonné, confus, désespéré de ce qui venoit de se passer, la releva doucement, & prenant la posture qu'il la contraignoit de quitter: C'est à moi, dit-il, c'est à moi, trop aimable Lucie, à expier par la mort le crime affreux que j'ai voulu commettre. Monstre que je suis! & j'osois me croire de la vertu! j'osois vous en donner des leçons! & ce n'est qu'à la votre seule que je dois le bonheur de n'être pas dans cet instant le plus scélérat des hommes! Fuyez, Lucie, fuyez un perfide si indigne de vous & de vos bontés.... Mais non, interrompit-il, ne le fuyez pas; soyez témoin de mes regrets, fiez-vous

à mes remords, du ſoin de mon ſupplice. Mon reſpect qui, j'oſe vous le promettre, ne ſe démentira plus, vous prouvera mon repentir ; lui ſeul déſormais vous parlera d'une malheureuſe tendreſſe, que mon égarement vient de vous rendre encore plus odieuſe ; & s'il vous eſt impoſſible de douter que je vous adore, du moins ne ſera-ce plus par des entrepriſes que je déteſte, & qui m'aviliſſent tant à mes propres yeux, que je vous en rappellerai le ſouvenir. Mais, ajouta-t-il en ſe relevant, ſortons d'un lieu que je ne pourrai jamais revoir ſans la plus horrible confuſion, & venez vous remettre, s'il ſe peut, de votre trouble & de l'état affreux où je vous ai plongée.

Lucie avoit effectivement beſoin de repos ; pâle, tremblante, à demi-morte ; enfin, elle eut de la peine à ſuivre le chevalier juſques à la maiſon. Auſſi-tôt qu'elle fut rentrée dans ſon appartement, elle le pria d'une voix encore foible & éteinte, de permettre qu'elle ſe mît au lit. C'étoit lui ordonner de ſe retirer ; auſſi le fit-il après s'être encore jetté à ſes genoux, en la ſuppliant d'être tranquille, & d'ajouter une foi entiere à ſon repentir. Lucie ne put lui répondre que

par un torrent de larmes ; pour en arrêter le cours, il se hâta de la quitter. Lorsqu'elle se fut assez calmée pour pouvoir se montrer, elle appella ses femmes pour la coucher ; mais, hélas ! qu'elle étoit éloignée de vouloir se livrer au sommeil ! à peine fut-elle seule, que prenant avec courage le seul parti qu'elle crût convenir à sa vertu, sans que son inexpérience lui permît d'en voir les conséquences & les dangers, elle se leva ; choisit dans sa garde-robe l'habit le plus simple qu'elle y eût, fit un petit paquet du linge le plus uni qu'elle y put trouver, renferma dans une commode toutes les pierreries qu'elle avoit reçues de Rutland, & qui étoient en assez grand nombre, & y ajoutant une centaine de guinées qui lui restoient, elle ne s'en réserva que cinq, qu'elle crut pouvoir lui suffire, jusques à ce que la Providence, à laquelle elle résolut de se confier, pourvût à ses besoins. Après cet arrangement, où l'instinct avoit beaucoup plus de part que la réflexion, tant elle étoit hors d'elle-même, elle se détermina à écrire à Rutland, de qui le souvenir lui causoit plus de douleur que de colere. Ah ! quel sera son état, se disoit-elle, lorsqu'il m'aura perdue ! quelle amertume ma

ſuite va répandre ſur ſes jours! que deviendra-t-il! mais ſi je ne le fuis pas, que deviendrai-je moi-même! puis-je compter ſur une vertu que j'ai vu ſe démentir d'une façon ſi décidée! que lui ſerviront ſes remords, qu'à éloigner peut-être l'occaſion de me faire de nouvelles inſultes. Ah! ne nous fions pas à ce que peut la vertu ſur un cœur rempli de la paſſion la plus violente. Que m'importeroit que la ſienne lui fît horreur du crime qu'il auroit commis, lorſque j'en ſerois la victime? Ses remords me rendroient-ils ce dont ſa fureur m'auroit privée! fuyons; n'expoſons pas un des plus honnêtes hommes qu'il y ait au monde, à un repentir qui feroit le malheur de ſa vie, & qui n'empêcheroit pas la honte de la mienne. La fuite eſt l'unique parti qui me reſte, puiſqu'une malheureuſe, mais invincible répugnance ne me permet pas de conſentir jamais à l'épouſer. Après s'être confirmée par toutes ces réflexions dans le parti qu'elle venoit de prendre, elle écrivit à Rutland, d'une main tremblante, la lettre qui ſuit.

LETTRE.

» C'est, Monsieur, avec la plus vive
» douleur que je vous dis peut-être le
» dernier adieu. Une destinée cruelle
» m'impose la dure, mais inévitable
» nécessité de quitter pour jamais mon
» pere, mon bienfaicteur & mon ami.
» Je pars, sans sçavoir ce que je devien-
» drai, n'emportant presque avec moi
» que le souvenir de tout ce que je vous
» dois, & une reconnoissance que rien
» n'effacera de mon cœur. Ah! généreux
» Rutland, pourquoi faut-il que l'amour
» ait pris sur votre vertu un empire
» qui a effrayé la mienne! je pars! &
» c'est pour vous quitter! c'est peut-être
» pour ne vous revoir jamais que je me
» sépare de vous! je ne conçois pas, dans
» l'abattement où me met cette funeste
» résolution, comment j'ai la force de
» l'exécuter! ah! si j'avois pu me flatter,
» après ce qui vient de se passer entre
» nous, que le repentir que vous m'a-
» vez montré est sincere, qu'il m'auroit
» été doux de passer le reste de ma vie
» avec un homme auquel je dois tant,
» & de qui, jusqu'ici, les bienfaits m'a-
» voient si sensiblement flattée! Par-

» donnez-le moi, je vous en conjure;
» mais plus j'avois cru devoir compter
» sur votre vertu, plus l'égarement où
» je viens de vous voir, m'alarme pour
» l'avenir. Vous-même auriez-vous cru
» que l'amour eût dû vous emporter si
» loin; & pouvez-vous être bien sûr
» de ne vous pas faire illusion, lorsque
» vous vous flattez que ce sera la der-
» niere fois qu'il triomphera de votre
» vertu & de votre raison! encore une
» fois, pardonnez-moi de ne pas oser
» l'espérer; daignez ne pas haïr une in-
» fortunée, qui la sera toujours plus par
» le malheur qu'elle vous cause, qu'elle
» ne peut l'être jamais par tous ceux
» qu'elle peut éprouver; souvenez-vous
» de moi, sans amour & sans aversion.
» J'ai fait, je vous le jure encore, tout
» ce qui m'a été possible pour partager
» vos sentimens; n'imputez donc ni à
» l'ingratitude, ni à la foiblesse de mon
» amitié pour vous, un mouvement
» dont rien ne pouvoit triompher sans
» doute, puisque tous mes efforts ne l'ont
» pas détruit. Vous trouverez dans ma
» commode des choses qui, en vous
» quittant, m'ont paru ne devoir plus
» m'appartenir. Adieu, mon cher Rut-
» land, si en vous perçant le cœur, il

» peut m'être encore permis de vous
» donner ce nom; adieu, souvenez vous
» de l'infortunée Lucie, & soyez sûr que
» la mémoire de ce qu'elle vous doit,
» la suivra jusques dans le tombeau «.

Après avoir cacheté cette lettre dans laquelle Lucie renferma la clef de la commode, où elle avoit laissé ses diamans, elle se chargea du petit paquet de linge qu'elle avoit cru devoir emporter; & munie de la clef d'une petite porte du jardin, qui répondoit dans le parc de saint-James; elle descendit le plus doucement qu'elle pût : mais il lui fut impossible de passer auprès de la porte du chevalier, sans ressentir une si vive émotion, qu'elle fut forcée de s'y appuyer, pour reprendre ses forces. Enfin, rappellant son courage, elle gagna le jardin, ensuite le parc; & choisissant une route au hasard, elle se trouva dans des rues qui, comme toutes celles de Londres, lui étoient absolument inconnues; mais cette ignorance ne diminua rien de la précipitation de sa marche; & comme elle croyoit qu'elle ne seroit en sûreté que quand elle seroit fort éloignée de la maison qu'elle quittoit, elle arriva au bout de deux heures, d'une course

assez rapide, dans la cité. Là, excédée de fatigue, & sentant que ses jambes se déroboient sous elle, elle entra dans la boutique d'une fameuse lingere, où elle eut à peine demandé la permission de se reposer, qu'épuisée de lassitude & de besoin, elle perdit connoissance. La marchande occupée à quelque marché intéressant pour elle, avoit fait peu d'attention à l'entrée de Lucie, & ne s'apperçut même pas qu'elle étoit évanouie; mais une femme qui se trouvoit dans la même boutique, que la figure noble de Lucie avoit frappée, & que son accident effraya, courut à elle, un flacon de sel à la main; mais le lui ayant assez inutilement fait respirer, & jugeant à son pouls que l'inanition causoit en partie cet accident, elle demanda quelque eau cordiale. A peine en eut-elle fait avaler à Lucie, qu'elle reprit ses esprits. Le premier usage qu'en fit cette infortunée, fut de rendre grace à cette charitable femme. Vous êtes si aimable, ma chere enfant, lui dit cette bonne femme avec amitié, qu'il est tout simple que vous intéressiez les personnes mêmes qui vous connoissent le moins; mais, où allez-vous donc seule & de si bonne heure? tout en vous me dit que vous

n'êtes pas faite pour l'abandon où je vous vois. Ah! ma chere enfant, continua-t-elle, en voyant que Lucie avoit peine à retenir ses larmes, je ne veux pas vous affliger; je ne veux que vous secourir. C'est l'intérêt que vous m'inspirez, & non une curiosité qui, faute de connoître mon motif, vous est sans doute à charge, qui a dicté les questions, peut-être imprudentes, que je vous ai faites. Je suis si touchée de vos bontés, Madame, lui répondit Lucie, & elles me donnent tant de confiance en vous, que s'il n'y avoit que nous ici, je croirois y être conduite par la Providence, pour vous demander conseil. Qu'à cela ne tienne, lui dit cette bonne femme, je loge à deux pas d'ici; venez-y avec moi: aussi-bien, voilà l'heure de déjeûner, nous prendrons du thé ensemble; & nous nous parlerons sans témoins.

A ces paroles, elle donna le bras à Lucie, qui avoit véritablement besoin de ce secours, la fit entrer dans une assez belle maison, qui étoit à deux pas de celle qu'elles quittoient; & la conduisit dans un petit appartement simplement meublé; mais d'une propreté extrême. Commençons, ma chere fille, lui dit-elle, par déjeûner. L'inanition augmente le

le découragement; & je me trompe fort, ou vous n'avez pas besoin d'ajouter au vôtre. Il est vrai, répondit Lucie, que ma situation actuelle est fort embarrassante. Elle vous le paroîtra peut-être moins, repartit Madame Pikring, lorsque j'en serai instruite. Mais, mangez, je vous en conjure; à l'état auquel votre course vous a réduite, il m'est aisé de juger que vous n'êtes pas accoutumée à en faire de pareilles. Il est vrai, répondit Lucie en soupirant, que j'ai été éveillée d'une façon peu conforme à l'état auquel la Providence semble me destiner. Ce qui vous paroît aujourd'hui un de vos malheurs, répondit Madame Pikring, sera vraisemblablement un jour, & de ce moment même votre plus grande ressource. L'éducation est un bien précieux, qui tient lieu de beaucoup d'autres, & dont aucun ne dédommage. Si vous avez été élevée en fille de qualité, on vous en aura sans doute inspiré les principes & les sentimens; on vous en aura donné les talens, les agrémens même, & voilà ce qu'à un certain âge, la fortune la plus brillante ne sçauroit faire acquérir; cessez donc de gémir d'un bonheur digne d'être envié, & racontez-moi vos véritables infortunes.

Le récit, repartit Lucie, en sera court & douloureux. Alors elle conta à Madame Pikring, qu'elle ne connoissoit pas ses parens, & s'étendit sur les soins que le chevalier avoit pris d'elle & de son frere jusqu'à ce jour-là. Je jouissois dans la paix la plus profonde, continua-t-elle, de devoir mon existence, ma vertu, mes talens au plus noble & au plus vertueux mortel qui respirât; lorsque malheureusement pour moi, l'amitié dont il m'honoroit est devenue une passion violente. Je lui rends justice. Ce n'a d'abord été que par des voies conformes à son caractere, qu'il a attaqué mon cœur, & qu'il a tâché de le plier à ses sentimens; mais notre malheur commun ayant voulu que tous ses efforts aient été inutiles, cet homme si respectable s'est enfin laissé emporter par sa passion, jusqu'au point d'attenter à ma vertu. Oui, ma chere Madame Pikring (& quel ne devoit pas être son égarement pour s'être si peu respecté)? il a voulu me faire violence. Il est vrai qu'il s'est répenti d'un si infame projet, avec une promptitude qui prouve bien combien peu il étoit fait pour son cœur; mais quelque reproches qu'il s'en soit faits, quelque promesses qu'il m'ait fai-

tes pour l'avenir, il m'a semblé que moins j'avois dû craindre de sa part une pareille foiblesse, plus, l'en trouvant une fois capable, il étoit dangereux pour moi de rester auprès de lui : car, il faut, pour en être venu à une extrêmité si contraire à ses principes, que ce sentiment qu'il appelle amour, soit un sentiment bien pernicieux, & qui dérange cruellement la tête. Cette réflexion m'a déterminée à le fuir, pour n'être pas exposée à quelque nouvelle insulte de sa part. Ah ! Madame, je frémis encore quand je songe à l'état dans lequel je l'ai vu hier au soir ; il trembloit autant que moi-même ; sa respiration étoit précipitée & interrompue ; & ses regards, autant que l'obscurité de la nuit a pu me permettre de le remarquer, étoient rempli d'un feu & d'une ardeur inquiéte, dont le souvenir seul me pénetre de terreur. N'ai-je pas fait sagement de sortir de chez lui à la pointe du jour ? car c'étoit de chez lui que je venois, lorsque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Voilà mon histoire : je ne vous cache que le nom de mon bienfaicteur, qu'il vous est inutile de sçavoir, & qui ne doit point sortir de ma bouche, dans une occasion où

il ne peut pas être accompagné d'un éloge. C'eſt, j'en ſuis sûre, la premiere fois de ſa vie qu'il a pu mériter d'être blâmé; il eſt naturellement le meilleur, & le plus vertueux des hommes, & tant que reſpirerai, je conſerverai pour lui la plus tendre reconnoiſſance. Ah! s'écria Madame Pikring, en embraſſant vivement Lucie! quelle innocence! que de candeur & de bon naturel! le ciel, n'en doutez pas, vous récompenſera de tant de vertu: prenez courage, ma chere fille, nous verrons à vous placer auprès de quelque dame de qualité; c'eſt, je crois, ce qui peut vous convenir le mieux. En attendant, vous reſterez avec moi, qui, malgré la médiocrité de ma fortune, vous garderois volontiers toujours, ſi ma profeſſion étoit compatible avec le deſir que j'en ai; mais, vous êtes jeune, charmante, & vous ſeriez trop expoſée ici, où je reçois tous les jours des étrangers; parce que je loue des appartemens meublés. Cependant, avec la précaution de vous tenir renfermée dans le mien, vous éviterez les yeux & les propos des jeunes gens qui habitent cette maiſon, & nous aurons le tems de vous chercher ce qu'il vous faut. Que j'ai de graces

à vous rendre, lui dit la reconnoissante Lucie! la Providence me protége assurément, puisqu'elle a permis que j'eusse le bonheur de vous rencontrer: mais il n'est pas juste que je vous sois à charge; voilà, ajouta-t-elle, en les lui présentant, cinq guinées que j'ai réservées pour mes pressans besoins, sur une centaine que j'ai cru devoir, en le quittant, restituer à mon généreux protecteur. Daignez les accepter, je vous en conjure. Oui, lui dit Madame Pikring, avec une air d'admiration; oui, je les prends, & les emploierai cette après-dinée même, à vous acheter tout ce qui peut vous être nécessaire; car, continua-t-elle, en souriant, votre paquet me paroît contenir fort peu de chose. Je n'ai, répondit Lucie, emporté, comme vous pouvez bien le penser, que ce dont j'avois absolument besoin: je me serois reproché le superflu comme un vol honteux, que je ne me serois jamais pardonné. Que vous êtes heureusement née, ma chere fille, s'écria Madame Pikring; je ne puis, en vous entendant, admirer assez à quel point la vertu seule vous a bien conduite, & de combien sa lumiere est plus sûre que toutes celles que nous pouvons tenir de l'âge & de l'expérience!

Après cette conversation, qui avoit un peu alongé le déjeûner, la bonne femme laissa Lucie maîtresse de son appartement, & alla vaquer à ses affaires, jusques au dîner qui, comme elle, fut simple & fort bon. A peine fut-il fini, qu'elle sortit pour faire les emplettes qu'elle croyoit nécessaires à Lucie : elle lui dit, en rentrant, qu'après avoir réfléchi sur le projet qu'elle avoit formé de la placer auprès de quelque dame, il lui avoit paru nécessaire de la mettre pour quelque tems chez une lingere, où elle apprendroit bien des choses, que son nouvel état pourroit lui rendre nécessaires. Lucie ayant applaudi à cette nouvelle idée, Madame Pikring lui dit qu'elle en connoissoit une qui passoit pour une très-honnête personne, & chez laquelle elle seroit très-bien ; que ces courses l'ayant menée dans son quartier, elle la lui avoit proposée, & que Madame Yielding avoit accepté son offre avec plaisir. Ainsi, ma chere Lucie, continua-t-elle, si la proposition vous agrée, je vous y menerai lorsque vous vous serez reposée ici quelques jours ; car je ne veux pas que vous me quittiez de la semaine. Lucie insista pour ne la pas incommoder si

long-tems : Ah ! de grace, interrompit Madame Pikring, quittez ce ton de cérémonie, qui n'est fait que pour m'affliger. C'est de bon cœur que je vous offre les secours qui peuvent dépendre de moi ; & si vous croyez que ma bonne volonté mérite quelque reconnoissance, prouvez-moi la vôtre, en vivant avec moi sans façon, & avec autant de confiance, que je sens d'amitié pour vous. Lucie, touchée de tant de franchise, ne voulut pas insister davantage sur la crainte de lui être à charge ; & resta, en effet, chez elle jusques au lundi suivant, qu'elle la mena à regret chez Madame Yielbing, à laquelle elle la recommanda, comme elle auroit fait sa propre fille ; & ne la quitta que les larmes aux yeux, après lui avoir promis de la venir voir le plus souvent qu'elle pourroit.

A peine fut-elle sortie, que la Yielding présenta de l'ouvrage à Lucie, qui s'acquitta assez bien de ce qu'elle lui avoit donné à faire, pour s'en attirer mille éloges. Quinze jours s'étoient passés tranquillement, lorsqu'un après-midi, un équipage leste & brillant, d'où il sortit impétueusement un jeune homme, encore plus brillant que son car-

roſſe, arrêta à la porte de la Yielding. Que le diable, dit-il, en entrant, d'un air bruſque & inſolent, avec nobleſſe, emporte la cité, ou la rapproche de la cour ! Je crois, parbleu ! qu'elle s'en éloigne tous les jours ; il faudroit des relais pour y venir ; je ne ſçais ce que mes chevaux penſent de cette courſe là, mais pour moi, qui n'ai pas l'honneur de me porter auſſi-bien qu'eux, j'en ſuis excédé. Tu ne veux donc pas quitter ce vilain quartier, Fanny ? La Yielding alloit répondre, avec le plus grand reſpect, à de ſi ſublimes impertinences, lorſque le jeune fat appercevant Lucie : oh ! oh ! ajouta-t-il, on y trouve de ces minois-là, dans la cité ! qu'elle s'éloigne à préſent, qu'elle reſte où elle eſt, c'eſt, je te jure, ce qui me devient bien indifférent : eh ! d'où diable ſort donc cette maniere de divinité, que je ne te l'ai pas encore vue ? Dieu me damne, mais complettement, ſi ce n'eſt la plus jolie créature qu'il y ait dans Londres ! & tu crois que nous te la laiſſerons long-tems ! non, ma belle enfant, ajouta-t-il tout de ſuite, en s'adreſſant à Lucie, & en s'aſſeyant auprès d'elle, ce n'eſt pas pour orner une vile boutique, mais le plus beau des palais que vous

êtes faites. Je le suis, mylord, répondit modestement Lucie, pour la place que j'occupe, & je n'en ambitionne point d'autre. Oh! par exemple, c'est ce que nous verrons, dit-il, en voulant lui baiser la main. Quoi! vous me retirez votre main! eh, bon Dieu! que la vertu est farouche dans la cité! si vous sçaviez combien nous en avons apprivoisé en notre vie; vous nous en montreriez une plus humaine; croyez-moi donc, mon petit ange, nous sommes à la cour une douzaine de pairs auxquels rien ne résiste. Il est vrai, au reste, que quand les tems nous le permettent, nous faisons tous les ans un voyage en France. Diable! nous n'avons garde de laisser appesantir nos graces, par l'air grossier de Londres. Ils sont fort plaisans, ce me semble, les François, repliqua Lucie & bien dignes de la réputation qu'ils ont de l'être, si c'est chez eux que vous avez pris vos tons & vos manieres. Mais, parle donc, Fanny! dit le lord à la Yielding, je la crois *persiffleuse*. C'est que cela seroit délicieux, au moins! mais c'est que je l'aime à la folie, le *persifflage!* personne à la cour ne le manie comme moi! & nous ferions tous deux, si elle a ce talent, comme je le

suppose, des conversations charmantes; & des soupers, comme j'ose dire, que l'on en fait peu dans Londres.

La Yielding qui jugeoit de l'embarras de Lucie par sa rougeur, & qui craignoit qu'en laissant continuer au lord un entretien si scandaleux, elle ne donnât lieu à Lucie de la soupçonner d'avoir pour lui d'assez peu honnêtes complaisances, l'interrompit assez froidement, pour lui demander s'il y avoit quelque chose pour son service. Je croyois quand je suis venu, répondit-il, en avoir mille à te commander. J'avois dans la tête les plus belles dentelles du monde; mais avec la déité que tu t'avises de placer dans ton comptoir, comment diable veux-tu qu'on se souvienne de quelque chose? que veux-tu que je te dise? je reviendrai; & tu voudras bien m'en croire: peut-être, sans que j'en jure. Adieu, ma reine, ajouta-t-il, en s'adressant à Lucie, vous faites la dédaigneuse; mais je veux être le pair d'Angleterre le plus déshonoré, si nous ne faisons pas ensemble une plus ample connoissance.

En achevant ces intéressantes paroles, il remonta dans son carrosse; & ses chevaux aussi étourdis que lui, l'emporte-

rent de toute la vîtesse de leurs jambes. Qui est cet homme-là, demanda Lucie à la Yielding avec étonnement? je n'aurois jamais cru, si je ne l'avois pas vu, qu'il y eût des êtres aussi souverainement ridicules. Qu'appellez-vous ridicule, Mademoiselle, repliqua la Yielding? sçavez-vous bien que celui à qui vous donnez si indiscrétement cette épithete, est un des plus nobles lords d'Angleterre, & une de mes meilleures pratiques? sçavez-vous bien qu'il achete sans cesse, ne marchande jamais, & paie toujours comptant? Je comprends bien, répondit Lucie, que cela fait de grandes vertus à l'usage de votre boutique; mais je n'en crois pas moins qu'on peut les posséder, & par-de-là, & être encore fort impertinent. Oh, sans doute! repartit la Yielding, est-ce parce qu'il vous a trouvé jolie, & qu'il vous l'a dit à sa maniere, il est vrai; mais enfin, si elle étoit si mauvaise, tourneroit-il, comme il fait, la tête aux plus jolies femmes de la cour? Ah! s'écria Lucie, qu'il faut qu'une femme l'ait mauvaise, pour se la laisser tourner par de pareils propos, & des façons si offensantes! Ne vous a-t-il pas dit, reprit la marchande, qu'il va en France tous

les ans ? Ces façons que vous blâmez, font celles de ce pays-là, & plaisent fort en celui-ci ? eh puis ! croyez-vous qu'avec de petites bourgeoises comme nous, un seigneur de cette importance agisse comme avec une duchesse ? Ce sont ses affaires, répondit Lucie ; mais comme toute bourgeoise que je suis, le ton qu'il a pris avec moi ne me convient pas, je vous prierai de trouver bon que je travaille dans ma chambre, afin de n'y plus être exposée. Oh ! pour cela non, Mademoiselle, dit la Yielding d'un air fâché ; quand on est jolie, il faut s'accoutumer à se l'entendre dire. Plus on essuie de ces propos-là, moins ils font d'impression ; & je le sçais assez par moi-même, pour ne les pas craindre pour vous.

Lucie, que cette conversation ennuyoit, pour la faire cesser, prit la gazette qui étoit sur le comptoir, & ne fut pas d'une médiocre surprise, d'y trouver cet article :

» Si une jeune personne, qui s'est » sauvée de chez des gens qui l'ont éle» vée, & auxquels elle est chere, veut y » revenir, on l'assure qu'elle ne sera » plus exposée aux accidens qui l'ont » déterminée à la fuite, & qu'elle n'au-

» ra jamais lieu de se repentir de son
» retour dans une maison que son ab-
» sence désespere «.

Cette lecture avoit plongé Lucie dans une rêverie si profonde, que ce fut en vain que la Yielding, qui croyoit dire sur l'usage qu'on doit faire de la vertu, de fort belles choses, chercha à s'attirer plus long-temps son attention. Plus elle réfléchissoit sur ce qu'elle venoit de lire, moins elle pouvoit se persuader que cet article n'eût été inséré dans la gazette par l'infortuné Rutland. Cette nouvelle preuve de bonté de sa part réveilla vivement dans l'ame de Lucie sa tendresse, sa reconnoissance, & même la douleur qu'elle avoit eue de le quitter. Cependant il ne lui fut pas possible, en se rendant compte de ce qu'elle avoit fait, de se persuader qu'elle eût eu tort de s'alarmer, & qu'elle eut pû, avec raison, compter sur le repentir du chevalier. Il falloit que dès-lors elle eût mauvaise opinion de la vertu des hommes, & qu'elle ne crût pas qu'elle dût remporter la victoire, lorsqu'elle trouvoit à combattre une passion violente. Quoi qu'il en soit, toute mécontente qu'elle commençoit à être de son état, les nouvelles assu-

rances que le chevalier lui donnoit, de la respecter toujours, ne diminuerent rien de ses terreurs, & ne changerent rien à la résolution qu'elle avoit prise de ne pas retourner chez lui. Elle lui étoit cependant trop tendrement attachée pour qu'elle s'y conformât, sans éprouver une vive douleur. L'espece de combat qu'elle se livra, & les réflexions qu'elle fit sur son état passé, & sur sa situation présente, la tinrent éveillée toute la nuit; & la Yielding fut surprise le matin de l'abattement où elle la trouva. Lucie cependant n'en étoit que plus belle. Cette insomnie avoit mis dans ses yeux cette langueur touchante, qui répand dans l'ame un sentiment moins vif, mais plus satisfaisant pour celle qui le fait naître, & pour celui qui l'éprouve, que le simple desir. Tout destiné qu'étoit le lord Chester à ne connoître que celui-là, il parut, lorsqu'il arriva, plus bruyant, & plus brillant encore que la veille; que l'air tendre & languissant de Lucie le frappoit vivement. Qu'elle est belle! s'écria-t-il, comme s'il eût été seul avec elle: que de grace! que de noblesse! & tu voudrois, continua-t-il, en s'adressant à la Yielding, que la tête ne tournât

pas d'une créature de cette espéce ! Que j'avois d'empressement de vous revoir, mon ange ! ajouta-t-il, en regardant Lucie avec des yeux plus hardis que tendres : vous détournez vos regards ! craignez-vous de lire dans les miens tout ce que vous m'inspirez, ou de me laisser voir dans les vôtres, que vous en avez quelque reconnoissance ! j'aime la pudeur, à un certain point s'entend ; mais quand elle devient *begueulerie*, croyez m'en, ma petite reine, elle ne vaut pas le diable : Madame, dit Lucie à Yielding, sans regarder le lord, ne m'avez vous prise ici que pour y essuyer de pareils propos, & mylord n'y vient-il que dans le dessein de m'affliger de sa présence & de ses discours ?

La Yielding & le lord, tout imprudents qu'ils étoient tous deux, furent embarrassés de cette apostrophe. L'une en rougit, l'autre n'y répondit rien ; mais le lord Chester ne voulant pas obliger Lucie à le quitter, comme elle paroissoit en avoir l'intention, regardant une superbe garniture de dentelle qu'elle tenoit, la loua beaucoup, & demanda ensuite à la Yielding si elle étoit à vendre. Elle est comme retenue, mylord, répondit-elle ; cependant si elle

vous plaît, pour deux cent guinées elle est bien à votre service. Je la trouverois, tout admirable qu'elle est, un peu chere, dans toute autre circonstance, reprit-il : mais tout ce qu'à présent je ne te pardonnerois pas, ce seroit d'en avoir une plus belle, & de ne me la pas montrer. En achevant ces paroles, il jetta sur le comptoir quatre rouleaux que la marchande reçut, en l'assurant que cette garniture étoit ce qu'elle avoit de plus beau.

Pendant que le marché se faisoit, Lucie enveloppa la garniture pour être plutôt quitte de cet insupportable lord ; mais lorsqu'elle voulut la lui remettre, elle est, lui dit-il, dans les mains où je veux qu'elle aille ; & je ne vous donne, aimable Lucie, en vous priant de l'accepter, qu'une bien foible preuve du desir que j'aurois de vous être utile, & de réparer tous les torts que la fortune me paroît avoir avec vous. Je ne lui en reproche qu'un, mylord, répondit-elle fiérement ; & c'est de m'exposer aux discours que vous me tenez, & de me rendre l'objet de vos honteuses libéralités ; à ces mots, elle jetta la garniture du côté du lord, avec un mépris qu'il sentit vivement, & qui l'étonna beau-

coup : car sa vanité qui lui en faisoit mériter tant, ne lui permettoit pas de croire qu'il en inspirât. Vous répondez singuliérement à mylord, lui dit la Yielding ; on peut être désintéressée, mais il me semble que cela ne dispense pas d'être polie : mylord est si respectable ...... Qu'il agisse donc de façon à se faire respecter, interrompit vivement Lucie, qu'il respecte lui-même la vertu, ou que du moins il la laisse tranquille.

A ces mots, elle se leva brusquement, & jettant sur mylord Chester, qui vouloit la retenir, un regard d'indignation qui l'atterra, tout insolent qu'il étoit, elle se retira dans une chambre à côté, dont elle ferma la porte sur elle. La Yielding outrée qu'on eût osé traiter ainsi un homme de cette importance, lui en commençoit des excuses, lorsque le lord l'interrompant par un éclat de rire forcé : Voilà, dit-il, un petit dragon de vertu que j'aurai bien du plaisir à dompter : mais où diable l'as-tu pris ? car, ajouta-t-il, en regardant les filles de la Yielding, sans offenser ces dames, & même ta boutique, je crois que tu te souviens qu'elles ne sont ici ni si réservées, ni si cheres. Bon jour la Yielding, nous nous reverrons, & dans

peu. Ah parbleu ! Madame Lucie, vous avez, à ce que je vois, envie de me mener loin ; mais vous ferez plus de la moitié du chemin, ou je suis bien trompé. Vous ne jouez pas mal votre rôle ; mais graces à Dieu, nous sçavons le nôtre ; & je vous mettrai à portée d'en dire des nouvelles. A propos ; & n'est-ce pas toi qui la conseilles ? Ah sur mon ame ! mylord .... Oh ! interrompit-il, je prise, à ce que je crois, ton ame ce qu'elle vaut ; mais c'est que si cela étoit, & que tu fusses d'intelligence avec la Lucie, seulement par hasard, tu m'entends bien ! tu me connois ! je te respecte fort ! mais parbleu ! tu ne m'aurois pas fait impunément cette galanterie. Fais tes réflexions sur ce que j'ai l'honneur de te dire ; & dans tous les cas, compte sur ma reconnoissance. Adieu. Mais, mylord, lui dit-elle, que voulez vous que je fasse de cette garniture ? Gardes-la à Lucie, lui cria-t-il, en remontant dans son carrosse, je te réponds qu'elle te la redemandera avant qu'il soit peu. La Yielding, qui n'avoit pas si bonne opinion de cette affaire que le lord, secoua la tête, & ne répondit rien. Lorsque Lucie fut assurée du départ du lord Chester, elle rentra, &

ſans donner le tems à la lingere de lui parler, elle lui demanda permiſſion de travailler dans une chambre à part, ou de ſe retirer. A l'air décidé dont elle fit cette propoſition, la Yielding, qui avoit quelque envie d'obliger le lord, & qui ne vouloit pas cabrer Lucie, lui répondit obligeamment qu'elle feroit tout ce qui lui plairoit; mais elle ne put ſe diſpenſer d'ajouter que ſon procédé avec un ſeigneur, tel que le lord Cheſter, lui paroiſſoit ſouverainement ridicule. Lucie qui commençoit à ſe défier des mœurs de Mme. Yielding, & qui attendoit avec impatience la bonne Mme. Pikring, pour lui confier ſes peines, & l'engager à la retirer d'une maiſon qu'elle regardoit comme dangereuſe; Lucie, dis je, ne répondit rien à une remontrance ſi déplacée, & profita de la permiſſion qu'on venoit de lui accorder.

Elle fut donc tranquille juſques au lendemain, que mylord Cheſter arriva, avec l'air de ne pas douter que cette troiſieme viſite ne dût être le terme de ſes ſoins, & tout au moins, le commencement de ſon triomphe. S'il avoit confié à la Yielding ſes eſpérances, elle les auroit aſſurément modérées. Cette femme n'avoit vu dans la cœur de Lucie,

qu'une extrême aversion pour lui ; & s'il se pouvoit, un mépris encore plus grand ; & si le premier de ces mouvemens peut s'effacer quelquefois, l'autre qui est ordinairement fondé, ne prend par le tems, & par la réflexion, que de nouvelles forces. La marchande trouvoit encore dans l'ame de Lucie un désintéressement qui achevoit de l'effrayer pour la réussite des projets du lord ; & qui lui plaisoit d'autant moins, que si elle avoit pu la déterminer à s'y prêter, elle ne doutoit pas qu'il ne l'eût très-libéralement recompensée de ses soins.

Où est donc, s'écria-t-il en entrant, cet aimable petit monstre de vertu, que je ne le vois pas ici ? qu'est devenu la plus agréable & la plus fiere de toutes les Lucie du monde ? Fanny, ajouta-t-il, en regardant la marchande avec colere, tu sçais bien que tu dois m'en répondre. Moi ! mylord, répondit la Yielding, cette fille est-elle à moi, pour que j'en dispose ? Je n'entre point dans toutes ces discussions, repliqua-t-il ; c'est ici que je l'ai trouvée, qu'elle m'a plu, que je la viens chercher, & qu'il faut que je la retrouve. Ecoute ; je ne suis fait pour être ta dupe que quand j'achete. Il y a ici de la conjuration : Vous croyez, en

me la faiſant chercher, elle en ſe cachant, que je paierai plus cher. Tu te trompes, mon cœur, j'ai fixé le prix que j'y veux mettre; & n'en donnerai pas un shilling de plus. Oh parbleu! ſi depuis que j'exiſte, j'avois donné dans ces paneaux-là, je ſerois ruiné, il y a long-tems. Allons, où eſt-elle, dis-le-moi amicalement, & ne me force pas à déshonorer une boutique pour laquelle j'ai eu juſques ici tant d'égards. Mais mylord, repartit-elle, ſuppoſez un inſtant que Lucie n'eſt plus ici, & que j'ignore où elle eſt: cela ne ſe pourroit-il pas dans le fond? Rien n'eſt, repartit-il, ni plus vraiſemblable, ni pourtant moins vrai. Tu es fort éloquente, ſans doute, mais tu le ſeroit plus que toute la cité enſemble, que tu ne me perſuaderois pas. Finiſſons, ajouta-t-il, en parlant plus bas, mon indignation, ou cent guinées, & Lucie. Voilà bien du tourment, reprit-elle, pour une petite perſonne qui.... Oui, interrompit-il, qui ne te vaut pas: mais tu me permettras de n'en pas juger comme toi. En un mot, j'en ai la fantaiſie; & le diable l'eût-il cachée dans les entrailles de la terre, je la trouverai, je t'en donne ma parole. Eh bien! eſt-ce marché conclu entre nous? voilà les cent

guinées . . . . Mylord eſt ſi noble, repartit-elle, que . . . . . que tu me diras où eſt Lucie, ſans doute, j'aime mieux la voir, que d'eſſuyer tes éloges, tous élégans que je prévois qu'ils ſeront. Eh bien ! puiſque vous voulez abſolument le ſçavoir, elle eſt là-dedans, lui dit-elle, en lui montrant la chambre où Lucie s'étoit retirée. Ce n'eſt pas pour te déplaire, lui dit le lord, en lui donnant les cent guinées ; mais pour une femme d'eſprit, tu donnes tes ſecrets à bon marché.

En achevant ces paroles, il vola où étoit Lucie, & entrant fort doucement dans ſa chambre, il la vit qui rêvoit profondément. Suis-je, lui dit-il d'un air un peu plus tendre que la veille, mais dans lequel il entroit pourtant plus de fatuité que de ſentiment ; ſuis-je, ma divine Lucie, le fortuné mortel qui vous occupe ? réfléchiſſez-vous à la barbarie qu'il y a à fuir un homme qui vous adore, & qui ne veut que vous rendre heureuſe ? Croyez-moi, mon petit ange, ajouta-il, en profitant de la ſurpriſe de Lucie, quittez un ſéjour ſi peu digne de vous, & venez prendre poſſeſſion du palais que je vous ai préparé, & où avec mille guinées de rente, je ne vous

laisserai ni bijoux, ni parure, ni plaisirs à desirer. Portez, lui répondit Lucie, en se levant d'un air fier & irrité, vos présens & votre personne à des femmes assez méprisables, pour estimer l'une, & pour recevoir les autres. Mais, ma petite reine, reprit le lord, je vous prie de vouloir bien considérer qu'il y a déjà trois grands jours que j'ai l'honneur de vous adorer, & que vous me faites celui de me traiter avec une cruauté, que j'ose dire que je n'ai éprouvée nulle part : & que vous éprouveriez par tout, ajouta Lucie, si tout le monde vous rendoit autant de justice que moi. Pour de la dignité, passe, repartit-il, cela décore une affaire ; mais pour des injures, belle Lucie, m'en dire, & croire au surplus, continua-t-il, en la retenant, que je vous laisserai sortir d'ici, sans m'avoir fait une satisfaction convenable ; c'est, en vérité ce qui ne doit pas être, & que je ne souffrirai jamais. Encore une fois, mille guinées, & ma personne...... Lâche, s'écria Lucie, si tu es trop corrompu pour connoître ou respecter la vertu, apprends que quand j'en pourrois manquer, le mépris m'en tiendroit lieu avec toi.

Mylord Chester déjà irrité de la fierté

de Lucie, le fut au dernier point de la façon dont elle venoit de le traiter; & croyant ne devoir pas ménager plus long-tems une fille qu'il trouvoit chez la Yielding, & à la vertu de laquelle il croyoit, en conséquence, assez légérement, il la prit entre ses bras. Il étoit déterminé, ou à se venger d'elle, ou à la décider par des caresses qui ne pouvoient être en cette occasion que les plus cruelles insultes; mais la vigoureuse résistance de Lucie, & les cris perçans qu'elle poussa, ne lui laisserent pas long-tems l'espérance de la vaincre. D'ailleurs la Yielding, qui ne vouloit point non plus passer pour ce qu'elle étoit dans le fond, craignant que les cris de Lucie n'excitassent une rumeur qui n'auroit pas été à son avantage, malgré la vive reconnoissance qu'elle conservoit pour le lord, courut au secours de cette infortunée, & le força d'abandonner son infame projet. Elle étoit occupée à gronder Lucie, sur ce qu'elle faisoit pour un rien, l'éclat du monde le plus scandaleux; & Lucie qui commençoit à la connoître, lui répondoit avec le dernier mépris, lorsque la bonne Pikring, qu'un procès avoit beaucoup occupée depuis quelques jours, & qui, par cette raison,
n'étoit

n'étoit pas venue voir Lucie à son ordinaire, entra dans la chambre. La Yielding fut confondue de sa présence; pour Lucie, elle la salua par un cri de joie; c'est le ciel, lui dit-elle en l'embrassant tendrement, qui vous envoie à mon secours, ma chere Madame Pikring. Eh bon Dieu! que vous est-il donc arrivé, ma fille, lui demanda celle-ci? Des choses affreuses, inouies, dit alors le lord, on lui dit qu'elle est jolie? on veut le lui prouver avec décence; pourtant, car c'est à mon avis à moi, qu'il en faut par-tout; & elle crie, comme vous l'avez entendu, peut-être. Oh! pour cela, dit la Yielding, Mademoiselle est fort sage, mais si *bégueule*, que si mylord m'en avoit voulu croire, il n'auroit pas daigné l'honorer d'un regard. Ah! Madame Yielding, dit la bonne Pikring, en secouant la tête, je crains bien de m'être trompée dans la bonne opinion que j'avois de vous. Cela pourroit bien être, reprit Lucie; sortons dès l'instant de cette odieuse maison, je vous le demande en grace. Allons, ma chere enfant, répondit la bonne Pikring, vous êtes trop raisonnable pour n'avoir pas de bonnes raisons pour le desirer. Ah! cela n'est pas douteux, interrompit le lord,

d'un air ironique & piqué ; que le diable me confonde ? si cette petite innocente ne veut tirer de moi le double service de faire briller sa vertu, & de nourrir sa vanité ! Non, mylord, lui répondit Lucie, en lui faisant, d'un air dédaigneux, une profonde révérence ? vous ne pouvez jamais ni flatter l'une, ni éprouver l'autre. Après cet adieu, elle monta dans le carrosse qui avoit amené Madame Pikring. Il étoit déjà nuit lorsqu'elles arriverent chez elle.

Lucie étoit si fatiguée de l'agitation que lui avoit causé de lord Chester, qu'elle pria son hôtesse de trouver bon qu'elle remît au lendemain le récit de son aventure. La nuit tranquille qu'elle passa, & la joie qu'elle sentoit de se croire éloignée & garantie des poursuites de son persécuteur, lui rendirent sa gaieté ordinaire. Elle satisfit après dîner la curiosité de Madame Pikring, qui, indignée de la conduite de la Yielding, jura de ne voir de sa vie une créature si méprisable. En vérité, continua Lucie, quelque chose que l'orgueil de ce lord lui fasse penser de ma vanité, elle est bien plus humiliée de sa conquête, qu'elle n'en est satisfaite. Si tous les hommes de la cour ressemblent à celui-là,

la vertu des femmes y doit être bien en sûreté. J'ai entendu parler de lui, répondit la bonne Pikring; & tel que vous le trouvez & qu'il est, vous ne sçauriez imaginer combien il y tourne de têtes. Il faut sûrement, repliqua Lucie, ou que les têtes n'en soient pas fortes, ou que l'on soit convenu d'y prendre les ridicules pour des graces. Si vous aviez vu, ma chere Madame Pikring, avec quelle insolence, en me disant qu'il vouloit me plaire, il me traitoit! quel mépris éclatoit dans ses propos, même les plus galants! combien il croyoit me faire de grace & d'honneur, en daignant s'occuper à me déshonorer! Non, vous ne comprendriez pas qu'il eût le desir de me plaire, avec un si grand soin de m'insulter.

Comme elle achevoit ces paroles, un carrosse qu'elle entendit arriver au galop, & qui arrêta à la porte, la fit changer de couleur. Elle regarda avec inquiétude au travers des vitres, & ayant reconnu les livrées du funeste lord: Ah, Madame, s'écria-t-elle, c'est lui-même! c'est lui qui vient me persécuter jusques chez vous! grand Dieu! que vais-je devenir! Ne vous alarmez pas, répondit la bonne Pikring, vous n'êtes pas ici

chez la Yielding; & je vous jure qu'il ne s'en retournera pas content. Je vais vous enfermer ici & lui parler. Elle sortit à l'instant. A peine étoit-elle descendue dans sa salle, que le lord y entra. Je ne sçais, lui dit-il, d'un air assez honnête pour lui, si vous me connoissez. Oui, mylord, répondit-elle respectueusement, j'ai eu l'honneur de vous voir hier, & ce n'étoit pas pour la premiere fois. Tant mieux, lui dit-il, je suis pressé d'en venir au fait; & cela m'épargne une préface. Puisque vous sçavez qui je suis, vous n'ignorez, sans doute, ni mes richesses, ni mon crédit. Je viens vous offrir l'un & l'autre, soit pour ou contre votre procès, soit pour ou contre vous dans toutes les occasions imaginables. Comment! pour-ou contre, interrompit-elle? Oui, reprit-il d'un air froid; je ne peux pas sçavoir moi, comment vous agirez à mon égard. Je puis sortir d'ici, ou le meilleur de vos amis, ou le plus implacable ennemi que vous puissiez avoir. Puis-je, sur ce qui ne dépend que de vous, & ne sçachant pas quelles seront vos dispositions, être sûr des miennes, soit en bien, soit en mal? on ne m'a pas parlé en bien de votre procès. Il est cependant fort bon, replique la Pikring. Oui! fort bon, re-

prit-il, propos de plaideur. Mais laissons cela; je m'engage à vous le faire gagner, ou à vous dédommager très-amplement de sa perte; & n'exige de vous, pour cela, d'autre reconnoissance que de me faire l'amitié de me dire ce qu'est devenue cette petite Lucie que vous avez hier emmenée de chez la Yielding. Vous n'avez pas besoin, mylord, répondit-elle, de m'offrir de si brillantes récompenses, pour une chose qu'en vérité je vous dirois pour rien. J'ai remis Lucie à ses parens. Quoi! dit-il, si subitement? je sçais qu'elle a couché ici. Je ne le nie pas, répondit-elle; mais j'ai pu faire beaucoup de choses depuis ce matin; & vous verrez, mylord, que ç'aura été par celle-là que j'aurai commencé. Vous pensiez donc, dit-il, avoir quelques raisons de vous hâter? & je n'entrois pour rien dans une si singuliere précipitation! Je ne vois pas, en effet, mylord, repliqua-t-elle, à propos de quoi un homme de votre genre auroit pu entrer pour quelque chose dans les petits arrangemens qui peuvent regarder une fille comme Lucie. Petits arrangemens! répéta-t-il: sçavez-vous bien, Madame Pikring, que je commence à vous trouver infiniment délicieuse. Eh! ces pa-

100578

rens de Lucie, auxquels vous l'avez si obligeamment remise, ne puis-je prétendre à l'honneur de les connoître? Vous leur en feriez trop, mylord; répondit Madame Pikring d'un ton ferme: & puisqu'il faut m'expliquer clairement avec vous, la fortune ne les a pas faits pour être vos amis; & leur probité ne leur permet pas les infames complaisances que vous pourriez vouloir exiger d'eux. Cela est on ne peut pas mieux écrit, reprit le lord d'un ton ironique; mais je n'en suis pas étonné: je sçavois déjà que vous aviez bien de l'esprit. Le vôtre vous servira pourtant assez peu dans cette occasion-ci, Madame Pikring. Le profond respect que je vous dois, & que j'ai pour vous, mylord, répondit celle-ci, ne me permet pas de vous rendre compliment pour compliment; mais pour abréger un entretien où vous & moi perdons également notre tems, & pour revenir à Lucie, ses parens ne sont pas dignes de votre alliance, & le sont trop de votre estime, & de celle de tous les honnêtes gens, pour permettre que Lucie fût votre maîtresse. Je le pense comme vous, repartit le lord: c'est à cause de cela précisément que je voudrois avoir l'honneur de les connoître.

Supposons que j'aie, comme il vous plaît de le penser, de certains projets sur la chasteté de Mademoiselle leur fille, & que cela ne leur convienne pas, ils sçauront apparemment la défendre, sans que vous preniez la peine de vous en mêler. Allons, Madame Pikring, nommez-moi amicalement ces honnêtes gens-là. Que vous importe! vous n'êtes plus chargée de Lucie, vous, ce sera à présent leur affaire & la mienne; & j'ai, quand je le veux, de si bonnes manieres avec les probités auxquelles il m'arrive d'avoir affaire, que je n'en ai pas jusques ici trouvées qui m'incommodassent à un certain point. La leur, j'en suis sûre, vous incommoderoit, mylord, répondit-elle, & pour vous épargner ce désagrément, je ne vous les nommerai jamais.

Cette conversation fut longue. Mylord Chester y fit toutes sortes de personnages, promit de l'or, offrit des pierreries, s'emporta, se radoucit: & tout cela, le plus inutilement du monde. La bonne Pikring fut inébranlable, & il la quitta enfin avec des menaces & des juremens qui ne l'émurent pas plus que n'avoit fait tout ce qu'il lui avoit offert.

Aussi-tôt que Madame Pikring en fut

débarraſſée, elle remonta avec empreſſement, raconter à Lucie ce qui venoit de ſe paſſer. Vous pouvez, je crois, ajouta-t-elle, être convaincue qu'il ne reviendra pas me tenter. Mais ſi je mépriſe ſes offres, je crains ſes violences. Il n'eſt ſûrement pas amoureux, mais il croit l'être, ſa tête eſt frappée; eh! combien de gens prennent la leur pour leur cœur! il va faire aſſiéger ma maiſon par des eſpions. Il corrompra aiſément un domeſtique: en un mot, il apprendra que vous êtes ici, & je ne prévois plus que de l'embarras pour vous & pour moi, s'il vient à faire cette découverte. Pour éviter tous les riſques que vous courez, tant que cette fantaiſie durera, je crois qu'il ſeroit prudent que vous vous éloignaſſiez de Londres. J'ai à Briſtol une ſœur qui, comme moi, loue des appartemens garnis. C'eſt une bonne femme qui m'aime, & qui ſûrement vous aimera autant que je fais, ma chere Lucie, lorſqu'elle vous connoîtra. En attendant, pour l'engager à prendre à vous tout l'intérêt que j'y prends moi-même, je vous ferai paſſer pour une niece de feu mon mari, de qui elle ne connoît pas la famille, & lui dirai de plus, que vous êtes ma filleule. Et pour

prévenir toute entreprise de la part du lord Chester, nous partirons, si vous le voulez bien, avant le jour. Que pensez-vous de ce projet? Je pense, répondit Lucie en l'embrassant tendrement, que vous êtes la meilleure de toutes les femmes, & que je ne pourrai jamais vous exprimer assez bien ma reconnoissance; mais, ma chere Madame Pikring, je ne puis rester long-tems chez votre sœur. Il faut que je songe à n'être à charge à personne. Ne vous tourmentez pas sur cela, repartit sa bonne hôtesse. Bristol est le lieu du monde le plus propre à vous placer heureusement. La saison des eaux qui s'approche, y attire beaucoup de monde. Ce seroit bien extraordinaire qu'entre toutes les femmes de qualité qui s'y trouveront, il ne s'en rencontrât pas une à laquelle vous conveniez, & qui vous convienne aussi; car c'est encore un point à examiner. Mais ce n'est pas à présent de cela qu'il est question. Puisque vous agréez ma proposition, faisons dès ce moment nos préparatifs, & demain avant le jour, nous serons en chaise. Je crois bien que demain matin les espions de votre persécuteur seront en campagne; mais, graces à Dieu, nous n'aurons pas à les

craindre, & pour qu'il nous pourſuive inutilement, s'il vient à apprendre notre départ, j'aurai ſoin de dire que nous allons du côté le plus oppoſé à la partie de l'Angleterre, vers laquelle nous dirigeons nos pas.

Cet arrangement fait, elles ſouperent de bonne heure, ſe coucherent de même, partirent à l'heure qu'elles avoient marquée pour cela, & le troiſieme jour de leur départ, elles arriverent à Briſtol, & allerent deſcendre chez Madame Hépenny, ſœur de la bonne Pikring. L'amitié qui les uniſſoit toutes deux, prouve qu'elles ſe reſſembloient. C'étoit la même franchiſe & la même générosité. Ces deux ſœurs s'embraſſerent donc avec la plus vive tendreſſe. Quand Madame Hépenny fut un peu à elle, elle regarda Lucie avec autant de plaiſir que de ſurpriſe, & demanda à la bonne Pikring qui elle étoit. Celle-ci lui dit ce dont elle étoit convenue avec Lucie. Je ne vous l'amene même, ajouta-t-elle, que dans l'intention de vous la laiſſer, & avec la certitude que vous n'oublierez rien pour la placer auprès de quelque femme de qualité. Vous en logez; & cela ne doit pas vous être bien difficile, vous ne devez pas douter, répon-

dit Madame Hépenny, que je ne m'emploie de tout mon pouvoir à ce que vous demandez, & qu'une personne si faite pour intéresser, & qui vous est si chere, ne me le soit pas beaucoup à moi-même : mais me la laisser! ma sœur, songez-vous bien à ma profession? ma maison est nécessairement ouverte à tout le monde : votre filleule est charmante ; il se peut qu'il loge ici des gens qui le lui disent, & il n'est peut-être pas impossible que quelqu'un ne lui fasse trouver du plaisir à se l'entendre dire. Je n'ai pas le tems de la garder.... Oh! interrompit Madame Pikring, c'est une peine qu'elle saura vous épargner : elle est dans l'usage de se garder elle-même : en un mot, je vous réponds de sa façon de penser ; & vous pouvez la recevoir, sur ma parole. Je la reçois donc, & de bon cœur, reprit Madame Hépenny, & d'autant plus volontiers que je la trouve charmante. D'ailleurs, toute ma maison étant retenue pour Madame la duchesse de Suffolk, notre aimable enfant n'y courra pas les mêmes risques que si j'y avois de ces jeunes lords si impertinens, si mal élevés, & si libertins, comme cela ne m'arrive que trop souvent.

La bonne Pikring satisfaite de cet arrangement, & du goût que sa sœur paroissoit prendre pour sa chere Lucie, songea à retourner à Londres, où sa présence étoit nécessaire ; ainsi, après deux jours de séjour à Bristol, elle dit à sa prétendue niece, un adieu aussi tendre & aussi douloureux qu'elle auroit pu le dire à sa propre fille. Pensez, & agissez toujours, ma chere enfant, lui dit-elle en l'embrassant, comme vous avez fait jusqu'ici, & soyez sûre qu'à cette condition, je ne vous abandonnerai jamais. Je vous laisse chez une sœur qui m'est chere, & qui me paroît commencer à vous aimer. Si, cependant, quelque chose vous déplaisoit, vous n'avez qu'à m'écrire, & je reviendrai sur le champ vous reprendre.

Lucie qui avoit le cœur pénétré des bontés de cette femme, ne s'en sépara qu'avec un vrai chagrin ; enfin, il fallut qu'elles se quittassent. Restée seule avec Madame Hépenny, Lucie jugea à propos de partager son temps entre la lecture & mille petits ouvrages dont elle s'acquittoit avec une dextérité merveilleuse. Encore saisie de la peur que lui avoit fait le lord Chester, à peine osoit-elle regarder par la fenêtre, tant

elle craignoit qu'il ne sçût qu'elle étoit à Bristol, & qu'il ne fût venu l'y chercher. Madame Hépenny, surprise de voir une fille d'une figure si distinguée, se réduire par choix à une si profonde solitude, conçut pour Lucie une sorte de respect, qui l'engagea à redoubler pour elle d'égards & d'attentions. Peu de jours après, la duchesse de Suffolk arriva avec un train considérable. Le monde qu'elle attiroit dans sa maison, & la crainte d'être vue, déterminerent Lucie à ne plus sortir de sa chambre. Un jour que la duchesse étoit sortie avec toute sa suite, Madame Hépenny monta chez Lucie, & l'obligea d'aller avec elle faire un tour de jardin. Après s'y être promenées quelque tems, elles entrerent dans l'appartement de la duchesse. Ce fut avec une joie extrême que Lucie y trouva un clavecin, & quelques instrumens. Elle ne put se refuser au plaisir d'essayer si ses talens pour la musique étoient encore les mêmes, elle se saisit d'abord d'une guitare, ensuite d'un dessus de viole, & finit par se mettre au clavecin. Elle en jouoit supérieurement. Madame Hépenny, qui ignoroit l'éducation que Lucie avoit reçue, étoit si confondue de ce qu'elle

voyoit & si occupée du plaisir de l'entendre, que Madame de Suffolk, qui étoit revenue en chaise à porteurs, pour répondre à des lettres qu'on venoit de lui apporter de Londres, entendit ce petit concert pendant plus d'un quart-d'heure sans être apperçue d'aucune des deux. Lucie, quand elle entra, chantoit un air Italien en s'accompagnant. Sa voix étoit douce, flexible, tendre & ménagée avec tout l'art qui pouvoit la faire valoir. Madame de Suffolk qui aimoit la musique, & qui jouoit de tous les instrumens que Lucie avoit trouvés chez elle, ne se lassoit ni de l'entendre ni de l'admirer, lorsqu'un mouvement involontaire qu'elle fit, suspendant l'attention de la Hépenny, la fit remarquer de cette femme. Le cri que cette vue inopinée lui arracha, interrompit Lucie. Jugeant alors, moins encore au respect de la Hépenny, qu'à l'air de Madame de Suffolk, devant qui elle se trouvoit, elle se leva avec précipitation, & faisant à la duchesse une révérence aussi noble que respectueuse, elle lui demanda pardon d'avoir osé entrer chez elle, & de s'y être amusée. Vous voulez donc, lui répondit la duchesse, me demander pardon du plaisir que vous m'avez procuré, en me faisant entendre

la voix la plus agréable & la plus touchante que j'aie entendue de ma vie. Dites-moi seulement, je vous prie, à quel hasard je dois ce bonheur, & si je puis me flatter que pendant mon séjour ici, vous voudrez bien me le procurer quelquefois. Je ne mérite pas, Madame, répondit Lucie, l'éloge que vous daignez faire de mes foibles talens; & je m'estimerai trop heureuse, & serai trop honorée en effet s'ils peuvent vous amuser. Ma tante vous dira, Madame, que je suis à vos ordres. Votre tante! s'écria la duchesse, quoi! Madame Hépenny, cette jeune personne est votre niece; & que fait-elle, ou à quoi la destinez-vous? A être, Madame, repliqua la Hépenny, auprès de quelque dame, à laquelle ses talens pourront plaire. Ah! s'écria Madame de Suffolk avec vivacité, n'en cherchez pas d'autre que moi, ou vous m'avez pour ennemie jurée. Ne voulez-vous pas bien, demanda-t-elle à Lucie, vous attacher à moi, non en qualité de domestique, car vous n'avez sûrement pas été élevée pour l'être, mais comme une compagne avec laquelle je me ferai un plaisir de vivre? Vous me comblez de vos bontés, Madame, répondit Lucie, & je tâche-

rai de les mériter par l'attachement le plus inviolable.

Eh bien ! dit Madame de Suffolk, de ce moment vous pouvez vous regarder comme à moi ; mais, encore une fois, je ne veux pas que ce soit en qualité de suivante : j'ai sur vous d'autres projets ; mais j'ai besoin pour m'y confirmer de vous connoître davantage. Ce que je veux faire pour vous pourra vous plaire. Une seule chose m'embarrasse dans mes vues ! Etes-vous connue de mes gens ? J'ai peine à le croire, puisqu'aucun d'eux ne m'a parlé de vous. Non, Madame, répondit la Hépenny, quoiqu'elle fût chez moi avant votre arrivée, elle sort aujourd'hui de sa chambre pour la premiere fois. Tant mieux, repliqua la duchesse, hâtez-vous de l'y remener. Je veux, lorsque je jugerai à propos de la faire paroître, qu'elle soit aussi nouvelle pour tout mon monde, qu'elle semblera l'être pour moi. Jusques-là, je ne la verrai qu'incognito, & je me flatte qu'en nous connoissant un peu plus, je trouverai dans son caractere de quoi justifier ce qu'elle m'inspire, & que, de son côté, elle trouvera en moi de quoi augmenter l'attachement qu'elle me promet. Adieu, nous nous rever-

rons bientôt : partez au plus vîte, ajouta-t-elle, voyant que Lucie s'apprêtoit à lui faire des remerciémens ; je craindrois que quelqu'un n'arrivât, & je ferois outrée, je vous l'avoue, que quelque chose pût contrarier mon projet.

En achevant ces paroles, Madame de Suffolk fit sortir Lucie par une fausse porte ; & pendant huit jours, se déroba à tous les amusemens de Bristol, qui, à la vérité, par la disposition d'esprit où elle étoit, ne la touchoient guere, pour jouir du plaisir d'avoir & d'entendre Lucie. Elle lui trouva, dans ses conversations particulieres, tant de mœurs, de douceur & d'agrémens, & la prit dans une amitié si vive qu'elle ne voulut pas différer plus long-tems l'exécution du projet qu'elle avoit formé. Je vais, lui dit-elle, paroître vous attendre comme une fille de condition, que l'on me donne pour être auprès de moi ; & dans quelques jours vous vous présenterez à moi, comme arrivant d'un couvent de Flandres : car n'ayant l'accent d'aucune de de nos provinces, je ne sçaurois supposer que vous en arriviez, encore moins de Londres, où l'on ne manqueroit pas de s'informer de vous.

En conséqunce de cette résolution,

Madame de Suffolk se fit un plaisir de disposer tout pour la réception de Lucie ; elle l'annonça aux gens qui alloient chez elle ; & sa maison l'apprit par les nouveaux domestiques, dont elle l'augmenta pour le service de cette jeune personne. Elle eut aussi la précaution de faire venir de Londres tout ce qui étoit nécessaire pour habiller, & même parer Lucie, & fit adresser les balots à la Hé-penny, afin qu'on ne pût pas supçonner que Lucie tînt rien d'elle.

Les graces, les talens & la beauté de Lucie avoient inspiré plus d'amitié pour elle à Madame de Suffolk, qu'elle n'en avoit senti de jalousie. Ce n'étoit pas cependant ; quoiqu'elle fût de la figure du monde la plus agréable, la plus noble & la plus intéressante, qu'elle pensât d'elle-même assez bien, pour se flatter que Lucie n'eût pas de quoi l'effacer, mais son ame, naturellement noble, ne connoissoit pas le lâche sentiment de l'envie. Elle se faisoit un plaisir délicat & nouveau d'imaginer que cette jeune personne lui devroit non-seulement son bien-être, mais encore l'estime & la considération du public, l'amitié de ceux qui paroîtroient ses égaux, & le respect de ceux qui se croiroient ses inférieurs.

Peu de jours après que la duchesse l'eut vue pour la premiere fois, Lucie lui fut annoncée, & elle la reçut comme elle auroit pu recevoir une parente qui lui auroit été chere. Tout ce qui approchoit de Madame de Suffolk prit son ton; chacun s'empressoit à l'accabler d'éloges, d'amitié, de respect. Lucie n'avoit pas besoin de prendre beaucoup sur elle-même, pour recevoir d'un air noble & naturel ce que l'on croyoit qu'on lui devoit, & pour rendre elle-même ce que d'après le personnage qu'elle jouoit, elle croyoit devoir. Accoutumée dès sa plus tendre enfance au rôle que Madame de Suffolk croyoit lui faire jouer pour la premiere fois, elle n'étoit gênée que par la défense expresse que sa bienfaictrice lui avoit faite, de lui trop marquer en public un respect & une reconnoissance dont l'excès auroit pu occasionner des réflexions qui auroient nui à son projet. Au milieu de tant de sujets de joie, Lucie n'étoit cependant pas sans inquiétude. Quand elle auroit été sûre que le lord Chester ne vint pas à Bristol, comment, logeant chez la duchesse, qui le connoissoit sans doute, éviter de le rencontrer à Londres? Comment aussi se soustraire aux yeux de ce

Rutland qu'elle rendoit si malheureux; & qui lui étoit cependant si cher ? Ces affligeantes idées, qu'elle ne se présentoit que trop souvent, la tourmentoient au point qu'enfin elles prirent assez sur son repos & sur sa gaieté, pour que Madame de Suffolk la crût indisposée. Lucie qui n'imaginoit pas d'autre moyen pour éviter le lord Chester, que de rester dans la plus profonde solitude, la confirma dans cette idée, & la pria de vouloir bien la dispenser pendant quelque tems de l'accompagner.

Un jour que, sur le prétexte de cette indisposition prétendue, elle étoit restée seule, Madame de Suffolk, qu'elle n'attendoit pas si-tôt, rentra avec précipitation; mais, si émue & si changée qu'elle en étoit méconnoissable. Je me trouve mal, dit-elle, en entrant, d'une voix foible; que l'on me couche promptement & qu'on me laisse seule. Lucie qui, par respect, n'osoit l'interroger, prit pour elle un ordre si général, & alloit se retirer, lorsque Madame de Suffolk la pria de rester. Ah ! Lucie s'écria Mad. de Suffolk, fondant en larmes, dès qu'elle se vit en liberté, jamais je n'eus plus besoin d'une amie, & jamais vous ne me fûtes aussi nécessaire. Vous voyez, ma chere Lucie, la plus malheureuse de toutes les

femmes, & qui, dans ce moment croit l'être, d'autant plus qu'elle a plus lieu de craindre, que ce qu'elle va vous confier ne lui faſſe perdre beaucoup de votre eſtime. Ah! Madame, s'écria Lucie, pouvez-vous penſer que rien au monde puiſſe altérer mon attachement & mon reſpect pour vous? On reſpecte forcément quelquefois ce qu'on n'eſtime pas, répondit Madame de Suffolk; & quant au ſentiment de l'amitié, il ne ſe peut point, ma chere Lucie, qu'il ſubſiſte avec le mépris. Ce n'eſt pas à ce qu'il a plu à la fortune que je fuſſe, & à quoi je n'ai jamais attaché que le prix que cela mérite, que je voudrois devoir le reſpect: celui que l'on inſpire par ſes vertus eſt le ſeul qui puiſſe ſatisfaire une ame noble, le ſeul que je voudrois de vous, qui nous convienne à toutes deux, & que je crains en ce moment que vous ne puiſſiez plus avoir pour moi. Eh! Madame, lui dit Lucie, regardez vous des erreurs comme des crimes; & penſez-vous que toute jeune, & ſans expérience que je ſuis, je ne veuille donner que du mépris à ce qui ne mérite ſans doute que la plus tendre compaſſion. Ah! Lucie, s'écria Madame de Suffolk, il faut aimer, ou du

moins avoir aimé, pour connoître tout le pouvoir de l'amour, & plaindre les malheureux qui en ſont la victime. Non, je ne ſuis pas de ces femmes mépriſables, pour leſquelles tout eſt tentation, qui travaillent à ſe ſéduire elles-mêmes, & qui regardent les principes les plus reſpectables comme les plus miſérables préjugés. Hélas! je n'ai pas cédé la victoire; on ne m'a pas trouvée vaincue dès l'inſtant qu'on m'a attaquée, & je n'ai averti moi-même, ni par des regards indécens, ni par des actions peu meſurées, que, pour peu que l'on preſſât mon cœur, il étoit tout prêt de ſe rendre. J'aurois mille fois préféré la mort à une chûte ſi peu faite pour moi, qui n'auroit pas même dû flatter la vanité de mon amant, & ne pouvoit m'expoſer qu'à ſon mépris. Cependant je n'en crains pas moins le vôtre; & ne me ſens guere moins humiliée devant vous de ma foibleſſe, que je ne le fus devant lui-même, lorſqu'enfin il me força de la lui avouer. Encore une fois, Madame, lui dit Lucie, en lui baiſant affectueuſement la main, qu'une crainte ſi injuſte n'acheve pas de troubler votre ame. Lorſque l'on penſe auſſi-bien que vous, on n'a pas beſoin de conſeils; & quand je ſerois en droit de

vous faire des reproches, iroient-ils jamais aussi loin que ceux que vous vous faites à vous-même? Eh! qui peut se vanter de n'avoir jamais de foiblesses? Pourquoi me prévaudrois-je contre vous, de ma vertu, lorsque je ne la dois sans doute qu'au bonheur de ne m'être pas trouvée dans les mêmes circonstances. Je crois que je puis être sûre que je ne me serois pas moins respectée que vous-même; mais, qu'il s'en faut que je puisse, que je veuille même l'être, que je n'aurois pas eu le malheur de succomber, si celui qui doit peut-être triompher un jour de mon cœur, s'étoit trouvé dans le petit nombre de ceux qui l'ont attaqué! Daignez donc, Madame, m'ouvrir votre ame, & soyez assurée de trouver dans la mienne tous les sentimens qui peuvent soulager votre douleur. Je vais donc m'y déterminer, répondit Madame de Suffolk, je me sens un besoin extrême de parler, & de mon amour & de mes malheurs, & je crois ne pouvoir pas en entretenir quelqu'un qui veuille bien s'y intéresser autant que vous.

Fin de la premiere Partie.

LES HEUREUX ORPHELINS.

SECONDE PARTIE.

JE ſuis fille unique du feu comte de Surrey : deſtinée par lui preſque en naiſſant, à épouſer le duc de Suffolk, je n'avois que douze ans lorſque ce mariage s'accomplit. M. de Suffolk en avoit vingt. Accoutumé l'un à l'autre dès nôtre plus tendre enfance, je ne ſçais ſi l'habitude de nous voir & celle que nous avions reſpectivement de nous regarder, lui, moi comme un enfant, moi, lui comme un maître, n'avoit pas empêché que nous ne nous inſpiraſſions ce ſentiment qui auroit été néceſſaire à notre bonheur ; mais ſi ce fut ſans répugnance que nous nous unîmes, ce fut auſſi ſans plaiſir. Je remarquai, toute jeune

jeune & toute indifférente que j'étois, la froideur de M. de Suffolk. Notre vanité est souvent piquée de ce qui intéresse le moins notre cœur; & j'avoue que ce ne fut pas sans une sorte de chagrin que je m'apperçus que je ne plaisois pas à mon mari. Je voulus même me flatter que quand l'âge auroit développé mes agrémens, il y seroit plus sensible. Deux ans après mon mariage, on nous permit de vivre ensemble, & il ne me parut pas que ma possession fît sur M. de Suffolk l'effet que j'en avois attendu. Je ne sçais s'il est vrai, comme on le dit de nous, que nous voulons plaire, même à ce qui nous plaît le moins; mais ce qu'il y a de certain, c'est que presque sûre que je n'aurois pas répondu aux sentimens de M. de Suffolk, s'il eût pris pour moi ceux que je lui desirois, je n'en fus pas moins vivement blessée du peu d'impression que je faisois sur lui. Tous deux assez faits pour nous plaire, nous ne nous plûmes donc pas; M. de Suffolk, grand politique, excellent patriote, à ce qu'il croyoit, mais voulant, de quelque façon que ce fut, jouer un rôle, donnoit à l'ambition des momens que l'amour eût mieux remplis. Pour moi, née plus tendre que coquette, &

pensant assez bien pour ne pas me livrer par dépit, la froideur de mon mari ne m'inspira pas le desir de m'en venger. Je ne voudrois cependant pas répondre qu'avec les funestes dispositions que j'avois à l'amour, trouvée aimable par tous les hommes qui me voyoient, me l'entendant souvent dire, je ne me fusse pas enfin vengée de son indifférence, si au bout de trois ans de mariage, la petite-vérole ne l'eût pas enlevé. Son aversion & celle de mon pere pour ce qu'ils appelloient la servitude, & qui n'étoit dans le fond qu'opposition au ministere, n'avoit permis à aucun des deux de me présenter à la cour. Plus faite pour les plaisirs que pour la politique, je gémissois de passer les plus beaux jours de ma vie dans une campagne délicieuse à la vérité, mais qui cependant ne m'offroit toujours que les mêmes objets; à entendre parler sans cesse de chasse, ou des privileges de la nation, & à voir s'enivrer à la *damnation* du ministre.

Enfin, la mort de mon pere, qui suivit d'assez près celle de M. de Suffolk, me laissa en pleine liberté. La comtesse de Manchester, sa sœur, n'eut pas plutôt appris la mort de mylord Surrey;

qu'elle vint me trouver, & passer avec moi tout le tems de mon deuil. Comme elle n'aimoit pas plus que moi la province & la campagne, elle m'emmena à Londres aussi-tôt que j'y pus paroître avec décence. Je fus, selon mes desirs, présentée à sa majesté, qui me reçut avec d'autant plus de graces, qu'en voyant à sa cour la fille du comte de Surrey, & la veuve du duc du Suffolk, elle croyoit faire une conquête. D'ailleurs, elle me trouva d'une figure assez agréable pour croire que, suivant ma façon de penser pour la cour & pour elle, je pouvois lui faire bien des ennemis ou beaucoup de partisans. Elle m'honora donc d'une distinction particuliere, & voulut que je fusse de tous ses voyages. Je plûs même assez à Madame de Marlborough, (qui, comme vous sçavez, gouverne despotiquement cette princesse, ou qui, pour parler plus juste, étoit sûre d'en faire naître, ou d'en arrêter à son gré les sentimens) pour qu'elle vît sans envie ma faveur. Quoique l'on encense moins en Angleterre que partout ailleurs, les favoris y ont des courtisans; & je n'y brillai guere moins par l'avantage de plaire à la reine, que par ma jeunesse & par mes agrémens.

Si je n'y jouis pas pour la premiere fois du plaisir de m'entendre dire des choses qui avoient toujours flatté ma vanité, sans cependant intéresser mon cœur, j'y éprouvai du moins le plaisir de m'entendre louer, avec moins de vérité peut-être, mais avec cette finesse d'expression & cette galanterie qui n'ont, hélas! que trop de prix auprès de nous. Je vous avoue, ma cher Lucie, que quelque desir que j'eusse de connoître un sentiment que je croyois alors le seul bonheur de la vie, quelque secrete volupté que je goûtasse à croire que je l'inspirois, je ne sentois dans mon cœur rien pour aucun de ceux qui s'empressoient à me montrer de l'amour. Si j'avois eu le maheur de naître avec cette imagination déréglée qui si souvent tient lieu de sentimens, & même de vices, je n'aurois pas attendu, pour m'engager, que l'on eût touché mon cœur; & je ne vous cacherai pas que je fus quelquefois assez près de me tromper, & de prendre pour ce que je desirois tant de sentir, cette agréable, mais assez tranquille émotion qu'on peut faire naître en nous, en nous parlant de nous-mêmes, & des impressions que nous pouvons faire, avec ce feu élégant que les hommes ne doivent sou-

vent qu'au desir, & que notre foiblesse ou notre vanité nous font si souvent prendre pour de la passion. Mais je n'étois née que pour l'amour ou pour la vertu ; & les illusions que je me faisois, ne furent pas assez fortes pour détruire l'une, & pour me faire croire que je sentois l'autre.

Ah ! Lucie, que j'ai depuis regretté ce calme heureux qui me paroissoit alors répandre tant de langueur sur ma vie, & que je trouve aujourd'hui qu'il a peu duré !

Je m'étois un jour rendue de bonne heure chez la reine. Je fus surprise de trouver auprès d'elle un jeune lord qui lui avoit été présenté le matin, & qui étoit pour la cour un objet d'autant plus nouveau, qu'il avoit été fort longtems à Paris, où son pere, par goût pour les mœurs Françoises, l'avoit fait élever, & d'où il n'étoit sorti que pour aller achever de se former dans les principales cours de l'Europe. Il sembloit, Lucie, que la nature & l'éducation eussent travaillé de concert pour lui donner mille charmes. Il tenoit de la premiere, la figure la plus intéressante & la plus noble, & de l'autre, les graces même les plus séduisantes. Trop habi-

le, malgré sa jeunesse, pour n'avoir pas plus consulté le ton & les mœurs d'une cour où il devoit vivre, & où il lui étoit important de plaire, que son goût & ses propres penchans, il ne parut parmi nous qu'avec un extérieur qui n'avoit rien de cet air avantageux & impertinent, dont par jalousie peut-être nous accusions les François. Simple, doux & modeste, il sembloit n'avoir pris ou conservé d'eux que cette aisance dans le maintien, & cette liberté dans la conversation qui les distingue par-tout.

Je vous définirois mal sans doute la sorte d'ébranlement que sa vue donna à mon ame. Votre propre cœur ne vous fera que trop connoître un jour les mouvemens cruels que je chercherois si vainement à vous peindre. Je ne sçais quelle émotion inquiéte, mais agréable pourtant, s'empara de moi. Que sa présence jettoit de trouble dans mes sens, & quel bonheur ne trouvois-je pas dans cette agitation qui m'emportoit déjà si loin de moi-même ! je n'osois pas le regarder, je le croyois du moins; & cependant, en moins d'une minute, je vis & sentis toutes ses graces. Que tous les hommes de la cour, ceux même qui jusques là m'avoient paru le mieux,

étoient anéantis pour moi auprès de lui ! J'étois injuste peut-être ; mais l'amour peut-il jamais faire de comparaisons dans lesquelles sa prévention ne le guide pas ! Quoiqu'il lui fût impossible de saisir aucun des sentimens dont sa vue me pénétroit, & qu'en conséquence il ne pût me sçavoir gré de toutes les préférences que je lui donnois dans mon cœur, il faut, tant j'y trouvois de charmes, que sans que je le sçusse, & même sans que je m'en doutasse, je crusse jouir du suprême bonheur de lui dire à lui même tout ce qu'il m'inspiroit.

Malgré la sorte de stupidité dans laquelle sa cruelle vue m'avoit plongée, je crus m'appercevoir, je me flattai du moins que ma présence ne lui étoit pas indifférente. Ses yeux me parurent se porter agréablement sur moi, & même s'y arrêter. Une tendre langueur s'y peignit; & ce mouvement me flatta mille fois plus que l'admiration que je paroissois lui causer. On n'aime pas toujours ce que l'on admire ; eh ! qu'est-ce que des éloges, pour qui desire un sentiment! Nos yeux se rencontrerent ; son émotion redoubla la mienne ; il parut troublé ; je rougis. Je me reprochai de le regarder trop, & ne pus cependant le

regarder moins, Je ne sçais quel attrait m'entraînoit invinciblement vers lui. Mon ame se perdoit dans ce délicieux égarement, lorsque le comte de Dorset, qui étoit l'homme de la cour de qui j'estimois le plus le cœur, & de qui j'aimois le mieux l'esprit, vint me tirer d'un état tout à la fois si pénible & si doux. J'ignore ce qu'il me dit; ma réponse sans doute fut singuliere & déplacée, puisqu'elle le fit rire. Heureusement je passois à la cour pour distraite; mais quand le comte auroit lu dans mon cœur ce que j'étois alors, bien loin d'y lire moi-même, je n'aurois eu rien à craindre pour mon secret. Il ne l'auroit pas plus sacrifié aux autres, qu'il ne m'auroit laissé entrevoir qu'il l'avoit surpris.

La reine m'avoit mandée pour une promenade qu'elle vouloit faire dans le parc; & comme si elle eût deviné l'état de mon ame, elle voulut que ce fût le lord Durham qui m'y donnât la main. Elle sçavoit que j'aimois passionnément le François, que je m'étois appliquée à parler cette lange, que je ne négligeois aucune occasion de me la rendre encore plus familiere, & elle crut sans doute m'obliger en me mettant à por-

tée d'avoir une converſation un peu ſuivie avec quelqu'un qui, à cequ'elle diſoit, la parloit avec toute l'élégance & toute la pureté imaginable. Cette princeſſe avoit raiſon. C'étoit ſans doute un mérite aſſez léger dans un homme qui étoit preſque François, & qui avoir vécu à Paris dans le plus grand monde, de s'exprimer dans cette langue avec nobleſſe & avec facilité; mais cet avantage, tout frivole qu'il étoit, acheva de m'enchanter. J'étois non ſeulement deſtinée à lui tenir compte de tout, mais encore à croire que je ne pouvois trouver qu'en lui tout ce qui peut ſéduire un cœur.

Je ne pourrois vous exprimer, ma chere Lucie, tout ce qui ſe paſſa dans le mien lorſqu'il me donna la main, & que je crus ſentir qu'il trembloit. Moins je pouvois me méprendre à la cauſe de ſa timidité, plus je fus comblée de joie, de faire ſur lui une ſi vive impreſſion. Grand Dieu! pourquoi faut-il que les hommes puiſſent jouer ſi facilement la paſſion, & les mouvemens qui peuvent en indiquer une, ou que nous ſoyons aſſez malheureuſes pour les en croire pénétrés ſur des marques & ſi foibles & ſi peu sûres!

Quoi qu'il en ſoit, l'idée que je lui

étois chere, acheva de me perdre. Il me semble cependant que je sentois moins en ce moment le bonheur de lui plaire, que la crainte de n'avoir pas de quoi lui plaire assez. Comme je ne doutois pas que toutes les femmes qui étoient là, ne lui rendissent la même justice que moi, je craignois que toutes ne lui parussent plus aimables; & je sentis pour la premiere fois de l'inquiétude sur ma beauté.

J'étois trop occupée, & d'ailleurs, mon sentiment me rendoit trop timide, pour qu'il me fût possible de commencer la conversation; & lui-même paroissoit trop fortement ému, pour qu'il dût avoir dans l'esprit plus de liberté que moi. Notre promenade fut donc assez long-tems très-taciturne. Je croyois, Madame, me dit-il enfin, les yeux baissés, sçavoir parfaitement le François, j'éprouve cependant qu'il y a des choses pour lesquelles je ne trouve pas de termes dans cette langue: mais, ajouta-t-il, quelle est celle, à quelque point qu'on la possede, que l'on puisse parler avec liberté devant Madame de Suffolk? La reine m'a fait beaucoup de tort, mylord, lui répondis-je, si les éloges qu'elle m'a donnés sur la façon

dont je parle le François, vous ont inspiré une si grande timidité. Je croyois, je vous l'avoue, que c'étoit à moi à trembler; & j'en étois si convaincue, que sans l'espece d'ordre qu'elle m'a donné de vous entretenir en cette langue, je n'aurois jamais eu une présomption que je me reproche autant que je le dois; & plus peut-être que vous ne pensez. Vous voudriez en vain, Madame, répliqua-t-il, me dérober de votre supériorité: je la connoissois avant que de l'avoir éprouvée, & je puis vous assurer que tout vain que je suis, il s'en faut bien peu que je ne rende graces à la nature des avantages qu'elle vous a donnés sur moi. Du moins, s'il m'arrive d'en gémir, je vous conjure de ne pas attribuer à mon amour-propre le chagrin que j'en pourrai concevoir. Je serois bien surprise, répondis-je en souriant, si j'avois un jour à vous en consoler; & quand vous me connoîtrez mieux, vous le serez beaucoup vous-même, d'avoir imaginé un moment que vous pouviez me faire croire ce que vous me dites. Ah! de grace, Madame, reprit-il avec précipitation, daignez ne me pas accuser de manquer de sincérité, & ne commencez pas avec moi par une

si cruelle injustice. Je ne vous dis rien que vous ne dussiez, que vous ne pussiez, du moins, vous dire la premiere ; & je sens avec la plus vive douleur que je suis perdu, si vous ne voulez pas me croire sur tout ce que vous inspirez.

Quoique je lui eusse, à ce que je crois, difficilement pardonné de me parler d'une façon indifférente, & que je ne le visse pas, sans un plaisir extrême, chercher à me faire entendre que ma vue avoit fait quelque impression sur lui, je ne crus pas devoir lui laisser la liberté de m'en dire davantage. Me défendre encore sur tous les talens qu'il lui plaisoit de m'attribuer, c'étoit lui fournir l'occasion de redoubler ses éloges, & peut être de me parler trop tôt d'un sentiment qu'il m'étoit bien doux de trouver ou de croire dans son cœur, mais dont je ne croyois pas convenable qu'il m'entretînt à la premiere vue : paroître l'entendre, c'étoit revenir au même par une autre voie, ou m'exposer à me faire accuser de trop de vanité, s'il étoit vrai qu'il ne fût que galant. Vous dirai-je plus, ma chere Lucie ! je tremblois qu'il ne fût que cela ; & je craignis encore plus la certitude de n'en être pas aimée, que je n'eus d'empres-

sement pour me procurer le bonheur, non de n'en pas douter, mais du moins de lui entendre dire que je lui étois chere.

Ne sçachant comment me tirer seule de cet embarras, j'appellai le comte de Dorset qui rêvoit seul à quelques pas de nous; & je vis sur le visage de mylord Durham, qu'il étoit fâché que je ne trouvasse pas d'autre réponse à ce qu'il me disoit. Eh bien! comte, interrompis-je, mylord sçait mieux le François que moi, & je crois que vous n'en doutiez pas; mais, ce qui vous surprendra peut-être, c'est que j'en connois le ton aussi-bien que lui.

D'autres personnes alors se joignirent à nous; & si leur présence n'empêcha pas mylord Durham de me dire de mille façons ce que je desirois tant de croire, quoique je craignisse tant qu'il ne le prononçât, elle rendit du moins la conversation générale, & me sauva de l'embarras de lui répondre, ou de l'affectation de ne lui répondre pas.

Cependant, au milieu de tant d'agitations & de toutes les contrariétés que je me faisois, je me sentois dans une espece de bonheur dont je n'avois pas encore eu l'idée, Ce désordre dans lequel

ma raiſon étoit comme anéantie, ce mouvement ſingulier qui me troubloit à la fois le ſang & le cœur, cette ſorte d'inquiétude qui me dévoroit, ſans avoir de causes que je puſſe bien me définir, même en me tourmentant, avoient pour moi les plus grands charmes. Grand Dieu! avec quel empire ce cruel ſentiment ne s'établit-il pas dans un cœur! Quel trouble enchanteur il répand dans les ſens & dans les idées! Combien alors la nature ne change-t-elle pas de face pour nous! De quel bonheur ne jouit-on pas! Combien, dans ces premiers & délicieux inſtans ne s'en promet-on point! Entraîné rapidement loin de ſoi-même, avec quel plaiſir ne ſe perd-on pas dans ces flatteuſes illuſions que l'amour, l'amour ſeul ſçait produire! Hélas! que j'étois, en ce moment, loin de penſer que la honte & le malheur de ma vie étoient attachés à ce funeſte égarement, auquel je me livrois avec ſi peu de précautions & tant de ſimplicité!

Ne croyez pas cependant que je puſſe m'expliquer mes mouvemens avec la même netteté que je vous les détaille aujourd'hui. Le tems & mes réflexions m'ont depuis développé ce qui ſe paſſoit alors dans mon ame, mais qui en

même tems la plongeoit dans un trop grand trouble, & jettoit trop de confusion dans mes idées, pour que je pusse me rendre le même compte de mes sentimens.

Pendant que, sans le croire, j'étois si tendrement & si sérieusement occupée, la reine termina sa promenade, & rentra dans ses appartemens, où elle vouloit faire tirer une loterie de bijoux. Cette princesse est magnifique, & se plaît souvent à faire aux dames de sa cour cette sorte de galanterie. Je veux, dit-elle en souriant au lord Durham, qu'elle traitoit avec la plus grande distinction, vous prouver, mylord, que l'on est aussi galant en Angleterre pour les étrangers, que dans aucune des cours où vous avez été. L'on peut bien vous donner ce titre à la nôtre, puisque tout Anglois que vous êtes, vous y paroissez aujourd'hui pour la premiere fois; & je le fais d'autant plus volontiers, que ce n'est qu'à ce titre que je puis sans conséquence, vous admettre à une loterie dont les hommes ne sont jamais.

La reine alors lui donna un billet. Comme ils portoient tous elle ordonna qu'on en fît un nouveau & que l'on ajoutât un lot. Soit hasard, soit dessein, le

plus considérable de tous tomba au lord Durham. C'étoit un amour d'or émaillé, qui, d'une main tenoit une petite montre, enrichie de brillans, & travaillée avec la derniere délicatesse, & qui de l'autre main en montroit du doigt les minutes, avec cette légende, *je n'en voudrois pas perdre une.*

Le jeune lord, en recevant ce bijou des mains de la reine, parut embarrassé. Me seroit il permis, Madame, lui demanda-t-il, en jettant les yeux de mon côté, de me plaindre d'une faveur du sort, qui auroit pu être infiniment mieux adressée, & pourrai-je, sans déplaire à votre majesté, en réparer l'injustice ? Non, assurément, répondit la reine; que votre cœur donne, s'il veut, des préférences, instruisez-en encore, si vous le voulez, & si elle y consent, la personne qui peut trouver ici l'objet des vôtres; mais que ce secret reste entre vous deux, & n'allez pas exciter dans ma cour une jalousie qui en altéreroit la tranquillité.

Le lord obéit à la reine; mais ce ne fut pas sans me dire par un regard tendre & timide, que j'étois la seule à laquelle il eût pensé. J'ignore si mes yeux ne le remercierent pas de cette marque

d'attention. Je voulois paroître l'ignorer ; mais dans l'état où j'étois, fait-on tout ce que l'on veut ? Son regard m'embarrassa, me fit rougir ; & mes yeux apparemment lui répondirent plus que je ne pensois, puisque je vis briller dans les siens la joie du monde la plus vive.

Peu de tems après on se mit au jeu, où il ne fut pas aussi heureux qu'à la loterie, & où il perdit beaucoup, avec l'air du monde le plus noble & le plus aisé. Quelque vifs que fût déjà l'intérêt que je prenois à lui, je ne pus reprocher à la fortune un malheur qui lui donnoit l'occasion de me montrer une vertu. Quand vous serez moins indifférente, ma chere Lucie, vous connoîtrez le plaisir extrême que l'on sent à en trouver à ce qui nous est cher.

Enfin, on quitta la reine. Le lord Durham qui avoit cherché l'occasion de me parler encore, étoit sorti avant moi ; & je ne pourrois que difficilement exprimer le chagrin qui me saisit, lorsque je me vis privée de sa présence. J'allai souper chez Madame de Buchingham, où j'étois engagée, & où je voulois, sans sçavoir pourquoi, me flatter que je le trouverois. Il n'y vint pas ; je devois m'y attendre : mais je ne lui en sçus pas

moins mauvais gré que s'il eût dû deviner que j'y ferois, & que je lui eusse dit de s'y rendre. On parla beaucoup de lui pendant le souper; mais, soit que je fusse trop absorbée dans mes idées, pour me mêler de la conversation, soit qu'il me restât assez de prudence, pour craindre de parler avec trop d'intérêt, & de feu, d'un homme de qui je me sentois si occupée, j'en parlai plus modérément que personne. Que je voulois de mal aux femmes qui le louerent, & que je sçus de gré aux hommes qui firent la même chose!

Toute entraînée que j'étois par mon sentiment & par l'extrême douceur que l'on trouve à penser à ce qu'on aime, il s'en falloit beaucoup que je fusse sans inquiétude. Il me sembloit, à quelque point que j'aimasse à me flatter, & que dans cet instant même, j'en eusse besoin; qu'il n'y avoit pas une femme à la cour qui n'eût plus arrêté ses regards que moi, & qui n'eût, en effet, plus de quoi les satisfaire. Jamais, je crois, avec moins d'intention de plaire, je n'avois été aussi coquette que je le fus ce soir-là. Je cherchois, avec une sorte d'inquiétude que je n'avois jamais connue, & que je me serois même beaucoup reprochée,

dans les yeux de tous les hommes qui étoient chez Madame de Buckhingham, la sorte d'impression que je faisois sur eux, pour me rassurer sur celle que, sans le sçavoir, je desirois de faire sur mylord Durham; & quand j'avois lieu d'en être contente, je ne m'en flattois pas davantage d'avoir de quoi plaire à ce qui seul me plaisoit. Ah! que sur ces sortes de triomphes l'amour est plus difficile à satisfaire que la vanité! Il me sembloit cependant, quand il m'avoit parlé, qu'il s'étoit contraint, pour m'en dire si peu, que si j'eusse voulu l'entendre, j'aurois eu moins d'alarmes sur son cœur; & je me reprochois amérement le sacrifice que j'avois fait à la décence, en l'empêchant de continuer. Je me reprochois cette idée même. Je me demandois pourquoi je l'avois toujours présent à la pensée, pourquoi cette inquiétude que je me faisois sur ses sentimens, cette langueur à laquelle je me livrois avec tant de plaisir, quelle étoit la cause de tant mouvemens différens que j'ignorois encore le matin même de ce funeste jour?

Il vous paroîtra peut-être singulier, qu'à tant de cruels symptômes je pusse encore méconnoître l'amour: il est cependant vrai que j'étois entiérement livrée

à cette redoutable paſſion, que j'oſois me flatter encore que ce n'étoit pas en ſi peu de tems que l'on pouvoit triompher de mon cœur.

Je ſortis de chez Madame de Buckingham le plutôt qu'il me fut poſſible, ſans ſçavoir pourquoi : j'avois un beſoin extrême de la ſolitude. Quoique rien ne pût me diſtraire de la chere & fatale idée qui m'occupoit, je n'y étois pas dans le tumulte, auſſi livrée que j'aurois voulu l'être, & je me hâtai de retourner chez moi. La douce émotion & la tendre langueur qui s'étoient emparées de mes ſens, m'inquiétoient en faiſant éprouver à mon ame une volupté que non-ſeulement je n'avois jamais connue, mais dont je n'avois même jamais ſoupçonné l'exiſtence. Ce plaiſir, tout nouveau qu'il étoit pour moi, tout enchanteur même que je le trouvois, loin de me ſatisfaire, répandoit dans toutes mes veines je ne ſçais quelle ardeur qui m'en faiſoit un ſupplice. Je ne ſçavois ce que je deſirois ; je deſirois pourtant, & avec une violence inconcevable ce même bonheur que je pouvois ſi peu me définir. Ne penſez pas, de grace, ma chere Lucie, qu'aucun honteux mouvement ſe mêlât à mon deſordre. Je ſen-

tois que j'aimois, que je ferois, si je n'étois pas aimée, la plus infortunée de toutes les femmes; mais il me semble que ce desir & cette crainte composoient alors toute ma foiblesse. J'étois née vertueuse, & trop accoutumée à me respecter vis-à-vis moi-même pour que rien d'avilissant pour moi entrât dans toutes les chimeres dont je repaissois mon imagination.

Aussi-tôt que je fus rentrée, l'on me remit une boëte extrêmement ornée, avec une lettre qui en renfermoit la clef. Toute occupée que j'étois du fatal objet qui s'étoit emparé de mon cœur, la curiosité de percer cette espece de mystere me fit ouvrir cette lettre avec empressement. L'écriture m'en étoit inconnue; mais je n'en sus pas moins promptement de quelle part elle venoit. Et vous croyez déjà sans peine qu'elle étoit du lord Durham. La voilà, ajouta Madame de Suffolk en la tirant d'un portefeuille qu'elle avoit mis sur son lit, lisez-la, ma chere Lucie; je ne toucherois pas aujourd'hui, sans un mouvement d'horreur, ce même papier qui alors me rendit si heureuse; & les caracteres tracés par la main de ce perfide, ne pourroient à présent s'offrir à

mes yeux, sans me pénétrer de la douleur la plus cruelle.

LETTRE.

» Les ordres de la reine ne m'ont
» pas permis tantôt de vous rendre, Ma-
» dame, un hommage qu'il m'a paru que
» vous seule méritez ; & je me crois le
» plus malheureux des hommes si, mal-
» gré le profond respect que vous m'ins-
» pirez, mes yeux ne vous ont pas ap-
» pris avec quelle douleur j'obéissois.
» Avez-vous, Madame, daigné les en-
» tendre ? Ils n'ont sûrement parlé qu'à
» vous ; mais, quoiqu'ils vous aient dit,
» qu'il me resteroit encore des choses à
» vous apprendre, s'il m'étoit permis de
» vous en instruire ! Je vous ai quitté
» avec une crainte si vive que vous ne
» m'eussiez pas deviné, que, quelque
» chose que je croie risquer en vous dé-
» couvrant mon secret, il ne m'a cepen-
» dant pas été possible de vous le laisser
» ignorer plus long-tems. Ah ! sans dou-
» te, vous punirez mon audace ; mais
» quel que soit le sort que j'en doive at-
» tendre, il me semble en ce moment
» que, de tous les malheurs, le plus
» cruel pour moi, seroit que Madame de

» Suffolk pût penſer que je l'ai vue ſans
» émotion, que je ne m'en ſouviens pas
» avec tranſport, & qu'il me fut toujours
» défendu de lui dire ce que je n'oſe à
» préſent lui prononcer«.

Ne croyez pas, ma chere Lucie, qu'il me fût poſſible de vous dire à quel point cette malheureuſe lettre me troubla. Hélas! je ne vois que trop aujourd'hui que ce n'étoit pas l'amour qui l'avoit dictée; mais qu'alors elle me parut tendre, & qu'elle me toucha! Ne pouvant me livrer devant mes femmes aux tranſports qui m'agitoient, je me fis mettre au lit avec la derniere promptitude. Quelle nuit! quelle heureuſe nuit je paſſai! Combien de fois je relus cette lettre! Quelles délicieuſes larmes elle me fit répandre! Ah! Lucie, il faut aimer comme j'aimois: on ne peut pas, ſans un cœur auſſi tendre que le mien, ſe faire une idée du plaiſir que l'on ſent à pouvoir ſe croire aimée de ce qu'on adore! Quoi! tu m'aimes! m'écriois-je; tu me l'écris! Je t'entendrai prononcer cet aveu, qui peut ſeul faire le bonheur de ma vie! Et tu crains que je ne puniſſe ton audace! Ah! que cette injuſte crainte ne te trouble pas! Quoi! je jouis

du bonheur de sçavoir que tu m'aimes ; & tu doutes encore du tien ?

Cette frénésie que, dans ce moment, je ne pouvois contraindre, & que je ne cherchois pas à modérer, m'agita la plus grande partie de la nuit ; mais enfin, elle fit place à de plus justes & de plus convenables réflexions. J'eus la honte du désordre auquel je m'abandonnois avec si peu de ménagement. Les cruelles suites qu'il pouvoit avoir pour mon honneur, pour mon repos, pour mon amour même, se présenterent à mon esprit, & loin de me les affoiblir, je me les offris dans toute leur horreur. J'étois vaincue, à la vérité ; mais comme je ne desirois pas de l'être, je m'armai de tout ce qui pouvoit combattre ma foiblesse, & en triompher. Non-seulement je me reprochai mon amour, mais je ne pus encore me pardonner ma crédulité. Je sentis, en relisant cette funeste lettre, combien, malgré les craintes prétendues du lord Durham, il falloit qu'il eût conçu d'espérance pour avoir osé me l'écrire. Je m'indignai contre moi-même, de lui avoir donné tant d'avantage sur moi, à la premiere vue. Je me représentai combien il falloit qu'il m'estimât peu, pour me parler si légérement de son amour ;

& combien, en ſuppoſant que je m'y rendiſſe, il auroit de mépris pour moi, ſi je m'y rendois avec une ſi honteuſe promptitude. Eh! quelle eſt, en effet, la femme aſſez vile, pour pouvoir ſe paſſer de l'eſtime de ſon amant! Quel bonheur peut-elle eſpérer dans une liaiſon qu'elle a commencé par tant de baſſeſſes, & quelle que ſoit à cet égard la vanité des hommes, dans quelques illuſions qu'elle les entraîne, quelle vertu, quelle délicateſſe, peuvent-ils ſuppoſer où ils ont trouvé une ſi aviliſſante facilité! Quels engagemens peut reſpecter une femme qui s'eſt elle-même reſpectée ſi peu; & comment peut-elle eſpérer d'en être crue, lorſqu'elle rejette ſur la violence de ſon amour une défaite dont on a tant de raiſon de ne ſe croire redevable qu'au caprice, au déréglement de l'imagination, à des mouvemens plus honteux encore, & à un manque total de principes!

Ces réflexions ne furent pas auſſi peu puiſſantes ſur mon eſprit, que la violence de mon égarement me l'avoit d'abord fait craindre. Si je ne parvins pas à le détruire, je parvins du moins à le modérer. Ce n'étoit pas aſſez, ſans doute; mais cependant c'étoit beaucoup pour

l'état où j'étois, Je sentois tout mon amour, à la vérité ; mais comme dans cet instant je travaillois à l'étouffer, ces mêmes mouvemens qui m'avoient d'abord rendue si heureuse, ne me faisoient plus éprouver qu'un supplice insupportable. Cependant (& je dois vous le dire à l'avantage de la vertu) dans quelque affreuse situation que me réduisit la mienne, je trouvois une secréte douceur à m'en trouver encore capable, & à croire que je pouvois encore m'estimer. Il est, en effet, aussi rare que nous ne soyons pas récompensées des sacrifices que nous faisons à la vertu, qu'il l'est que nous ne soyons pas punies de ceux que nous faisons à l'amour.

Epuisée enfin par tant de combats, dont le résultat fut de me défendre contre le lord Durham, contre moi-même, contre cette funeste crédulité qui accompagne toujours l'amour, je m'endormis. Sa fatale idée me suivit dans les bras du sommeil, & je le vis plus tendre que je ne voulois le croire, & plus heureux que je ne voulois qu'il fût. Loin de regarder cette espece de bonheur comme un dédommagement de toutes les peines que je m'étois faites, il ne me fit que plus sentir encore toute l'étendue de ma

foiblesse, & me confirma dans la résolution de n'y pas céder. Je ne sçais cependant pourquoi je me levai avec de plus grands projets de parure que je n'en avois encore formés, & une défiance de moi-même que je n'avois pas encore connue. Que le desir que j'avois de paroître belle étoit violent, & que malgré toute l'attention que j'apportai à ma toilette, je craignis d'avoir mal réussi! Je me disois, j'étois même sûre que je ne chercherois pas le lord Durham; mais je ne pouvois point de même me flatter de ne le pas rencontrer; & si j'avois assez de vertu pour ne le pas chercher, j'avois trop de foiblesse pour lui, pour penser avec tranquillité qu'il pouvoit me voir, & ne me point trouver aimable.

Une partie de la journée se passa dans ce desordre d'idées, que j'ai déjà exposé à vos yeux. Lasse enfin d'une solitude que je crus devoir d'autant plus craindre, qu'elle me sembloit me livrer plus au trouble de mon ame, je me déterminai à aller chez la reine. Y seroit-il? n'y seroit-il pas? Après les bontés dont elle l'avoit comblé, les projets qu'il annonçoit sur moi, & tout au moins l'espérance de m'y trouver, la chose n'étoit pas douteuse; mais il m'étoit nécessaire

qu'elle le fût, & je n'hésitai pas à la croire telle.

J'allois donc sortir, lorsqu'on m'annonça le comte de Dorset. C'étoit, comme je crois vous l'avoir dit, l'homme de la cour avec qui je vivois le plus, & que j'aimois le mieux. Ma surprise fut extrême de le voir suivi du lord Durham. Voilà, Madame, me dit le comte, un homme qui me tourmente depuis ce matin pour que j'aie l'honneur de vous le présenter. Je le trouve, à la vérité, un peu jeune pour obtenir de vous, que vous lui permettiez le bonheur de vous faire quelquefois sa cour; mais il m'assure qu'il est si sensé, quoiqu'il revienne de France, & qu'il a conçu pour vous une si profonde vénération, que cela m'a déterminé à vous l'amener. Je crois aisément, Madame, qu'il vous respecte autant qu'il le doit; je suis bien sûr même que plus il vous verra, plus un sentiment, qui vous est dû à tant de titres, s'étendra dans son ame; mais pour ce qu'il dit de sa raison, il est si jeune encore, & il a passé tant d'années dans un pays si suspect, que je ne crois pas devoir vous la garantir.

J'étois si étonnée de la présence du lord Durham, que je ne sçais ce que je

répondis au comte de Dorſet. Je crus que mon agitation intérieure ne perçoit pas, ou du moins qu'elle ne paroiſſoit pas aſſez pour peindre quelque autre mouvement, que l'embarras que cauſe ordinairement la viſite de quelqu'un que l'on connoît peu. Je me trompois, ma chere Lucie, ma rougeur, mon émotion, mes regards, tout en moi, à ce que m'a dit depuis ce perfide, annonçoit la ſituation de mon cœur, & le confirma dans toutes les eſpérances qu'il s'étoit faites dès la veille. Pour lui, il eut l'air embarraſſé, ou du moins parut l'avoir; mais cette eſpece de trouble qui n'étoit pas ce décontenancement gauche qu'on tient d'une timidité exceſſive, & du manque d'éducation, & qui ne peignoit que ce déſordre involontaire qu'on éprouve auprès de ce qu'on aime, loin de lui ôter de ſes graces, lui en donnoit mille de plus à mes yeux. En me regardant beaucoup, il ſembloit craindre de me trop regarder, & que ſes yeux n'appriſſent au comte de Dorſet les ſecrets de ſon ame. Le cruel ne ſçavoit que trop, hélas! que je lui tiendrois également compte, & de ſon amour & du ſoin qu'il prendroit de le cacher.

J'étois trop émue; il paroiſſoit trop

l'être, pour que la conversation n'eût pas langui beaucoup, si le comte de Dorset, qui n'avoit ni projets ni émotion, n'en eût pris les frais sur lui. Ce qui me plaît singuliérement dans le lord Durham, me dit-il, est, Madame, cet air modeste & timide que je lui trouve auprès de vous, & qui se sent si peu de cette familiarité dont on accuse auprès des femmes les gens du pays où il a vécu si long tems. En vérité, à cela près, qu'il n'a pas absolument l'air de sortir d'Oxford, ou de Cambrigde, il n'y a presque personne qui ne le prît pour un Anglois. Mais est-il vrai, mylord, demandai-je au lord Durham, que les François agissent avec les femmes aussi singuliérement qu'on le dit? Madame, me répondit-il en souriant, sans prétendre excuser une nation à laquelle je crois devoir beaucoup de reconnoissance, je puis vous assurer qu'il n'y a rien de plus faux que le préjugé qui me paroît établi ici sur l'indécence des mœurs des François. Les hommes y sont sans doute fort galans, peut-être un peu légers; mais à l'exception d'un petit nombre de gens qui regardent l'impertinence comme une grace nécessaire & très-séduisante, & auxquels il faut

avouer qu'elle réussit quelquefois; les François, en général, ne m'ont point paru tels qu'un peu de jalousie peut-être nous les fait peindre ici. Nous les accusons d'être frivoles; ils prétendent, eux, que notre raison nous assomme, & soutiennent même qu'au milieu de la dissipation qui semble sans cesse les entraîner, ils réfléchissent beaucoup plus profondément que nous ne le pouvons faire dans le silence du cabinet : mais, si vous me permettez d'en dire ce que j'en pense, ils ne sont ni aussi légers que nous le disons, ni aussi profonds qu'ils se croient. Et les femmes, lui demandai-je encore? Madame, répliqua-t-il modestement, il faut connoître les objets pour les peindre. Je sçais qu'il y en a de galantes; j'en connois de fort raisonnables, & l'on prétend qu'il y en a de sensibles; au reste, comme les femmes d'Angleterre les blâment de la liberté qui paroît regner dans leurs actions, les Françoises trouvent à nos femmes un air guindé, & une vertu seche dont elles font assez peu de cas, & qui ne les empêchent pas, à ce qu'elles disent, d'être aussi sensibles qu'elles-mêmes peuvent l'être : mais, comme je voudrois, s'il se pouvoit, réconcilier en tout deux na-

tions qui me paroiſſent plus faites pour s'eſtimer que pour ſe haïr, il me ſemble que les Françoiſes pourroient mettre dans leur maintien plus de décence, & que les Angloiſes devroient y mettre plus de liberté. L'une rendroit la vertu de nos femmes plus agréable; l'autre feroit qu'on en croiroit plus aux Françoiſes, & peut-être, autant qu'en effet elles en ont. Ah! Madame, s'écria en riant le comte de Dorſet, quel ſerpent je vous ai amené, & que je me le reproche! Sage, ſenſé, diſcret; non, il ne ſe peut pas qu'il ſoit tout ce qu'il vient de paroître. Il veut ſûrement tromper ici quelqu'un; & ſi vous me permettez de vous le dire, je meurs de peur que ce ne ſoit vous, Madame.

Cette apoſtrophe à laquelle ni le lord Durham, ni moi ne nous attendions, me fit ſingulièrement rougir, & me parut l'embarraſſer. Heureuſement le comte de Dorſet ne fit aucune attention au trouble où il nous mettoit; & le deſſein que j'avois d'aller chez la reine me ſervit de prétexte pour terminer une viſite qui m'embarraſſoit.

Auſſi tôt que je fus dans mon carroſſe, & que l'abſence du traître qui prenoit tant à la fois, ſur ma raiſon & ſur mon

repos, me permit de réfléchir, je sentis tout ce que je risquerois en allant chez la reine. Je ne doutois pas qu'il n'allât m'y chercher. Je m'étois trouvée si foible vis-à-vis lui, que je craignis de lui montrer enfin l'empire prodigieux qu'il avoit sur moi, si dans l'émotion où m'avoit jetté sa présence, il s'offroit encore à mes regards; & quelque chose qu'il m'en coûtât, je sacrifiai, sans balancer, un plaisir qui pouvoit m'être si dangereux. D'ailleurs, s'il faut vous avouer, ma chere Lucie, toute l'étendue de ma foiblesse, je trouvois une secrete douceur à retourner dans des lieux où je venois de le voir; & je me hâtai de retourner chez moi pour en jouir. C'étoit, à la vérité, un bien foible dédommagement de ce que je sacrifiois; mais enfin, c'en étoit un; & rien n'est perdu pour l'amour.

Cependant j'étois piquée contre lui. Si l'aveu de sa passion m'avoit sensiblement flattée, sa légéreté, & le présent qui l'avoient accompagnée, m'avoient déplu; ou, pour vous parler plus naturellement, je ne crus pas que je dusse lui laisser penser que je les approuvasse. Dans le dessein où j'étois de le lui renvoyer, j'avois, lorsqu'il étoit entré

chez moi, trouvé le moyen d'ordonner à un de mes gens, de sçavoir sa demeure de l'un des siens. J'avois été obéie; & mon premier soin en rentrant chez moi, fut de dicter cette lettre à une de mes femmes, dans la crainte que, quelque peu satisfaisante pour lui que j'espérois de la faire, elle ne flattât encore assez sa vanité, pour qu'il la montrât à quelqu'un.

LETTRE.

» On veut bien croire que votre intention n'a pas été d'offenser la personne à laquelle vous avez envoyé cette boîte; l'on en a même plus d'une raison; mais on ne s'en croit pas moins obligé de ne pas vous laisser l'idée qu'une pareille liberté ait pu plaire.
» On croit aussi devoir vous conseiller d'attendre que les femmes d'Angleterre aient mis dans leurs mœurs plus de facilité pour les respecter si peu; & l'on veut bien rejetter sur l'ignorance où vous pouvez être de leur façon de penser, une témérité qui, sans cela, pourroit, avec quelque raison, paroître inexcusable. On auroit aussi quelques conseils à vous donner

» sûr la légéreté avec laquelle vous ex-
» primez des sentimens que l'on ne croit
» pas réels ; mais que, vrais ou imagi-
» naires, vous pouvez développer avec
» moins de promptitude. On auroit peut-
» être là-dessus bien des choses à vous
» dire, si l'on croyoit devoir se permet-
» tre les détails. Vous pensez sans doute
» trop bien, & vous n'avez pas assez de
» sujets de penser mal de la personne
» que vous forcez à vous écrire, pour
» qu'on ne doive pas se flatter que vous
» vous direz à vous-même ce que l'on
» vous épargne. Vous auriez sçu plutôt
» combien on croit avoir à se plaindre
» de votre conduite, si la présence de la
» personne qui vous a mené aujourd'hui
» dans la maison d'où l'on vous écrit,
» n'avoit pas retardé une sorte d'expli-
» cation dont on n'a pas cru devoir le
» rendre témoin ; & l'on a mieux aimé
» vous laisser un plaisir que l'on étoit si
» sûr de vous ôter, que de divulguer vos
» torts. Reprenez donc, tout à la fois,
» mylord, & un présent que vous étiez
« si peu autorisé à faire, & l'idée que
» vous devez avoir de la personne à la-
» quelle vous l'avez (permettez qu'on
» vous le dise) un peu trop indicréte-
ment adressé ».

Si ma raiſon fut contente de cette lettre & de la fierté qui y regnoit, qu'en revanche mon cœur en ſouffrit ! Tout affreux qu'il étoit pour moi de la lui envoyer, je la lui envoyai pourtant par un de mes valets-de-chambre qui eut ordre de ne pas dire de quelle part il venoit. Ce ne fut qu'en répandant les larmes les plus ameres, que je me déterminai à me faire un ſi cruel ſacrifice. Je me dis mille fois qu'il n'étoit pas poſſible qu'après avoir reçu une lettre où il regnoit tant de ſéchereſſe & d'indifférence, il pût ſe flatter encore de l'eſpérance d'être aimé, & de celle de pouvoir l'être un jour. Hélas ! je craignois bien plus de l'en priver, que peut-être il ne craignoit, lui, d'être forcé de la perdre.

Que le cœur, quand on aime, éprouve, ma chere Lucie, de ſingulieres contradictions ! Je croyois, comme je vous l'ai dit, à ne conſidérer ſeulement que le bonheur de mon amour, ne pouvoir trop diſputer la victoire ; & je penſai mourir de la premiere rigueur que j'avois pour lui, quoique par ſon procédé il me la rendît indiſpenſable. Que la nuit que je paſſai fut affreuſe ! Que je ſentis vivement le mal que je croyois lui faire, & que je lui ſuppoſai d'alarmes &

de tourmens ! Combien de pardons je lui demandai de le laisser douter de mon cœur, pendant que j'aurois dû n'en demander qu'à moi-même, de tout le sentiment que je lui prêtois, & de lui faire un honneur dont, selon toute apparence, il étoit si peu digne ! Mais comment, après la façon simple & modeste dont il avoit le jour même parlé des femmes chez moi, pouvois-je le soupçonner d'une vanité qu'il masquoit si bien ! Et peut-être, ma chere Lucie, eût-ce été sans aucun fruit pour moi qu'il auroit laissé percer la sienne, ou du moins les craintes qu'elle m'auroit inspirées, n'auroient subsisté qu'autant qu'il n'auroit pas voulu me les faire perdre. Un seul mot de sa bouche les auroit effacées : eh ! que n'est-ce pas, en effet, qu'un mot de ce qu'on aime ! L'inquiétude extrême dans laquelle j'étois sur l'impression que ma lettre avoit faite sur lui, m'obligea bien plus que la nécessité de faire ma cour, à aller chez la reine. Je ne doutois pas qu'il n'y fût ; je l'y trouvai en effet. Je ne puis vous exprimer le trouble affreux que me causa sa présence. Il fut d'autant plus cruel, que la mienne me parut moins l'intéresser. Un respect froid, une politesse seche, des yeux qui ne

marquoient ni émotion, ni crainte, ni repentir...... Ah! peut-on paroître si indifférent quand on aime; & quelques raisons que nous puissions avoir de vouloir alarmer sur notre cœur, ce qui nous est cher, une si horrible contrainte doit-elle si peu coûter! Le cruel! Que je le haïssois, Lucie! Mais que je le haïs bien davantage, lorsqu'après quelques instans que je fus arrivée, je le vis disparoître! Avec quelle froideur! quelle liberté d'esprit, il parut me quitter, & combien il entroit de l'une & de l'autre dans le complement que, pour achever de me désespérer, il vint me faire. Avec quelle barbarie il se jouoit d'un sentiment infortuné dont il ne pouvoit plus douter, & dont l'état où il me réduisoit, n'en eût-il pas eu d'autre preuve, suffisoit pour l'instruire! L'ingrat! que s'il ignoroit l'art de rendre un cœur heureux, il possédoit bien celui de le tourmenter!

Toute insensée que j'étois, une conduite si peu ménagée de sa part, me blessa sensiblement, & réveilla mon orgueil. Je sentis vivement à quel point mon amour me dégradoit; & cette réflexion sur mon état, me fut encore plus salutaire que ne me l'auroit été ma vertu. Si je ne fus pas assez heureuse pour re-

prendre mon indifférence, j'eus du moins assez d'empire sur moi-même pour cacher ma douleur. Je l'aimois trop pour ne me pas croire des rivales; & mes sentimens me tourmentoient avec trop de violence, pour que j'osasse me flatter de les déguiser à des yeux intéressés, peut-être, à les saisir dans le fond de mon cœur, si je ne les y renfermois pas avec la plus sévere attention. J'avois donc repris en apparence, l'air tranquille qui convenoit à la situation dans laquelle j'avois tant d'intérêt qu'on me crût; & je paroissois même fort occupée du récit assez plaisant que nous faisoit le conte de Dorset, lorsque le lord Durham croyant peut-être m'avoir assez punie de la lettre que j'avois osé lui écrire, ou voulant plutôt jouir de la douleur dans laquelle il ne doutoit pas que je ne fusse plongée, rentra inopinément. Il fut d'une si grande surprise de me voir rire, & la marqua d'une façon si singuliere, que mon rire en redoubla. Mon Dieu! dit-il en s'approchant de nous, que mylord Dorset est heureux, Madame, de pouvoir si agréablement vous distraire! Me distraire, répondis-je avec étonnement, vous auriez parlé plus juste, si vous aviez dit qu'il m'oc-

cupe. Si je me suis trompé de terme, repliqua-t-il, je n'en trouve pas son bonheur moins à envier. Je ne vous conseille pas, mylord, dit le comte, de prendre une peine si inutile. Je vous rends justice, vous êtes plus fait que moi pour intéresser; mais j'ose vous assurer que vous n'amuserez jamais tant Madame de Suffolk.

Je ne vous rendrai point cette conversation assez inutile à mon objet. Je la soutins avec lui, aussi long-tems que je crus avoir besoin de le faire, & ce fut avec si peu de contrainte de ma part, & d'un air si naturel que, quelque usage qu'il eût des femmes, il lui auroit été difficile de sçavoir ce que ce sang-froid apparent me coûtoit. Cet air désintéressé sur lequel il avoit compté si peu, lui fit perdre beaucoup de l'air détaché qu'il avoit lui-même, & à mesure qu'il eut lieu de penser qu'il n'avoit pas fait sur moi la plus vive des impressions, ses yeux, & son ton reprirent toute la soumission & toute la tendresse que le lieu où nous étions, & les spectateurs dont nous étions entourés, pouvoient lui permettre. Je suis née fiere, & je me sens si peu faite pour le mépris, que mon cœur, tout foible qu'il étoit, ne pou-

voit lui pardonner l'air de légéreté qu'il avoit d'abord pris avec moi. Ah ! pourquoi ne le garda-t-il pas plus long-tems, ou pourquoi oubliai-je si facilement qu'il s'étoit si mal conduit !

Cependant, quoique mon extrême tendresse pour lui lui eût pardonné bien avant que je le crusse, un reste de prudence, ou de fierté me fit conserver cette apparente liberté dans le cœur qui paroissoit le désespérer ; & je sortis de chez la reine, sans m'être permis rien qui pût lui faire croire qu'il m'intéressât. Malgré tout le soin qu'il me sembloit que j'avois apporté à l'éviter, il se trouva, lorsque je quittai le cercle, si près de moi, que je ne pus me dispenser d'accepter sa main. Par un malheur dont je voulus assez peu de mal au hasard, personne ne sortit avec nous. Je ne me vis pas plutôt seule avec lui, que toute mon agitation me reprit. Il me parut encore plus ému que la veille, & garda quelques instans le silence : j'étois sûrement plus embarrassée que lui, mais il eut l'art de le paroître plus que moi.

Je dois, Madame, me dit-il enfin d'une voix tremblante, vous faire des excuses de vous avoir offert un objet sur lequel vos yeux ne s'arrêtent plus qu'avec la

plus cruelle répugnance; & je ne me flatte pas que la nécessité de faire ma cour, & l'incertitude où j'étois si vous viendrez ou non chez la reine, suffisent pour me justifier. Je crois, mylord, lui répondis-je sans le regarder, vous avoir fait tous les reproches que j'avois à vous faire; & vous vous êtes conduit avec moi de façon à me dispenser de vous chercher des torts dans les hasards. Ah! Madame, reprit-il en soupirant, mon intention n'étoit pas d'être si coupable; & Madame de Suffolk est si peu faite pour qu'on lui manque, elle devroit si peu croire qu'on en pût avoir l'idée, que j'avoue que je ne puis assez m'étonner qu'elle ait voulu punir par tant de colere, une action dans laquelle, (si elle veut bien me permettre de lui dire) elle n'auroit jamais dû voir que l'ignorance dans laquelle je suis des usages de ce pays-ci. Je doute, repartis-je, qu'il y en ait aucun où les femmes, de quelque genre qu'elles puissent être, ne veuillent pas être respectées. Au reste, vous vous trompez si vous me croyez de la colere; & je ne pense pas, en effet, vous en avoir marqué. Quoique vous ne vous soyez plainte que d'un de mes torts, reprit-il; je n'ignore pas qu'il n'en est aucun que vous

me pardonniez ; eh ! que je crains que celui dont vous me parlez le moins, ne soit celui qu'en secret vous me reprochez le plus.

Je sentis alors que la sorte de foiblesse, avec laquelle je lui avois parlé dans ma lettre de celle qu'il m'avoit écrite, lui avoit laissé plus d'espérance que je ne croyois. Ce reproche indirect qu'il m'en faisoit, & la crainte que j'eus que l'indulgence que j'avois eue beaucoup plus pour moi que pour lui, de ne la lui pas renvoyer, ne l'éclairât sur mon cœur, me mit dans un embarras extrême. Je crois, lui répondis-je en rougissant, m'être plainte, en effet, de tout ce dont j'avois à me plaindre ; mais s'il y a des choses sur lesquelles je ne me suis pas étendue, c'est qu'on s'occupe peu de ce qui n'intéresse pas.

Je ne sçais encore comment j'eus la force de lui faire une réponse si seche & si peu conforme à mes sentimens. Je la tirai, sans doute, de la colere que je sentis de me voir si bien devinée, de l'imprudence qu'il avoit de me le montrer, & du parti que sa vanité sembloit en vouloir tirer contre moi. Malgré son audace, il en fut anéanti, cependant il voulut répondre. Au nom de Dieu,

mylord, lui dis-je d'un air impatient, ne parlons pas sur cela davantage : une pareille conversation est beaucoup moins faite pour moi, que vous le pensez sans doute ; & que vous pourrez l'apprendre un jour.

En achevant ces paroles, je montai dans mon carrosse, plus épuisée de l'effort que je venois de me faire, que je ne pourrois jamais vous le dire. Je me sçavois un gré extrême de la fierté avec laquelle je lui avois répondu, & je me reprochois de l'avoir traité avec une rigueur qui pouvoit me le faire perdre. Cependant son air consterné, (car quels sont les mouvemens que le traître ne sçait pas feindre !) me rassuroit à cet égard, autant que le sentiment qui me maîtrisoit pouvoit le permettre. Il me sembloit que je n'aurois pu, sans me commettre de la façon la plus honteuse, m'expliquer avec lui sur un ton plus doux ; & quelque cruel qu'il me fût de penser qu'il pouvoit porter ailleurs des vœux, que je paroissois si peu disposée à recevoir, il me l'auroit paru encore plus de m'être dégradée à ses yeux, & de m'être exposée à perdre son estime. En le quittant j'allai souper chez Madame de Norfolk, où assurément je ne craignois pas

de le rencontrer; je l'y trouvai cependant. Il avoit connu la duchesse en France, & étoit même assez de ses amis. Il me parut qu'on le trouvoit aussi aimable que je le voyois moi-même, & en conséquence, beaucoup plus que je n'aurois voulu. Malgré le trouble cruel que sa présence m'inspiroit toujours, je crus remarquer qu'il m'examinoit; & je resolus de me conduire de façon à ne lui pas donner d'espérance. Comme nous étions beaucoup de monde, il me fut aisé d'éluder le projet qu'il me parut avoir formé d'être à table auprès de moi. Madame de Norfolk, quoique sans aucun dessein sur son cœur, mais uniquement pour le faire parler, & de la France, & des autres pays qu'il avoit parcourus, s'en empara. Je plaçai de mon autorité mylord Dorset auprès de lui, & me mettant moi même après, j'évitai également un vis-à-vis qui m'auroit jetté dans l'embarras du monde le plus grand, & une proximité qui m'auroit peut-être trop émue.

Je n'ai jamais pu sçavoir si ce fut le dessein de me paroître plus aimable, ou celui de me prouver que je prenois peu sur lui, ou s'il ne fit que se livrer à son caractere; mais jamais je ne l'ai vu si

brillant. Qu'il avoit de liberté dans l'esprit ; & que je fus déplacée en voulant jouer le même rôle. Sa gaieté, cette cruelle gaieté qui m'annonçoit tant d'indifférence, me perçoit le cœur. J'avois à souffrir tout à la fois du peu d'intérêt qu'il paroissoit prendre à moi, du soin avec lequel il cherchoit à plaire aux autres, & des éloges qu'en effet on lui donnoit. Moins j'étois contente de son cœur, plus je craignois qu'on ne me l'enlevât. Aucune des femmes qui étoient de cet affreux souper, ne jettoit les yeux sur lui, & ne les y arrêtoit sans me causer des mouvemens si violens, qu'à peine toute ma raison pouvoit m'obliger à les contraindre ; & je sentis dans cette malheureuse soirée ce que l'amour peut inspirer de plus tendre, ce que la crainte peut donner d'inquiétude, & l'épouvantable tourment de la plus vive jalousie. Avec tant de supplices réunis dans le fond de mon cœur, & une franchise dans le caractere qui ne me permet pas la dissimulation, je réussis, je crois, assez mal dans le projet que j'avois formé d'être aussi légere que lui ; du moins, je crus le sentir ; & dans la crainte que l'enjouement que j'affectois, & qui me paroissoit à moi-même si forcé, ne déce-

lât mon trouble, & n'en instruisît trop le perfide qui le faisoit naître, je me hâtai de reprendre mon ton naturel, & que dans ce moment-là j'avois toutes les peines du monde à conserver.

Je ne fus pas aussi heureuse après le souper. Quelque chose que je pusse dire, je fus forcée, & de jouer, & de jouer avec lui. Ce tourment ne fut pas cependant aussi cruel pour moi que je l'aurois pensé. J'avois imaginé que ce malheur pourroit m'arriver, & comme j'avois arrangé mes idées en conséquence, si (selon ce qu'il m'a dit depuis, il n'avoit pas été déjà sûr de ma tendresse) je conservai à cette partie assez d'empire sur moi-même pour ne me commettre ni devant lui, ni devant personne.

Que l'amour nous rend à plaindre, ma chere Lucie, dans tous les tems où il nous occupe, sur-tout lorsque nous nous respectons! Eh combien plus encore ne le sommes-nous pas, lorsque nous bravons cette décence, la premiere de toutes les graces de notre sexe! Quel affreux supplice n'est-ce pas pour nous, que d'être forcées de cacher sans cesse nos sentimens, nos peines, nos plaisirs; ou de ne pouvoir nous livrer au désordre de notre ame, sans nous exposer à

un déshonneur qui, pour une femme qui pense, ne peut jamais être que la plus cruelle des infortunes !

Pourquoi vous parlerois-je encore de mes nuits ? Je vous ai trop peint l'état de mon cœur ; vous sçavez trop à quel point le lord Durham m'étoit cher, & combien il me tourmentoit, pour que vous puissiez penser que la nuit qui suivit ce funeste souper, fût plus tranquille que les autres. Née avec trop de candeur pour imaginer des ruses, & ayant trop peu d'expérience pour deviner celles que je crois aujourd'hui qu'il employoit contre moi, tout ce que je pensai de ses procédés, & de cette insultante froideur qui avoit succédé à ses premiers soins, fut ou qu'il ne m'aimoit pas, ou qu'il en aimoit une autre ; & chacune de ces idées me pénétroit d'une douleur mortelle ; mais ne changeoit pas mon cœur.

Il m'avoit cependant humiliée. Il me sembloit qu'il n'étoit pas possible à la façon dont il osoit me traiter, qu'il n'eût pas saisi dans le fond de mon ame la funeste passion qui la déshonoroit ; & je ne comprenois pas qu'il eût si peu d'égards pour mes sentimens, s'il étoit vrai qu'il les partageât. Les hommes ne peuvent-ils donc en effet regner sur

nous

nous que par le malheur; & nos larmes ont-elles plus de quoi les flatter que nos transports? Désespérée d'une foiblesse si honteuse & si peu ménagée, je crus ne devoir plus m'exposer ni à sa présence contre laquelle je ne trouvois pas de forces, ni à des procédés qui me perçoient le cœur. Je croyois sentir que si je continuois à le voir, je ne pourrois pas long-tems me répondre de moi-même; & je desirerois trop sincérement de triompher d'une si malheureuse passion pour n'en pas éviter l'objet. L'effort que je me fis pour prendre & pour exécuter cette résolution, est trop cruël pour pouvoir être décrit; mais il y alloit & de mon honneur & de mon repos; & je crus qu'il n'y avoit point de sacrifice que je ne leur dusse. Je pris donc le parti de feindre une indisposition de rester chez moi, & de n'y être visible que pour un petit nombre de personnes dont je donnai la liste à ma porte. Je connoissois le lord Durham depuis trop peu de tems, & nous n'étions pas assez liés pour qu'il lui parût extraordinaire de ne pas entrer chez moi s'il daignoit y passer. Je ne fus pas long-tems sans apprendre avec autant de douleur que de plaisir qu'il y étoit venu.

J'aurois desiré qu'il m'eut oubliée, & j'en serois morte de désespoir. Pendant huit jours que je lui interdis ma présence, il ne se lassa pas de la chercher. Pour mon malheur, une attention qui lui coûtoit si peu me toucha trop. Je me dis, sans le croire pourtant, (& sans malgré cela vouloir moins m'y tromper) que la politesse exigeoit de moi de ne le plus faire passer inutilement à ma portée : & je révoquai enfin l'ordre fatal qui faisoit contre lui ma seule sûreté. J'étois seule chez moi quand il y arriva. Son air étoit respectueux, ses regards tendres, sa contenance embarrassée. Il cherchoit peut-être à m'exagérer son état, j'aurois voulu lui dérober le mien ; & je ne dois pas avoir besoin de vous dire qu'il réussit mieux que moi. Je pourrois me plaindre, Madame, me dit-il, du peu de pitié que vous avez marquée pour mes inquiétudes, & peut-être aussi du peu d'égards que vous avez eus pour mes soins, mais je vois, ajouta-t-il en soupirant, qu'il faut que je m'accoutume à vos injustices. Je ne croyois pas, mylord, répondis-je d'un air assez dédaigneux, que j'en eusse quelqu'une à me reprocher vis-à-vis de vous. Ah! Madame, reprit-il avec vivacité, nous n'a-

vons pas ici de témoins qui puissent gêner mes sentimens. Le respect même que j'ai pour vous tout profond qu'il est, ne peut pas me faire une loi de ne vous en pas instruire : & ceux que Madame de Suffolk inspire, sont de nature à pouvoir paroître à ses yeux. Mylord! interrompis-je avec plus de surprise que de colere, songez-vous bien à qui vous parlez ? En doutez-vous, Madame, à ce que je vous dis, repliqua-t-il ? Eh! à quelle autre que vous, pourrois-je jurer l'amour le plus tendre & le plus durable, tout malheureux qu'il est, & je prévois qu'il le sera. Quoi! lui dis-je emportée par la funeste passion qui me dominoit, vous m'aimez ! Vous ! après la façon cruelle dont vous m'avez traité la derniere fois que nous nous sommes vus.

Hélas ! ma chere Lucie, je n'aurois pas sçu que j'avois l'imprudence de lui faire un reproche qui lui découvroit si bien mes sentimens, sans la joie qui se peignit dans ses yeux. Elle m'apprit à quel point je m'étois oubliée ; & je sentis si vivement l'avantage que je venois de lui donner sur moi, que pour lui cacher ma honte, je détournai mes yeux de dessus lui ! Ah, Madame, me

dit-il avec transport, quoi ! je suis tout-à-la fois assez heureux & assez à plaindre pour que vous m'ayez trouvé coupable ! Mais comment avez-vous pensé que vous pussiez sortir un moment de mon cœur ! Ah ! daignez, ajouta-t-il en voyant redoubler mon trouble, daignez me rendre des regards que vous ne pouvez tourner sur d'autres objets que moi sans m'inspirer une douleur mortelle ! Je ne mérite pas que vous m'en priviez. Laissez m'y lire, je vous en conjure, que vous prenez à moi quelque intérêt. J'en suis digne, j'ose vous en assurer, si l'amour le plus tendre & le plus sincere accompagné de tout le respect qui vous est si bien dû, peut mériter quelque pitié de votre part. Vous ne paroissiez pas, lui répondis-je d'une voix tremblante, avoir un aussi grand besoin de la mienne que vous me le dites aujourd'hui. Je suis coupable sans doute, puisqu'il vous semble que je le suis, reprit-il; mais, Madame, je vous jure par vous-même, par vous qui m'êtes si chere, qui me le serez jusqu'au tombeau, que ce que vous voulez bien me reprocher, m'a coûté plus qu'à vous-même, & qu'il m'a fallu pour me contraindre autant que je l'ai fait, toute

là crainte que j'ai de laisser percer des sentimens dont, quel qu'en puisse être le succès, je ne dois jamais instruire que vous.

Quoique ce qu'il me disoit fit sur moi toute l'impression qu'il pouvoit desirer, & que mes yeux ne lui disent que trop; je voulus, s'il étoit possible encore, réparer mon imprudence. Il me semble à vos excuses, mylord, lui dis-je d'un air fier, que vous vous méprenez à mes reproches. Je ne sçais quel objet vous leur supposez; mais devoir vous apprendre qu'ils n'en ont pas d'autres que la légéreté avec laquelle vous me parlez de vos sentimens, & l'obstination avec laquelle vous m'offensez.

Quelque sécheresse que j'eusse mise dans ma réponse, quelque fierté qui regnât dans mes yeux, je ne me flattois pas après la façon dont je m'étois commise de lui faire prendre le change. Il y a des choses que nous ne reprenons jamais; & celle que j'avois dite, étoit de ce genre. Aussi ne parut-il ému de la colere que j'affectois que par politesse ou sans doute par fausseté.

J'ai peut-être, en effet, répondit-il, rompu trop tôt le silence; & je sens bien que vous ne me trouverez jamais que

coupable, si vous attribuez à des espérances que je n'ai pas conçues, une témérité dans laquelle avec une moins vive répugnance pour moi, vous ne verriez que l'excès de l'amour que vous m'inspirez. J'ai long-tems vécu dans un pays où l'aveu de ce qu'on sent, ne passe pas pour un crime même de la part de ce qu'on ne veut pas aimer. Je vous tromperois cependant, Madame, si je rejettois le tort que j'ai eu de vous instruire de ma passion, presque dans l'instant que je l'ai senti naître sur l'habitude que j'ai des mœurs des François; & vous ne vous abuseriez pas moins, si vous l'attribuez à celle de parler du sentiment que j'ose vous offrir. Non, Madame, ajouta-t-il en soupirant, non, je vous le proteste, je n'ai pas conçu d'espoir; c'est malgré moi que je vous aime & que je vous le dis; & vous êtes la premiere qui m'ayez inspiré une tendresse dont vous ne pouvez pas desirer aussi vivement que moi-même, que mon cœur soit délivré. La premiere! m'écriai je d'un air qui lui dit que je ne me flattois pas du bonheur dont il m'assuroit. Madame, continua-t-il, les yeux baissés, des erreurs ne sont pas des passions. Je n'ai jamais eu lieu de

me croire amoureux ; mais s'il m'étoit arrivé de me tromper à ce point sur mon cœur, ce que j'ai le malheur de sentir pour vous suffiroit pour m'apprendre qu'avant vous je n'avois pas connu l'amour. Mais, Madame, au nom de tout ce qui peut vous être cher, daignez ne plus m'éviter avec tant d'inhumanité ; ne désespérez point par votre absence un infortuné que sa passion & la façon dont vous le recevez ne rendent déjà que trop à plaindre. Hélas ! lui dis-je, l'avez-vous sentie ? Ah ! si vous vouliez que je pusse croire que vous m'aimiez, étoit-ce avec tant de légéreté & si peu d'égards que vous deviez attaquer mon cœur ? Quand il se seroit même pu que vous ne crussiez pas avoir fait sur moi la plus forte impression, si vous croyiez m'avoir touchée, pourquoi avez vous cherché avec tant de cruauté à me percer le cœur : & si vous me croyez indifférente, comment pouviez-vous avoir une gaieté qui s'accorde si mal avec une passion violente & malheureuse ? Pourquoi m'insulter, si je vous aime ; ou pourquoi affecter tout ce qui peut m'éloigner de répondre à votre tendresse, s'il est vrai que vous en ayez pour moi ?

Mais, continuai-je en répandant malgré moi les larmes les plus ameres, vous ne m'aimez pas, & je suis même sûre que vous ne m'aimerez jamais !

Soit que l'état où il me vit touchât ce barbare, ou, comme je n'ai eu que trop depuis sujet de le penser, qu'il soit du nombre de ces hommes perfides auxquels on dit que les pleurs ne coûtent rien, il se précipita à mes genoux, & dans un état qui différoit peu de l'état où il me mettoit moi-même. Il sembloit qu'il eût perdu la force de parler ; il saisit ma main, & la baisa avec une ardeur extrême ; je la sentis bientôt inondée de ses larmes. Qu'il étoit à plaindre, ma chere Lucie, s'il étoit vrai qu'il ne pût pas s'égarer dans les mêmes transports que moi ! Que cet état, tout douloureux qu'il étoit, avoit des charmes pour mon cœur. Quelle tendre émotion, dont je n'avois pas même l'idée l'agitoit, & qu'elle me rendoit heureuse. Non, rien ne peut peindre les délices de ces plaisirs qui confondent les sens, & que les sens ne partagent pas. Ah ! qu'il est vrai pour les cœurs sensibles qu'il y a une volupté bien supérieure à toute celle qu'ils peuvent faire éprouver.

Nous restâmes assez long-tems dans cette situation ; enfin, relevant sur moi ses yeux baignés de larmes : Quoi ! vous m'aimez ! me dit-il : mais, grand Dieu ! comment m'apprenez-vous mon bonheur ! Eh ! pourquoi faut-il que vous me deviez qu'à l'excès de la douleur ces mêmes larmes, qui ne me sont arrachées que par l'excès de mes plaisirs ! Non, Madame, c'est n'est pas à un perfide que vous livrez un cœur dont tous les transports du mien ne paieront pas assez le plus léger des sentimens ! Est-ce vous qui vous abandonnez à une inquiétude que vous devriez si peu connoître ! Vous ! si digne des adorations de toute la terre : vous enfin de qui la premiere vue m'a si vivement entraîné !

Je ne pourrois vous peindre, ma chere Lucie, la violence & la diversité des mouvemens qui m'agitoient en ce moment fatal. Il me sembloit que je ne commençois à vivre que de cet instant, qui me paroissoit le seul heureux de ma vie, & auquel j'ai dû depuis de si cruels malheurs ! Quelle douce familiarité s'établit tout d'un coup entre nous ! Combien j'aurois ressenti de plaisir en le voyant à mes genoux, si je n'en avois encore imaginé davan-

tage à tomber aux siens ! Que de torts en une minute lui furent pardonnés ! Que moi-même je me trouvai coupable d'avoir cru qu'il avoit pû l'être ! Avec quel transport, quelle avidité je le regardois ! Mais en même tems avec combien d'innocence ! Que mes plaisirs offensoient peu ma vertu, & que la certitude que j'en avois même au milieu de mon trouble, m'encourageoit à m'y livrer !

Je l'obligeai enfin à se relever ; & ne pouvant plus alors supporter l'idée de voir entre nous la plus légere distance, j'approchai moi-même son fauteuil du mien. Je lui tendis la main. Dieu ! quel frémissement j'éprouvois en touchant la sienne ! Nous soupirions tous deux sans nous parler. Avec quelle volupté mes yeux s'attachoient sur les siens ! Que je croyois y lire d'amour, & qu'il en devoit trouver dans mes regards ! De tems en tems il prononçoit de ces mots interrompus, qui semblent prouver d'autant plus de passion qu'ils prouvent plus l'impuissance où l'on est de l'exprimer.

Ce désordre, sans cesser tout-à-fait, se modéra cependant. Eh ! comment en effet l'ame pourroit elle long-tems suffire à ces transports délicieux ! je com-

mençai même à rougir de la violence avec laquelle je m'étois laissée entraîner avec mes mouvemens. J'en étois désespérée ; mais sans me le reprocher pourtant. Je croyois me devoir la justice d'avoir succombé sans le vouloir, sans le chercher, & uniquement par la plus indispensable nécessité. Mais je craignois qu'il ne pensât pas de moi, comme il l'auroit dû, & que la promptitude de sa victoire ne la lui fît moins estimer. Ma conduite passée, toute irréprochable qu'elle étoit, ne me rassuroit pas ; & toute sûre que j'étois qu'il ne pourroit pas croire qu'il devoit ma foiblesse à l'habitude de me rendre, ou à une honteuse inconstance, dont il pourroit penser qu'il seroit à son tour la victime & l'objet, je me reprochois pour moi-même, si ce n'étoit pas pour lui, une facilité que je trouvois excessive.

Il ne tint pas à lui qu'elle n'allât beaucoup plus loin, & que tout ce qu'il pouvoit espérer de moi, ne suivît, ou même ne précédât l'aveu absolu de ma foiblesse pour lui. Puisque je ne lui avois pas encore prononcé ce fatal je vous aime qui, si peu de chose pour ces femmes qui ne semblent nées que pour le déshonneur de leur sexe, enchaîne d'une

façon si terrible celles qui en connoissent tout le poids. Ses premieres entreprises, toutes modérées qu'elles étoient, me causerent une si vive indignation & tant d'effroi, que je le forçai de renoncer à des transports, dont l'expression avoit plus de quoi me choquer que de quoi me séduire. Quelque respect qu'il affectât pour moi en cet instant, je crus lire dans ses yeux, qu'il me trouvoit souverainement ridicule. Il se plaignit & parut moins me sçavoir gré de ce que je lui sacrifiois que de se fâcher de ce que je lui disputois encore; mais à quelque point que ma tendresse pour lui me dominât, dans quelque trouble même qu'il plongeât mes sens, je remportai la victoire non-seulement sur eux, (ce qui n'en étoit pas une bien considérable) mais encore sur l'amour même, ce qui, (je puis vous en répondre) en est une bien plus difficile que la premiere, quand on aime comme je faisois.

Je fis même plus, s'il est possible; je sentis que le plaisir de le voir, & de le voir plus long tems sans témoins, pourroit prendre sur moi plus que je ne voulois; & après lui avoir répété en mille façons différentes, ce funeste mot qu'il exigeoit de moi, & qui, tout péni-

ble qu'il m'étoit à prononcer, me rendoit encore plus heureuse que lui, je le forçai de me quitter, sur le prétexte que j'attendois Madame de Buckingham. Jamais peut-être je n'ai fait à ma vertu, ni de plus grand, ni de plus douloureux sacrifice.

A quelque point cependant que je cherchasse à m'aveugler sur ses sentimens, il me parut, lorsque je fus seule, que je lui inspirois plus de desirs que de passion, & qu'il étoit avec moi plus galant que tendre : mais cette idée qui même venoit trop tard pour me sauver, ne me resta pas long-tems dans l'esprit. Bientôt je m'accusai d'être trop délicate, & je finis par me croire injuste. Je crus au reste, qu'il étoit inutile de me laisser plus long-tems le supplice de combattre contre mon propre cœur, lorsque libres tous deux, il ne tenoit qu'à moi de m'unir pour jamais à ce que j'aimois avec tant de passion, & de faire à la fois son bonheur & le mien. Nos rangs étoient égaux; quelque grande que fût sa fortune, la mienne qui est immense, y ajoutoit considérablement; je ne doutois donc pas qu'il ne reçût avec transport l'offre que je voulois lui faire de ma main. Mais, ma chere Lucie,

que j'étois désespérée qu'il y eût entre nous tant d'égalité, & de trouver si peu à faire pour lui en l'épousant ! Qu'il eût été doux pour mon amour de le voir en me donnant à lui, me devoir tout, ou de pouvoir lui sacrifier tout ce que je ne pourrois point partager avec lui. Eh ! combien en effet ne s'éleve-t-on pas quand on se rapproche de ce qu'on aime !

Vous n'avez pas dû penser que dans les termes où nous en étions ensemble, nous nous fussions séparés sans nous assurer d'un rendez-vous pour le lendemain. Il vint en effet, & quoique ce fût précisément à l'heure marquée, je lui sçus mauvais gré de ne l'avoir pas dévancée au moins de quelques minutes. Il me pressa vivement de le rendre heureux ; & je balançai d'autant moins à lui dire à quel prix il pouvoit le devenir, qu'en lui offrant de m'unir à lui, je ne croyois pas moins faire son bonheur que le mien. Il me seroit difficile de vous exprimer à quel excès allerent ma surprise & ma douleur, lorsque je le vis pâlir à une proposition que je m'étois flattée qu'il recevroit avec le même plaisir que je trouvois à la lui faire. Mon indignation se peignit trop

vivement dans mes yeux, pour qu'il lui fût difficile de la saisir. Ah ! Madame, s'écria-t-il, en se précipitant à mes genoux, se peut-il que vous me jugiez coupable, quand tout devroit vous dire que je ne suis que malheureux ; quoi ! vous pouvez penser que je pourrois recevoir votre main, & que mon cœur dédaigne la seule chose qui puisse faire le bonheur de ma vie ! Ah ! daignez m'entendre, ajouta-t-il, voyant que je voulois m'éloigner de lui ; & décidez après de mon sort ; mais je vous en conjure, n'en décidez pas auparavant. Séchez ces larmes qui me désesperent, & qui, si vous le voulez, ne couleront pas long-tems.

Vous n'ignorez pas, continua-t-il, les malheurs qui nous ont fait perdre la plus grande partie de nos biens, & qui ont coûté la tête à plusieurs de mes ancêtres. Mon pere, quoique rentré en grace sous le roi Guillaume, n'en a recouvré que la plus petite partie, & auroit été forcé de recevoir de la cour ce qu'elle donne aux pairs, qui ne sont pas en état de soutenir l'éclat de leur titre, si son bonheur ne lui eût fait épouser en Hollande une fille de qualité extrêmement riche. Elle & sa

sœur se trouvoient les deux plus riches héritieres de ces provinces. Comme l'amour avoit décidé seul du choix de ma mere, sa sœur ainée, plus avare, & moins tendre, ne consulta que l'intérêt, & donna sa main à un homme qui n'avoit pour lui qu'une opulence dont elle n'avoit pas besoin. Elle n'en a eu qu'une fille que l'on m'a destinée presque en naissant, pour pouvoir remettre dans ma maison plus de bien encore, que toutes les révolutions dont nous avons été les victimes, ne nous en ont ôté. Mon cœur, que l'on n'a pas consulté sur cet arrangement, s'est toujours révolté contre; & mon pere qui voudroit ne me pas contraindre, me laisseroit sur un article si intéressant pour mon bonheur, en pleine liberté, si une ancienne substitution qui assure la plus grande partie des biens de la maison de ma mere à l'ainé des enfans, de quelque sexe qu'il soit, ne le forçoit à desirer ce mariage, & à m'en faire une loi

Voilà, Madame, continua le lord Durham, la cause de la douleur qui m'a saisi lorsque vous avez daigné m'offrir votre main; & j'en expirerois à vos yeux, si l'état de langueur où est tombée la personne que l'on me destine

&. dont, lorſque j'ai quitté la Hollande, il étoit preſque décidé qu'on ne la tireroit pas, ne me laiſſoit l'eſpoir que je pourrai être uni à tout ce que j'aime au monde, je vous jure de plus, ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré, d'éluder ce funeſte mariage juſqu'à ce que l'événement que j'ai tant de ſujets d'eſpérer m'en délivre; & ſi, contre mon eſpoir il n'arrive pas, de ne jamais vivre que pour vous.

J'étois, pendant ce cruel récit, agitée de mille différentes idées; mais quoique je cruſſe avoir de quoi le dédommager du ſacrifice que mon amour me mettoit en droit d'exiger de lui, je ne crus pas qu'il me convînt ni de le lui propoſer, ni même de l'accepter. Je l'adorois; cependant je formois le projet de le fuir; je me repentois d'en avoir eu la penſée; je ſentois qu'il ne me ſeroit jamais poſſible de l'exécuter ſans mourir. Ah cruel! lui dis-je enfin, & dans quelle idée vous êtes-vous donc attaché à moi! pourquoi chercher à me ſéduire, puiſque vous n'ignoriez pas que vous ne pouviez point me rendre heureuſe; & que vous avois-je fait pour me faire tout à la fois l'objet de vos ſoins & de votre perfidie!

Eh quoi! me dit il, en me ſerrant dans

ſes bras, ſe peut-il que les ſermens que je vous fais de n'être jamais qu'à vous, ne puiſſent pas vous raſſurer ſur mon cœur! Non! ajouta-t-il avec tranſport, je meurs à vos genoux, ou dans cet inſtant, que vous pouvez ſi aiſément rendre le plus heureux de ma vie, vous lierez votre ſort au mien, autant que notre état préſent peut nous le permettre. Vous vous livrerez toute à un amant qui vous adore, qui n'adorera jamais que vous, & que vous ne devez plus, en ce moment, regarder que comme l'époux le plus tendre.

Que vous dirai-je? ma chere Lucie, continua la ducheſſe en rougiſſant, je l'adorois, nous étions ſeuls, il connoiſſoit toute ma foibleſſe; il mêloit à ſes ſermens des careſſes ſi vives, ſi emportées, qui m'étoient ſi nouvelles, & qui mirent tant de trouble dans mes ſens, qu'il ne me fut pas poſſible de lui réſiſter davantage. Je reçus ſes ſermens, je lui fis les miens, & bientôt il ne manqua plus rien à mon malheur.

Il me ſeroit plus aiſé de vous peindre mes plaiſirs, quels que ſoient ceux qu'on puiſſe trouver dans la poſſeſſion de ce qu'on aime, que la violence de la douleur qui me ſaiſit, lorſqu'il ne fut que

trop sûr que j'avois tout sacrifié. S'il m'en étoit devenu mille fois plus cher, je craignis de le lui être devenue moins, mille choses que je n'avois pas apperçues, ou sur lesquelles je n'avois pas pesé, se présenterent en foule à mon esprit, & ne me laisserent pas goûter en paix les charmes d'un si délicieux moment. Quoique je n'eusse cédé qu'à ses sermens, & à ses promesses réitérées, qu'il me les répétât encore, & qu'en cet instant même, il parût livré au plus tendre des égaremens, je ne m'en reprochois pas moins une foiblesse qui pouvoit avoir pour moi de si honteuses & de si cruelles suites.

Je vis alors ce que ses caresses & le désordre de ce redoutable moment, m'avoient caché ou m'avoient fait perdre de vue. La mort de cette fille qui m'avoit paru si certaine, parce que lui-même n'en avoit pas douté, ne me sembla plus si sûre, je craignis sa vie, encore plus l'inconstance de mon amant; & ce dégoût que, dans la situation où je venois de me mettre avec lui, les femmes le moins faites pour les faire naître, n'éprouvent que trop souvent. Je ne sçais d'ailleurs, si le manque d'habitude me faisoit me tromper sur les ob-

jets; si j'étois trop délicate, ou s'il ne l'étoit pas assez; mais je ne fus pas contente du ton qu'il prit avec moi; j'y crus moins reconnoître l'amour que le desir; des transports m'auroient été bien plus nécessaires que des emportemens; & toute sensible que j'etois aux siens, j'avois plus besoin de l'un que de l'autre. Que de choses qu'il n'imaginoit pas, & qui m'auroient infiniment mieux prouvé sa tendresse, que celles qu'il croyoit si persuasives! elles tiennent apparemment à l'amour, puisque, malgré le peu d'usage que j'en avois, je les trouvois dans mon cœur, & qu'il ne les trouvoit pas dans le sien. Aussi ses yeux brilloient-ils plus d'une joie insultante pour moi, que de celle que j'y aurois vue, s'il m'eût véritablement aimée. Il sembloit que ce fût moins une maîtresse qu'il venoit de s'attacher, qu'une femme dont il venoit seulement de faire la conquête. Ses sens enfin étoient plus émus que son ame, & sa vanité paroissoit plus contente que son cœur.

Il s'apperçut de mon trouble & de ma honte; mais loin de les respecter, il me railla de l'un & de l'autre, avec des expressions, & un ton que je lui pardonnai d'autant moins, qu'ils étoient plus

inutiles à ses plaisirs, & qu'il ne pouvoit douter à ma rougeur & à mon embarras, que je n'eusse plus besoin de consolation, que de plaisanteries. Enfin, je n'avois pas encore dû autant douter de sa tendresse, que le jour que je le rendois si sûr de la mienne ; & qu'il me devoit les témoignages les plus forts & les moins équivoques de ses sentimens pour moi.

Quelque vivement que je fusse blessée de ses procédés, je me crus obligée de renfermer une douleur qui lui auroit paru déplacée. J'avois perdu le droit de me plaindre, je le craignis du moins ; & je sentis mieux encore par cette premiere humiliation, que par mes réflexions mêmes, à quel point je venois de me dégrader.

J'aimois cependant avec trop d'ardeur, pour que ma passion & sa propre fureur (car, ma chere Lucie, il en avoit plus que d'amour) me laissassent longtems à de si tristes idées. La plus grande partie de ce jour ne s'écoula pas moins dans les plaisirs les plus vifs, que dans les craintes les plus cruelles : & je me croyois à chaque instant, ou la plus infortunée, ou la plus heureuse de toutes les femmes.

Sa fougue enfin se modéra. Impétueux dans les plaisirs auxquels il sembloit se livrer, encore plus par vanité que par goût, uniquement soutenu auprès de moi par les desirs, dans ces momens où si les sens sont tranquilles, le cœur n'en doit pas être moins occupé, je ne trouvai pas en lui cette chaleur de sentiment qui m'auroit été si nécessaire. Il m'écoutoit, sans émotion, lui dire ce que l'amour peut inspirer de plus tendre & de plus doux, & ne me répondoit que par quelques mots que l'usage a sans doute consacrés à cette sorte de situation. L'amour, je le sçais, ne peut se servir que d'expressions connues; mais combien ne sçait-il pas les varier! combien ne sçait-il pas y mettre d'ame! avec combien de finesse & de feu ne sçait-il pas peindre ses sentimens! Ah! ses talens à cet égard, ne sont bornés, que lorsqu'il l'est lui-même.

Quoique j'eusse ardemment desiré, & beaucoup plus que lui-même, de nous voir tous les jours sans témoins, mon rang, les devoirs que j'avois à remplir, la bienséance même, ne me le permettoient pas. D'un autre côté, à ne nous voir jamais que chez moi, que de jours n'aurions-nous point passés l'un

ſans l'autre ! le moyen de me priver de lui ſi ſouvent ; mais comment auſſi brâver mes domeſtiques & le public ? Pour lui, il trouvoit tout ſimple, d'abord que je bravaſſe l'un, & que je me livraſſe aux autres ſans ménagement ; & peut-être eſt-il d'uſage en France, que la décence ſoit toujours ſacrifiée au goût ; mais enfin, il parût entrer dans les raiſons de ménagement que j'avois, & n'attribua qu'à la violence de ſon amour des conſeils qui expoſoient & ma réputation & notre bonheur mutuel, puiſqu'il nous étoit à tous deux ſi intéreſſant, que les liens que nous venions de former fuſſent ſecrets. Nous convînmes de nous voir ailleurs que chez moi ; & il ſe chargea d'avoir une maiſon dans la cité, où je pourrois me rendre le ſoir, avec toutes les précautions qui pouvoient me ſauver du public, & ne mettre ſon ſecret qu'entre les mains d'un petit nombre de mes gens. Il l'eut bientôt trouvée ; & lorſqu'il m'y conduiſit, j'y trouvai, hors l'amour, toutes les choſes ſenſuelles & délicates qu'il peut faire imaginer.

Plus je jouiſſois de mon amant dans cette ſolitude, plus je ſentois ma paſſion prendre pour lui de nouvelles forces. Quoique j'euſſe toujours à lui reprocher

ce même manque de délicatesse, dont j'avois eu à me plaindre dès-la premiere fois, je le voyois vif, ardent & empressé ; quoique je ne sois pas de ces femmes qui ne jugent du cœur de leurs amans, que sur le plus ou le moins de desirs, dont ils sont suscéptibles ; ma tendresse avoit trop de besoin de s'y tromper, pour que je ne me fisse pas à cet égard bien des illusions. Dailleurs, je m'accoutumai à croire que c'étoit un malheur de son sexe & du nôtre, nous, d'avoir trop de délicatesse ; eux, de n'en avoir pas assez : & si cette idée ne me rendit pas absolument heureuse, elle me rendit au moins plus tranquille.

Il y avoit quelque tems, qu'au moyen de cette indulgence que je devois encore plus à l'amour qu'à la politique, nous vivions ensemble assez paisiblement, lorsqu'un jour il se rendit auprès de moi, avec une impression de chagrin qui me fit trembler, moins encore pour moi que pour lui. Ah ! je suis désespéré, me dit-il en entrant. Quelque excessives que soient nos précautions, avec quelque mystere que j'aie caché mon bonheur, on sçait que je vous aime, ou l'on s'en doute du moins. Halifax, Dombar, Oxford que je viens de trouver à la comédie,

médie, m'ont fait sur ma discrétion les plaisanteries les plus cruelles. Ils ne vous ont pas nommée, il est vrai; mais si l'excès de mes inquiétudes ne m'abuse pas, ils m'en ont assez dit pour me faire penser qu'ils vous soupçonnent. Comment donc se conduire pour échapper aux propos? je ne parois chez vous que comme chez une simple connoissance, que je semble même assez négliger. À peine vous approché-je chez la reine; je prends, lorsque je vous rencontre ailleurs, toutes les précautions imaginables, pour que l'on puisse penser que vous m'êtes indifférente, je ne vous y regarde qu'autant qu'il faut pour éviter le ridicule de ne pas regarder du tout un objet si bien fait pour arrêter avec tant de plaisir le yeux de tout le monde; & il me semble qu'autant que l'amour me le permet, s'il se peint dans les miens, lorsqu'ils se fixent sur vous, si je ressens une sorte d'émotion, elle ne passe pas celle que tout autre auroit comme moi.

Hélas! il avoit raison: il ne m'aimoit pas assez pour commettre des imprudences; & j'avois mille fois pensé me plaindre à lui de l'excès de sa retenue. Je commençai par gémir, ou de cette pé-

netration, ou de cette méchanceté du public. Je cherchai avec lui tous les moyens d'y échapper; & comme en effet, on ne pouvoit rien ajouter à la décence & à la circonspection, avec lesquelles nous nous conduisions dans le monde, je finis par voir avec beaucoup de douleur, qu'à moins que nous ne nous déterminassions à rompre tout commerce ensemble il ne nous restoit aucun moyen d'éviter d'être pénétrés. Il y en auroit un plus doux, répondit-il, mais il est encore si terrible, que je n'y pense qu'avec effroi, & je vous avertis d'avance, que je ne l'employerai jamais. Ce seroit de nous voir moins; & la certitude que j'ai de n'y jamais consentir, me donne seule la force de vous en parler. Non, ajouta-t-il, en se jettant à mes genoux, loin que le bonheur de vous posséder ait, par l'habitude où je suis d'en jouir, perdu de son prix à mes yeux, chaque jour j'y deviens plus sensible, à chaque moment il m'est plus nécessaire. Peut-être me suis-je trop alarmé; peut-être n'ai-je pensé que c'est vous que l'on soupçonne, que parce qu'en effet, c'est vous que j'aime. D'ailleurs, je suis dans un âge où il peut paroître extraordinaire que rien ne m'intéresse, sur-tout après avoir vécu si long-

tems chez une nation & dans une ville où l'amour semble être une occupation indispensable. Comme une passion, quand elle est aussi tendre & aussi sincere que celle que vous m'avez inspirée, ne permet de galanterie que pour celle qui l'a fait naître, & que j'aurois craint, en rendant les soins les plus légers à quelque femme que ce fût, d'alarmer un cœur aussi sensible & aussi délicat que le vôtre, j'ai peut-être trop évité de former des liaisons qui auroient pu tromper le public. Il faut souvent si peu de chose pour lui faire prendre le change ! Malheureusement, il faudroit, dans le cas où je voudrois le tromper, que la femme à laquelle je paroîtrois rendre des soins, eût de quoi les mériter ; & je me trompe fort, ajouta-t-il, en souriant, si avec cette condition indispensable pourtant, ce projet ne vous effrayeroit pas. Pourquoi, repliquai-je, en riant, faudroit-il qu'elle eût tant de quoi plaire ? n'y a-t-il pas des goûts de caprice ? Oui, répondit-il, mais on y croit avec peine.

Enfin, ma chere Lucie, cette derniere idée fut la seule à laquelle nous nous arrêtâmes, & nous nous y fixâmes si bien, que nous cherchâmes ensemble à quelle femme je lui permettrois de pa-

roître attaché. Il mettoit dans cette discussion tant d'enjouement & de liberté qu'il eût été impossible à une femme plus fine, & de moins bonne foi que moi, de ne pas croire que, mon intérêt à part, elle lui étoit absolument indifférente. Je lui nommai cependant quelques femmes qui l'obligerent à se récrier sur la barbarie que j'avois de vouloir qu'il servît de pareils monstres; & sur le ridicule dont je le couvrirois le plus inutilement du monde. Enfin, nous en nommâmes trois, qui furent Madame d'Halifax, Madame de Norfolck & Madame de Pembroock. La premiere des trois parut d'abord lui convenir, sur-tout, me dit-il, parce que mylord Halifax étoit celui qui à la comédie l'avoit persécuté le plus, qu'il n'auroit pas été fâché de s'en venger, en tâchant de faire croire au public que Madame d'Halifax avoit quelques bontés pour lui, & que d'ailleurs elle étoit d'une figure distinguée, & qui ne pouvoit que faire honneur à un homme qui lui paroîtroit attaché. Il me laissa entrevoir que Madame de Norfolck, sans compter ses agrémens, avoit de quoi le piquer par l'amour extrême qu'elle paroissoit avoir pour son mari, & qu'il seroit assez flat-

teur de parvenir à la faire changer d'opinion. Pour Madame de Pembroock, encore plus aimable que les deux premieres, elle ne me parut pas lui plaire autant : non qu'il ne convînt de tout ce qu'elle avoit de charmes ; mais elle étoit, selon lui, vaine, coquette, & remplie de milles affectations, qu'il ne pourroit jamais soutenir. Enfin, il me pria si sérieusement de vouloir bien le dispenser de cette femme-là, que je voulus absolument que ce fût à elle qu'il parût s'attacher. Après une assez longue dispute là-dessus, qu'il soutint de l'air du monde le plus vrai, il finit par se rendre à mes volontés ; & nous convînmes que dès le lendemain il feroit sa cour à Madame de Pembroock, mais beaucoup moins pour elle-même, que pour le public. C'est-à-dire, qu'à la cour, aux spectacles, par-tout enfin, où ses assiduités pourroient être remarquées, il en auroit pour elle ; mais qu'il la verroit peu ailleurs, & que, sur-tout, il ne lui diroit rien qui pût lui faire croire qu'il l'aimât. Sans compter qu'il m'auroit paru dangereux pour moi, qu'il cherchât à la seduire, c'étoit une perfidie si malhonnête que pour quelque raison que c'eût été, je n'y aurois pas consenti.

Toute néceſſaire cependant que je jugeois cette feinte, je ne puis vous dire combien difficilement je m'y prêtai. Depuis que je connoiſſois l'amour, j'avois découvert que j'étois née exceſſivement jalouſe. Je ſentois qu'il n'y avoit pas d'extrêmités auxquelles cette paſſion, pouſſée à un certain point, ne me portât, & qu'elle me feroit immoler amant, rivale, & moi-même, ſi jamais j'avois lieu de penſer qu'il n'eût plus pour moi la même tendreſſe. Trop vraie pour lui diſſimuler aucun de mes mouvemens, je lui dis combien je trouvois dangereuſe l'épreuve qu'il vouloit faire; mais il me raſſura par tant de careſſes & de ſermens; il me parut ſi tendre, qu'il ne me fut point poſſible de conſerver mes craintes dans ſes bras.

Il s'attacha donc à Madame de Pembroock; bientôt je crus, comme le public, qu'il ne s'y étoit pas attaché ſans ſuccès; & je ne le crus pas, ſans une extrême inquiétude: elle devint enfin ſi vive, que je voulus abſolument qu'il ceſſât de la voir. Il reçut d'abord avec douceur mes craintes & mes reproches: mais je lui vis bientôt cet air froid & impatienté, dont on écoute les plaintes de ce que l'on n'aime plus. Avec quel-

que ménagement que je lui exposasse mes soupçons, il ne sçavoit jamais les trouver que déraisonnables & cruels : mais quelque mal qu'il me rassurât ; & quelque sujet que j'eusse de croire qu'au moins je partageois son cœur, les mouvemens qui déchiroient le mien, me rendoient trop malheureuse pour que je ne cherchasse pas de moi-même à croire que je me trompois. Un mot un peu plus doux, un regard un peu plus tendre, quelques sermens moins froids, remettoient de la sérénité dans mon ame. Souvent aussi, elle paroissoit y regner, qu'elle étoit remplie de toute la fureur de la jalousie. Je craignois trop de le perdre, pour que je ne craignisse pas de l'offenser ; & sentir que l'on doit cacher à ce qu'on aime des mouvemens qui ne peuvent jamais prouver que de l'amour, est s'avouer à soi-même, qu'on ne se croit plus aimé.

Si cette funeste idée ne me donnoit pas plus de froideur pour lui, elle contraignoit du moins ma tendresse. Je portois dans ses bras une ame inquiéte & agitée, que ses transports ne calmoient pas toujours. Un seul mot de sa part, prononcé comme je l'aurois desiré, m'auroit rendu, & bien plus heureuse

& bien plus tranquille, que tout ce qui ne prouvoit que des desirs, que j'étois peu flattée de lui inspirer : mais il eût fallu de l'amour pour le dire ; & les sens n'ont pas besoin de lui pour s'émouvoir.

Enfin, il parut me sacrifier Madame de Pembroock ; mais l'humeur avec laquelle il me fit ce sacrifice, en me faisant penser qu'il étoit réel, m'apprit aussi à quel point il coûtoit à son cœur. Ma délicatesse n'en fut pas contente, & ne pouvoit pas l'être ; mais il m'effrayoit si cruellement, que je n'osois pas même lui montrer ceux de mes sentimens, dont il auroit dû me sçavoir le plus de gré. Je vis cependant renaître peu à peu ses empressemens. Nos rendez-vous, qui pendant deux mois avoient cessé d'être aussi fréquens, le redevinrent, & furent plus animés ; si je ne le trouvai pas comme j'avois toujours, & inutilement desiré qu'il fût, je le revis du moins tel qu'il étoit avant cette funeste aventure. Madame de Pembroock & lui cependant me paroissoient brouillés si sérieusement, & gardoient même si peu de mesures l'un avec l'autre, que je ne pus me dispenser de l'interroger sur une rupture qui paroissoit si peu mo-

tivée. C'eſt vous, me répondit-il, qui en êtes cauſe. Moi ! lui dis-je avec ſurpriſe ; mais apparemment vous ne m'avez pas nommée à Madame de Pembroock ? Je ne vois pas non plus, repliqua-t-il, à propos de quoi je l'aurois fait. Je vais, au reſte, vous apprendre bien des choſes, que je ne vous ai cachées que parce qu'elles n'auroient fait que redoubler vos alarmes. Sans avoir dit à Madame de Pembroock que je l'aimois, elle a voulu le croire, ſur les ſoins que nôtre projet me condamnoit à lui rendre. Non-ſeulement elle a daigné m'apprendre par ſes regards qu'elle n'en étoit pas ingrate ; mais encore elle m'a, avec toute l'humanité poſſible, encouragé à un aveu que je lui faiſois attendre plus long-tems qu'elle ne l'avoit cru. J'ai imaginé que je ne devois point paroître l'entendre : elle s'étoit malheureuſement un peu avancée ; & lorſque de peur qu'elle ne s'avançât davantage, j'ai jugé à propos de me renfermer dans toute l'indifférence que j'avois pour elle, il lui a plu de le trouver mauvais. Furieuſe de s'être mépriſe à ce point-là, elle m'a traité avec un mépris qui m'a choqué : elle m'a donné des ridicules, je les lui ai rendus. Elle ne croyoit pas

vraisemblablement que j'oserois prendre cette liberté ; car, à ce que l'on m'a dit, elle en a été tout-à fait supprise ; & sans avoir jamais été ni amans, ni amis, nous voilà (graces au beau choix que vous m'avez fait faire en sa personne) les deux personnes de la cour les plus, & le plus irréconciliablement brouillées.

Avec quelque détachement qu'il me parlât, & de Madame de Pembroock, & de sa rupture avec elle, je l'avois vu lui rendre des soins trop vifs & trop suivis ; j'avois saisi entre eux des regards trop marqués ; & leur brouillerie lui avoit donné trop d'humeur, pour que j'eusse pu penser qu'elle l'eût intéressé aussi peu qu'il me le disoit. Si je n'avois pas de quoi le croire absolument coupable, il me paroissoit difficile qu'au moins il ne l'eût pas été d'intention ; & si je n'osai pas lui en faire des reproches, je pris sur sa tendresse des inquietudes qui rendirent la mienne très-malheureuse. Je sentis pour la premiere fois que je m'étois bien légérement engagée ; mais je l'étois, & je me déterminai à tout souffrir, plutôt que de lui donner, par mes plaintes, un prétexte pour rompre une union que je regardois comme indissoluble, mais qui pouvoit bien n'avoir pas

à ses yeux le même caractere. Il faut souvent moins que de l'amour pour former des laisons ; mais il faut toujours de la probité pour respecter les sermens.

Quoique je n'eusse pas de quoi le soupçonner de vouloir manquer aux siens, il ne me paroissoit pas avoir la même impatience que moi, de voir arriver l'instant auquel nous pourrions nous unir aux yeux du public. Cette cousine qui mettoit un obstacle si puissant à notre mariage, étoit toujours, me disoit-il, dans le même état de langueur ; & c'étoit, à ce qu'il me sembloit, avec une résignation que l'amour ne donne pas, qu'il se soumettoit à ces mêmes retardemens qui me désespéroient.

Je commencois alors à le connoître, & à être en conséquence la personne la plus malheureuse, peut-être, qui existât. Mais à qui me plaindre d'infortunes que je ne devois qu'à moi-même, s'il est vrai cependant que je dusse m'accuser d'une chose qui avoit si peu dépendu de moi? Etoit-ce le barbare qui les causoit, que je devois conjurer de rendre plus de justice à mon sentiment, lui qui ne répondoit jamais aux tendres reproches que l'excès de ma douleur m'arrachoit quelquefois, que par le silence le plus

dédaigneux, la plus affreuse sécheresse; ou par des emportemens des sens qui, en me prouvant à quel point il se trompoit sur mon ame, me blessoient encore plus que tout le reste. Que m'importoit d'ailleurs que je lui inspirasse encore des desirs, quand je ne lui inspirois plus d'amour? pouvois-je regarder comme un triomphe, ou simplement comme une compensation ce qui ne pouvoit être pour moi que la plus cruelle des insultes! combien d'illusions nécessaires au bonheur de ma vie s'étoient dissipées! Cet air simple, doux & modeste, qui, de tous ses agrémens, étoit celui qui m'avoit frappé le plus, parce qu'il avoit semblé me promettre plus de sensibilité & de reconnoissance de sa part, cachoit l'ame la plus fourbe, la plus impénétrable au sentiment, un esprit faux, & la vanité du monde la plus puérile, & en même tems la plus dangereuse. Exercé depuis long-tems dans l'art aussi cruel que honteux de séduire & de tromper, & dont sans doute il s'étoit fait en France une étude particuliere, il ne vouloit que plaire, & ne sçavoit pas aimer. J'ai même tout sujet de penser qu'il n'auroit regardé une passion que comme un ridicule, à moins cependant qu'elle n'eût

eu pour objet quelqu'une de ces malheureuses, pour lesquelles on ne peut, sans se flétrir, avouer le goût même le plus léger. Plein d'airs & de fatuité, jamais cet infortuné, car je l'en plains, ma chere Lucie, n'a connu le plaisir d'inspirer des sentimens, que pour en triompher avec la derniere indécence, & livrer au public, avec la plus grande barbarie, la femme assez à plaindre pour lui avoir abandonné son cœur!

Que les François sont à plaindre, si, comme on le dit ici, les vices de ce cruel ne sont chez eux que des graces; & si pour satisfaire leur vanité, ils ont renoncé au plaisir si flatteur & si doux, d'aimer, de rendre heureux ce qu'on aime, & de l'être soi-même par lui!

Quelque empire que je tâchasse de prendre sur mes sentimens, & avec quelque soin que je ménageâsse le cœur d'un homme que j'adorois, à qui je ne pouvois, ni ne devois ôter le mien; mais à qui, en même tems, je croyois sentir que je n'étois plus chere, il étoit impossible qu'une passion tout à la fois si vive & si malheureuse, me permît toujours toute la modération que je m'imposois. Toute sûre que j'étois, que plus je chercherois à percer la profondeur de

ſon ame, moins j'aurois lieu d'être contente de ſes ſentimens, je ne pouvois cependant m'empêcher de m'inquiéter: & quoique ce fût toujours avec cette ſoumiſſion, qui eſt néceſſairement le partage de l'amour, ſur-tout quand il eſt malheureux, que je lui demandois des éclairciſſemens, il me répondoit avec tant de hauteur, ſi peu d'intérêt, & même de pitié, qu'il ne m'étois pas poſſible de douter de ſon indifférence, & de ne pas aller ſur les plaintes plus loin que je n'aurois voulu. Le cruel! combien la plus légere proteſtation de ſa tendreſſe ne lui coûtoit-elle pas! avec quelle froideur il me diſoit que j'étois belle! Comment pouvoit-il imaginer que ce qu'il me diſoit me tînt lieu de ce qu'il ne ſentoit plus! Et ne penſez pas, ma chere Lucie, que mes craintes ne fuſſent fondées que ſur cette inquiétude de n'avoir pas aſſez de quoi plaire, dont la paſſion la plus heureuſe n'eſt jamais exempte. L'amour-propre, il eſt vrai, ne peut ſubſiſter avec l'amour; l'un ne nous exagere jamais autant à nos propres yeux nos avantages naturels, que l'autre ne nous les affoiblit; mais quelque vives que ſoient les alarmes que nous devons à un ſentiment trop tendre, elles ſont

trop contraires à notre bonheur, & peut-être aussi coûtent trop à la nature, pour que l'objet aimé, pour nous les faire perdre, ait besoin de grands efforts. Quand entre amans, de pareilles discussions ne produisent que des querelles, il faut nécessairement que l'amour ne soit pas égal entre eux.

D'ailleurs, l'aventure de Madame de Pembroock m'avoit involontairement laissé des soupçons que je ne combattois pas toujours avec autant de succès que je l'aurois desiré; & en effet, quand j'aurois au moins encore de quoi en former, la conduite de mylord Durham étoit plus propre à nourrir mes inquiétudes qu'à les dissiper. Je lui voyois presque toujours avec moi cette sorte de tiédeur que le cœur sent mieux que l'esprit ne pourroit la définir, & qui annonce & précéde toujours l'inconstance, si elle-même n'est pas une cessation de sentiment que l'on n'ose pas encore s'avouer. Il ne me trouvoit jamais bien, que comme je n'étois pas. S'il desiroit un jour que je me misse en négligé, je n'étois payée de mon obéissance que par les reproches qu'il me faisoit de ne plus chercher à lui plaire. Donnois-je dans la parure? Je devois trop sçavoir, me disoit-il, com-

bien peu j'en avois besoin avec lui, pour que ce fût pour lui seul que je prenois tant de peine. Ces tête-à-tête, si délicieux pour mon cœur, malgré tout ce dont il l'y laissoit manquer, n'étoient plus remplis de son côté que par le silence qui ne dit que trop que l'on ne sent plus rien, ou par ces propos indifférens qui le disent bien mieux encore. Jaloux sans sentiment & sans objet, & uniquement pour jouer un rôle auprès de moi, le peu que je lui inspirois ne me sauvoit d'aucune des injustices dont l'amour est si souvent coupable. Hélas! quelque raison qu'il eût de ne pas douter de mon cœur, que je lui aurois facilement pardonné des craintes qui ne m'auroient prouvé que celle qu'il auroit eue de me perdre; elles n'offensent jamais que celui qui n'aime plus.

Lasse enfin du perpétuel tourment qu'il me faisoit éprouver, mais n'en aimant pas moins, je crus, en frémissant, devoir essayer ce que l'absence feroit sur son cœur. L'habitude de le voir ne servoit qu'à enflammer le mien; mais je n'en ignorois pas davantage, qu'il y a bien peu d'amans sur lesquels elle ne produise pas un effet contraire; & quelque honneur que ma funeste passion me forçât

quelquefois de faire à mylord Durham, je ne sçavois que trop qu'à cet égard il ne pensoit, ni ne sentoit comme moi. Je craignois moins le pouvoir de l'absence; elle n'est dangereuse que quand elle est longue; & je ne voulois m'éloigner de lui qu'assez de tems pour lui faire desirer des plaisirs qui n'étant jamais ni interrompus, ni contraints, devoient nécessairement perdre beaucoup de leur prix aux yeux d'un homme qui, de l'amour, ne connoissoit que ce qu'il a de moins doux.

Qu'on se dit quelquefois, quand on aime, de cruelles vérités! que c'est inutilement qu'on se les dit! & qu'il seroit affreux, en effet, quand on ne se trompe point, de ne pouvoir jamais se persuader qu'on se trompe! combien de fois, un seul regard, non aussi tendre que je l'aurois desiré, mais seulement un peu plus doux que ceux qu'ordinairement il m'accordoit, a-t-il anéanti toutes les preuves que j'avois de son indifférence! Que je connoissois peu l'état de son cœur, lorsque je pensois qu'il m'étoit encore possible de le ramener.

Une scene fort tendre de ma part, très-dure de la sienne, & qui n'eut d'autres motifs que l'éternel silence qu'il gardoit

ſur les engagemens qu'il avoit pris avec moi, & l'impatience qu'il éprouvoit, quand je voulois les lui rappeller, me détermina enfin à aller paſſer quelque tems à la campagne chez Madame de Buchingham, où j'étois attendue. Nous nous ſéparâmes aſſez mal. Il étoit ennuyé de mes plaintes; j'étois revoltée de ſon indifférence & du peu de ſoin qu'il prenoit de me raſſurer. Je n'ignorois point qu'en pareil cas, l'amour aime mieux dire mille choſes inutiles, que d'en omettre une néceſſaire : & ſon ſilence fit ſur moi toute l'impreſſion qu'il deſiroit ſans doute. Il fut quelque tems ſans m'écrire. Hélas! j'avois bien aſſez de la douleur que ſon abſence me cauſoit, ſans qu'il m'exposât à celle qu'un oubli ſi peu mérité devoit me donner. Eh! dans quelle circonſtance encore m'en accabloit-il! ah! qu'il faiſoit peu de cas de mon cœur, & qu'en même tems il falloit qu'il m'eſtimât peu pour oſer me traiter avec tant de légéreté! Je ſentis ſi vivement cette derniere injuſtice, que je crus que je ne lui pardonnerois jamais. Il m'écrivit enfin; & quoiqu'il ne daignât pas chercher à excuſer ſon procédé, & que je ne puſſe me cacher qu'il n'y avoit dans ſa lettre que de la galanterie, je ne me trouvai

plus que de l'amour & de l'indulgence.

Cependant elle me fit trembler. Loin de me guérir par l'affectation de gaieté qui regnoit dans cette lettre, je n'en sentis que plus vivement, & la douleur de ne le voir pas, & la nécessité de le revoir. Tout me devint odieux dans un lieu où il n'étoit pas; & je retournai à Londres avec autant d'empressement que si j'eusse cru mon retour aussi nécessaire à sa félicité qu'il l'étoit à la mienne.

Je lui avois mandé que je descendrois à la maison dans laquelle nous nous voyions; & je vous avoue que je ne doutois pas qu'il ne m'y attendît! hélas! Lucie, je ne l'y trouvai pas. Que j'aurois été heureuse, si une si cruelle preuve d'indifférence n'eût fait souffrir que ma vanité! mais on n'en a pas quand on aime. Il parut, je ne vis plus que lui: mon cœur vola au devant de ses excuses, s'exagéra les siennes, lui en prêta même de plus solides que celles qu'il m'alléguoit. Je ne consultai enfin que le besoin que j'avois d'être aimée; & c'est vous dire assez, qu'il me retrouva plus tendre encore que je ne croyois l'être.

Six mois & plus s'étoient écoulés depuis l'instant funeste qui m'avoit mise dans ses bras, lorsqu'un jour la reine me

fit passer dans son cabinet, où elle avoit, disoit-elle, à me parler de choses fort importantes. Quoique vous soyez encore bien jeune, me dit-elle, le tems où le feu roi exerca sur moi une si grande tyrannie, n'est pas encore assez éloigné pour que vous ignoriez à quel point j'ai été malheureuse sous son regne. Dans ces temps critiques où personne n'osoit se déclarer pour moi, j'ai trouvé dans le pere du lord Durham un ami qui, pour me donner des preuves de son attachement, ne craignit pas la colere de Guillaume. Quelque grands qu'aient été ses services, je n'ai point pensé là-dessus en souveraine, j'ai cru avoir de quoi l'en récompenser; & quelque chose que j'aie pu faire pour lui, je ne me crois pas encore quitte. Vous n'aurez pas de peine à penser que, dans cette disposition d'esprit, c'est toujours avec un plaisir extrême que je saisis les occasions de lui être utile. Il s'en présente une aujourd'hui, qu'il me presse avec une ardeur extrême de vouloir bien ne pas laisser échapper. Je vous le répete encore, son bonheur m'est cher; & je crois aujourd'hui pouvoir d'autant plus ce qu'il desire, qu'il dépend plus de vous. En un mot, duchesse, il vous demande pour son fils.

Pour lui ! Madame, m'écriai-je. Oui, continua la reine en souriant ; & si mes remarques sont justes, je ne crois pas vous déplaire en vous faisant cette proposition. Ne craignez pas, au reste, que je veuille vous faire descendre de votre rang. Le titre de feu votre mari est éteint par sa mort ; & je le donne au lord Durham en vous épousant.

Vous comprenez aisément, ma chere Lucie, à quel point cette proposition m'étonna. Il me paroissoit également extraordinaire, ou que la cousine du lord Durham fût morte, & que ce ne fût pas de sa bouche que je l'apprisse, ou que si elle vivoit encore, une union que l'on avoit jusques-là jugée si nécessaire, cessât de le paroître. Mais, Madame, dis-je à la reine, sa cousine est donc morte, car je sçais, à n'en pouvoir pas douter, qu'on la lui destinoit ? La reine fort étonnée à son tour de cette question, me répondit qu'elle ne m'entendoit pas. Alors sans lui dire de qui je tenois ce que je croyois sçavoir à cet égard, je lui racontai ce que le lord Durham m'avoit dit. On vous a infailliblement trompée, duchesse, répondit la reine. Le lord Durham avoit, il est vrai, une tante qui vient de mourir en Hollande ; mais loin

d'avoir eu une fille à destiner à son neveu, elle n'a même jamais été mariée; & vous pouvez m'en croire.

Les dernieres paroles de la reine, qui m'apprenoient combien cruellement j'avois été abusée, me causerent une si étrange révolution, que je tombai évanouie à ses pieds. Lorsque je revins de cette foiblesse qui fut très-longue, je suppliai la reine de permettre que je me fisse transporter chez moi. Il ne fut pas difficile de juger qu'elle n'attribuoit mon accident qu'à la conversation que je venois d'avoir avec elle, & qu'elle avoit une curiosité extrême de sçavoir qu'elle en pouvoit être la cause; mais elle ne crut pas ce moment propre à satisfaire la sienne, & elle me congédia avec des marques d'intérêt & de bonté qui me seront toujours cheres.

Grand Dieu! ma chere Lucie, eh! comment vous peindrois-je l'état affreux où me mit la scélératesse de ce perfide! avec quelle indignité il avoit abusé de ma bonne foi! quelle audace dans le mensonge! quel sang-froid dans la trahison! & quel supplice de trouver tant d'horreurs dans ce que l'on a assez estimé, pour ne pas craindre avec lui une union éternelle! Quelque affreuse que

pût m'être sa présence, après le coup horrible dont il venoit de me frapper, tout convaincu qu'il devoit être par le témoignage de la reine, de m'avoir trompée avec une perfidie qui avoit peu d'exemple, mon lâche cœur s'obstinoit encore à le défendre; & presque sûre que j'allois le voir pour la derniere fois, je voulus cependant le revoir encore. Mais je sentois que j'avois besoin de me hâter. La fievre la plus ardente avoit succédé à mon évanouissement, & je desirois de trouver la mort ou la vie, dans l'explication que je voulois avoir avec lui.

Il vint enfin, Lucie; mais avec quelle dureté ne me vit-il pas dans l'état affreux où lui seul m'avoit réduite! L'indifférence, toute froide qu'elle est, peut-elle être aussi cruelle! avec quelle air d'humeur & de férocité il approcha de mon lit, & combien peu il s'intéressoit à une vie qui n'étoit malheureuse que par lui, & pour laquelle tout Londres, peut-être, hors ce barbare seul, formoit en cet instant des vœux!

Eh bien, mylord, lui dis-je, en versant un torrent de larmes, il est donc vrai que vous m'avez trompée, que vous ne m'avez jamais aimée, & que je n'ai été

pour vous que l'objet d'un caprice.... Madame, interrompit-il, avec la plus insultante froideur, je connois mes torts; il est en conséquence inutile que vous vous donniez la peine de me les rappeller. Le même principe qui m'a donné la force de vous manquer, me donneroit celle de soutenir vos reproches & les rendroit inutiles. D'ailleurs, votre état actuel ne doit pas vous permettre une discussion que ma sincérité, peut-être, rendroit trop cruelle; & dont, sans être coupable de rien, que d'être trop vrai, je pourrois rendre la fin funeste. Ah! barbare, m'écriai-je, après t'avoir perdu, je ne redoute que de vivre. Les malheurs & la honte de ma vie ont commencé du jour à jamais affreux qui t'a offert à ma vue. Acheve ton ouvrage, acheve de déchirer un cœur où tu n'as jamais voulu regner que pour lui faire connoître tout ce qu'une passion malheureuse peut faire éprouver de tourmens. Tu crains encore moins le crime que je ne crains la mort. Montre-toi donc dans toute ton horreur. Aussi bien feroit-ce en vain que tu voudrois me la déguiser. Cette vérité même, dont tu te pares si cruellement à mes yeux, je ne la dois qu'à ton inhumanité. Considere

dere quel moment tu choisis pour la mettre en usage ; & félicite-toi, si tu le veux, d'une vertu que tu ne daignerois pas affecter, si tu n'étois pas sûr qu'elle me coûtera la vie. Tu ne l'eus pas le jour exécrable où tu me trompas par le plus perfide des sermens, où tu m'abusas par les plus odieux mensonges, où tu ne parvins à me voir dans tes bras que par la plus horrible scélératesse dont le cœur le plus lâche & le plus bas pourroit être capable ! Eh ! Madame, me dit il, ne peut-on donc s'unir à ce que l'on trouve aimable sans l'épouser ? est-ce ma faute, si je me sens une répugnance si invincible pour cette même chaîne, sans laquelle vous vous refusez à ma tendresse, que quelque respect que j'aie pour la reine, quelque reconnoissance que je lui doive, je viens de l'assurer que rien ne m'y soumettra jamais ? Je vous entends, lui dis-je en pâlissant, & vous venez de refuser ma main ?

Il ne me répondit rien ; & la certitude d'un malheur, dont, malgré toutes les apparences, je cherchois encore à douter, acheva de m'accabler. Je crus que j'allois mourir ; mais mon amour tout abusé qu'il étoit, triomphant encore de ma raison & des justes sujets

que j'avois de l'abhorrer, je voulus que mon dernier regard fût pour lui. Adieu, lui dis-je d'une voix éteinte, en lui tendant la main, souvenez-vous quelquefois d'une infortunée qui ne vouloit vivre que pour vous, & qui meurt en vous adorant.

Je perdis connoissance en achevant ces paroles; & quand j'eus le malheur de me voir rappellée à la vie par les cruels secours qu'on me donna, je ne trouvai plus auprès de moi que le comte de Dorset, qui étoit dans un état presque aussi digne de pitié que le mien, & les médecins de la reine qu'il m'avoit amenés. Eh! quoi! dis-je, je vis encore! Ah! continuai-je, en le cherchant des yeux! où est-il! Ah! Dorset, rendez-le moi! Ah! femme trop infortunée, me dit le comte, en faisant signe aux médecins de s'éloigner, femme si peu faite pour de si grands malheurs, se peut-il que l'amour vous parle encore pour le plus vil des humains! hélas! si vous sçaviez à quel point il est indigne de celui qu'il vous a inspiré! Ah! comte, repondis-je, je sçais tout, mais je veux mourir à ses yeux; je veux en finissant une vie si malheureuse, qu'il soit le dernier objet qui s'offre à mes regards!

Le comte n'eût, ni la peine, ni le tems de combattre un desir si déraisonnable & si dangereux pour moi. Le délire me prit. Je fus six semaines dans l'état le plus terrible & sans aucune connoissance. Lorsque je l'avois perdue, le comte de Dorset étoit la seule personne que mes yeux pussent discerner ; & il fut aussi la premiere qu'ils reconnurent. Ce généreux ami qui avoit lui-même l'ame pénétrée d'une douleur secréte, dont je n'ai pu jusques ici lui arracher le sujet, ne m'avoit pas abandonnée, & je ne puis vous dire, ma chere Lucie, tout ce que je dus à ses soins. Lorsque ma convalescence fut décidée, & que ma foiblesse fut moins grande, le comte voulut bien s'appercevoir du desir que j'avois de parler de mes malheurs & du fatal objet qui les avoit causés. Nous avions tous deux jusques-là gardé sur lui le silence le plus profond, lui, dans la crainte qu'un pareil entretien ne me jettât dans une réchûte dangereuse, moi, dans la peur qu'une curiosité qui annonçoit encore de l'intérêt, ne lui parût une bassesse, que toute son indulgence ne voudroit peut-être pas me pardonner. Mais j'avois affaire, heureusement pour moi,

à une ame ſenſible, & celles-là ſeules ſçavent excuſer l'amour.

Que j'étois honteuſe d'aimer, & que cependant j'aimois encore ! qu'il m'étoit en même tems douloureux & néceſſaire de parler de ce cruel ſentiment, qui rempliſſoit encore toute mon ame, & que rien n'en avoit pu bannir ! Le comte m'apprit donc que c'étoit lui qui, en arrivant chez moi le jour de mon malheur, avoit forcé le lord Durham à en ſortir, parce qu'il ne lui avoit pas trouvé ſur mon état l'attendriſſement qu'il méritoit ſi bien. Que je ne venois que de quitter la reine qui étoit encore toute émue de l'accident cruel, dans lequel j'étois tombée à ſes yeux, que ce traître qu'elle avoit mandé étoit arrivé. Il ajouta que quand elle lui avoit propoſé de m'épouſer, il avoit témoigné pour cette union une répugnance invincible; mais qu'en même tems, il n'avoit pas craint d'apprendre à la reine tous les ſentimens que j'avois pour lui, & peut-être les bontés dont je l'avois comblé. Que la reine ne lui avoit fait part à lui, comte de Dorſet, que du refus qu'il avoit fait de m'épouſer; mais qu'à l'indignation de cette princeſſe & à la défenſe qu'elle

avoit fait faire au lord Durham de paroître à la cour, il falloit qu'elle eût trouvé bien de l'improbité dans sa conduite, & plus que de l'inconsidération dans ses discours.

Je suis, Madame, ajouta-le comte, désespéré de vous dire, & je crois devoir vous dire pourtant, qu'il n'étoit pas possible que vous trouvassiez dans toute l'Angleterre un homme moins digne de vous que celui-là. C'est sans doute le plus grand des malheurs de s'être donné à quelqu'un, à qui l'on croyoit des vertus, & que l'on ne trouve que méprisable; mais on ne peut que partager sa honte, & l'on ne mérite plus de pitié, lorsqu'après l'avoir connu, l'on persiste dans des sentimens que l'aveuglement où l'on étoit, pouvoit seul rendre excusables. Je vous dis, Madame, ajouta-le comte, de bien dures vérités, mais vous en avez besoin; mon amitié me les dicte, & ne pourroit en effet vous les épargner, sans vous trahir.

Il ne fut pas bien difficile à mylord Dorset de me faire convenir de la vérité de tout ce qu'il me disoit; & plût au ciel qu'il eut pu convaincre mon

cœur aussi aisément que ma raison ! mais que les lumieres qui éclairent l'une frappent rarement l'autre, & qu'il en coûte pour y détruire une passion dont on faisoit son bonheur, & dont on croyoit n'avoir jamais à rougir ! Le comte connoissoit trop la force de la mienne par l'état où elle m'avoit réduite, & par tous les détails que je n'avois pas craint de faire à un homme si vertueux, pour croire que je fusse, dans la situation où il m'auroit desiré, & que j'y fusse même de long-tems.

A mesure que je reprenois mes forces & l'usage de penser, je ne vis pas sans horreur tout ce dont me privoit le funeste égarement dans lequel j'étois tombée ; & je ne doutai pas qu'au moins il ne me coutât ma réputation. J'étois trop peu faite pour le mépris, pour ne le pas craindre ; & je sentis beaucoup plus vivement le malheur de n'être plus estimée que la perte de mon amant. Quoique le comte de Dorset me ménageât avec la plus scrupuleuse attention sur une chose à laquelle il me voyoit si sensible, je jugeois aisément par ses discours, que le perfide Durham ne m'avoit pas ménagée dans les siens, & que personne n'ignoroit ni ma malheureuse

foiblesse, ni à quel excès je l'avois poussée. Je ne pus me résoudre à rester plus long tems dans une ville où, selon toutes les apparences, j'étois encore moins plainte que méprisée, & où je serois exposée au malheur presque aussi terrible de rencontrer le traître, auquel j'en devois de si grands. Quelque ardemment que j'eusse jusques-là desiré la fin d'une vie aussi infortunée que la mienne, la nécessité de vivre ne m'avoit pas encore paru aussi cruelle que je la trouvois à mesure que je revenois à la vie. Née vive & impétueuse, comptant la mort pour rien, la honte pour tout, j'aurois infailliblement attenté à mes jours, si le comte de Dorset, qui par le noir affreux où j'étois tombée, & mon désespoir trop violent pour ne point percer malgré moi-même, jugeant de mes intentions, ne m'eût sauvée mille fois de ma propre fureur, & enfin ne l'eût calmée. Lorsqu'il fut sûr de n'avoir plus à la craindre, il approuva le projet que j'avois formé, d'aller quelque tems dans une de mes terres, achever de rétablir ma santé, & laisser à ma cruelle aventure le tems de vieillir assez dans le public, pour qu'on n'en fût plus occupé. Mais quand j'aurois pu me flatter qu'on en perdroit

absolument le souvenir, il auroit suffi de celui que j'en conservois, pour me rendre odieux un séjour où je ne pouvois pas me cacher. Je partis donc aussitôt que je le pus pour la province de Lincoln, où j'ai mes plus belles terres, après avoir secrétement pris congé de la reine, qui me combla de bontés, & avec la parole du comte de Dorset, qu'il y viendroit passer tout le tems dont ses emplois, & peut-être avoit-il ajouté en soupirant l'état funeste de son cœur, pourroient le laisser disposer.

Pendant trois mois que j'ai passé en Lincoln-shire, dans la plus affreuse tristesse, le comte, qui étoit le seul qui se fût intéressé véritablement à mon malheur & à mon état, a été le seul que j'aie voulu voir. Enfin, l'on a cru que la solitude dans laquelle je m'obstinois à vivre, perpétuoit ma langueur, & pourroit la rendre incurable. Les médecins m'ont ordonné les eaux de Bristol, & le comte m'a conseillé de voyager, jusques à ce que la dissipation eût banni de mon esprit un souvenir affreux dont rien n'a encore pu me distraire. J'ai, depuis que je suis ici, écrit à la reine, pour obtenir d'elle la permission de quitter l'Angleterre; & j'attends mylord

Dorſet qui veut m'apporter cette permiſſion, & me dire adieu. Mais, ma chere Lucie, quelque étendue que ſoit la confiance que j'ai en lui, & que je lui dois, je n'ai pu me déterminer à lui apprendre le deſſein où je ſuis de quitter ce royaume, & de n'y pas rentrer tant que ce perfide, auquel je dois le mépris, que ſans doute on y a conçu pour moi, y reſpirera. Le malheur que j'ai eu aujourd'hui de le rencontrer, & l'affreuſe impreſſion que m'a faite ſa préſence, achevant de me confirmer dans ma réſolution. Le comte de Dorſet voudroit la combattre; & comme il la combattroit vainement, il eſt inutile que je lui donne cette peine. Quoi ! Madame, s'écria Lucie, vous avez eu le malheur de rencontrer ce monſtre ? Oui, lui dit la ducheſſe, à peine étois-je entrée dans la ſalle d'aſſemblée, que j'y ai vu entrer, & Madame de Pembrook avec laquelle il s'eſt raccomodé, ſans doute, & ce perfide Cheſter...... Le lord Cheſter ! Madame ! interrompit Lucie toute tremblante, quoi ! ſeroit-il le même... Oui, reprit Madame de Suffolck, depuis la mort de ſon pere il en a pris le titre; mais quelle terreur vous a ſaiſie à ce nom ſi funeſte & ſi digne

de mépris ? auriez-vous le malheur de le connoître ? Oui, Madame, repliqua Lucie, l'obſcurité de mon état n'a pu me dérober à ſes regards ; & toute mon averſion pour lui n'a pu me garantir de ſes perſécutions Déſeſpérant d'y échapper dans Londres, & craignant tout de la perverſité de ſes mœurs, je me ſuis ſauvée ici, où, peut-être, il vient me pourſuivre encore, & où la certitude qu'il y eſt, me donne les plus vives alarmes. C'étoit pour l'éviter que je me tenois ſi ſoigneuſement renfermée. Ah ! Madame, ajouta-t-elle avec tranſport, pourquoi ce lâche ſuborneur ne s'eſt-il pas montré à vos yeux avec les mêmes vices qu'il n'a pas craint de produire aux miens ! Que votre cœur ſeroit actuellement tranquille ! que ç'auroit été vainement qu'il auroit cherché à en troubler la paix ! & que je ſuis heureuſe, peut-être, qu'il m'ait eſtimée aſſez peu, pour ne pas prendre la peine de me montrer des vertus ! L'état où vous voyez que ſa préſence m'a miſe, & la crainte qu'il ne bravât la mienne avec la même inhumanité que je l'ai vu, moi preſque expirante, braver ma douleur, doit vous répondre, repartit Madame de Suffolck, du

ſoin que je prendrai de l'éviter. Le traître! ſi vous aviez vu, ma chere Lucie, avec quelle impudence il m'a regardée; l'air inſultant & railleur qu'il a mis dans la révérence qu'il a été forcé de me faire! le barbare plaiſir avec lequel il me ſacrifioit à Madame de Pembroock.... Grand Dieu! ſe peut-il que des êtres faits pour déshonorer la nature, jouiſſent de tant d'impunité! ſe peut-il qu'il exiſte encore, & que je ne puiſſe éteindre dans ſon ſang le ſouvenir affreux de l'avoir aimé, & y laver la honte dont il m'a couverte! Que je le hais! Lucie! eh! qu'il eſt bien vrai que c'eſt un horrible ſupplice que la préſence de ce qu'on a tendrement aimé, quand on ne lui doit plus que le plus profond mépris! Enfin, je vais donc le quitter pour jamais! ah! quel ſera mon bonheur, s'il eſt poſſible que j'oublie un homme qui m'a été ſi cher, & que je ne puis plus voir qu'avec une horreur inexprimable! Mais s'il eſt vrai que je puiſſe parvenir à le bannir de mon cœur, puiſſé-je ne pas oublier de même les égaremens honteux dans leſquels ma foibleſſe m'a plongée, & au haſard, peut-être, de faire des injuſtices, croire toujours qu'il n'y a pas

un homme qui soit digne d'inspirer le plus léger sentiment, & capable de connoître & de récompenser une passion vertueuse !

Je vous ai enfin raconté toutes mes erreurs, ma chere Lucie, continua la duchesse.... Dites plutôt, Madame, vos infortunes, interrompit Lucie. Qu'avez-vous en effet à vous reprocher ? seroit-ce d'être trop sensible & trop tendre ; cette disposition de votre ame auroit sans doute fait votre bonheur, si vous aviez trouvé un cœur digne de remplir le vôtre. Vous avez donc été malheureuse : mais vous n'avez pas été criminelle. Eh ! quelles ressources n'a-t'on point dans des adversités aussi cruelles, lorsque l'on peut encore s'estimer ! la raison console de l'inconstance, mais rien ne console de s'être rendu méprisable ! Hélas ! ma chere Lucie, dit Madame de Suffolck, c'est ce malheur qui n'en est un que pour qui le craint ; & quand on le redoute, on ne le mérite jamais. C'est même ce qui fait que toute désespérée que je suis de l'éclat affreux que ma funeste aventure avec le perfide comte de Chester, a fait dans Londres, & peut-être dans toute l'Angleterre, je ne me sens point hu-

milié devant moi-même ; j'aimois, j'étois sûre d'aimer pour le reste de ma vie si on l'avoit voulu. Incapable de trahir mes sermens ; à quelque point que j'en eusse été la victime, je ne me suis rendue qu'à ceux d'un homme, de qui je n'en aurois jamais reçu, si j'avois cru qu'il pût les violer. Cependant, ô ma chere Lucie ! telle est la méchanceté des hommes que mon malheur me perd, & que le traître de qui j'ai essuyé les plus lâches perfidies n'est pas déshonoré. Hélas ! faut-il vous l'avouer ? je n'ai pu le revoir sans sentir réveiller dans mon cœur ces cruels sentimens qui font l'opprobre de mes jours. Un seul instant de sa fatale présence me les a tous rendus ; & la honte que je me fais d'une foiblesse si inexcusable ajoute à mon supplice & ne me rend pas à ma raison. Que sçais-je, Lucie, jusques où ce malheureux amour que je me reproche si vainement m'auroit emportée, si l'état où m'a mise sa rencontre inopinée, m'avoit laissé assez de force pour me livrer aux mouvemens de mon cœur... Ah ! pouvois-je espérer d'attendrir cet ingrat ! Pouvois-je même le desirer ! & cependant.... Fuyons, ma chere Lucie, n'exposons pas du moins

au mépris une passion si infortunée, & qui, à quelque point qu'elle le soit, nourrit encore des desirs si honteux. L'attendrir! lui! ah! pourrai-je jamais me pardonner d'en avoir conçu l'idée.

A quelque point que Madame de Suffolck se reprochât le désordre de son ame, Lucie auroit tout redouté d'un sentiment que ses malheurs avoient plus aigri que détruit, si heureusement le comte de Dorset ne fût arrivé le lendemain; elle sçavoit à quel point la duchesse craignoit de s'avilir aux yeux de cet ami; & elle espéra tout, & de cette crainte & des conseils qu'il lui donneroit.

Eh quoi! Madame, lui dit le comte en l'abordant, & en voyant encore sur son visage des traces des larmes qu'elle avoit répandues toute la nuit, est-ce là l'état dans lequel je devois vous retrouver, & n'offrirez-vous jamais à mon amitié que le spectacle d'une douleur qui la désespere, & qui, j'ose vous le dire, vous dégrade si cruellement! Ah! comte, s'écria-t-elle, il est ici! & il est avec Madame de Pembroock! Eh! Madame, que vous importe, repliqua-t-il, & que pouvez-vous avoir encore à démêler avec son

cœur? Se peut-il qu'un être si méprisable vous occupe encore si fortement, & ne rougissez-vous pas de conserver tant de tendresse pour quelqu'un, que votre haine même honoreroit trop, si vous pouviez, sans lui substituer un si cruel sentiment, bannir de votre ame ceux qui la déchirent. Hélas! ajouta-t-il, en levant au ciel des yeux qui se remplissoient de larmes, je n'ai pas moins connu que vous tout ce qu'une passion méprisée & trahie peut faire éprouver de maux. Mon cœur n'est peut-être pas plus remis que le vôtre des tourmens qu'il a soufferts; mais si j'ai accordé assez à mon amour, pour blesser beaucoup la dignité de mon ame, je n'ai pas écouté tous les lâches conseils qu'il m'a donnés. J'ai soustrait aux yeux de la perfide qui, en me quittant avec la derniere indignité, se déshonoroit d'une façon si affreuse, mes soupirs, mes larmes & mes regrets. Je n'ai pas cru qu'un être si vil dût jouir de ma foiblesse; elle l'a trop connue, mais du moins, je lui en ai dérobé le spectacle, & je n'ai pas été m'humilier à ses genoux. Grand Dieu! quelle ne seroit pas ma honte aujourd'hui, si j'avois pu

me dégrader à cet excès ! ce n'est cependant pas à la force de mon esprit que je dois cet avantage. Une femme vertueuse, une amie tendre & fidelle m'a sauvé de cette humiliation. Devez-moi ce que je lui ai dû, & étouffez sous le mépris une passion dont la durée ne pourroit vous rendre vous-même que méprisable.

Pendant que le comte parloit, Madame de Suffolck le regardoit avec surprise. Quoi ! comte, lui dit-elle, vous avez été amoureux avec tant de fureur, & personne, non-seulement, n'a eu lieu de le penser, mais tout le monde encore en a ignoré l'objet ! Je n'ose pas m'en flatter, répondit-il, quoique je n'aie rien à me reprocher sur les attentions que je croyois lui devoir. Mille choses trahissent l'amour le mieux couvert ; mais si des hasards ont pu dévoiler à quelques-uns un secret qui m'étoit si cher, je n'ai pas du moins à me reprocher de l'avoir exposé par mon indiscrétion ; & vous n'en pouvez pas douter, puisque vous-même n'apprenez ma foiblesse que de moi, & que, vous estimant plus que personne, je vous ai pourtant caché l'état de mon ame ! Eh ! pour qui, grand Dieu ! ai-je

eu tant de ménagemens & tant d'égards! qui ai-je honoré de la plus sincere estime & du plus tendre sentiment!.... mais c'est ce que je pourrai vous apprendre plus à loisir. Voilà, ajouta-t-il, avec la permission de la reine, & une lettre de sa main pour vous, son portrait que je vous apporte, & qu'elle veut que vous gardiez comme une preuve des sentimens que vous lui avez inspirés. Elle m'a chargé encore d'un paquet, que je ne vous aurois cependant pas remis, si le trouble dans lequel je trouve encore votre cœur, ne m'y engageoit fortement. Vous apprendrez par-là, mieux que par tout ce que je pourrois vous dire, quel est l'objet que vous aimiez assez tendrement pour l'aimer encore. C'est, en un mot, l'histoire de l'exécrable comte de Chester, depuis son arrivée en Angleterre, jusques à présent. C'est un recueil des lettres qu'il écrivoit en France à un de ses amis, & que la reine qui a voulu sçavoir de quelle nature étoient les relations qu'on lui avoit dit qu'il conservoit dans un pays, auquel nous faisons actuellement une si cruelle guerre, a fait surprendre. Elle en a frémi; mais en même tems, elle a cru que rien

ne pouvoit mieux vous guérir de la funeste passion que vous vous obstinez à conserver, que ces affreuses lettres. Je ne vous cache pas qu'elles le seront pour vous; mais quelque horrible que soit ce coup pour votre cœur, j'ose vous conseiller de ne lui pas refuser ce secours, puisque le tems, lent, mais unique remede des passions malheureuses & méprises, ne l'a pas encore guéri.

En achevant ces paroles, il lui donna ce funeste écrit, que la duchesse ne reçut de ses mains qu'en tremblant. Vous le lirez tantôt, Madame, lui dit le comte; je vous en laisserai le tems. La reine m'a chargé d'une affaire importante, pour laquelle je dois avoir avec mylord Godolphin, que je ne viens pas moins chercher ici que vous-même, une très longue conférence; & je resterai auprès de vous jusques à votre départ, que je ne doute pas que la présence du lord Chester ici n'avance de quelques jours. Oui, mylord, répondit la duchesse en soupirant, tous mes préparatifs sont faits; & je vous réponds de quitter l'Angleterre dans le même moment que vous abandonnerez Bristol.

Après qu'elle & le comte se furent entretenus en particulier aussi long-tems qu'ils crurent en avoir besoin, Madame de Suffolck ordonna qu'on fît entrer Lucie, qui ayant passé la nuit auprès d'elle, étoit sortie de son appartement, lorsqu'on y avoit annoncé mylord Dorset; & elle la lui présenta comme une fille de qualité de ses parentes, & de laquelle, par des raisons particulieres, elle ne pouvoit lui dire le nom. Le comte qui ne chercha pas à percer un mystere que Madame de Suffolck ne jugeoit pas à propos de lui découvrir, traita avec Lucie sur le ton qu'elle lui imposoit, par le titre dont elle la décoroit, & félicita la duchesse, & d'avoir une parente si aimable, & de l'associer à ses voyages.

Aussi-tôt après le dîner, mylord Dorset alla chez mylord Godolphin; & la duchesse, qui tout à la fois craignoit & mouroit d'impatience de lire ce que le comte lui avoit remis, pria Lucie de la laisser seule. Ce n'étoit pas qu'elle voulût lui rien cacher; mais elle connoissoit le ton de mylord Chester, & ne doutant pas qu'un écrit, qui ne contenoit vraisemblablement que le récit

de ſes bonnes fortunes & de ſes perfidies, ne fût rempli de faits, & peut-être de détails que l'âge & l'état de Lucie ne lui permettoient pas d'entendre.

Fin de la ſeconde Partie.

LES HEUREUX ORPHELINS.

TROISIEME PARTIE.

Histoire secrète du comte de Chester, depuis le 17 Septembre 1708, jusqu'au mois de..... 1709.

LETTRE PREMIERE.

*A M. LE DUC DE***.*

MON silence avec vous depuis mon arrivée en ce pays-ci vous tromperoit beaucoup, mon cher duc, s'il vous faisoit penser que je vous ai oublié. Vous avez dû voir, par le récit que je vous ai fait de tout ce qui m'est arrivé

en Italie, que l'absence ne m'a rien ôté de la confiance que j'ai toujours eue en vous. Je vous ai même écrit de Hollande, où j'ai été forcé d'aller m'ennuyer long-tems avec mon pere & ma triste tante qui, tous deux enfin ne m'ennuieront plus. Si vous n'avez pas eu de mes nouvelles depuis que je suis en Angleterre, n'en accusez que la sotte guerre que se font si sérieusement nos souverains, & qui m'a jusqu'à présent rendue impraticable une relation qui m'est si nécessaire, & qui feroit le plus doux de mes plaisirs. Ce n'est même qu'avec beaucoup de peine que je ferai parvenir mes lettres entre vos mains; mais pourtant je me flatte qu'elles vous seront rendues.

Il ne tiendroit qu'à moi de faire avec vous des réflexions politiques sur l'état présent de l'Europe, & de vous excéder de tout ce dont on m'excede ici moi-même tous les jours, avec une profondeur, & une intrépidité admirables; mais sans compter que vous vous croiriez en liaison avec l'ombre de feu mon pere, je dois me souvenir que c'est au plus aimable des François que j'écris. Je dois, en ne lui parlant que sa langue, lui prouver que l'air de ce pays-ci, tout

pesant qu'il est, tout contraire qu'il est aux graces, ne m'a pas encore fait perdre cette agréable étourderie que je possédois assez bien pour qu'on me prît à Paris même pour François. J'en demande pardon à nos tristes & spéculatifs Anglois; mais il est vrai que j'en fais plus de cas que de cette pesanteur de raisonnement que l'on appelle ici solidité. Ce grand mot inventé pour couvrir le manque de graces, n'est pas fait pour m'éblouir plus que vous; & je vous jure de conserver toute ma vie cette sorte de raison qui n'est faite que pour des têtes aussi sensées que les nôtres, & qu'à Londres, plus que par-tout ailleurs, soit par vanité, soit par défaut de connoissance, on qualifieroit très-hautement de folie.

Vous auriez en effet peine à concevoir à quel point, dans ces tristes & épaisses régions, les préjugés ont d'empire, malgré la philosophie que l'on s'y croit, & la liberté d'esprit dont tout le monde s'y pique. D'un côté, l'esprit de sédition, & le fanatisme de la liberté, masqués sous les noms sacrés de patriotisme, & d'une légitime défense de ses droits; de l'autre, la plus servile complaisance, la plus lâche adulation, dé-

guifées fous les titres fpécieux d'obéiffance due au fouverain & de refpect pour les loix. Celui-ci crie, manœuvre, harangue, cabale contre le gouvernement, biens moins pour défendre fes concitoyens des ufurpations vraies ou prétendues du miniftre, que pour que le miniftre, plus fatigué qu'intimidé de fes cris, finiffe par l'acheter, moins encore pour s'en fervir ou s'en délivrer, que pour le perdre dans l'opinion publique, & prouver évidemment ce que vaut ce qu'on appelle vertu. Celui là, vendu depuis long-tems, mais depuis trop long-tems, feint de l'avoir oublié, ou redouble de baffeffe, foit afin que la cour l'achete de nouveau, ou qu'on lui prouve, en accumulant fur fa tête les richeffes & les honneurs, à quel point on lui fçait gré de fe déshonorer fi complettement. Par-tout, enfin, intérêt & efprit de parti; nulle part, ou à peu près, juftice & raifon, & moins encore le plaifir. Au milieu de leurs éternelles & politiques difcuffions, nos graves légiflateurs, ces appuis des libertés de l'état, s'énivrent pefamment en *damnant* la reine & le miniftere, & en fe portant, fur la fin du repas, les

restes de quelques fades beautés aussi maussades qu'eux-mêmes.

Pour moi qui jouis à présent du triste honneur de siéger au parlement, je ne puis m'en dédommager, qu'en mettant sur des airs gais & en tournant en ridicule nos importantes délibérations. J'ose même dire que je suis un fort agréable chansonnier ; mais comme ce mérite qui, chez des gens aussi sensés que vous, est d'un grand prix, ne donneroit pas ici le même relief, ce n'est qu'*incognito* que j'exerce mes talens, que je jouis de mes succès, & que, dans mes chansons, tantôt Tory, tantôt Wigh, je me moque également des deux partis. Cependant, avec quelque soin que je me cache, je m'apperçois que les vraiment bons Anglois ne m'estiment guere, & que je ne leur inspire point du tout le desir de faire élever leurs enfans en France. Ce n'est pas qu'ils ne me trouvent quelque sorte d'esprit ; mais c'est, à ce qu'ils disent, de l'esprit François ; & je ne leur parle jamais que sur ce beau prétexte ; ils ne me croient en déraison perpétuelle ; c'est-à dire, qu'on ne peut être avec eux, varié, vif, léger & brillant, sans passer pour insensé, comme si la raison & l'esprit étoient incompati-

bles, & que les ſens & la peſanteur fuſſent en proportion néceſſaire. Malgré leur prodigieuſe ſagacité, je me ſuis aſſez long-tems maſqué à leurs yeux; mais enfin, ils m'ont reconnu : & ſi je n'avois pas l'honneur d'être pair, j'aurois vraiſemblablement le malheur de n'être jamais de la chambre des communes.

Les femmes heureuſement ont bien voulu me dédommager de ce que la jalouſie & la ſtupidité des hommes voudroient m'ôter; & par mes ſuccès en ce genre, je prouve bien évidemment la ſupériorité des graces Françoiſes ſur les leurs. C'eſt à vous, mon cher duc, c'eſt au ſoin que vous avez pris de former ma jeuneſſe à vos leçons, à vos exemples, que je dois ma gloire & mes ſuccès; & c'eſt auſſi bien ſincérement que je vous en fais hommage.

Ne penſez pas cependant que pour réuſſir ici, je me ſois montré tel que vous m'avez vu & que je ſuis. J'aurois effrayé, & n'aurois pas plu. En France, une femme que le ſimple deſir conduit & détermine, a la bonne foi de ne pas exiger plus qu'elle ne donne. On s'arrange avec elle, quelquefois ſans lui avoir dit ſeulement qu'on l'aime, on la

quitte souvent qu'elle n'a pas encore songé à l'exiger, & celle qui, pour se rendre, veulent avoir de quoi se croire aimées, sont communément si peu difficiles sur les preuves, qu'elles ne vous embarrassent pas plus que celles qui veulent bien se passer de cette persuasion. On est convenu cependant de donner le nom d'amour à de certaines sensations, ou simplement à de certaines fantaisies. La sorte de commerce qu'on lie ensemble, en honore davantage, & n'en gêne pas plus. La tête seule fait tous les frais du sentiment qu'on se croit, ou que l'on feint de se croire. Le délire n'est pas long, mais il suffit au caprice ou aux sens. Quelques propos plus flatteurs que tendres, quelque soins que notre oisiveté ne rend jamais d'un certain prix, nous suffisent pour persuader; & nous voulons bien à notre tour paroître croire que nous plaisons véritablement à une femme, & même lui trouver d'autant plus d'amour qu'elle a mis plus de vîtesse dans sa chûte. Surtout, nous la trouvons charmante, lorsque c'est elle qui a fait les avances. Eh! combien en effet ne faut-il pas qu'une femme qui brave avec tant d'audace toutes les bienséances de son sexe, ait la

tête tournée ? Notre cœur l'a méprise sans doute, mais notre vanité lui pardonne ; & si l'illusion que nous nous faisons là-dessus, n'est pas longue, qu'importe le mépris à qui semble avoir craint l'estime.

Quelle différence de nos femmes aux vôtres, & qu'il s'en faut qu'elles ne soient aussi philosophes ! Combien de préjugés de toute espece ne trouve-t-on pas à combattre chez elles, & combien n'en coûte-t-il pas pour en triompher ! Sensibles, mais scrupuleuses ; tendres, mais décentes, nos Angloises ne sont pas encore assez heureuses pour connoître ce mouvement léger que vous appellez le goût, & qui rend si peu durables, & en même tems si délicieuses les liaisons que vous formez. Un sentiment est pour elles une chose importante, dont elles font dépendre le bonheur ou le malheur de leur vie. Leur cœur, à la vérité, est susceptible, mais leur tête ne l'est pas. Elles sont vaincues bien long-tems avant que de croire l'être, & qu'on leur arrache l'aveu d'une foiblesse, à laquelle elles se gardent bien d'attacher de l'honneur, & dont on les voit gémir long-tems, même au milieu des plaisirs ; mais aussi décidées que sen-

sibles, quand elles ont une fois consenti à mettre l'amour à la place de la vertu, rien n'égale la violence & la durée de leurs passions. Ces sermens d'aimer toujours; si communs ailleurs, & si peu respectés, parce que c'est le caprice, & non le cœur qui les fait, sont pour elles un engagement sacré, dont elles croient que la mort seule peut les dispenser. Elles sont convaincues qu'il n'y a pas de sacrifice qu'elles ne doivent à celui à qui elles ont sacrifié leur pudeur, cette pudeur qui leur est si chere, & qui, je l'avoue à regret, ne laisse pas que d'avoir ses charmes. Elles font, il est vrai, attendre long-tems le triomphe; mais enfin on jouit avec elles du plaisir de triompher; & je le crois, entre nous, plus flatteur pour notre amour-propre, que cette honteuse facilité que nous n'avons peut-être jamais due à l'amour, & sous laquelle, le plus souvent, nous n'avons pas plus trouvé le desir, que le sentiment qui seul auroit pu la rendre moins blâmable.

Vous sentez aisément qu'avec des femmes si ridicules, il faut au moins jouer la passion, & que ces airs vifs & brillans, ces graces légeres, ces propos vains & étourdis, qui nous ont soumis

en France tant de beautés, qui nous aimoient si peu, & auxquelles nous le rendions si bien, m'auroient fait détester dans un pays où tout cela n'est connu que sous le nom d'impertinence & de fatuité. Ce n'est pas cependant que tous ces moyens de plaire y soient si généralement proscrits, que (d'après le portrait que je viens de faire) vous devriez naturellement le penser, qu'ils ne trouvent grace en aucun lieu. Il en est de ces moyens, comme de ces gens que l'on méprise, & qui plaisent, ou de qui l'on dit du mal par préjugé, & qui attachent par le sentiment toujours plus fort que l'opinion. Je ne voudrois pas non plus que vous inférassiez de la peinture que je vous ai faite des Angloises, ou que toutes sont inexpugnables, ou que toutes mettent dans leurs passions la décence, la force & la constance que je leur ai attribuées. L'Angleterre a ses folles, comme tout autre pays: le caprice & les sens y ont leur empire, comme par-tout ailleurs. Il est même juste de dire que, comme le caractere de la nation est d'être décidée, violente, emportée; celles de nos femmes qui secouent le joug des préjugés, & des principes, s'il y en a, vont ordinaire-

ment plus loin que les vôtres, parce qu'elles joignent alors, au mépris qu'elles prennent pour la décence, cette impétuosité dans leurs passions, qui leur permet si rarement de pouvoir y mettre des bornes. Enfin, comme toutes vos femmes ne sont ni vaines, ni coquettes, que toutes ne prennent pas une idée pour un sentiment, que l'honneur, la vertu, la fidélité dans les engagemens, ne sont pas des chimeres pour toutes, toutes les nôtres ne sont pas ou sensibles, où raisonnables; mais toutes en général, sont prudes, & ce fut là-dessus que je crus devoir me régler. Ce n'est pourtant pas que je compte m'assujettir long-tems à leurs travers. Je médite de grandes choses. Je veux que toute l'Angleterre change de face entre mes mains, & être enfin pour elle un autre Henri VIII: mais un si vaste projet exige de grands ménagemens; & je me souviens d'avoir oui dire à un grand politique, que pour se mettre en état de dicter de nouvelles loix, il faut avoir paru long-tems respecter les anciennes.

La premiere chose donc à laquelle je renonçai en entrant dans ces tristes & pudiques contrées, fut à tout ce qui m'avoit fait si bien réussir en France

Mes graces perdoient ſans doute à être traveſties à l'Angloiſe; mais ſi je ne les avois pas ſi cruellement déguiſées, elles m'auroient été ou inutiles, ou pernicieuſes. Un air froid, important, rêveur, une profonde taciturnité, en un mot, l'air de penſer, qui eſt la fatuité générale de ce pays-ci, fut l'air que je crus devoir prendre. Loin de me parer indécemment de tout ce qui m'étoit arrivé en France de glorieux, je ne parlai des femmes qu'avec beaucoup d'égards & de modeſtie, & comme ſi je ne les connoiſſois que par oui dire. Une Françoiſe, aſſez ordinairement, veut que ſon amant ait des ſuccès, & même des perſidies à lui raconter; mais ce qui lui en donne une ſi haute idée, épouvanteroit une Angloiſe, & ſeroit pour elle une raiſon de ſe défendre, dont on ne triompheroit jamais; & dans le projet aſſez hardi que j'avois formé de ſubjuguer toutes les femmes de la cour & de la ville, dont la conquête pourroit me faire honneur, je crus ne pouvoir trop annoncer le ſentiment & la diſcrétion.

Mylord Buttington, celui-là même que vous avez connu à Paris, que vous trouviez ſi extraordinaire, & qui ſe ren-

doit si ridicule en cherchant à vous copier, étoit non-seulement le confident, mais encore l'aide de tous mes projets. Pour vivre avec plus de liberté, & l'avoir toujours à mes ordres, car il n'a pour moi guere moins de respect que pour vous, j'étois, en arrivant à Londres, descendu chez lui, & j'y avois même fixé mon logement. Mais comme Buttington n'y jouissoit pas, du côté de la régularité des mœurs, d'une réputation bien entiere, qu'il n'a pas, comme moi, eu l'esprit de se défaire également de ses airs François, & qu'une liaison déterminée avec lui pouvoit me nuire, j'eus soin de répandre que je ne logerois chez lui que jusques à ce que j'eusse trouvé une maison convenable. Mon intention n'étoit pas de le quitter, mais sans compter que les hommes s'accoutument à tout, je n'ignorois pas que nos discours les aveuglent presque toujours sur nos actions.

Le jour même de mon arrivée dans cette sombre & grande ville, nous allâmes *incognito*, Buttington & moi, à la comédie. On y jouoit la piece de Shakespear, où il y a le plus de revenants, & nous ne doutâmes pas que nous n'y trouvassions du monde, & sur-tout

beaucoup de femmes, qui ont communément les fantômes en grande vénération.

Notre espérance, à quelques égards, fut trompée. Nous y trouvâmes, à la vérité, beaucoup de femmes; mais de toutes celles que nous y vîmes, il n'y en avoit que trois, qui même avec de grandes différences, pussent mériter qu'on leur rendît des soins. Elles étoient toutes trois ensemble; & je formai dans l'instant le projet de conquérir toute cette loge.

Une d'elles, la duchesse de Suffolck, jeune veuve, & une des beautés des plus fieres, & des plus distinguées de la cour & de toute l'Angleterre, fut celle sur laquelle, pour son malheur, mes yeux s'arrêterent avec le plus de complaisance; & j'avoue qu'il falloit toute l'ambition que j'ai, & plus de goût pour la gloire, que de sentiment de la beauté, pour regarder où elle étoit, quelque autre chose qu'elle-même. Rien n'égale la majesté de son port, l'élégance & la liberté de sa taille, les graces & la décence de son maintien, l'éclat & la fraîcheur de sa peau, la finesse, la douceur & l'agrément de son sourire. Son ame toute entiere est dans ses

yeux; & je n'en connois pas d'aussi beaux par la coupe & par la couleur, & d'aussi singuliere par l'expression. Personne, en Angleterre, où cette espece de beauté, si agréable aux yeux, si piquante pour les sens, se trouve assez fréquemment; personne, dis-je, n'y a les jambes & les pieds d'une si grande perfection, les bras mieux taillés, & plus de graces dans les mains. Son esprit est, à la fois, fin, judicieux, étendu orné de toutes les connoissances imaginables, mais, comme ses vertus & ses agrémens, simple, modeste & sans apprêt. Peu de gens brilleroient même autant qu'elle, si elle n'avoit pas le mépris le plus décidé pour ce cruel genre d'esprit qui, dans la société, n'écoute & ne respecte que lui-même, qui fait que l'on y rapporte tout à soi, que l'on n'y parle que de soi, & qui en cherchant à écraser les autres de la supériotité qu'on se croit, choque plus par l'excès de ses prétentions, fatigue plus par sa stérile surabondance, rebute plus par son impolitesse, qu'il ne plaît par ses graces, ne satisfait par sa vivacité, ou n'étonne par ses lumieres.

L'imagination de Madame de Suffolck est aussi facile que féconde, mais aussi

ſage que variée, elle eſt toujours aſſervie à la décence & à la raiſon. Les écarts en effet ſurprennent plus qu'ils n'amuſent, & coûtent ſouvent plus de peine à ceux qui ſemblent s'impoſer la loi d'être toujours hors deux-mêmes, qu'ils ne contentent ceux qui ont le malheur d'y être expoſés. Son dégoût pour ce cruel débordement d'eſprit, fait que s'il y a des gens qui éblouiſſent plus qu'elle à la premiere vue, il n'y a perſonne qui plaiſe plus continûment. Nulle femme, en Angleterre, ne parle & n'écrit ni mieux, ni plus aiſément, & je n'en ai jamai vu rendre le ſentiment avec autant de force, de nobleſſe, de verité & d'agrément qu'elle. Il ſemble, tant, lorſqu'elle parle de ſa tendreſſe, elle met à ce qu'elle dit, de naturel & de feu, que l'amour même ſente par ſon cœur, & s'exprime par ſa bouche.

On ne peut pas avoir dans l'ame plus de ſenſibilité, de grandeur, de franchiſe & de dignité qu'elle n'en a. Je crois que ſi, avant elle, on n'avoit pas connu ce qu'on appelle principes & vertus, elle auroit donné l'idée la plus exacte des uns & des autres. Si elle n'a pas l'avantage d'en avoir été douée la premiere, & la ſeule perſonne du moins

ne les possede avec moins de contrainte & plus d'étendue. Jamais femme n'a plus respecté la pudeur ; & n'a moins connu ce que vous appellez en France *bégueulerie*. L'une n'est que le mensonge de l'autre ; & Madame de Suffolck ne s'en est jamais permis. Si son cœur connoît l'amour, ses sens ignorent ces honteuses surprises & ces mouvemens passagers, que les femmes qui obéissent le plus aux leurs, auroient moins à se reprocher, si elles appliquoient à en affoiblir l'empire, le même soin qu'elles mettent à l'augmenter. Elle a pu permettre à une passion de troubler les siens ; mais c'est un droit que le caprice n'aura jamais sur eux. Elle ne fait pas consister l'avilissement dans ce que l'amour peut arracher à une femme de contraire aux devoirs qui lui sont prescrits, mais à ne point être fidelle à son sentiment, & ne croit pas que l'excuse de s'y être trompée, dont tant de femmes cherchent à colorer l'inconstance de leur cœur, ou le déréglement de leur tête, puisse être admise & les sauver du mépris. Sa parole est un serment, mais un serment inviolable & sacré. Son ame fiere & courageuse, autant qu'elle est tendre & sensible, lui feroit préfé-

rer, ſans balancer, la mort à la honte. Elle eſt fort délicate en amour, mais de cette délicateſſe qui ne naît que de l'excès de ſa paſſion, que la ſeule indifférence peut trouver de trop, & qui en effet ne m'auroit pas été à charge, ſi mon cœur eût mieux répondu aux ſentimens du ſien.

Pendant que j'étois occupé à conſidérer ces trois femmes, Buttington me demanda à laquelle des trois je ferois la noirceur d'en vouloir; & ſa ſurpriſe ne fut pas médiocre, quand je lui déclarai mes projets. Il m'aſſura que de mémoire d'homme on n'avoit en Angleterre imaginé rien de pareil à ce que je voulois tenter. Pour moi, ajouta-t-il, je m'attacherois uniquement à Madame de Suffolck; elle eſt charmante, n'a encore rien vu; & ſi j'en crois la douce langueur de ſes yeux, elle meurt d'envie de connoître l'amour. Pour cette phyſionomie de mouton, continua-t-il, en parlant de Madame de Rindſey, qui eſt à mon gré, beaucoup plus triſte qu'intéreſſante, ou qui, pour mieux dire, ne paſſe pour être l'une, que parce qu'elle eſt l'autre, qu'en prétends-tu faire? Te flattes-tu de trouver jamais dans ces grands yeux ſi pâles, ſi inanimés, l'ex-

pression de l'amour? Ce sont ses affaires, répondis-je, ce n'est pas de sa tendresse que j'ai besoin. La vanité seule nous fait exiger de l'amour, il ne faut à l'homme sensé que des plaisirs. Je la dispense donc de m'aimer ; & je n'en ose pas moins te répondre qu'elle ne m'en rendra pas plus à plaindre. D'ailleurs, repliqua-t-il, c'est une de nos plus zélées presbytériennes ; & j'ai remarqué que la chose du monde la plus difficile, est de triompher de ces sortes de femmes. Ce n'est pas, graces au ciel, que je leur croie plus de vertu qu'à d'autres, mais, c'est qu'une sagesse si affichée.... J'en ai rencontré plus que toi, interrompis-je, & j'ai toujours, en pareil cas, vu l'affiche déchirée, quelquefois peut-être par l'amour ; mais toujours par cette foiblesse naturelle que les femmes n'affichent pas, & sur laquelle il est pourtant si raisonnable de compter. A l'égard de Madame de Pembroock, reprit-il, ce n'est qu'une étourdie, folle, légere, coquette, qui selon toute apparence, paroîtra te résister peu, & de laquelle peut-être tu ne triompheras pas si-tôt. Encore une fois, renonce à ces grandes entreprises qui te perdront dès les premiers pas, &

crois que tu ſeras l'homme de l'Angleterre le plus heureux, ſi tu peux faire ſentir à Madame de Suffolck ce qu'elle ſeule ici me paroît digne d'inſpirer.

Buttington m'exhorta vainement à modérer mon ambition ; pour mieux lui prouver le cas que je faiſois de ſes ſages remontrances, je le chargeai de me trouver trois petites maiſons, toutes trois éloignées l'une de l'autre. Il plaiſanta beaucoup ſur des précautions ſi prématurées ; mais je lui dis ſi affirmativement que je le voulois ; & l'état glorieux dans lequel il m'a vu à Paris, lui a inſpiré pour moi un ſi profond reſpect, qu'il n'oſa pas me contredire plus long-tems. En attendant que je commençaſſe à mettre mes grands projets en exécution, & pour éviter que je ne m'ennuyaſſe, il me fit faire connoiſſance avec une lingere aſſez honnête pour avoir toujours chez elle les plus jolies ouvrieres de Londres, & pour nous les prêter, quand nous voulons nous délaſſer un peu de la majeſté qu'exigent les grandes paſſions.

Enfin je parus à la cour ; & la reine, à laquelle mon pere avoit toujours été fortement attaché, m'y reçut avec la plus flatteuſe & la plus particuliere diſ-

tinction. J'allai au cercle le soir même, & j'y trouvai dix ou douze beautés, plus blanches, plus seches, plus guindées, plus prudes les unes que les autres, qui, toutes pourtant, me lorgnerent malgré leur décence naturelle. Aucune de celles que je m'étois destinées, n'y étoit encore. Enfin Madame de Suffolck arriva. Elle affecta de me regarder peu. A son émotion, à sa rougeur, à son embarras, je jugeai qu'elle ne m'avoit pas aussi impunément regardé qu'elle s'en flattoit peut-être. De mon côté, je feignis tout ce qu'elle sentoit; & le respect que je mis dans mes regards, n'en bannit pas cette impression de desir dont les femmes sont toujours flattées, & auquel effectivement Madame de Suffolck, malgré sa modestie, me parut assez sensible. Quoique les comtesses de Pembroock & de Rindsey arrivassent peu de tems après, je ne crus pas devoir me partager. La passion que je commençois à inspirer, étoit un coup de foudre; & je ne pouvois, à mon tour, me dispenser de paroître en avoir reçu un. A Paris, j'aurois annoncé mes dispositions par des regards hardis & peu ménagés, qui ne les auroient pas moins décelées à tout le monde, qu'à la fem-

me même pour laquelle j'y aurois été ; mais j'étois dans une cour où les galanteries d'éclat ne réussissent point, & où l'on n'a pas encore pu persuader aux femmes qu'on ne les aime que médiocrement, quand on ne les déshonore pas.

Je trouvai cependant, malgré tous les ménagemens dont je croyois avoir besoin, le moyen de dire à la duchesse des choses flatteuses & de lui laisser entrevoir que je ne l'avois pas vue, sans lui rendre intérieurement tous les hommages qu'elle méritoit. Quoiqu'elle parût se prêter peu à la conversation, & qu'elle ne me laissât ni lui dire tout ce que j'aurois voulu, ni lui parler aussi long-tems que je l'aurois desiré, il ne me fut pas difficile de juger, moins encore à son embarras qui fut extrême, qu'à la promptitude avec laquelle elle termina notre entretien, de l'impression qu'il faisoit sur elle. C'étoit m'avouer qu'elle craignoit de m'entendre ; & si les femmes de son genre peuvent s'ennuyer des galanteries des gens qui leur sont indifférens, elles ne les redoutent jamais.

La reine, ce jour-là, faisoit tirer une loterie de bijoux. Contre l'usage où elle est de n'y admettre jamais d'homme, elle voulut que j'en fusse, comme étran-

ger, & sans tirer à conséquence. Le sort m'y favorisa : le lot le plus considerable m'échut ; & comme c'étoit un bijou également galant & magnifique, j'en aurois sur le champ fait hommage à Madame de Suffolck, si la reine eût voulu me le permettre. Dans mes projets, une distinction si éclatante étoit en apparence une étourderie, mais dans le fond elle ne m'en auroit que mieux servi ; plus la préférence que je voulois donner à la duchesse auroit été marquée, plus le sacrifice que j'en aurois paru faire à celle des femmes qui en auroit été tentée, lui auroit prouvé d'amour. Ce fut donc avec un extrême regret, que je me vis forcé de renoncer à une idée si fine. Je la suivis cependant en partie ; & le soir même, Madame de Suffolck reçut, avec une lettre fort galante, le bijou qui m'étoit échu. Buttington se tuoit de me dire que j'étois fol, qu'elle ne manqueroit pas de me jetter tout cela à la tête, la premiere fois qu'elle me rencontreroit ; que la duchesse, qui étoit haute & fiere, vouloit être respectée, & méritoit en effet de l'être, s'offenseroit de la façon libre dont je lui exposois mes intentions, & que sûrement elle feroit un éclat qui me

donneroit, & avec raison, le dernier des ridicules. Quelque respect que j'eusse pour les lumieres de Buttington, je ne voulus pas croire un mot de tout cela. Sûr d'avoir donné à Madame de Suffolck à rêver plus agréablement qu'il ne pensoit, puisque, tout au moins, j'avois flatté son amour-propre, loin de l'éviter, comme il me le conseilloit, j'allai le lendemain prier mylord Dorset, son ami intime, de me présentet à elle le jour même. Je n'avois pas eu besoin pour le sentir, que M. de Buttington eût pris la peine de me dire que ma conduite avec elle étoit très-familiere; mais en convenant avec lui de la chose, je n'étois pas d'accord avec lui sur ses suites. Comme je ne voulois pas cependant qu'elle pût attribuer la promptitude avec laquelle je lui avois parlé de mes sentimens, à des espérances qui, en la blessant, auroient du moins retardé ma victoire, ce ne fut qu'avec le plus hypocrite respect que je l'abordai. Je sçus même jouer si bien cette sorte d'embarras qu'on éprouve auprès de ce qu'on aime, que vous-même, que vous, à qui je dois tous mes talens, y auriez peut-être été trompé. Avec quelque soin qu'elle me cachât ses dispositions, il me

parut qu'elle me sçavoit plus de gré de l'effet qu'elle faisoit sur moi, qu'elle ne me vouloit de mal de la lettre que je lui avois écrite, & que le judicieux Buttington avoit jugé si hasardée. J'ai toujours cru qu'il faut distinguer chez les femmes les penchans des préjugés, & que quand on satisfait les premiers, on a assez peu de chose à craindre des autres. Je ne m'étois pas trompé jusques-là en suivant cette maxime, & Madame de Suffolck ne la démentit pas. Sçavez-vous bien que cela me feroit presque croire que l'amour & la vanité pourroient bien être nés avant la vertu?

Madame de Suffolck qui ne vouloit pas se livrer au goût que je lui inspirois, veilla sur elle-même avec la plus sévere attention, & sûrement crut qu'il ne se pouvoit pas que j'eusse saisi aucun de ses mouvemens. Rien de ce qui se passoit dans son ame, quelque secrétement qu'il s'y passât, ne m'étoit pourtant échappé. Si la conversation fut froide, mes regards ne le furent pas, & toutes les fois que je parus oser les porter sur elle, j'y mis tant de langueur & d'expression, qu'elle ne put pas douter que je ne fusse l'homme du monde le plus sérieusement pris. Ce fut avec un plaisir

extrême que je m'apperçus du trouble que lui causoit ma présence ; & je n'en eus pas moins, lorsque pour s'en affranchir, & nous obliger à terminer notre visite, elle nous dit qu'elle alloit chez la reine. Ces combats me plaisoient d'autant plus, que je n'en avois jamais vu, du moins, qui fussent réels ; & que quand on est de sang-froid, & qu'ils n'impatientent pas, tous ces petits débats d'une femme contre elle-même, & cette alternative perpétuelle de foiblesse & de vertu, donnent à qui sçait en jouir avec philosophie un fort agréable spectacle. Ce n'étoit pas que je ne trouvasse dans Madame de Suffolck assez de charmes pour desirer sa possession ; mais elle étoit si décente, & j'étois si peu accoutumé à aimer cela, que mes desirs, affoiblis par la dignité de son maintien, étoient plutôt pour moi un amusement qu'un supplice. Mais je ne m'apperçois pas qu'insensiblement je vous en fais subir un; je vais finir une lettre déjà trop longue, & me reposer moi-même de la fatigue de l'avoir écrite. Je n'en crois pas davantage que je puisse vous envoyer mon histoire par fragmens ; & comme je vous écrirai jusques à ce que j'aie trouvé une occasion

sûre pour vous faire remettre mes lettres, il se pourra bien que vous les receviez toutes à la fois. Vous y gagnerez, si elles vous intéressent, & si elles vous ennuient, vous pourrez en cesser la lecture, & la couper où j'aurai paru moi-même vous l'indiquer.

LETTRE SECONDE.

JE vous ai dit dans ma précédente lettre, mon cher duc, que Madame de Suffolck nous avoit congédiés sur le prétexte spécieux d'aller chez la reine. Je m'y rendis pour l'y voir; ce fut en vain; soit qu'elle eût fait des réflexions qui l'eussent empêché de s'y rendre, soit qu'elle eut eu, pour n'y pas aller, quelque autre raison, elle n'y vint pas, & m'obligea sensiblement d'avoir pris ce parti. J'inférai de cette rigueur qu'elle se tenoit (car je ne donnai pas à son absence d'autres motifs) qu'elle étoit bien fâchée contre elle-même; & sans compter qu'elle ne pouvoit pas mieux m'instruire de ses sentimens, qu'en me montrant qu'elle me croyoit dangereux pour son cœur, elle me donnoit, en ne venant pas, la liberté de parler à Madame

de Pembroock, sur laquelle vous sçavez que j'avois des vues; mais il est juste de vous dire ce que c'est, & j'employerai peu de tems à vous la peindre.

Figurez-vous d'abord une femme sans traits décidés, mais formant un tout agréable, l'air vif, évaporé, mutin, coquet, pour une Angloise; car, à dire la vérité, à cet égard, elle feroit pitié en France: sans caractere, mais aussi sans envie ni prétention d'en avoir, ni qu'on lui en croie un. Légere, plus par air que par goût; sacrifiant à la vanité de faire beaucoup de conquêtes, le plaisir d'aimer, plaisir plus nécessaire à son cœur qu'elle ne le croit. Elle a beaucoup de jargon, & en conséquence peu d'esprit, mais prodigieusement de ces petits riens, qui, sans le remplacer, sont dans de certaines circonstances aussi agréables qu'il peut l'être. Elle n'est pas gaie, mais elle rit beaucoup; fort pétulante & point vive, ne discutant rien, décidant toujours, elle n'a ni toutes les graces ni tous les travers qu'elle se donne; & nuit beaucoup à ce qu'elle a reçu de la nature, par tout ce qu'elle emprunte de l'art, qui, entre nous, ne fournit guere que des ridicules. Elle médit avec assez de goût & de légéreté, re-

tient

tient bien l'esprit des autres, possede l'art de se le rendre propre, autant, du moins, que cela est possible; & cela l'est moins que ne le croient les gens qui en sont réduits là. Elle a beaucoup de talens pour une petite maison; personne n'est plus pantomime; elle contrefait, on ne peut pas mieux, & vous rend, dans la derniere perfection, les gens même que par le caractere de sa figure elle sembleroit devoir attraper le moins. Elle chante bien, mais pleine de mines & d'affectations, elle met de tout cela dans ses talens, & les gâte nécessairement en voulant les outrer. Le désir prodigieux qu'elle a d'être elle-même, le moins qu'il lui est possible, fait qu'elle ne parle pas plus avec sa voix, qu'elle ne pense avec son esprit.. Je ne sçais quel est le sot Anglois qui lui a dit qu'il est agréable d'avoir la bouche de côté; mais ce n'est jamais que quand elle n'y songe pas qu'elle l'a autrement. Elle a l'air noble, sérieux & décent, lorsqu'elle ne gêne pas chez elle la nature; car l'air qu'on lui voit, est rarement l'air qu'elle a, quoique le maintien qu'elle se fait, ne vaille assurément pas celui qu'il ne tiendroit qu'à elle d'avoir. Mais elle sçait qu'avec la décence,

une femme ne se fait que respecter ; & elle croit que ce n'est pas cela qu'elle veut. Joignez à tout cela une taille fine & légere, des beautés qui vis-à-vis moi du moins, n'ont pas été pour elle en pure perte ; & vous connoissez sûrement Madame de Pembroock. Les femmes de son genre sont à peu-près les mêmes par-tout, & j'avois vu celle-là mille fois, lorsque je la vis pour la premiere.

J'avois été trop long-tems en France, pour n'être pas un objet fort important pour Madame de Pembroock : nous avions l'un sur l'autre les mêmes projets, &, à ce que je crois, aussi peu de disposition à nous aimer ; mais l'intérêt & la vanité font beaucoup plus de ces sortes de liaisons, que le cœur, & même que le caprice. Elle vouloit donc me conquérir, je voulois la soumettre ; elle se croyoit de l'art, j'en ai ; il ne m'en falloit qu'un avec elle, dont les femmes ne se défient jamais, quoiqu'il les attrape presque toujours, l'art de paroître aimer ; & pour me faire croire la même chose, il falloit qu'il lui en coûtât plus qu'à moi. Les femmes sont forcées de nous en croire sur nos discours, & ne nous persuadent que

par des preuves : cela ne fait pas partie égale ; & j'avois, comme vous voyez, quelque raiſon de compter que l'avantage ne feroit pas tout-à-fait du côté de Madame de Pembroock.

La converſation fut donc bientôt liée entre nous : elle ne roula d'abord que ſur ces riens dont les gens de notre ſorte abondent toujours, & ſouvent plus par impuiſſance de faire mieux, que par habitude ou par politique. L'amour en devint bientôt l'objet : vos mœurs ſur cet intéreſſant article ne furent pas oubliées. Quoiqu'elle cherche perpétuellement à copier les Françoiſes, elle ne les en aime pas davantage ; & cette façon de penſer eſt aſſez généralement répandue en Angleterre, où nous ne vous rendons juſtice que par le ſoin que nous prenons de vous imiter : & ce n'eſt point, à dire vrai, ce que nous faiſons de mieux. Chaque nation a, comme le goût & la façon de penſer, un air qui lui eſt propre ; & il eſt rare, qu'en cherchant à prendre les graces d'un pays dans lequel on n'eſt pas né, l'on ne ſe donne pas dans le ſien beaucoup de ridicules. J'ai vu chez vous quelques François qui vouloient bien nous faire l'honneur de nous reſſembler, &

qui, avec leur air singulier & profond, & (suivant la mode regnante) nos grands ou nos petits chapeaux, nos tailles longues ou courtes avoient perdu beaucoup de leurs agrémens, sans avoir pris rien de notre solidité, ou même de nos travers.

J'avois parlé décemment des Françoises devant Madame de Suffolck, à laquelle je n'aurois pas plu en prenant sur elles un air léger; j'en médis avec Madame de Pembroock, à laquelle en les louant, je n'aurois pas fait ma cour; & je lui fis même entendre que si j'avois un peu à me louer de leurs bontés, j'aurois eu beaucoup à me plaindre de leur cœur, si je les avois assez mal connues pour livrer le mien. Mais en les peignant fort volages, je ne crus pas devoir me plaindre d'en avoir essuyé des infidélités. Je ne sçais comment cela se fait, mais un homme n'a jamais le malheur ou l'accident d'être quitté, que, même aux yeux des femmes, cela ne lui donne un ridicule; & j'ai remarqué que, graces à la corruption des mœurs, il est beaucoup plus sûr de leur paroître volage ou perfide, que malheureux par trop de constance; enfin qu'un homme quitté, donne rarement l'envie de

le prendre, & qu'il lui faut encore plus de tems pour leur faire oublier cette infortune, qu'il n'en a eu besoin lui-même pour s'en consoler, quelque vive qu'ait été la douleur qu'il en a ressenti.

Il ne m'avoit pas fallu beaucoup de tems pour pénétrer Madame de Pembroock, & je crus, en conséquence des lumieres que j'avois sur elle, pouvoir lui dire avec plus de vivacité que d'égards pour sa vertu, que je la trouvois la plus aimable femme d'Angleterre. Quoique je ne lui disse rien que ce qu'elle croyoit déjà, elle me répondit qu'il falloit, pour l'en assurer, que je me fusse singuliérement ravisé, ou que je mentisse le plus intrépidement du monde. Je ne conviens, comme vous voyez bien, ni de l'un, ni de l'autre: sans me nommer Mad. de Suffolck, elle me fit entendre qu'elle ne doutoit pas que ce ne fût à elle que j'avois donné la préférence, & me loua si ironiquement sur mon choix, que j'en compris qu'elle en étoit blessée. Je me défendis de cette imputation, non-seulement avec beaucoup de légéreté, mais encore avec assez peu de ménagemens pour la beauté de la duchesse, pour que, si elle m'avoit entendu, elle ne m'eût pas cru aussi amoureux

d'elle que je voulois qu'elle le pensât.

Je connoissois cependant trop bien les motifs de Madame de Pembroock, pour me prêter autant qu'elle auroit voulu, au desir qu'elle avoit de rabaisser les charmes de Madame de Suffolck; & je crus devoir être d'autant plus réservé à cet égard, que je pouvois moins douter de l'usage qu'elle feroit de mes discours. Je lui dis donc tout ce qu'il falloit pour contenter sa vanité, & pour qu'elle pût se flatter que s'il étoit vrai que la duchesse eût été mon premier objet, elle pouvoit l'emporter sur elle; mais j'évitai autant que je le pus, de dire de Madame de Suffolck rien qui, s'il lui étoit rendu, ne lui prouvât plus de discrétion sur mes sentimens, que peu de dispositions à la trouver aimable. Madame de Pembroock ne remportoit pas, sans doute, une victoire aussi entiere que son amour-propre l'exigeoit; mais si je lui avois paru si indifférent pour la duchesse, je lui aurois ôté l'attrait le plus puissant qui la portât vers moi, puisqu'alors je ne lui aurois pas offert de sacrifice; & je connois trop les femmes de cette espece, pour croire qu'il eût été prudent à moi de ne lui pas laisser l'idée

d'une rivale, & de lui présenter un triomphe si facile.

Madame de Suffolck, qui apparemment boudoit toujours, ne venant pas chez la reine, me laissa tout le tems dont j'avois besoin pour persuader à Madame de Pembroock qu'il ne tiendroit qu'à elle de m'engager, & que je l'étois même déjà d'intention, plus que je ne le lui disois. Elle étoit trop vaine pour ne pas croire bien aisément qu'on ne la voyoit pas sans danger ; mais quoiqu'en un sens, j'eusse bien autant de vanité qu'elle, je ne m'en promis pas moins, quand à son tour elle auroit à me persuader de sa tendresse, de ne l'en pas tenir quitte à si bon marché.

Au reste, je doutois trop peu du retour qu'elle voudroit bien m'accorder, pour lui en demander des assurances ; & je crus d'ailleurs avoir assez obtenu d'elle, en si peu de tems, pour ne la pas tourmenter sur de pareilles minuties. Elle me pria même à souper pour ce soir-là avec Madame de Rindsey, chez laquelle j'avois passé, moins parce que j'étois un peu son parent, que pour commencer à mettre en exécution les vues que j'avois sur elle. Celle-ci qui, sur la fin de notre con-

versation, s'approcha de nous, me dit fort obligeamment, mais d'un air timide & embarrassé, qu'elle seroit charmée de retrouver chez Madame de Pembroock ce qu'elle avoit perdu en ne se trouvant pas chez elle lorsque j'y avois passé. Il n'est pas bien étonnant en Angleterre de voir les femmes embarrassées. La pudeur qui les tourmente sans cesse, & qu'en général, elles poussent jusques au ridicule, leur permet rarement de parler à un homme, surtout les premieres fois, sans rougir; mais je crus remarquer, malgré la singuliere modestie de Madame de Rindsey, que son trouble partoit d'une autre cause. Je ne me trompois pas; mais il est certain que quand je me serois trompé, je ne l'en aurois pas moins cru.

Ma situation avec ces deux femmes étoit cependant assez délicate. Je venois de parler amour à l'une, ou à peu près; cette ouverture de cœur m'engageoit à avoir pour elle des soins plus marqués que si je ne lui eusse encore rien dit; & il falloit à Madame de Pembroock des avances d'autant plus décidées, qu'il lui étoit bien plus nécessaire de paroître aimée que de l'être en effet. La plus légere distraction ne m'auroit pas perdu à la vérité, mais

l'auroit bleſſée. Et s'il n'étoit pas bien intéreſſant pour mon bonheur de la ſoumettre, il l'étoit pour ma vanité, qu'on crût que je l'avois conquiſe, & ſur-tout qu'il ne m'en avoit preſque coûté pour cela que de me montrer. Que de femmes, en effet, j'aurois quittées d'avoir pour moi des bontés réelles, ſi elles avoient bien voulu, ſans cela, laiſſer croire au public, qu'elles m'honoroient des leurs! mais je les ai toutes trouvées de trop bonne foi, pour ſe prêter à une fauſſeté ſi inſigne.

Plus il étoit eſſentiel à ma gloire, que Madame de Pembroock parût ne me pas réſiſter, moins je devois choquer ſon amour-propre; ſans doute il l'auroit été, ſi elle avoit pu penſer que je me partageois; & ç'auroit été lui rendre néceſſaires mille petites tergiverſations auxquelles ſa façon de penſer ne la portoit que trop, & que je ne croyois pas pouvoir eſſuyer ſans me commettre. Il ne falloit pas, d'un autre côté, que je paruſſe ſi décidé pour elle, que Mde. de Rindſey m'en crût amoureux à un certain point. S'il y a des femmes que la certitude d'avoir à combattre une rivale aimée n'arrête pas, il y en a qu'elle décourage; & Madame

de Rindſey avoit un air ſi doux, ſi modeſte, & qui maſquoit ſi bien ſa ſinguliere intrépidité à tous égards, que je pouvois craindre qu'elle ne redoutât, ſoit pour ſa vanité, ſoit pour ſon ſentiment, la concurrence de Madame de Pembroock. Ces deux femmes étoient, ou paroiſſoient du moins, de caractere ſi différent, que je crus que je pourrois, ſans beaucoup d'efforts, concilier des choſes ſi oppoſées; & j'y parvins, en effet, ſans avoir pour cela beſoin d'autant de fineſſe que je l'avois cru d'abord. S'il arrivoit, au reſte, que malgré mes précautions, Madame de Rindſey me trouvât trop d'empreſſement pour Madame de Pembroock, & qu'à ſon tour, celle-ci ne me crût pas abſolument indifférent pour l'autre, il ne me paroiſſoit pas bien difficile d'effacer le mécontentement ſecret de la prude, en rejettant ſur le deſir de ne pas expoſer ſa réputation, les attentions trop modérées que j'aurois eues pour elle, & de me ſauver des reproches de la coquette, en donnant devant elle à Madame de Rindſey tant de ridicules, qu'elle ne pût pas douter qu'elle ne ſe fût trompée, lorſqu'elle m'avoit cru ſur elle quelques vues.

En attendant que je sçusse ce qu'étoit intérieurement Madame de Rindsey, je résolus de me conduire avec elle d'après son maintien, la réputation qu'elle avoit dans le monde, & la sévérité de mœurs & de principes qu'elle y affichoit. Vif, léger, galant, bruyant même avec Madame de Pembroock, je ne lui parlai que d'elle, de ses agrémens, des modes, des plaisirs & des usages de Paris. Sérieux & sensé avec Madame de Rindsey, je gémis du débordement qui commençoit à se glisser dans les mœurs, & j'invectivai avec force contre la puissance, le faste & les déréglemens de la haute église. Rien n'étoit assurément plus contradictoire que le ton, les discours & les façons que j'employois avec chacune d'elles; mais c'étoit des femmes; je les flattois; & pendant que l'une admiroit la galanterie & la légéreté de mon esprit, l'autre paroissoit ne pas comprendre comment revenant de France, & à mon âge, je pouvois avoir tant de solidité. Je sçus d'ailleurs leur dire mille choses fines & délicates que je répétois pour la millieme fois; mais qui n'en avoient pas moins pour elles les graces de la nouveauté. Enfin, je

les laiſſai enchantées, & ne les quittai que très-convaincu qu'aucune des deux ne m'échapperoit.

En rentrant chez moi, j'y trouvai, pour comble de bonheur, ce que j'avois envoyé à Madame de Suffolck, avec une lettre dans laquelle elle avoit mis la plus haute dignité. Buttington, qui m'avoit attendu, ne revenoit pas de ſurpriſe, de ce que je me réjouiſſois d'une rigueur qui, ſelon lui, étoit une des cruautés des plus inouies, qu'on eût eues en Angleterre de mémoire d'homme. Oui! lui dis-je; eh! qu'a-t-elle donc fait de ma lettre? Pourquoi l'a-t-elle gardée? Ah, imbécille, indigne d'avoir reçu des leçons du duc de... & de moi... Parbleu! interrompit-il, elle étoit inſolente ta lettre! elle lui aura déplu; dans ſon premier mouvement, elle l'aura brûlée: ne voulois-tu pas qu'elle t'en renvoyât les cendres? Mon ami James, continua-t-il, je vous l'ai déjà dit; vous vous embarquez dans une ſotte affaire; &, pour le pays, permettez-moi de vous le redire, vous la conduiſez très-ſottement. Eh bien? ſoit, lui répondis-je, mais je parie contre toi mille guinées, que j'ai Madame de Suffolck; & je te donne encore par

dessus le marché, les Pembroock & les Rindsey.

Le comte de Buttington étoit apparemment en malheur ce jour-là ; car ce que je lui dis, ne l'empêcha pas de parier ; & le détail que je lui fis après de mes conquêtes du soir, ne lui donna point la plus légere peur de perdre son argent. Pour Mme. de Pembroock, me dit-il, je la connois assez pour ne pas douter qu'elle ne se laisse aimer : mais toutes ces grandes exclamations qu'elle a faites sur l'excès de ton mérite, ne m'assurent point du tout que tu sois auprès d'elle aussi heureux que tu t'en flattes, & que peut-être elle te le fait espérer par ses agaceries. A l'égard de Madame de Rindsey, ajouta-t-il, en haussant les épaules, il n'y a peut-être jamais eu de prétentions plus folles, & d'espérances plus mal fondées que celles que tu as sur elle ; & le ciel ne te les permet sans doute que pour humilier ta vanité. Ne croirois-tu pas, par hasard, qu'elle t'a lorgné ? Mais oui, répondis-je ; j'ai, par exemple, cette certitude-là : il est vrai que c'est à sa maniere ; ces grands & tristes yeux s'arrêtoient sur moi, sans chaleur & sans expression, ou du moins, ils

en avoient une si sournoise, que je conviens qu'il n'étoit pas aisé de l'y saisir. Elle y étoit pourtant ; & si j'oserois répondre que Madame de Rindsey n'aimera jamais, je n'en suis pas moins sûr qu'il n'y a peut-être pas, dans toute l'Angleterre, de femme plus aisée à vaincre, sur laquelle à la vérité, l'amant puisse prendre moins, mais que l'amour amuse plus. (A ce propos, nouveau mépris de la part du grand Buttington) : au reste, reprit-il, me seroit-il permis de vous demander comment, après la magnifique épître que vous avez reçue de Madame de Suffolck, vous comptez vous arranger avec elle ? Ne lui proposerez-vous pas demain de vous donner un rendez-vous ? Non, mon cher Williams, lui répondis-je, je ne suis pas tout-à-fait assez Buttington pour cela. Du moins, vous oserez l'aborder ? Cela n'est pas douteux, repliquai-je ; elle m'adore ; & je n'en suis pas, en vérité, moins sûr que si elle me l'avoit dit.

Buttington, qui est un des pairs du royaume qui a le mieux fait ses humanités, s'éleva là-dessus avec fureur, & me déclama d'un ton véhément une parfaitement belle invective en vers la-

tins contre la vanité, qui ne me corrigea pas plus que toutes les injures qu'il me dit après, dans l'Anglois du monde le plus élégant. Sçavez-vous bien, mon ami, continua-t-il, qu'en revenant de France, plus gâté qu'instruit par vos leçons, vos exemples, & deux ou trois belles aventures que le duc & vous m'aviez procurées, je voulus en agir dans ce pays-ci comme j'avois fait en France? Sçavez-vous bien ce qui m'en arriva? On te prit pour un fat, sans doute? Justement, reprit-il : non-seulement, je manquai la dame, mais encore, c'est qu'on me donna sur mes agréables façons de faire des ridicules qui ne sont pas effacés, & qu'on ne m'appelle encore à la cour que le *beau téméraire*. On fit fort bien ; de quoi t'avisois-tu? & de quoi t'avises-tu toi même, repliqua-t-il? Enfin, mon cher duc, je compris que je ne lui ferois jamais sentir la différence qu'il y a entre nous deux, & je fus obligé d'envoyer coucher un homme si déraisonnable.

Je m'étois bien douté que la duchesse, emportée par sa passion, & épuisée du sacrifice qu'elle s'étoit fait la veille, n'auroit pas la force de le recommencer ; mais je n'en avois pas moins réso-

lu de la punir de sa révolte contre moi. J'avois d'ailleurs cru remarquer, que lorsqu'une femme raisonnable commence à s'engager, & qu'elle s'en apperçoit, il est dangereux de la laisser dans un état paisible; que l'on ne sçauroit trop occuper son cœur du sentiment qu'elle se reproche; & que, par une de ces bizarreries de la nature, dont il seroit presque impossible de rendre compte, il est plus sûr de la tourmenter par la douleur, que de ne lui donner que des idées de plaisir, sur-tout, lorsque l'on veut qu'elle se détermine promptement, & que c'est à une ame tendre que l'on a affaire. Je m'étois en conséquence promis d'inquiéter celle de la duchesse; & dans cette intention, je l'attendis chez la reine. Elle y arriva enfin, plus belle que tous les anges ensemble; & avec une impression de douce tristesse dans les yeux, & une sorte d'embarras dans toute sa personne, qui lui donnoit des graces inexprimables. Je jugeai, à la fierté qu'elle mit dans ses regards, lorsqu'elle les porta sur moi, qu'elle ne doutoit pas que sa lettre ne m'eût anéanti; & je crus qu'il n'étoit, ni de ma dignité, ni de mon intérêt, de lui laisser cette idée. Il me seroit difficile de vous

peindre l'excès de sa surprise, de sa confusion & de sa colere, lorsqu'au lieu de l'humiliation profonde dans laquelle, après mes torts & ses rigueurs, elle ne doutoit pas que je ne fusse plongé, je ne lui montrai que de la froideur & du détachement. Je mis de tout cela; mais rien que cela, dans la révérence que je lui fis; & je suis bien sûr qu'elle n'en avoit jamais reçues qui lui dissent les mêmes choses. Il ne se peut pas que vous n'y ayez jamais pris garde; mais, à mon gré, les femmes ne sont jamais plus plaisantes que lorsqu'il leur arrive de nous trouver dans des dispositions contraires à celles dans lesquelles elles nous supposoient. Celle-ci qui n'avoit aucune idée de ce tour François, en pensa tomber d'étonnement. Je m'étois flatté que sa surprise n'iroit pas sans une très-vive colere, & pour mieux jouir de celle qui la transportoit, je l'abordai avec tant de liberté dans le maintien, que je la vis tout près de me dire des injures. Malheureusement, elle se contint, & j'en fus quitte pour un regard où il y avoit toute la fureur que de très-beaux yeux puissent exprimer. Je le crus du moins; mais je lui en vis bien davantage, lorsqu'avec ce même

air de détachement que ſa colere ne faiſoit qu'augmenter, je lui fis, avec toute l'intrépidité imaginable, un de ces complimens d'uſage qui ne ſignifient que le peu que nous inſpire la perſonne qui en eſt l'objet. Quel trouble une conduite ſi ſage & ſi peu prévue n'éleva-t-elle pas dans ſon ame! Que ſa douleur fut vive! & avec combien de délices j'en jouis!

Si tous les hommes pouvoient ſçavoir comme nous, mon cher duc, à quel point une véritable paſſion les ſoumet & les avilit! de combien de choſes qui, lorſqu'ils penſent comme nous, ne dépendent que d'eux, elle les fait dépendre, il n'y en a pas qui ne préférât au bonheur toujours aſſez douteux de regner ſur un cœur, par le ſentiment, le plaiſir ſingulier & flatteur, de regler une ame comme on le veut, de ne la déterminer que par ſes ordres, d'y faire naître tour-à-tour les mouvemens les plus oppoſés; & du ſein de ſon indifférence, de la faire mouvoir comme une machine dont on conduit les reſſorts, & à laquelle on ordonne à ſon gré le repos ou le mouvement.

Au milieu de tant de peines, Madame de Suffolck jouiſſoit cependant du

ſuprême bonheur de me voir; mais je ne lui laiſſai cette conſolation qu'autant que cela m'étoit néceſſaire, pour qu'elle ne me crût pas aſſez piqué pour éviter ſa préſence; & ce ne fut qu'après lui avoir bien prouvé que je ne la craignois pas, que je jugeai à propos de diſparoître à ſes yeux. J'y lus, quand je pris ce parti, une impreſſion de douleur ſi vive, qu'un Buttington en auroit ſûrement été touché. Vous ne me faites pas, à ce que je crois du moins, le tort de me ſoupçonner d'une foibleſſe pareille; mais quand j'en aurois été capable, Madame de Suffolck en auroit tiré peu de fruit. Je ſçavois que Madame de Pembroock reſtoit chez elle, je lui devois une viſite; & quand je ne la lui aurois pas due, dans les circonſtances où j'étois avec elle, je n'en aurois pas moins été la voir.

Il y avoit tant de monde chez Madame de Pembroock, & en conſéquence, ſi peu à faire pour mes projets, qu'après une viſite fort courte, je retournai chez la reine, pour y achever la ducheſſe. J'avois tant de ſujets de la croire accablée de triſteſſe, que j'avoue que je fus confondu de la trouver qui rioit, & de la façon du monde la plus naturelle. Ces

ris m'auroient même extrêmement déplu, si à mon arrivée ils n'eussent pas redoublé. J'entendois aussi bien qu'elle ce que lui disoit mylord Dorset; & comme je n'y trouvois rien qui fût si singuliérement plaisant, je compris qu'il y avoit de l'affection dans ses ris, & j'en conclus qu'elle n'étoit pas aussi tranquille qu'elle vouloit le paroître. Si mon intention étoit de tourmenter son cœur, je n'avois, ni ne pouvois avoir celle de le décourager, ni de trop humilier son amour-propre. Rien n'est si dangereux avec les femmes qui ont de la dignité dans l'ame, & je ne sçavois pas si Madame de Suffolck, qui en a beaucoup, sentoit déjà assez d'amour pour que sa fierté ne lui donnât pas enfin contre moi de violens & d'utiles conseils. Sans être donc la dupe de l'air détaché qu'elle affectoit, je crus devoir en prendre un qui lui marquât plus d'intérêt. Je me joignis à la conversation: mon ton fut doux, mes regards tendres, & ma contenance respectueuse. Quoiqu'elle semblât à peine s'appercevoir de ce changement, & que ma présence parût ne lui rien ôter de sa liberté d'esprit, j'étois convaincu qu'elle souffroit intérieurement; mais en consentant à la raſ-

ſuret, je ne jugeai pas à propos de me compromettre ; & d'ailleurs, j'étois bien ſûr que, quelque peu que je fiſſe, elle ſçauroit toujours ſe l'exagérer aſſez. Quelque effort qu'elle ſe fît pour conſerver cet air de ſévérité qu'elle croyoit me devoir, ſes yeux, malgré elle, s'adoucirent en me regardant, & elle ne s'oppoſa pas aux petits arrangemens que je fis pour lui donner la main quand elle ſortiroit de chez la reine. Il m'auroit aſſurément été facile d'y mettre plus de fineſſe ; mais plus je lui aurois voilé ma marche, moins j'aurois vu à quel point ſon amour l'entraînoit. Enfin, je lui donnai la main, & je tremblai en m'acquittant de cette fonction, comme le jour qu'en faiſant la même choſe ſur l'eſcalier de l'opéra, vous me crûtes prêt à tomber. Je ne ſais ſi la ducheſſe eut la même idée, mais ce dont je ne puis douter, c'eſt qu'un ſi beau déſordre la toucha ſenſiblement. J'avois la veille joué à peu près le même rôle ; mais ce ſont de ces choſes que l'on peut répéter tant qu'on veut avec les femmes, & dont leur vanité nous aſſure toujours le ſuccès. Dès que je me vis ſeul avec elle, je me juſtifiai reſpectueuſement de la liberté que j'avois priſe. Le crime lui

plaisoit trop dans le fond, pour qu'elle fût bien difficile sur les excuses. Elle se plaignit cependant de ce que je ne l'avois pas respectée. Je me récriai sur son injustice; mais je n'en eus pas moins la méchanceté de lui faire sentir que je regardois à peu près comme une faveur la distraction qu'elle avoit eue de garder ma lettre, & la douleur avec laquelle elle s'étoit plainte de l'insolence que j'avois eue de lui écrire si promptement l'intention où j'étois de vivre & de mourir dans ses chaînes.

Elle fut d'autant plus outrée de ce que je lui disois, qu'elle sentoit bien qu'elle avoit à cet égard quelque chose à se reprocher. Elle rejetta en rougissant son oubli sur le peu de mémoire que l'on conserve pour les choses indifférentes. Je parus atterré de sa réponse; & elle monta en carrosse, très-convaincue que j'étois bien puni de ma vanité, & fort satisfaite de la façon dont elle l'avoit réprimée.

Que les hommes sont injustes, mon cher duc, lorsqu'ils croient que notre vie est oisive, & que nous ne pensons jamais! Si ceux d'entre eux qui nous accusent de ne faire que des riens; & c'en est certainement le plus grand nombre,

sçavoient combien il nous faut de manege, de méditations profondes, de sagacité pour pénétrer les différens caracteres des femmes, en profiter, les conduire selon nos vues & nos desirs, & combien tant de soins divers rendent notre vie active & agitée, ils prendroient bientôt de nous une autre opinion. Je crois cependant qu'accoutumés comme ils sont à ne juger des choses que par préjugé, ils pourroient changer d'avis sur nous sans nous en estimer davantage, & trouveroient que nous faisons & de notre tems & de nos talens un usage fort singulier, comme s'il y avoit moins de mérite, & souvent des vues beaucoup moins grandes à tromper des femmes par sa finesse, qu'à abuser par les ruses usées de la politique, & aveugler sur leurs intérêts une cour & des ministres. Assurément, quand je veux bien comparer le négociateur à nous, ce n'est pas que je ne sente à quel point je lui fais grace, & combien en cela je défere à l'opinion; mais il n'en est pas moins vrai qu'on y trouveroit de notre part autant d'orgueil que nous qui sentons le poids de nos travaux, & qui en connoissons le prix, devons y trouver de modestie. Il

y a bien loin encore des lumieres que les hommes croient avoir acquises à la véritable philosophie : & je ne sçais si ce ne seroit pas penser trop bien d'eux, que de croire qu'ils puissent jamais y parvenir.

LETTRE TROISIEME.

SI quelque autre que vous, mon cher duc, lisoit mon histoire, & qu'elle tombât, par exemple, entre les mains de ces gens qui, pour toutes connoissances, n'ont que des préjugés, il seroit étonné, sans doute, que je trouvasse dans les événemens d'une vie aussi frivole que la mienne, à ses respectables yeux, de quoi en composer une, & de ce que même j'oserois faire souvenir que j'ai vécu. En effet, qu'y verroit-il ? des femmes cherchées & poursuivies sans amours & sans desirs, avec la plus grande ardeur, & prises uniquement pour être quittées ; un homme toujours dans la plus grande agitation pour la chose du monde qui paroît devoir occuper le moins, dès qu'elle n'intéresse pas le cœur ; des regards discutés avec

le

le détail le plus étendu ; de simples mines devenues un sujet de spéculation, & traitées sérieusement, & avec autant de profondeur que pourroient l'être des faits de la plus grande importance ; une analyse exacte jusqu'au ridicule, du cœur, des caprices ou des petits motifs d'une femme, un amas de méprisables ruses, ou d'atroces perfidies ; en un mot, les mémoires d'un fat, digne objet assurément de l'attention publique !

Mais, sans compter qu'un objet, quel qu'il soit, n'a d'importance que celle qu'on lui donne, & que la vanité, l'intérêt & le préjugé reglent seuls le prix des choses ; ce même homme qui, parce que j'aurois le malheur d'être son contemporain, n'auroit que du mépris pour tout ce que j'aurois à lui raconter, croiroit ne pouvoir jamais assez payer un livre qui l'instruiroit de quelques particularités galantes de la vie de quelque Romain, fameux ou non, & qui seroit du siecle d'Auguste. Eh quoi ! les choses changent-elles donc de nature par l'éloignement ; & comment se peut-il que ce qui, s'il avoit vécu du tems de ce Romain, ne lui auroit paru que frivole, devienne enfin pour lui un objet si intéressant ? Verrons - nous toujours les

hommes, non contens d'être la dupe du siecle où ils vivent, l'être encore des siecles où ils n'ont pas vécu ? Mais n'interrogeons pas leur raison ; nous sommes trop sûrs que leur vanité seule nous répondroit. Cependant, est-il décidé que l'on ne voudra jamais étudier les hommes que dans ceux qui n'existent plus ; & sçavoir ce qu'ils ont été, n'est-ce pas pour nous une curiosité aussi inutile, & presque aussi déplacée que le seroit celle de vouloir apprendre ce qu'ils seront après nous ? Il n'est pas douteux, à ce que je crois du moins, qu'il ne nous fût bien plus nécessaire de connoître ceux avec lesquels nous sommes obligés de vivre ; mais il est bien moins aisé de pénétrer ce qu'ils sont capables de faire, qu'il ne l'est de sçavoir ce qu'ils ont fait. Il n'y a personne qui ne puisse lire ; & la nature n'a pas donné à tout le monde de quoi percer la profondeur du cœur humain ; sans doute, elle a bien fait. Comme il y auroit pour nous un tourment perpétuel, attaché à la connoissance précise de l'instant qui doit terminer nos jours, ce n'en seroit pas un moindre pour nous que de sçavoir à quel point les objets de notre estime, de notre amitié, de notre amour, sont sou-

vent indignes de tout ce qu'ils nous inſpirent. Cette ſorte de preſcience ne préviendroit pas en nous ces paſſions, & ne nous les rendroit que plus douloureuſes, par la certitude qu'elle nous donneroit que le ſentiment le plus cher à notre cœur, ne peut un jour en devenir que le ſupplice.

Je veux donc que ce ſoit un bonheur pour les hommes que de ne pouvoir jamais parvenir à un ſi haut degré de connoiſſance, & qu'il eſt important pour le bonheur de l'humanité, qu'ils ſe croient réciproquement des vertus. Cela n'empêche pas qu'il ne nous ſoit recommandé, & par la raiſon même, d'apprendre à les connoître ; & j'oſe ſoutenir qu'une hiſtoire qui ne contient que les minuties de leurs erreurs, eſt plus utile pour cela que toute autre. Mais, me dira-t-on, le beau ſujet de réflexions que des femmes ! Eh quoi! ſont-elles donc ſi peu de choſes à nos yeux, influent-elles ſi peu ſur notre vie, que nous devions regarder comme perdu, ou mal employé le tems que nous mettons à approfondir leur ame ? Qui peut donc mieux que cette étude garantir notre cœur du trouble qu'elles y excitent, & nous apprendre à ne nous

pas faire un objet de passion, de ce que la nature, toujours plus sage que nous, a voulu sans doute qui ne fût pour nous qu'un plaisir ? Les femmes, de leur côté, instruites des pieges que nous leur tendons, apprenant par une histoire du genre de la mienne, combien peu elles doivent compter sur notre cœur ; à quel point il nous est aisé de feindre de l'amour ; le peu que sont pour nous nos sermens, & tout ce qu'elles risquent à les croire, en deviendroient nécessairement moins crédules, en seroient plus estimables, & de-là même plus heureuses.

Mais quand on voudroit bien convenir que mon histoire, considérée de ce côté, pourroit être utile, on ne m'en blâmeroit pas moins du peu de consistance des faits qui la composent. Les hommes, ceux mêmes auxquels par leur état, ces récits importent le moins, aiment les grands événemens ; c'est-à-dire, ce que leur paroît tel ; car que l'on décompose ces grands événemens, on ne les trouvera presque jamais que le résumé d'une infinité de petites circonstances, plus puériles les unes que les autres aux yeux de la raison, ou quelquefois, le résultat que l'on devoit le

moins attendre de toutes les mesures que l'on avoit prises, & du récit desquelles on a vastement ennuyé le lecteur. Cela se peut : mais, du moins, on lui a présenté des objets dignes de l'occuper ; une grande révolution, le bouleversement d'un empire, la fondation d'un autre, des guerres cruelles, d'importantes négociations, &c. Il faut en convenir, tout cela est fort beau ; mais mon histoire est aussi fort belle. Vous ne me montrez que l'extérieur de l'homme, ou ne m'offrez, pour percer plus loin, que des conjectures que je puis, si je veux, ne pas adopter, & qui, quelque fines qu'elles puissent être, n'en sont peut-être pas mieux fondées. Moi, c'est le cœur que je développe, son délire particulier, le manege de la vanité, de la fausseté dans la plus intéressante des passions que j'expose à vos yeux. Cela peut, à la vérité, n'être pas utile à tous les hommes ; mais, soyez amant, je cesserai de vous paroître si frivole : craignez de l'être, vous me devrez encore plus d'estime & de reconnoissance ; repentez-vous de l'avoir été, en vous retraçant vos erreurs, je vous affermis dans un repentir qui ne peut que vous sauver des malheurs ou des ridicules,

peut être tous les deux; & si vous n'avez été qu'un fat, ou si, comme moi, vous en êtes un, par mon exemple je vous corrige de l'être, je vous console de l'avoir été; ou, ce que vous aimerez mieux peut être, & qui peut en effet vous être plus nécessaire ou plus agréable, j'encourage votre fatuité par mes succès, & vous la rend plus utile par mes préceptes.

Après cette longue excursion, beaucoup plus Angloise qu'elle n'est placée, & qui ne vous ennuiera peut-être pas moins qu'elle ne m'a coûté, je vais, mon cher duc, reprendre mon histoire que, s'il m'en souvient bien, j'ai laissée à une très-importante circonstance; c'est que je donnois la main à la duchesse sur l'escalier du palais.

Ce qui me divertit beaucoup, fut l'étonnement de Buttington, qui, allant me chercher chez la reine, s'étoit arrêté au bas du degré pendant que nous le descendions. Quoi! me dit-il, vous avez osé lui parler? mais aussi, si je ne me trompe, cela ne vous a pas réussi? On ne peut pas mieux, lui répondis-je; car je l'ai mise dans une fureur exécrable, & je cours en jouir & l'augmenter chez Madame de Norfolck, où je sçais

qu'elle soupe. Mylord veut-il y venir? je lui montrerai comme on se fait, à la fois, adorer & détester d'une femme. Il a vu cela cent fois à Paris; mais je vois qu'il a tout oublié à Londres, & je veux bien recommencer son éducation.

Buttington consentit à ce que je lui proposois; & nous arrivâmes chez Madame de Norfolck, assez long-tems avant la duchesse, qui alloit un train un peu plus décent que le nôtre. Je ne pourrois jamais vous peindre la surprise & la joie qui éclaterent dans ses yeux lorsqu'elle me trouva dans une maison où elle m'attendoit si peu. Buttington, qui n'est pas l'homme de son siecle qui lit le plus finement dans les yeux, ne vit que de l'étonnement dans ceux de la duchesse, & il est vrai qu'elle renferma avec tant de promptitude celui de ses mouvemens qui m'étoit favorable, que j'avoue qu'il falloit toutes mes connoissances pour pouvoir le saisir dans les siens. Je fus quelque tems dans l'indécision sur la conduite que j'aurois avec elle ce soir-là. Le goût qu'elle m'inspiroit me faisoit pencher vers la clémence; mais c'étoit une surprise des sens à laquelle je ne crus pas que je dusse céder: &, toutes réflexions faites, je

me déterminai à agir avec elle à toute rigueur. Si je n'avois voulu seulement que la désespérer, il ne m'auroit fallu, pour y parvenir, que paroître toujours jouir de la tranquillité que j'avois affectée jusques-là. Lui prouver de l'indifférence, ou plutôt lui en faire craindre, étoit quelque chose; mais cela ne me suffisoit pas, & je voulois la rendre jalouse. C'est, de tous les mouvemens, celui qui agite le plus, & que l'on peut cacher le moins; & qui, par conséquent, décele le plus les sentimens que l'on condamne encore au silence. Ce n'étoit pas que je pusse douter encore de ceux de la duchesse; mais elle s'obstinoit à les renfermer, & il m'eût été doux d'en jouir.

J'avois affaire, heureusement pour moi, à un cœur tendre, sensible, délicat, tel enfin qu'il le faut pour connoître dans toute son étendue l'horrible tourment de la jalousie. Aussi se livra-t-elle à cette cruelle passion avec toute la vivacité imaginable. Quel plaisir n'étoit-ce pas pour moi de la voir machinalement épier mes regards, les suivre avec inquiétude où ils se portoient, & rougir de fureur quand ils s'arrêtoient sur une femme trop long-tems! Ce qu'il y a d'heureux, c'est que la ja-

loufie ne choifit pas, que tout lui fert d'objet & d'aliment, & que quand on craint de perdre ce qu'on aime, tout alarme, & même, ce que l'on doit redouter le moins. Hélas! combien, pour tâcher de me dérober le déſordre dans lequel je la mettois, elle s'efforça d'être vive & fémillante! combien, fes graces & fon eſprit, toujours fi fimples & fi naturelles, devinrent forcés! Que je lui caufai de tourmens, & qu'elle me donna de plaifir! Je ne fçais fi la douleur dont elle étoit pénétrée, la ramena, malgré elle même, au ton férieux; ou fi fimplement elle fentit à quel point elle étoit déplacée; mais je vis bientôt ceffer fa gaieté & fes plaifanteries. Quelle victoire! & fi vous connoiffiez la femme fur laquelle je la remportois! combien elle eft fiere! à quel point elle eft belle! Ah! jamais triomphe ne m'avoit fi fenfiblement flatté; & jamais auffi je n'avois joui d'un fpectacle auffi doux pour mon amour-propre que celui-là. Toute inquiete, toute agitée qu'elle étoit, foit pour mieux chacher fon trouble, foit plutôt pour ne me pas perdre de vue, elle confentit, après le fouper, à jouer avec moi, & s'y conduifit à faire pitié. Mais comme il ne faut pas

dire aux femmes, même dans la plus grande intimité, ce qu'on a pénétré de leur ame, je l'ai depuis assurée que son air indifférent, ce soir-là, m'avoit donné la plus vive des inquiétudes. La douleur & l'amour occupoient trop, cependant, le cœur de Madame de Suffolck pour qu'il lui fût possible, à quelque point qu'elle prît sur elle-même, d'y tenir plus long-tems; & notre partie fut finie à peine, qu'elle s'en retourna chez elle avec un air d'humeur, & une brusquerie qui terminerent bien agréablement cette journée.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que Buttington n'avoit pas moins pris d'humeur contre moi, qu'elle même; & quand je lui demandai ce qu'il pensoit de ma conduite: James, mon ami, me répondit-il, il est juste de laisser ses amis se noyer à leur fantaisie; mais si j'avois été à la place de Madame de Suffolck, je vous aurois indubitablement rompu sur le nez tous les éventails de la maison. Elle me prépare, à ce que je crois, repris-je, un sort plus doux; ce n'est pas qu'en ce moment elle ne croie me détester, mais elle m'adore, & je suis bien sûr de faire pleurer actuellement deux des plus beaux yeux du monde.

J'aime assez, moi, à procurer des insomnies à ces fieres beautés qui en donnent à tant de gens. Eh morbleu! mylord, repliqua-t-il, si ce, contre quoi je vais parier tout à l'heure, si vous voulez, vous êtes assez heureux pour l'occuper tendrement, tout indigne que vous en êtes, pourquoi préférer au plaisir si délicieux, que sa passion pour vous peut vous donner, la volupté barbare de déchirer un cœur où vous croyez que vous regnez? Mon cher Williams, répondis-je, il y a des voluptés délicates, des plaisirs fins, qui ne sont pas pour tout le monde, & que je ne suis pas surpris qu'un homme qui, comme vous, ne sçauroit s'élever au-dessus de ses sens, ne conçoive pas; & malheureusement pour vous, celui que me donne à présent Madame de Suffolck est de ce genre. Eh moi, reprit-il en fureur, je vous soutiens, je parie même, ma plus belle terre, que non-seulement elle ne pleure pas, mais qu'elle ne vous fait même pas l'honneur de vous haïr.

Vous connoissez la façon de raisonner de Buttington; il faut qu'il jure, ou qu'il parie: je ne voulus plus le dernier; & après m'avoir honoré de tou-

tes les injures que notre langue peut fournir, & ce n'est assurément pas dire peu, enfin, il voulut bien me laisser m'endormir sur mes lauriers.

Je crus pourtant devoir aller le lendemain voir Madame de Suffolck; & ce que Buttington n'auroit pas compris, & que vous comprendrez vous, fort aisément, je fus d'autant plus comblé de joie, quand on me dit qu'elle n'y étoit pas, que j'étois plus sûr qu'elle y étoit. Rien, en effet, n'étoit plus flatteur pour moi que cette exception, & elle ne pouvoit guere mieux me prouver combien elle craignoit ma présence, qu'en m'interdisant la sienne. En quittant sa porte, j'allai à celle de Madame de Pembroock, voir si elle avoit donné de pareils ordres contre moi. Je la trouvai seule, & couchée sur une espece de chaise longue, avec un air de liberté qui étoit à Londres aussi nouveau que peu décent, & qui me donna d'assez grandes espérances. Je ne trouvai pas dans ses yeux, à la vérité, autant de tendresse que dans ceux de Madame de Suffolck, mais je crus y lire cette sorte de desir qui promet autant, & n'engage pas d'une façon si sérieuse. Je m'établis donc auprès d'elle,

& lui parlai avec une familiarité tout-à-fait légere, de ce qu'elle m'inspiroit. Il y avoit, dans le ton que je prenois, plus de quoi la blesser, qu'il n'y avoit dans ce que je lui disois, de quoi l'attendrir; mais elle est de ces sortes de femmes qui pardonnent tout, dès qu'on leur dit qu'elles sont belles; & dont la vanité n'est jamais choquée que du silence que l'on garde sur leurs charmes. Si je lui parlois sans chaleur, elle me répondoit avec distraction, & me parut même infiniment plus occupée d'un petit chien qu'elle agaçoit, que de moi, & de tout ce que je pouvois lui dire: & tout de suite, elle me demanda, si je ne trouvois pas Madame de Rindsey supérieurement ridicule. Comprenez-vous, ajouta-t-elle, l'air de satisfaction avec lequel elle montre ses pieds? Mais, repris-je, concevez-vous davantage l'intrépidité avec laquelle elle montre ses bras & ses mains? Y a-t-il, sous le ciel, rien de taillé plus mal & de plus décharné? Elle fait assurément bien d'être dévote! Mais oui, repliqua-t-elle, elle feroit pourtant mieux de l'être, en effet, que de ne s'en donner que l'air. Réellement on assure, qu'avec cette contenance si sage & si modeste,

elle n'a pas laissé que d'avoir quelques affaires. En vérité, cela doit faire une maîtresse bien insipide. Telle qu'elle est, je l'aimerois cependant mieux encore que Madame de Suffolck. Mais, ajouta-t-elle, en souriant, vous pourriez bien, vous, n'être pas de mon avis ?

Il étoit, dans le fond, tout-à-fait simple que je n'en fusse pas; mais je crus remarquer qu'elle ne médisoit de Madame de Rindsey que par l'habitude de médire, & qu'elle en vouloit personnellement à Madame de Suffolck, qui lui étoit d'ailleurs trop supérieure, à tous égards, pour qu'elle la haït modérément. Je sçavois aussi qu'on plaît presqu'autant aux femmes du genre de Madame de Pembroock, par le mal qu'on leur dit des autres, que par le bien qu'on leur dit d'elles-mêmes. En conséquence donc de ces deux remarques, il me parut indispensable de convenir que la duchesse manquoit d'ame & de graces dans sa beauté, & de la trouver presque aussi mal que Madame de Rindsey. Il étoit impossible, en apparence, de pousser plus loin la complaisance & la fausseté : j'en trouvai cependant le moyen, en assurant fort sérieusement Madame de Pembroock qu'elle étoit

infiniment au dessus de Madame de Suffolck ; & sans doute, vous n'aurez pas de peine à me croire, quand je vous dirai qu'elle en étoit aussi convaincue que je feignois de l'être.

Tant & de si grossiers mensonges en sa faveur, me paroissoient bien mériter de sa part quelque complaisance ; je m'en expliquai avec elle, sur ce ton-là, & j'avoue naturellement, que je ne m'attendois pas à des refus. J'en essuyai cependant, & de si positifs, qu'à l'exception de quelques très-légeres faveurs, qui même ne passent presque plus aujourd'hui pour en être, & qu'encore je lui arrachai plus qu'elle ne me les accorda, la permission de dire que j'aimois, & la promesse de me croire un jour, il me fut impossible de rien obtenir d'elle, pas même le bonheur de la voir le lendemain. Cela me parut ridicule, & d'une cruauté tout-à-fait singuliere. Je m'emportai, je suppliai, je gémis, & n'émus pas l'inhumaine qui me condamnoit à une absence que, dans le fond, je sentois si peu ; ce qui devoit lui être à elle-même assez peu pénible, puisque ce n'étoit qu'à sa réputation qu'elle sacrifioit le bonheur de me voir.

Je jugeai, par tout ce que je venois

de voir, que Buttington se trompoit sur Madame de Pembroock, moins que je ne l'avois cru, lorsqu'il m'avoit assuré que je ne triompherois pas d'elle aussi aisément que je m'en flattois. Il m'étoit du moins impossible de douter que son intention ne fût de me donner en spectacle, beaucoup de tems avant que de se déterminer à récompenser mes soins; & il me paroissoit bien ridicule de n'avoir apporté à la cour d'Angleterre tant de graces & de manege, que pour y être la dupe d'une coquette qui sûrement n'avoit pas autant de finesse que moi. La façon dont elle s'étoit conduite dans ce tête-à-tête, m'avoit prouvé qu'elle étoit accoutumée à être attaquée & à se défendre. Quoique mes entreprises eussent été modérées, je les avois cependant poussées assez loin pour offenser un peu la pudeur, & pour ne pas laisser les sens absolument tranquilles, & je ne lui avois trouvé ni émotion, ni colere. Il lui avoit enfin paru également simple, que je l'eusse attaquée avec assez peu de décence, & que des façons ordinairement si persuasives, ne lui eussent pas donné la plus légere tentation de succomber: & j'avoue qu'un désintéressement si

complet, ne laissoit pas que de m'embarrasser. L'amour triomphe enfin de la vertu, souvent sans le vouloir, ni même le chercher, on frappe les sens, quelquefois même le caprice seul tient lieu de desirs & de passion, & mene aussi loin : mais Madame de Pembroock avoit la tête froide, le cœur paisible; & sur ce qui pouvoit remplacer la tranquillité de l'un, & la froideur de l'autre, ne me donnoit pas d'espérance. Une chose pourtant me consoloit; si j'étois presque sûr de ne lui pas inspirer d'amour, je l'étois bien plus encore, qu'elle ne m'en inspireroit pas; & les coquettes sont rarement dangereuses, lorsqu'elles n'intéressent pas le cœur. D'ailleurs, quelque plan qu'elle se fût fait, quelque sûres que lui parussent les ressources que la nature & l'art pouvoient lui fournir pour y rester fidelle, il me paroissoit assez peu possible que cette foiblesse naturelle que les femmes ont toujours, plus ou moins, vis-à-vis nous, & sur laquelle il est si raisonnable de compter, ne l'entraînât pas plus loin qu'elle ne voudroit. Il faudroit aussi les connoître bien peu, pour ignorer à quel point, & combien inopinément leur imagination s'embrase quelquefois,

& jusqûes où un homme qui sçait pénétrer leur désordre, & profiter de ce qu'il voit, pour les conduire, quelques armes que d'ailleurs elles puissent avoir contre lui.

Je quittai donc Madame la comtesse, assez convaincu, malgré les apparences, que les choses ne tourneroient pas, entre elle & moi, comme elle me paroissoit le croire, mais pourtant assez honteux, dans le fond, d'avoir trouvé une si belle résistance, où j'en avois craint si peu. Il me restoit Madame de Rindsey, de la vertu de laquelle, malgré son extrême décence, j'avois assez mauvaise opinion; & j'allai, en quittant Madame de Pembroock, essayer chez la reine, où je sçavois que je la trouverois, si mes conjectures sur elle, me tromperoient, comme elles venoient de faire sur l'autre. Quoi qu'il en arrivât cependant, cela m'étoit assez égal. Si je voulois bien l'entendre, quand elle parleroit, je ne voulois pas avoir à me reprocher de l'avoir prévenue. Cela vous paroît étrange peut-être, mais vous serez plus convaincu par le portrait que je vais vous faire d'elle, que par tout ce que je pourrois vous dire, à quel point la singuliere indiffé-

rence que j'avois pour sa conquête, étoit fondée ; & que je ne l'aurois même pas tentée, si j'eusse alors eu sur elle les lumieres que j'ai acquises depuis. Ce n'est pas, graces au ciel, qu'en pareil cas j'aie jamais compté les vices du cœur pour quelque chose ; mais moins on est sensible aux vertus, plus on a besoin de trouver des agrémens.

La figure de Madame de Rindsey est, à quelques égards, comme son ame : celle-ci offre assez les apparences de la vertu & de l'honneur ; l'autre paroît bien faite, toutes deux trompent. L'on ne peut pas, sous un maintien plus honnête, sous un plus grand air de candeur & de naïveté, cacher d'ame plus profondément fausse, & moins de principes & de mœurs ; & sous une taille plus élégante, posséder moins de ces beautés qui semblent en dépendre, & offrir plus de ces cruels défauts, dont on ne fait guere juge que l'homme que l'on appelle encore un amant, quoiqu'assez souvent, on pût donner un autre titre à ceux que les femmes honorent d'une confiance un peu étendue. Le terme par lequel il me semble qu'on pourroit les désigner, n'est peut-être pas encore connu. J'ai oui dire que l'amour, quand

il eſt extrême, peut pardonner des défauts de ce genre; ce que je ſçais, c'eſt que le ſimple deſir les ſent, les craint, & ne les excuſe pas. Il eſt impoſſible de ſe connoître mieux que ne fait Madame de Rindſey, de parler de ſoi-même plus modeſtement, de ſe croire moins, & de quoi plaire, & de quoi fixer; & malgré cela de ſe livrer avec plus d'intrépidité. L'inconſtance d'un amant eſt apparemment moins pour elle, que le malheur de ne pas ſatisfaire un caprice. Elle paroît faire grand cas de ſon ame; mais c'eſt un tort qu'elle a beaucoup moins qu'elle ne ſemble l'avoir; & perſonne, dans le fond de ſon cœur, ne ſe ſent plus mépriſable qu'elle, & ne ſe mépriſe avec moins de répugnance & plus de fermeté; l'eſtime d'autrui ne lui importe pas plus que la ſienne même; & perſonne peut-être ne braveroit le public avec plus d'audace, ſi elle n'avoit que le public à ménager. Ses yeux ſont plus triſtes que tendres, modeſtes par art, hardis, même quelque choſe de plus, quand elle les laiſſe à leur expreſſion naturelle; ne diſant rien, lorſque le deſir ne s'y peint pas; & dans ce cas-là même, ſoit que ſa ſinguliere fauſſeté regle juſques à leurs mouve-

mens dans quelque instant que ce puisse être, soit qu'ils soient tournés de façon à dire toujours moins qu'elle ne sent, il est difficile, avec quelque soin qu'on les étudie, de s'appercevoir de ce qu'ils vous veulent. On ne peut pas avoir dans la peau plus de finesse & d'éclat qu'elle n'en a; & dans le sourire, plus de douceur, d'agrément & de naturel. Le reste de ses charmes ne vaut pas la peine d'être décrit; le détail des autres défauts de sa personne seroit trop rebutant pour que je veuille l'entreprendre. Il est aussi aisé d'embraser son imagination, qu'il seroit difficile de lui donner l'idée du sentiment; aussi la volupté est-elle ce qu'elle connoît le moins; elle a le desir inégal, mais violent; & il est impossible d'avoir, avec un air plus tranquille & plus froid, plus d'emportement dans les goûts, & moins de retenue. Je doute que ce que la fortune en a fait, réponde à ce qu'il paroît que la nature en avoit voulu faire; & sûrement, à son égard, l'une des deux s'est trompée. Si elle n'ose avoir ni le ton, ni les façons de l'état pour lequel, par son caractere, elle semble être née, elle en a du moins pris les mœurs & l'audace. Elle est née dure; un amant

qui ne lui montreroit que des pleurs, ne l'attendriroit pas ; mais un amant n'a-t-il jamais que ce spectacle à offrir aux yeux d'une inhumaine? Je ne sçais si cela vient, ou de son manque de principes, ou de son peu d'amour propre, mais jamais femme n'a fait les avances plus volontiers avec plus de pudeur & de circonspection ; & ne s'est, dès qu'on l'entend, livrée avec plus de promptitude. Il est vrai aussi que, comme elle n'a pas une de ces beautés frappantes qui entraînent, & que son air modeste & réservé fait penser qu'on pourroit l'attaquer sans succès, qu'enfin elle tente peu, & qu'elle effraie beaucoup, elle pourroit bien avoir le malheur d'être sans ce qu'elle-même appelle une affaire, si elle ne rassuroit point, par la douceur de son caractere, ceux que la sévérité de son maintien épouvante. Elle a fort peu d'esprit, & je n'ai jamais connu de femme qui l'eût plus stérile, & de qui, en même-tems, le cœur fût plus sec. Les gens qui la connoissent peu, lui donnent beaucoup de ce que nous appellons sens & raison ; mais je suis convaincu qu'elle en a moins encore que d'esprit. L'on a pris apparemment pour de la réflexion

cette perpétuelle rêverie dans laquelle elle est plongée, & dont tout l'objet est de s'étudier sans cesse à renfermer tous les mouvemens qui pourroient déceler son caractere. Personne donc ne rêve plus, & ne pense moins; personne ne combine davantage, n'applique plus mal ses calculs, & n'a les vues plus fausses & plus bornées. Avec tout cela, soit desir de jouer un rôle, soit pour tromper mieux ou plus, elle a jugé à propos de se faire presbytérienne; & être presbytérienne, c'est être infiniment plus que si l'on étoit J....

La reine s'étoit enfermée dans son cabinet lorsque j'arrivai au palais; & j'y trouvai Madame de Rindsey dans une chambre assez écartée. Plusieurs de nos presbytériens de cour lui en composoient une; mais ces êtres superbes & farouches, ne me croyant pas des leurs, me regarderent, quand je l'abordai, avec un mépris que je leur rendis d'autant plus volontiers, que j'ai toujours mal pensé des gens qui se croient en droit de mépriser les autres, & que d'ailleurs, j'aime assez naturellement à humilier l'orgueil. Après qu'ils eurent jetté sur moi des regards sombres & dédaigneux, & que je les eus bien con-

vaincus par les miens de tout le dédain qu'ils m'inspiroient aussi, ils quitterent de concert Madame de Rindsey, en la blâmant sans doute de connoître des gens aussi frivoles & aussi écartés de la bonne voie que je leur paroissois de l'être. Pour elle, je crus remarquer à son sourire & à la façon dont ses yeux s'attacherent sur moi, qu'elle n'étoit pas fâchée que leur fuite lui procurât avec moi une conversation particuliere.

Vous devriez être bien honteux, mylord, me dit-elle avec une sorte de trouble, de faire tant de peur aux gens vertueux. Moi! Madame, répondis-je, je ne suis pas, graces à Dieu, assez dévot encore pour penser mal de mon prochain, sur-tout quand je ne le connois pas; mais, à vous dire la vérité, je suis assez peu édifié de la conduite des gens qui viennent de me témoigner avec si peu d'égards, à quel point ils croient ma rencontre dangereuse pour la vertu. C'est que, reprit-elle en souriant, vous avez si peu l'air d'être dans les bons principes, qu'il est tout simple, quand on ne vous connoît pas, de ne vous pas rendre toute la justice qui vous est due. Il me suffit, Madame, repliquai-je

repliquai-je, que vous me la rendiez; & l'on me feroit encore plus d'injustices, que, pourvu que vous ne m'en fissiez pas, je vivrois, à cet égard, on ne peut pas plus tranquille. Il entre peut-être, reprit-elle, dans votre façon de penser plus encore de philosophie que d'estime pour moi; mais, au moins, je dois toujours vous rendre graces de ce que vous voulez bien paroître penser de moi si favorablement.

Elle rougit en achevant ces paroles; & quoique je ne la connusse pas assez pour attribuer cette rougeur à sa véritable cause, j'avoue que ce ne fut pas à sa timidité que j'en fis absolument honneur. Il me parut même que ses tristes yeux s'attachoient sur moi, avec cette sorte d'opiniâtreté que l'on n'a que pour l'objet qui plaît, & qui est chez elle d'autant plus forte, que, comme je l'ai sçu depuis, c'est sa façon la plus ordinaire de vous apprendre qu'elle vous distingue.

Cette préférence qu'elle me donnoit, me flattoit dans le fond trop peu, pour que mes regards répondissent aux siens comme elle l'auroit desiré; & soit qu'elle s'en apperçût, soit qu'elle craignît que je n'eusse trop tôt mauvaise opinion d'el-

le, elle prit d'un air nonchalant un assez gros livre qu'elle avoit sur ses genoux ; & comme elle me vit une sorte de curiosité de sçavoir ce que c'étoit : c'est, me dit-elle, un traité sur la hiérarchie de la primitive église, & qui doit, je crois, embarrasser furieusement Messieurs nos évêques ; & comme, dans vos principes, cet ouvrage ne doit pas vous déplaire, je vous prie, mylord, de vouloir bien l'accepter ; mais, ajouta-t-elle, il faut que je sois folle d'imaginer que vous le lirez? Oui, assurément, Madame, répondis-je, je le lirai. Quand je ne serois pas, comme je suis, dans les bons principes, j'aime, de goût, ces sortes de matieres, & même j'y suis passablement versé.

Et ce qu'il y a de plaisant, mon cher duc, c'est que je lui disois exactement vrai, & que ma curiosité qui m'a porté à effleurer toutes sortes de choses, ne m'a pas permis de négliger absolument celle-là, toute assommante qu'elle est, & de quelque inutilité qu'elle me soit. Ce n'est pas que je sois là-dessus plus profond que je ne le suis sur tout le reste ; mais je n'en étois pas moins sûr, que j'en sçaurois là-dessus autant que Madame de Rindsey, qui ne devoit né-

cessairement en avoir qu'une très superficielle connoissance. Quoi ! me dit-elle avec une feinte surprise, vous avez été si long-tems en France, & vous lirez ce livre-là ! Je lui répondis qu'elle faisoit tort aux François, si elle pensoit qu'ils ne pussent ou lire, ou faire que des ouvrages frivoles. Cela me parut l'étonner; elle avoit beaucoup plus de peine à croire à votre solidité, qu'à la mienne; mais dans le fond, cela ne l'intéressoit pas assez pour que ce fût sans chagrin qu'elle me vit commencer la préface du livre qu'elle venoit de me donner. Il lui sembloit, & avec assez de raison, que j'aurois pu mieux employer pour elle & pour moi la solitude dans laquelle on nous laissoit tous deux. Je le pensois aussi-bien qu'elle; mais j'aimois encore mieux m'ennuyer avec la plus stupide préface qui ait peut être jamais été faite, que de rien dire à Madame de Rindsey qui lui fît penser que j'eusse des vues sur elle. Tout assuré que j'étois de triompher d'elle, en fort peu de tems, le triomphe ne m'en flattoit pas davantage; & je ne voulois pas, sur-tout, avoir à me reprocher qu'il me coûtât quelques soins, ou quelque apparence de senti-

ment ou de desir. Elle ne pensoit pas sans doute, malgré sa modestie, qu'elle m'intéressât si peu; & il est vrai qu'il falloit la connoître un peu plus que je ne faisois, pour sçavoir combien peu, à tous égards, elle méritoit l'estime & la considération. Dans cette affaire, ma sagacité naturelle me tenoit sans doute lieu d'expérience; mais quand j'aurois été mieux disposé en sa faveur, cela lui auroit peu servi dans un lieu, où je n'aurois pas pu profiter sur le champ du tendre aveu qu'il m'étoit si facile de lui arracher, & où je ne pouvois la faire tomber aussi scandaleusement que j'avois besoin qu'elle le fît, & pour sa honte & pour ma gloire.

LETTRE QUATRIEME.

JE ne sçais, mon cher duc, quel est le respectable ancien qui a dit, & selon moi, avec encore plus de vérité que d'élégance, *qu'on a beau être fin, que l'on ne devine pas tout.* Bien des gens sont, ou du moins doivent être convaincus, que ce grand philosophe, quel qu'il soit, ne se trompoit pas lorsqu'il fit cette importante découverte;

& j'en suis, moi, plus convaincu que personne. Je voyois bien, & en vérité, il ne falloit pas pour cela toute ma pénétration, que Madame de Rindsey desiroit vivement de m'engager. Ses yeux, quelque peu éloquens qu'ils soient, étoient remplis de tant de langueur, qu'il ne m'étoit pas possible d'en ignorer le langage; mais le reste de ses dispositions intérieures étoit caché sous tant de décence, qu'il ne se pouvoit pas, sur-tout avec la réputation que, je ne sçais comment, elle avoit sçu se conserver, je sçusse à quel point, à tous égards, cette conquête étoit facile. J'ignore aussi, si le peu qu'elle m'inspiroit, & le peu d'attention qu'en conséquence je faisois à tout ce qui se passoit dans son cœur, étoient ce qui me voiloit ses mouvemens; mais quelle que pût être la cause de mon ignorance, il est certain que tout ce que je vis, fut qu'il m'auroit été facile de donner à ma conversation avec elle une tournure moins triste. Peut-être même sans doute, si j'avois été seul avec elle, dans des lieux plus favorables à ses desirs, j'y aurois plus favorablement répondu; mais je considérois qu'où nous nous trouvions, tout ce qu'après mille tendres bassesses,

je pourrois remporter, seroit un triste *je vous aime*; & je voulois, du moins, que ce fût d'elle-même, & sans aucune sollicitation de ma part, qu'elle me dit, ce qui de la sienne devoit si peu m'intéresser. J'avois enfin résolu qu'elle feroit toutes les avances; hélas! elle ne demandoit pas mieux; mais elle auroit desiré que je l'eusse, dans cette extrêmité cruelle, un peu secourue; & je ne le voulois pas, non-seulement de peur de me compromettre, mais encore par le peu de prix que j'attachois à cette victoire.

Il étoit, au reste, d'autant plus singulier que je la devinasse si mal, qu'il y avoit déjà long-tems que je croyois que la rigidité des opinions & la dignité des propos n'empêchent pas que le cœur ne s'abandonne aux penchans qui lui sont chers, & sont bien plus faits pour les masquer que pour les contraindre. Je n'ignorois pas davantage que la vanité des prudes est une raison de plus contre elles, & que même quand elles sont de bonne foi, la certitude qu'elles ont de ne pas succomber, ne leur permet pas de se tenir assez en garde contre la séduction, & nous les livre souvent, après de bien plus légers combats que

n'en rendent des femmes moins respectables. Je pourrois ajouter aussi, que celles qui se défient le plus d'elles-mêmes, n'en sont que plus promptement vaincues, parce qu'accoutumées à se présenter l'idée du péril lorsqu'il n'existe pas, elles usent toutes leurs forces dans des combats imaginaires, & ne s'en trouvent plus dans les occasions réelles.

Ce n'étoit assurément pas, comme je vous l'ai dit, la faute de Madame de Rindsey; si je ne lisois pas mieux dans son cœur. La langueur qui regnoit dans ses yeux, je ne sçais quelle inquiétude & quelle mollesse répandues dans toute sa personne, tout en elle annonçoit au moins une nécessité très-pressante qu'on lui dît promptement qu'on l'aimoit, & un desir aussi urgent d'être débarrassée du grand rôle, qu'elle ne jouoit plus vis-à-vis moi que malgré elle-même.

Je lisois donc toujours cette maudite préface; & je crois qu'intérieurement elle étoit encore plus surprise de mon imbécillité prétendue, que satisfaite de l'opinion qu'en la lui lisant, je semblois avoir d'elle. J'ai en effet remarqué quelquefois que rien n'impatiente une femme plus cruellement que de s'obstiner à paroître l'estimer, lorsqu'elle consent.

à ne nous plus paroître estimable. L'ennui de Madame de Rindsey devint enfin si vif, & elle le marqua par tant de distraction, qu'il ne se pouvoit plus que je parusse encore m'y méprendre. Elle n'osoit pas, cependant, interrompre une lecture qui, dans les principes qu'elle affichoit, ne devoit point paroître lui déplaire. Mais elle avoit beau me témoigner de mille façons la situation cruelle dans laquelle je la mettois, je voulois pour finir, qu'elle me l'ordonnât elle-même, & par ma patience, je sçus enfin l'y forcer.

En vérité, mylord, me dit-elle, vous me causez la plus singuliere surprise que j'aie éprouvée de ma vie. Il est inconcevable que, dans un âge qui ne semble fait que pour les erreurs & pour la frivolité, vous pensiez aussi solidement que vous faites. Mais vous, Madame, répondis-je, vous m'étonnez à bien plus juste titre? N'est-il pas, en effet extraordinaire qu'à votre âge (j'aurois pu dire davantage si j'avois seulement voulu être poli) vous vous soyez consacrée à une vie si sérieuse, &, si je l'ose dire, si peu faite pour vous. Elle n'a peut-être pas, me répondit-elle, des plaisirs bien vifs; mais je n'ai jamais prisé assez ceux

dont elle semble me priver, pour croire qu'ils me dédommageassent de tous les sacrifices qu'il faudroit que je leur fisse. D'ailleurs, ce qui me paroît le plus fait pour toucher l'ame, est si dangereux pour nous, que je ne comprends pas comment une femme qui pense, peut y livrer la sienne. Quoi! Madame, lui dis-je en souriant, il se pourroit que vous n'eussiez jamais aimé! Assurément, reprit-elle en rougissant, & je ne vois pas bien pourquoi cela vous étonne? Est-ce donc une nécessité si indispensable que d'aimer? Je n'en sçais rien positivement, repliquai-je; mais ce qui me feroit croire que cela est, c'est qu'il n'y a pas un opéra qui ne le dise; & c'est quelque chose. Vous avez raison, dit-elle en riant, ce sont là de très-graves autorités. Il ne me seroit peut-être pas, repartis-je, bien difficile de vous convaincre qu'elles valent bien celles sur lesquelles vous appuyez votre indifférence, & que ce n'est que par des préjugés que vous vous défendez contre la nature. Mais, me demanda-t-elle, en me regardant fixement & d'un ton un peu tendre, en est-ce un que la crainte que vous nous inspirez? Notre cœur n'est-il pas toujours avec vous, ou tour-

menté, ou trahi ? Exposées à votre légéreté, à votre mauvaise foi, à vos dégoûts, à votre indiscrétion, il est bien rare que nous ne payions pas du bonheur de notre vie les sacrifices que nous vous faisons, & que nous n'ayons pas d'autant plus à nous plaindre de vous, que vous nous devez davantage. Grand Dieu ! ajouta-t-elle, si j'avois le malheur d'avoir une passion, je crois que je me tuerois de désespoir. Eh bien ! lui répondis je d'un air froid, si vous voulez que je vous dise sincérement ce que je pense, je ne doute pas que vous ne fissiez fort bien.

Elle fut confondue de cette réponse ; vous ne l'attendiez pas sans doute, & à vous dire la vérité, je n'aurois pas eu la force de la lui faire, si elle eût paru compter moins fermement sur une déclaration de ma part. Elle sçut cependant tirer meilleur parti que je ne pensois du desir que j'avois de l'humilier. Je suis si peu disposée, me répondit-elle en rougissant de dépit, à penser bien de moi même, & si éloignée, d'ailleurs, de croire que ce soit un bonheur que de plaire, que vous m'humiliez moins que vous ne pensez, en cherchant à me faire entendre que c'en est un qui est

moins fait pour moi que pour personne: mais, à vous parler sans déguisement, j'aurois cru trouver dans un homme qui a vécu en France si long-tems, moins de franchise & plus de politesse. J'y ai du moins, repris-je, un peu déconcerté de cette leçon, appris assez à m'y connoître en agrémens, pour que je ne dusse pas avoir à craindre qu'on me soupçonnât en Angleterre de sçavoir leur rendre si peu de justice.

En achevant ce compliment, qu'elle me forçoit à ne lui pas refuser, je crus que la même politesse qui me l'avoit dicté, m'obligeoit, pour lui donner quelque air de vérité, à lui baiser la main. J'aimois à me flatter qu'elle ne me le permettroit pas; mais quoi qu'il en arrivât, & avec quelque clémence qu'elle souffrît mon audace, j'étois plus déterminé que jamais à ne la pas mettre dans le cas d'avoir autant à me pardonner, qu'elle l'espéroit sans doute. Je haïs naturellement les prudes; celle-là ne me touchoit point, & d'ailleurs une femme qui se propose avec si peu de décence, devient si vile à nos yeux, qu'il faudroit, à mon gré, qu'elle fît une forte impression sur les sens, pour triompher si prompte-

ment du profond mépris qu'elle inſpire.

Mais, me dit-elle, en me regardant avec une douceur extrême, quel étoit donc le ſens de votre réponſe, & comment pouvois-je ne pas l'interpréter à mon déſavantage ? En vous rendant, Madame, répondis-je, toute la juſtice que vous méritez. Cependant, reprit-elle, en adouciſſant ſes yeux de plus en plus, il me ſemble que dire à une femme, que ſi elle avoit le malheur d'avoir une paſſion, elle feroit bien de ſe tuer ; eſt l'aſſurer ; & d'une façon aſſez peu détournée, qu'elle n'eſt pas faite pour en inſpirer. J'ai répondu, lui dis-je, à votre idée, & ſelon l'opinion que j'ai moi-même des dangers auxquels une femme s'expoſe lorſqu'elle a le malheur d'aimer. C'en eſt donc un bien grand, à votre avis, me demanda-t-elle en me fixant, pour une femme qui penſe ? Oui, Madame, répondis-je, & je pouſſe cela juſque à croire que ce ne peut être un bonheur que pour une femme qui ne penſe pas. Les hommes ſont ſi extraordinaires ! ſi peu reconnoiſſans ! tiennent ſi peu, par le cœur, à ce qui leur plaît ! ſont ſi eſclaves de leurs ſens ! attachent ſi peu de prix aux ſacrifices qu'une femme leur fait, qu'en vérité, il n'y en a

pas que cela ne doive faire trembler ! Il eſt vrai, ajoutai-je malignement, qu'avec la façon de penſer que vous avez, vous ſeriez moins expoſé qu'une autre à l'ingratitude d'un amant. Ce ſeroit du moins, reprit-elle en baiſſant les yeux, mon intention qu'il eût à me remercier du peu de choſe ; mais les hommes ne peuvent-ils donc pas aimer ſans cela ? Une liaiſon tendre, dans laquelle les ſens n'entreroient pour rien, auroit quelque choſe de ſi noble, que je m'étonne que cela ne les tente pas. C'eſt que malheureuſement, répondis-je, il y a mille choſes qui les tentent davantage ; & il y a ſi long-temps qu'ils ſont comme cela, que je vois peu d'apparence qu'ils changent jamais d'opinion ; ſi pourtant, c'en eſt une que de préférer ce qui flatte les ſens à une ſorte de plaiſir métaphyſique qui ne ſçauroit jamais les affecter, & qu'à vous dire la vérité, je crois que l'ame ne ſent guere. Feu Platon, qui avoit aſſurément bien de l'eſprit, avoit le même ſyſtême que vous ; mais les hommes étoient déjà ſi corrompus de ſon tems, que je crois avoir lu quelque part qu'il fut ſifflé. Ce dont je ſuis, du moins, fort ſûr, c'eſt que l'amour reſta comme il étoit. Au reſte, que les hommes exigent,

que les femmes accordent, c'eſt ce qui me paroît ſi ſimple; que je ne crois pas, toutes réflexions faites, que les choſes puiſſent être autrement; mais qu'après avoir dû à une femme tout ſon bonheur, on ait l'indignité de ne s'en pas ſouvenir, & qu'elle-même, quelquefois, ne ſe ſouvienne pas plus que vous de toutes les obligations que vous lui avez, c'eſt, je l'avoue, ce qui me paroît inconcevable, & ce qui, pourtant, arrive tous les jours. Il eſt vrai, repliqua-t-elle, que cela eſt horrible, & que je ne comprends pas comment on peut manquer de principes à ce point-là. Bon! repris-je, depuis que l'on a découvert que les principes ne ſont que des préjugés, vous ne ſçauriez imaginer combien il s'eſt gliſſé de déſordres dans les mœurs, & de combien de choſes, dont autrefois on ſe croyoit obligé de rougir; on tire aujourd'hui vanité. Pendant cet entretien, je tenois toujours la main de Madame de Rindſey, qui même, pour que je la tinſſe plus commodément, avoit eu la bonté de s'approcher de moi. Je ſentois bien que cette condeſcendance de ſa part, en auroit un peu mérité de la mienne; mais j'étois plus méchant que preſſé. Nous n'étions point d'ailleurs dans des lieux

où je pusse profiter du tendre & malheureux penchant qui lui faisoit faire à ses principes une si affreuse violence ; & je partageois si peu sa foiblesse ; j'étois si peu flatté d'en être l'objet que je doute qu'en quelque endroit que nous eussions été, je n'eusse pas préféré le plaisir de lui voir jouer un rôle si peu fait pour sa dignité, à tous ceux que pouvoit me donner sa complaisance.

La complaisance que j'avois de tenir toujours la main la plus seche de toute l'Angleterre, & de parler sentiment, aveugloient, cependant, Madame de Rindsey sur mes dispositions intérieures; & la lenteur avec laquelle je marchois vers son objet, ne lui ôtant point l'espérance de m'y amener ; & vous, me demanda-t-elle avec émotion, vous qui blâmez l'ingratitude, seriez-vous capable de reconnoissance !

La question étoit pressante, & le ton dont elle m'étoit faite, les regards dont elle étoit accompagnée, m'annonçoient assez comment l'on desiroit que j'y répondisse; cependant... oh ! j'avois, assurément de l'humeur ce jour-là ; ni le ton, ni les regards de Madame de Rindsey, ni la soumission avec laquelle, elle avoit la bonté de me demander mon

cœur, ne m'adoucirent pas. Il falloit une victime à ma vanité, que Madame de Prembroock avoit peut-être plus humiliée que je ne pensois ; & tout ce que je trouvai à répondre à Madame de Rindsey, pour calmer la tendre inquiétude qu'elle avoit sur mon cœur, fut que je le connoissois si peu, & que j'avois même, si peu d'envie de le connoître, que je croyois que je ne serois de long-tems, en état de prononcer sur ce qu'elle me demandoit.

A ce propos assez peu obligeant, & encore plus inattendu, Madame de Rindsey, à laquelle il fit sentir à quel point elle venoit de se commettre, me retira sa main avec une précipitation fort naïve, très-singuliere, & pour le moins aussi déplacée, puisqu'elle m'apprenoit par-là, qu'elle me reprenoit une faveur, dont je ne voulois pas me rendre digne. Elle s'étoit flattée qu'à la question qu'elle m'avoit faite, je me serois étendu avec autant de complaisance que de feu, sur toutes les vertus de mon cœur, & que j'en aurois terminé l'éloge à ses genoux, en la suppliant tendrement d'en faire usage. Le succès lui auroit dérobé de son humiliation ; ma conduite la lui laissoit toute entiere. Moins elle pouvoit l'attri-

buer à ignorance de ma part, moins elle pouvoit se déguiser qu'elle ne la dût à mon indifférence, & se flatter que ses dispositions m'eussent échappé. Toute fausse qu'elle est, quelque empire qu'elle ait pris sur ses mouvemens, & quelque philosophie qu'elle ait dans de pareils accidens, elle ne put sans émotion, essuyer une pareille scene. Ses yeux rougirent, & j'y lus presque de la fureur. Il n'étoit pas naturel que je m'en apperçusse, & que je parusse ne les pas voir, & pour lui prouver que l'altération de son ame ne m'échappoit pas, je lui demandai, avec une sorte d'empressement, ce qu'elle avoit; & elle me répondit avec assez de sécheresse, qu'elle croyoit ne rien avoir.

Malgré le peu d'espérance que je lui donnois, elle n'avoit pas encore perdu celle de m'engager; & comme elle n'a pas cette sorte d'amour-propre, qui produit la dignité, & qu'il semble, même qu'en s'avilissant, elle ne se mette qu'à son aise, j'ai tout sujet de croire qu'elle auroit été plus loin encore, si le lieu où nous étions, ne l'avoit forcée beaucoup plus que mon indifférence, à suspendre ses tendres projets. Ses moeurs sont véritablement si douces, qu'à quelque point

que j'eusse dû lui déplaire dans ce tête-à-tête, ses beaux yeux, lorsque la présence de la reine l'interrompit, ne m'apprirent que le chagrin qu'elle avoit de ce qu'il ne duroit pas plus long-tems; & pour me prouver mieux qu'elle n'en ressentoit que de cela, elle voulut bien me donner pour le surlendemain un rendez-vous chez elle, afin, me dit-elle, que nous y puissions médire de l'amour plus commodément qu'à Witehall. C'étoit même une satisfaction qu'elle étoit si pressée de se donner, qu'il falloit nécessairement qu'elle eût le lendemain de grandes affaires pour se résoudre à la reculer si loin.

Ce qu'il y a de singulier, & que vous blâmerez peut-être, c'est qu'à quelque point que j'admirasse cette douceur de caractere qui brilloit en Madame de Rindsey, ce fut sans le plus léger remords des petits chagrins que je lui avois causés dans la journée, sans reconnoissance du rendez-vous qu'elle prenoit sur cette pudeur sévere qui la distinguoit si avantageusement, de me donner, & même sans être flatté de lui emporter quelque chose de plus, que le gros livre qu'elle m'avoit donné, que je la quittai.

Ce présent, si peu fait pour moi, me

faisoit souvenir d'une dévote qui, dans l'intention de me convertir, je crois, m'avoit honoré de ses bontés, & qui, dans le commencement de notre affaire, me donnoit des heures, tout Anglican qu'elle sçavoit que j'étois.

Buttington fut d'une surprise difficile à peindre, lorsqu'il me vit revenir d'un air triomphant, avec un traité sur la primitive église. Eh bon Dieu! me dit-il, qu'est-ce que cela? Un présent de l'amour, répondis-je, mais d'un amour encore plus tendre, qu'il ne te paroît dévot. Il rêva quelque tems. Ah! parbleu, me dit-il, j'y suis enfin, c'est la vieille comtesse de Kent qui t'a donné cela! Tu dois, repris-je, t'applaudir de ta pénétration. En effet, tu ne pouvois pas mieux deviner; & tu crois donc que j'en suis à la vieille comtesse de Kent? Eh pourquoi non? me dit-il, tu attaques tant de gens, tu médites tant de choses! Ah traître, ajouta-t-il, en me voyant rire, c'est la pauvre Madame de Rindsey. Ah! si elle croit que tu vas lire cela, que tu dois déjà lui avoir fait croire de choses! Pour le lire, répondis-je, il est certain que je n'en prendrai pas la peine; mais comme il faut nécessairement que je paroisse l'avoir lu, tu m'en feras un

extrait ; tu as naturellement l'esprit exact & clair ; & je suis certain que ce sera une piece magnifique.

Après cette plaisanterie, qui ne fut pas du goût de Buttington, je lui contai mes exploits : ils lui parurent superbes ; & je crois qu'il m'auroit adoré si je n'avois pas eu la modestie de ne les pas souffrir. Il ne comprit pas trop cependant la conduite que j'avois eue avec Madame de Rindsey, quoiqu'il la blâmât beaucoup moins que le dessein où je l'assurai que j'étois de ne pas la rendre toujours si malheureuse. Est-ce, me demanda-t-il, parce qu'elle feint d'être presbytérienne que tu as quelques vues sur elle ? Il te paroît peut-être plaisant d'en avoir une ? A un voyage que j'ai fait exprès en Ecosse, pour la même chose.... Quoi ! interrompis-je, tu as fait le voyage d'Ecosse, seulement pour avoir une presbytérienne ? Sans doute, me répondit-il froidement ; eh pourquoi pas, puisque j'en avois la fantaisie ? C'est que j'aurois cru, repris-je, que c'en étoit une que tu pouvois satisfaire à Londres comme à Edimbourg. Oh ! repliqua t-il, je sçavois bien qu'il y en avoit ici ; mais toutes celles que j'y tâtai me parurent si mitigées, que je

crus que ce ne ſeroit qu'à Edimbourg que j'en aurois véritablement le plaiſir. Au reſte, cette fantaiſie de ma part n'eſt pas ſi extraordinaire que celle de notre ami N.... qui a fait le voyage d'Egypte, uniquement pour courre le lievre dans les plaines d'Alexandrie. Eh bien! lui demandai-je, tu ne fus donc pas content de ton voyage? Pardonnez-moi, repliqua-t-il, j'eus une presbytérienne; mais je trouve ces femmes-là ſi difficiles à aimer; & celle-là m'a tourmenté ſi cruellement, que je n'en voudrois reprendre une pour rien. Après ces diſcours, il m'exhorta encore, & toujours auſſi inutilement, à me donner tout entier à Madame de Suffolck, & à ne pas m'expoſer à perdre la plus aimable & la plus digne femme de toute l'Angleterre, pour tenter des conquêtes que j'étois d'autant plus inexcuſable de pourſuivre, que ma conduite annonçoit que j'en connoiſſois le prix.

La colere de Madame de Suffolck, contre elle-même, continuant; ne pouvant pas aller chez Madame de Pembroock, qui ne vouloit pas me voir ce jour-là, & mon rendez-vous avec la timide Rindſey, n'étant que pour le lendemain, je paſſai la plus grande par-

tie de la journée à voir avec Buttington les trois petites maisons qu'il m'avoit trouvées. J'en fus content; je ne songeai plus qu'à les faire meubler avec toute l'élégance & toute la molleſſe qui doivent regner dans les retraites conſacrées à de ſi doux myſteres, & n'y oubliai rien de tout qui pouvoit les rendre dignes des importantes beautés qui devoient y dépoſer leur fierté dans mes bras. C'eſt vous dire aſſez, que les glaces, les carreaux, les porcelaines, les pagodes, les magots, & tout ce qu'il y a au monde de commode, d'inutile & de brillant, n'y manquoit pas.

Après avoir donné à de ſi graves occupations tout le tems néceſſaire, j'allai chez la reine, où je cherchois le comte de Dorſet, pour lui parler de Madame de Suffolck; mais il étoit retourné dans ſa retraite, où il paſſoit toujours beaucoup plus de tems qu'à Londres; & je ne trouvai à interroger que mylord Nottingham, qui étoit du petit nombre de ceux qu'elle voyoit. Il me répondit qu'il ne ſçavoit ce qu'elle pouvoit avoir, mais qu'il n'avoit jamais vu à perſonne de *Spléen* ſi noir & ſi profond. Je parus m'alarmer autant que lui, de l'état de la ducheſſe; mais con-

tre l'avis du ſublime Buttington, qui vouloit que j'écriviſſe à Madame de Suffolck une lettre d'excuſes, je crus qu'il étoit convenable à tous égards que je me tinſſe dans le ſilence. Quoi qu'il en penſât, je ne voyois rien à craindre pour moi dans les combats qu'elle ſe livroit. Je n'étois pas même fâché qu'elle s'épuiſât vis-à-vis elle-même. Il ne pouvoit que lui en reſter moins de forces comme moi. D'ailleurs, il eſt ſi rare qu'une femme, par le ſecours de ſes ſeules réflexions, banniſſe une fantaiſie de ſa tête, en arrache une paſſion de ſon cœur, que j'aurois été le premier qui en eût perdu une, en la laiſſant ſe livrer à ſes mouvemens. La ducheſſe cherchoit la ſolitude; & toute perſonne qui s'y abandonne prouve que l'idée qui l'y ſuit lui eſt chere, quelque douloureuſe qu'elle lui ſoit. Il ne ſe pouvoit pas auſſi, que plus elle s'étoit privée du plaiſir de me voir, plus, quand elle me reverroit, ma préſence ne fût dangereuſe pour ſa raiſon & pour ſes projets. Je ne communiquai pas toutes ces idées à Buttington; elles lui auroient paru chimériques; & je n'en aurois reçu que des reproches de ma conduite, & d'importunes invitations d'en changer.

Pendant que je m'occupois de Madame de Suffolck, Madame de Rindſey arriva chez la reine. Soit qu'elle ne crût pas m'y trouver, ou que ma préſence, prévue ou non, eût quelque pouvoir ſur elle, je lus du trouble dans ſes yeux. Il eſt vrai qu'il étoit léger, & qu'il paſſa, on ne peut pas plus rapidement; mais enfin, il y étoit, & l'indifférence n'en donne jamais. Au reſte, elle ne m'intéreſſoit pas aſſez pour que j'euſſe quelque inquiétude ſur ce qui pouvoit ſe paſſer dans ſon cœur. Son premier mouvement fut auſſi de paroître me ſçavoir mauvais gré de la froideur que j'avois miſe dans notre converſation de la veille; mais il paſſa plus promptement encore que le premier; & elle craignit encore plus de ſe livrer à celui-là, que de me laiſſer appercevoir l'autre. Pour moi, comme elle ne m'inſpiroit pas même ce que je lui inſpirois, quelque léger que pût être ſon goût, ce fut de l'air du monde le plus détaché que je l'abordai. Je m'étois flatté que je ne lui plairois pas en affectant de la froideur; & ce fut avec plaiſir que je m'apperçus que j'avois réuſſi. Elle voulut cependant me cacher l'embarras que lui cauſoit ma conduite; & pour me le maſquer, elle me

me parla de son livre. Je lui dis que j'en avois lu le matin; & comme elle feignit de ne le pas croire, je fus obligé d'appeller Buttington en témoignage. Celui-ci qui, en cessant de respecter Madame de Rindsey, que naturellement il n'aimoit pas, avoit pour elle un assez grand mépris, loin de songer à affirmer pour moi, la railla avec moins de décence & d'égards, que de force sur le choix de ses lectures. Et pour lui prouver mieux combien peu il étoit la dupe de cette affectation, il lui conseilla le plus amicalement & le plus uniment du monde, de se vanter un peu moins de lire de ces vilains livres-là, & de ne se pas tant cacher du *Rochester*. Car à quoi diable! ajouta-t-il, en nous quittant, servent toutes ces simagrées-là?

Madame de Rindsey, qui se flattoit de tromper assez bien le public, par la rigoureuse décence qu'elle affectoit, pour que personne n'osât lui parler sur ce ton-là, auroit traité sévérement l'auteur d'un si sage conseil, si par la fuite il ne se fût pas dérobé à sa colere. Ce fut donc à moi qu'elle dit tout ce qu'elle pensoit du comte de Buttington; & je doute qu'il eût été content de son éloge, s'il se fût tenu à portée de l'entendre. Tout

son ami que j'étois, je le lui laissai déchirer tant qu'il lui plût. Je n'étois pas d'ailleurs content qu'il eût fait une imprudence qui me commettoit avec elle, & dont je la voyois assez tentée de rejetter sur moi une partie. Si je ne voulois pas lui rendre des soins, & que mon intention fut qu'elle ne me dût qu'à ce qu'elle feroit pour me plaire, qu'enfin elle ne m'intéressât point, je ne voulois cependant pas la perdre. Je dis donc, avec elle, beaucoup de mal de Buttington, & je trouvai qu'il avoit ajouté à ses propres travers tous les ridicules des François; qu'avec beaucoup de pesanteur, il vouloit être léger; & que, sur-tout, il avoit le malheur de penser des femmes on ne peut pas plus mal.

C'est moins, à ce qu'il me semble, me répondit-elle, un malheur pour nous, qu'un travers de plus en lui; je ne suis sûrement pas la seule à laquelle ce que M. de Buttington peut penser, ne soit de la derniere indifférence; mais que je crains, ajouta-t-elle en soupirant, de trouver la même injustice dans des personnes auxquelles il est impossible de ne pas s'intéresser plus qu'à lui! Je ne dois pas, repliquai-je modestement, me mettre au nombre des gens

que vous distinguez, & de qui l'opinion vous seroit de quelque chose. Le regard dont vous venez de m'honorer en parlant, pourroit cependant me faire penser que c'est moi que vous avez eu en vue. Eh bien! me dit-elle, cela est vrai; vous ne vous trompez pas. Vous êtes presque François; & vous avez pris trop de leurs agrémens, pour que ce soit peut-être tout ce que vous nous rapportez d'eux. Je sçais qu'en général, ils pensent des femmes on ne peut pas plus mal; & je serois, je vous l'avoue, désespérée de vous trouver à cet égard, dans les mêmes idées. Les pays, lui répondis-je, forment souvent les opinions. Il se peut que chez eux j'aie pensé comme ils pensent, & que j'aie eu les mêmes raisons; mais ce qui pouvoit être juste à Paris, cesseroit de l'être à Londres. Au nom de Dieu, repliqua-t-elle, croyez-le bien; mais je ne puis à présent vous parler sur cela autant que je le voudrois; il faut que je me rende auprès de la reine; & vous sçavez que demain, à sept heures, vous me trouverez chez moi. En achevant ces paroles, elle me quitta, en me regardant avec une tendresse extrême. Ce regard, tout tendre qu'il étoit, ne me

séduisit pas, & j'y répondis avec plus de politesse que de sensibilité. Mettre dans mes yeux ce que je venois de lire dans les siens, auroit été une faveur ; & je n'étois pas encore décidé à en accorder.

Le lendemain, même arrangement dans mes courses. A la porte de Madame de Suffolck, encore fermée, même tranquillité de ma part sur cette infortune. De-là chez Madame de Pembroock, trouvée seule. A peu près mêmes propos que la derniere fois ; pressant avec elle jusques à l'importunité, entreprenant jusques à l'insolence ; l'un & l'autre, sans succès : ni émue, ni fâchée. Femme extraordinaire, & devenant fort embarrassante pour moi. Elle me donna de l'humeur, qui ne fut ni remarquée, ni sentie. Grand sujet de réflexion ! recherches profondes sur ce qu'il convient de mettre en usage pour triompher d'une femme de cette espece. Doutes sur ce qui me commettra le plus dans le public, de cesser, ou de continuer de la poursuivre. Fort occupé de ces idées & ne sçachant quel parti prendre, j'arrive chez Madame de Rindsey. Trouvée seule comme la premiere fois, & fort différemment décidée.

Il faut nécessairement que les femmes

ne doutent jamais de ce qu'elles desirent. Je ne croyois pas avoir donné à Madame de Rindsey l'espérance de me vaincre; elle l'avoit pourtant; & j'en étois également certain & confondu. Ses yeux, aussi tendres qu'ils pouvoient l'être, prirent, en me voyant, cette expression qui ressemble si bien à celle de l'amour, & qui peut d'autant mieux réussir à une femme, dans la position où celle-là se trouvoit avec moi, qu'elle est beaucoup moins décente. Il y avoit, tout à la fois, dans ses yeux du brillant & de la langueur; tout en elle la disoit vaincue, & avec une bonne foi qu'elle n'est pas accoutumée à mettre dans les autres événemens de sa vie. Une si belle persévérance me toucha enfin; la curiosité s'y joignit; les femmes doivent à ce mouvement plus de complaisances de notre part qu'elles ne pensent; mais comme le noble abandon avec lequel elle se livroit ne m'inspiroit encore que de très-légers desirs, si les siens la rendoient plus aimable à mes yeux, ils ne la rendoient pas encore assez nécessaire à mes sens, pour que je préférasse les plaisirs qu'elle me promettoit à ceux que je goûtois, en lui faisant attendre son bonheur. Vous croirez aisément, sans

doute, que si je l'avois absolument voulu, il n'auroit ce jour-là nullement été question entre elle & moi des affaires de l'église. Elle se flattoit même, selon toute apparence, que je ne lui en parlerois pas, & se consoloit sans doute de ce qu'elle avoit perdu dans mon opinion, du côté de l'estime, par ce qu'elle comptoit y gagner d'ailleurs. C'étoit dommage, assurément, de tromper de si belles espérances; mais moins elle me les dissimuloit, plus il me parut plaisant de lui faire craindre de ma part, pour ce tête-à-tête, le même désintéressement qu'elle m'avoit vu dans le premier. Je lui parlai donc de son livre; & son étonnement, & sa douleur, de ce que je ne trouvois que cela à lui dire, surpasserent de beaucoup mon attente.

Elle sentit bien si elle s'engageoit avec moi dans cette conversation, qu'ayant pris ce mauvais livre pour texte, je pourrois être un peu long-tems à le commenter; comme son intention étoit que je lui parlasse d'autres choses, elle ne me répondit rien sur cela; & après avoir quelque tems gardé le silence: mais, à propos, mylord, me dit-elle, (eh! quel à propos!) n'admirez-vous pas M. de Buttington qui vient me pro-

poser de lire *Rochester*? des pieces infâmes, comme leur auteur, dignes du feu? cela est d'une familiarité, d'une insolence inexcusable! A moi! du *Rochester!* que proposeroit-il donc à Madame de Pembroock? Comme je sçais depuis long-tems qu'il n'y a rien de plus cruel pour une femme qui se propose d'une façon si décidée, de manquer de vertu, que de paroître avoir une grande idée de la sienne, & que cela la met dans la nécessité de reprendre ses avances, ou de les rendre d'une indécence affreuse; je me gardai bien de manquer une si belle occasion de louer Madame de Rindsey sur sa façon de penser, & je m'étendis sur ce chapitre avec une complaisance qui sûrement la fâchoit beaucoup. Si j'avois pu penser qu'elle voulût changer d'avis sur mon compte, je lui aurois rendu un grand service, puisqu'elle auroit pu conclure, de ce que je lui disois, que je n'avois rien vu de sa marche; mais le tour que je lui jouois étoit d'autant plus affreux, qu'elle pouvoit moins se flatter de m'en avoir imposé, & qu'elle avoit aussi moins envie, que son aventure avec moi eût une fin si peu agréable pour elle.

Si le piege que je lui tendois étoit

adroit, sa façon de s'en tirer le fut aussi, & beaucoup plus que je ne l'attendois d'elle; mais les femmes les plus bornées ont, dans les occasions où leur amour-propre, où leurs sentimens sont intéressés, une finesse dont il est bien rare que nous soyons capables. Soit qu'elle s'apperçût de ma méchanceté, soit qu'elle crût ne devoir qu'au simple hasard les éloges dont je l'excédois, elle ne répondit à tout ce que je lui disois sur sa vertu que par un profond soupir, & en levant les yeux au ciel douloureusement. C'étoit assez me dire, qu'elle avoit à cet égard, moins à se louer d'elle-même, que je ne paroissois le penser; & elle ne pouvoit pas supposer que je crusse qu'elle me feroit une si intéressante confidence, si ce n'avoit pas été à moi qu'elle eût dû sa foiblesse. La rêverie la plus profonde, & en apparence la plus douloureuse, suivit l'aveu tacite qu'elle venoit de me faire de ses sentimens: & pour qu'il me fût encore moins permis de m'y tromper, elle affecta vis à-vis moi cette honte que sent une femme raisonnable, que l'amour vient d'entraîner trop loin. Rien n'étoit, à la vérité, plus intéressant que ce spectacle; & quelque peu sensible que je sois, je crois qu'il

doit avoir de grands charmes aux yeux d'un homme amoureux, qui a long tems & vivement desiré le bonheur de plaire ; & qui voit enfin qu'il est aimé ; mais loin qu'il me séduisît, comme Madame de Rindsey s'en flattoit, il ne faisoit que redoubler mon mépris pour elle, & affoiblissoit même si singuliérement le peu d'impression qu'elle faisoit sur moi, que je n'aurois sûrement pas cédé à ses desirs, si je n'avois pas cru, en la prenant, lui faire encore mieux sentir tout le mépris qu'elle m'inspiroit, qu'en ne la prenant pas.

Fin de la troisieme Partie.

LES HEUREUX ORPHELINS.

QUATRIEME PARTIE.

Histoire secréte du comte de Chester, depuis le 17 Septembre 1708, jusqu'au mois de..... 1709.

LETTRE CINQUIEME.

*A M. LE DUC DE****

LE nord-est souffle, j'ai du *spléen* ; ma tête est en proie aux plus noires idées ; j'en veux à toute la nature, à moi le premier, qu'ordinairement je ne prise guere, & de qui je fais aujourd'hui moins de cas encore que de cou-

tume. J'ai beaucoup moralisé : je vous fais peur : rassurez-vous ; je vous fais grace. Je crois pourtant que mes réflexions étoient fort solides, & peut-être assez neuves ; j'avois trouvé d'assez belles choses contre mon siècle, ce siecle si faussement appellé, à ce qu'il me semble, le siecle des lumieres & de la philosophie. Je croyois avoir vu que nous avons plus sacrifié aux passions qu'à la raison, plus immolé de principes que nous n'avons extirpé de préjugés. Je me flattois même d'avoir prouvé que jamais nous n'avons été moins éclairés, puisque jamais nous n'avons été plus vicieux, ou que du moins nous ne l'avons jamais été avec plus d'éclat & moins de retenue. Tout cela m'étoit venu dans la tête à propos de Madame de Rindsey, qui se croit peut-être une femme d'autant plus forte, qu'elle se livre plus à ses fantaisies avec moins de décence & d'égards, & pour son sexe & pour elle-même. Je croyois avoir entrevu que le titre de philosophie n'est pas le titre qui convient à une femme de ce genre ; je m'étois même amusé à prouver que les femmes qui se rendent si facilement, ou qui, comme elle, les pré-

viennent, ſe dégradent ſi cruellement à nos yeux, que non-ſeulement ce qui ſans doute ne leur importe guere, elles ne peuvent inſpirer de l'amour ; mais même ce qui doit les intéreſſer davantage, qu'elles en font ſur les ſens une plus foible impreſſion. Heureuſement pour vous, je me ſuis apperçu que ces vérités que je croyois ſi neuves ſont tout-à-fait uſées : j'ai ſenti qu'il y avoit à moi trop de vanité à croire que je les rediſois avec plus d'agrément & de ſuccès, que tous ceux qui, avant moi, les ont dites. Je les ſupprime donc, & je reprends mon hiſtoire.

Madame de Rindſey, par ſa rougeur, & par le ſilence auquel elle s'obſtinoit, croyoit ſans doute m'en dire aſſez : & il eſt ſi vrai qu'elle ne ſe trompoit pas, que ſi toute autre qu'elle m'eût parlé ſi clairement, ce n'auroit été qu'à ſes genoux que j'aurois terminé cette ſcene. Quoi ! Madame, lui demandai-je, mais ſans chaleur & ſans émotion, & préciſément du ton dont on fait une queſtion dont l'objet eſt indifférent, il ſeroit poſſible que vous aimaſſiez que je vous plains ! ajoutai-je d'un air de compaſſion, & qu'avec votre façon de

penser cette ame que je crois tout-à-la fois, & si tendre & si franche, vous vous préparez peut être des malheurs! Eh quoi! me demanda-t-elle enfin, d'une voix un peu tremblante, se peut-il donc qu'une femme qui, en effet, ne pense point de façon à voir ses sentimens méprisés, ne puisse pas inspirer une passion aussi vive & aussi sincere que celle qu'elle auroit elle-même. Je ne dis pas, répondis-je, que cela soit absolument impossible; mais il faut que j'avoue, à notre honte, que nous sommes rarement capables d'une tendresse telle que vous l'exigeriez. Il est pourtant si doux d'aimer, reprit-elle du même ton, que je ne comprends pas qu'on puisse refuser son ame au seul bonheur qui me semble digne d'être desiré. Eh quoi! les hommes sont-ils donc tous sans sentiment & sans reconnoissance! Grand Dieu, ajouta-t-elle, en levant au ciel ses yeux, qui, par parenthese, me parurent en cet instant assez beaux. Que je vais être..... A ces mots, elle s'arrêta. Il n'étoit pas bien difficile de remplacer ce qu'elle supprimoit, & son air disoit de reste, qu'elle craignoit d'avoir à se plaindre de sa destinée. Tout indifférent que j'étois pour elle, je cessai

de croire que je le fusse tant. Soit qu'en effet, l'expression de l'amour embellisse toujours, soit que la situation lui donnât des charmes à mes yeux, je ne sçais quel trouble vint m'agiter, & me la rendit involontairement plus intéressante. Rassurez-vous sur moi, mon cher duc, ce n'étoit pas de l'amour. Que dans ces sortes d'occasions, la sagacité des femmes est merveilleuse! Malgré le trouble qui l'agitoit, & qui pour n'être que de la nature du mien, n'en prenoit pas sur elle moins vivement, mes mouvemens, quelque foible qu'ils fussent encore, ne lui échapperent pas. Je vis tout à la fois dans ses yeux le desir & l'espérance; s'il s'y étoit peint un peu de pudeur, cela n'en auroit été que mieux; mais ses yeux apparemment ne pouvoient pas tenir tant de choses.

Eh bien, Madame, lui dis-je, en m'approchant d'elle, vous craignez donc d'être bien malheureuse? Le moyen, repliqua-t-elle, en me regardant fixement, que je ne craigne pas de l'être, lorsque vous m'assurez que je le serai! Je ne pensois pas, repris-je, que vous ajoutassiez à mes prédictions une foi si entiere: je pourrois, au reste, vous

répondre d'une plus agréable destinée, si vous me parliez avec autant de franchise sur l'objet de votre passion, que vous me parlez sur votre passion même. Ma passion! me demanda-t-elle & toujours avec le même regard, vous aurois-je donc confié que j'en ai une? On dit donc, si je me suis livrée à ce point, bien des choses avec l'intention de ne rien dire! Et s'il est vrai que vos conjectures soient justes, ou que j'aie parlé autant que vous le dites, vous ne devinez pas ce que, peut-être à tort, je crois encore cacher? Je vous connois depuis si peu de tems, lui dis-je, en m'approchant d'elle un peu plus, & en lui prenant la main, qu'il me seroit, selon toute apparence, plus difficile qu'à personne de lire dans votre ame. Vous ne le croyez pas, répondit-elle: mais continuai-je, avec plus de vivacité, desireriez-vous que j'y lusse? Oui, & même que vous seul y lussiez. Quoi! lui dis-je, en me mettant à ses genoux; car, au moins, je ne m'y jettai pas, vous auriez en moi assez de confiance pour ne me cacher rien de vos plus secrets mouvemens, & pour ne les découvrir qu'à moi? Oui, reprit-elle, quoique vous soyez peut-être l'hom-

me du monde, auquel je devrois le moins le confirmer. Moi! belle comtesse, lui dis-je, en la serrant dans mes bras avec beaucoup de feu, eh! pourquoi tout à la fois, tant de confiance & tant de crainte? Non, vous acheverez.... Ah interrompit-elle, avec un trouble extrême, laissez-moi, je vous en ai trop dit, si vous ne m'entendez pas, & vous en ai dit assez, si vous voulez m'entendre.

Elle avoit raison, dans le fond, & je ne l'ignorois pas plus qu'elle; mais j'avois décidé que je ne l'entendrois pas à si bon marché qu'elle s'en flattoit. Eh bien, Madame, lui dis-je, d'un air sérieux & piqué, & en me relevant, il faut donc vous laisser votre secret, puisque vous en êtes si jalouse. Vous me permettrez cependant de vous représenter qu'il falloit, ou m'en dire moins, ou m'en dire davantage. Cruel, s'écria-t-elle avec un peu d'emportement, que votre vanité me ménage peu! Ah barbare! ajouta-t-elle en essayant de pleurer, entendez-moi, enfin, ou ne m'interrogez plus!

Que voulez vous? mon cher duc, la situation pressoit; elle en venoit, comme vous voyez, aux invectives;

il me parut effectivement impoſſible que je puſſe, ſans cruauté, & même ſans barbarie, en exiger d'elle davantage; & j'eus enfin la généroſité de ne lui pas demander qu'elle me fît d'une façon plus préciſe un aveu qu'elle avoit la bonté de me faire de tant de façons différentes. Quoi! m'écriai-je, en retombant à ſes genoux, & avec un air auſſi étonné, que ſi mes yeux ne faiſoient que de ſe deſſiller; quoi! belle comteſſe, c'eſt moi que vous aimez? vous me permettez, vous m'ordonnez même de le croire? Ah! pardonnez-moi d'avoir douté d'un bonheur, dont je pouvois me flatter ſans m'en rendre moins digne!

Pendant que je parlois, elle ouvroit ſur moi de grands yeux, moins tendres encore que ſtupéfaits, & dans leſquels (je crois qu'il faut toujours dire vrai) je liſois encore plus d'égarement que d'amour. Cela étoit bien égal pour mon ſentiment; cela ne l'étoit peut-être pas tant pour ſon honneur, mais c'eſt ce qui nous étoit à tous deux également indifférent.

Je ne fus pas plutôt ſûr de ſes ſentimens, qu'il me vint quelque inquiétude ſur la façon dont je devois lui marquer ma reconnoiſſance. Avec une femme

moins ſupérieure que Madame de Rindſey, à toutes les minuties, il auroit fallu ne point finir ſur l'étonnement que me cauſoit mon bonheur, lui redire mille fois à quel point j'en étois tranſporté, & lui baiſer ſans ceſſe les mains, avec autant de tendreſſe que de reſpect. L'amour ne plaît pas à toutes, quand il ne s'explique que par l'emportement; mais auſſi il déplaît à quelques-unes, quand il ne commence point par en montrer; & malgré ſon air ſingulièrement honnête, j'avoue que je croyois ma belle comteſſe trop philoſophe pour ne pas apprécier de pareilles miſeres, ce qu'elles valent. J'étois à ſes genoux; & je la ſerrois dans mes bras avec une violence, & la regardois avec une fureur, qui, à une perſonne moins courageuſe qu'elle, auroient pu faire craindre de ma part de terribles entrepriſes. A Dieu ne plaiſe, cependant, que je veuille dire qu'elle deſiroit ce que beaucoup d'autres à ſa place auroient peut-être eu l'imbécillité de craindre. Mais ſoit qu'elle penſât trop bien de moi, pour me croire capable de lui manquer, ſoit qu'elle fût réſignée à tout ce que je pourrois vouloir entreprendre; ſi c'étoit avec beaucoup d'émotion qu'elle

se sentoit dans mes bras, je puis affirmer, ou que c'étoit sans colere, ou qu'elle sçavoit bien la dissimuler. D'ailleurs, le doigt de l'amour étoit si visiblement marqué dans cette affaire; je devois si peu supposer qu'une femme du caractere de Madame de Rindsey, une personne si respectable, d'une si grande réputation; chez laquelle tout respiroit la décence & la vertu, se fût déterminée à parler la premiere, si sa passion n'avoit pas été extrême & le coup de foudre prodigieux, que toutes réflexions faites, je pensai que, quelque chose que je tentasse, j'en serois quitte pour essuyer de sa part les plus légeres & les plus douces remontrances.

Il y avoit déjà assez long-tems que je lui baisois la main, pour qu'elle dût, malgré sa douceur, être impatientée d'une si peu intéressante répétition. Je crus donc qu'il étoit tems de lui donner plus de sujet de se louer, ou de se plaindre de moi, & de répondre enfin convenablement à cette douce langueur qui regnoit depuis si long tems dans ses yeux, & dont, (car dans ces sortes de rencontres rien n'égale sa franchise) elle avoit la bonne foi de

ne me rien cacher. Je pensai cependant qu'il seroit plus honnête pour elle de n'aller à sa conquête que par gradation, que d'y employer une brusquerie, qui ne pouvoit que la dégrader à ses propres yeux. J'avois assurément pris en France bien de la politesse ; peut-être n'approuvoit-elle pas que j'eusse tant d'égards ; & peut-être aussi ma plus forte raison pour en avoir, étoit-elle la certitude qu'elle n'en étoit pas contente : mais par quelque motif que j'agisse, il ne m'en parut pas moins impossible de manquer dans une si importante occasion à ce que je devois à une femme si estimable.

Ce ne fut donc que par des baisers donnés en apparence avec feu, mais qui avoient moins de valeur réelle qu'ils n'avoient d'expression, & qu'il sembloit que le respect genât encore, que je crus devoir essayer son indulgence. Il n'y avoit pas dans ce que je tentois de quoi troubler les sens ; je le croyois du moins : mais les sens ont-ils une marche assez décidée, pour que l'on puisse toujours calculer avec justesse combien il faut pour les émouvoir ? D'ailleurs, ce qui suffit à l'un, ne peut-il pas laisser l'autre dans l'état le plus paisible ? Ne

ſont-ils pas journaliers comme l'eſprit; & ce qui un jour les a troublés, doit-il les troubler toujours ? Les femmes qui ſont les moins ſoumiſes à ce honteux empire, celles qui y ſont le plus aſſervies, ſont-elles toujours au même point ſuſceptibles ou indifférentes ? Je ne parle pas ici du ſentiment, prétexte éternel & ſi rarement cauſe de tout ce qu'on lui attribue : mais, au défaut du cœur, l'imagination ne s'embraſe-t-elle pas, & le caprice ne tient-il jamais lieu de paſſion ? Les femmes que la nature a le mieux défendues contre la ſéduction, regardent-elles tous les objets avec la même indifférence, & celles qui ſemblent l'être le plus, ſont-elles, en effet, ce qu'elles paroiſſent ? Combien n'y en a-t-il pas qui, comme Madame de Rindſey cachent ſous l'extérieur, non-ſeulement le plus froid, mais encore le plus décent, les deſirs les plus vifs, les caprices les plus inattendus, la tête la plus déréglée, le cœur le plus corrompu, & la facilité la plus ſinguliere. Semblables à ces corps que la foudre a brûlés, ou que le tems a détruits intérieurement, mais de qui la configuration eſt conſervée, que l'on croiroit tels qu'ils étoient autrefois, & qui tombent réduits en cen-

dres dans le moment qu'on les touche. Combien de gens ne respectent-ils pas cette sorte de femmes, jusqu'à l'imbécillité, lorsqu'il n'y a peut-être personne qui ne les vainquît, si l'on ne craignoit pas cette décence, qui n'est en elles qu'un mensonge de l'éducation, & presque toujours un fardeau pour la nature? Je pardonne à l'amour & à lui seul la crainte d'offenser, d'ignorer ses avantages, de s'exagérer la vertu où il la trouve, de la croire où elle n'est pas, & de perdre par sa timidité, plus d'occasions encore qu'il n'en fait naître par ses transports.

Je ne répondrois pas, au reste, mon cher duc, que ce que je viens de dire, fût aussi bien placé qu'il est vrai; mais je le trouve raisonnable, & je le laisse.

Il falloit, quand j'y songe, que Madame de Rindsey fût, à quelques égards, comme les fées qui, je crois, avoient dans la semaine un jour pendant lequel elles devenoient serpens, & qui, tant qu'il duroit, étoient déchues de tous les privileges de leur état, & soumises à tous les malheurs auxquels le hasard pouvoit les exposer. C'étoit, si je m'en souviens bien, un lundi; & ce jour-là, peut-être, & le jour fatal de Madame de Rindsey. Quoi qu'il en soit, car je n'ai jamais

percé ce myſtere, il faut que cette femme ait quelque choſe de particulier, pour être tout à la fois, & ſi foible & ſi peu tendre.

Plus émue, donc, par ſes propres idées, qu'elle ne devoit l'être par des entrepriſes auſſi modérées que les miennes, elle ſe livroit avec trop de grandeur d'ame, & paroiſſoit trop diſpoſée à me pardonner, pour ne me pas forcer à abuſer de ſa clémence. J'en abuſai, enfin, &, ſans doute, à ſa grande ſatisfaction; non que je prétende dire, ni même inſinuer qu'elle ne me trouvât pas d'une familiarité, & même d'une inſolence inconcevable; mais il y avoit long-tems que je ne décidois rien, qu'en conſéquence, elle ne ſçavoit que me dire; & du moins, par ma conduite, je la tirois de cette peine. Quand on prévoit les choſes, on s'arrange pour les empêcher. Par les premiers emportemens d'un amant, une femme peu aiſément juger par où il compte finir. On a le tems de ſe préparer à une réſiſtance que l'on ſent qui va devenir néceſſaire, d'impoſer par ſon maintien, & par ſon ton, enfin, de ſe mettre en fureur; & l'on a beau dire, tout cela arrête un impertinent; mais encore une fois, il faut que l'on puiſſe

prévoir l'impertinence ; & jusques au moment où j'avois cru devoir l'employer, je m'étois conduit avec tant de sagesse, & de retenue, j'avois montré tant de respect, qu'il eût été bien difficile à Madame de Rindsey d'imaginer que je deviendrois, tout d'un coup, si différent de ce qu'elle m'avoit vu si longtems.

L'excès de son étonnement ne lui laissant guere plus la force de parler, que celle de se défendre : Ah ! mylord, me disoit-elle d'une voix étouffée & tremblante, mylord, eh ! que prétendez-vous ? vous m'avez bien trompée ?

Quelque modérés que fussent ses reproches, je ne doute pas qu'ils ne m'eussent imposé, si le ton dont elle me les faisoit, ne m'eût imposé sur ses véritables sentimens ; mais malheureusement sa voix est si douce, & sa colere, toute violente qu'elle étoit, en altéroit si peu le son, que je ne pus jamais, à quelque point que les apparences fussent contre moi, me déterminer à croire que je l'offensasse, autant qu'elle sembloit le prétendre.

Vous sentez aisément jusqu'où une si fausse idée devoit me conduire : cependant, quelques regards qu'elle jettoit de

de tems en tems, avec inquiétude, du côté où se tenoient ses gens, qui n'étoient, en effet, que trop à portée de nous entendre, me firent penser qu'elle craignoit qu'ils ne surprissent quelque chose de notre conversation. Je craignois moi-même de ne devoir sa modération qu'à cette peur : ma victoire auroit trop perdu de son prix à mes yeux, si je m'étois laissé cette inquiétude. Je voulois en devoir tout à l'amour, & ne laisser, de plus, aucun prétexte à Madame de Rindsey. Je voulus même qu'elle n'ignorât pas que j'avois saisi le sens de ses regards. Vous avez raison, lui dis je, mes transports me cachoient le danger auquel je vous expose. Elle sourit ; c'étoit me remercier de mon attention. Je n'en pouvois pas moins avoir pensé que je l'exposois où nous étions, sans avoir porté mes vues plus loin. Il me parut qu'elle le craignoit ; & cela étoit assez simple. Je connoissois peu les lieux où l'amour me faisoit regner avec tant d'empire & de promptitude. Les beaux yeux de Madame de Rindsey, ces yeux charmans auxquels je devois déjà tant de lumieres, en se tournant avec autant de langueur que de modestie, du côté de sa chambre à coucher, m'appri-

rent qu'elle croyoit que nous y ferions plus en fûreté que dans celle où nous étions. Je l'enlevai de dessus son fauteuil; & quoique son trouble fût prodigieux, & qu'elle n'eût pas plus l'idée de se plaindre de cette familiarité, qu'elle n'avoit la force de s'y opposer, je tâchai, en l'y conduisant, de lui faire oublier par les caresses les plus tendres, à quel point, à tous égards, je lui manquois. Sensible, apparemment, à un procédé qui avoit en soi quelque chose d'honnête & d'attentif, ou emportée trop loin d'elle-même pour sçavoir seulement ce qui se passoit, elle se laissa entraîner avec une douceur, dont je ne perdrai jamis le souvenir, dans cette chambre, témoin ordinaire, sans doute, du bonheur de quelque autre, mais dont d'après la description que je vais vous en faire, vous penserez comme moi, qu'elle n'avoit pas eu l'intention de faire ce jour-là le théatre du mien. Elle étoit si singuliérement foible, lorsqu'elle y arriva avec moi, que mon premier mouvement fut de chercher des yeux où je pourrois la poser. Cela pressoit, ses jambes se déroboient sous elle; elle alloit tomber à mes pieds. Une chaise longue, dans cette extrêmité, s'offrit à mes regards; mais,

par je ne sçais quel hasard, cette chaise se trouvoit alors dégarnie de tout ce qui pouvoit la rendre commode. Par un autre hasard aussi grand & plus heureux, ses gens avoient oublié de faire son lit; je l'y jettai, mais avec trop de précipitation, pour qu'elle s'y trouvât aussi décemment arrangée, que si elle s'y fût mise elle-même; & à quelques efforts qu'elle fit pour réparer un désordre qui blessoit tant ses idées, je retrouvai avec plaisir en elle, qui pourtant n'est qu'une femme moderne, cette modestie tant célébrée de Polixene, qui frappée du coup mortel, n'oublia pas, même au milieu des horreurs de la mort, ce qu'elle devoit à la pudeur.

Cette comparaison vous paroîtra sans doute bien magnifique : j'avoue sans peine qu'elle est belle; mais je ne l'en crois pas moins exacte. Je ne sçais même si, à bien considérer les circonstances & les lieux, Madame de Rindsey, à laquelle d'abord elle semble faire trop d'honneur, ne doit pas l'emporter sur Polixene. Il me paroît en effet, plus aisé à une femme de songer à la décence, dans un moment terrible à la vérité, mais où elle est en spectacle, & où tous les préjugés se réveillent, que

d'y sacrifier encore, dans des instans faits pour en triompher, & vis-à-vis un témoin choisi par son cœur, ou par son caprice, pour en manquer.

Je perdrois trop, ou du moins, je devois paroître trop perdre aux précautions que Madame de Rindsey prenoit contre moi, pour l'abandonner aux cruels conseils que sa vertu lui donnoit encore. Je crus qu'une douce violence m'étoit permise; je l'emploiai donc, & avec un succès, dont la pudeur seule sembloit embarrassée, mais dont, selon moi, sa vanité auroit dû être encore moins contente.

Vous vous tromperiez cependant, si vous pensiez que ce fût sans peine que je remportai sur elle une victoire à laquelle il manquoit si peu pour être complette. Ses efforts étoient foibles, il est vrai, mais sans compter que c'étoit beaucoup qu'elle imaginât encore de se défendre, des reproches, des prières, des menaces qui se succédoient sans cesse, dans sa bouche, me prouvoient assez à quel point toutes mes prétentions la rendoient à plaindre. Ah! mylord, me disoit-elle, méritois-je de votre part un pareil procédé? Est-il fait pour vous & pour moi? Est-ce ainsi que vous me respectez?

Pendant qu'elle me disoit de si belles & de si imposantes choses, un carrosse que nous entendîmes entrer avec grand bruit, fit ce que sa colere & ses reproches n'avoient pas encore pu faire, & n'auroient sans doute pas fait. Ce n'étoit rien du tout que mylord Rindsey, qui, contre sa coutume, rentroit chez lui. Nous étions de la même *coterie*, & nous avions dîné ensemble. Si je ne lui avois pas dit ce que j'avois à faire ce soir-là, il n'auroit pas été si discret, & je sçavois qu'il vouloit aller entendre quelques fameuses voix qui nous étoient venues d'Italie, qui chantoient pour la premiere fois à Witehall.

Quoique Madame de Rindsey ne m'intéressât pas du tout, l'arrivée de Monsieur son mari, dans les circonstances où nous étions, me donna pour elle quelque inquiétude. Si je sçavois combien il devoit compter sur elle, j'ignorois à quel point il y comptoit ; & je craignois qu'il ne s'apperçut de la violente agitation où je l'avois mise, & qu'il ne lui plût de ne la pas interpréter en bien. Toute légere qu'étoit cette inquiétude, elle la saisit sur mon visage, & (ô magnanimité sans exemple !) non-seulement elle daigna me

raſſurer par le plus tendre ſourire, mais encore, elle prit ſur elle-même, au point que quand il entra dans la chambre, il ne lui trouva que le viſage qu'elle avoit toujours avec lui; & certainement, à l'air de ſécchereſſe & de dignité qu'elle prit tout d'un coup, il n'y avoit pas de quoi la ſoupçonner de rien. Ce qui me confondit, c'eſt que ce fut ſans cet empreſſement que doit donner à une femme la crainte d'être ſurpriſe dans une ſituation dangereuſe, qu'elle deſcendit de ſon lit, & que ce fut à pas très-lents, qu'elle regagna la piece où notre converſation avoit commencé. Nous n'avions même pas encore eu le tems de nous aſſeoir lorſqu'il y entra. Quoique la façon dont ſe conduiſoit Madame de Rindſey avec lui, dût me raſſurer, je n'étois pas ſans quelque crainte, que la ſolitude dans laquelle il nous ſurprenoit tous deux, ne lui parût extraordinaire; & elle me raſſura encore là-deſſus, par un ſouris moqueur & en hauſſant les épaules. L'excès de cette ſécurité vous étonne ſans doute, mais vous ceſſerez d'en être ſurpris, lorſque je vous aurai fait connoître M. de Rindſey.

De tous les maris de qui, par rap-

port à leurs femmes, j'ai été l'ami particulier, je n'en ai pas connu un qui fût moins jaloux que lui. A son air morne & froid, & à ses yeux sombres, je l'avois cru d'abord tout différent. Je me trompois; il n'est que fort triste & fort sot; au reste, le meilleur mari, & un des plus honnêtes hommes, à tous égards, qu'il y ait dans toute l'Angleterre. Personne, peut-être, dans les trois royaumes ne chasse le renard avec plus de succès, n'en connoît mieux les ruses, & n'en sçait de plus belles histoires. Aussi est-il révéré de tous les *Fox-Hunters* du pays, comme leur chef. Outre ce rare talent qu'il possede, à la vérité, au plus haut point, il se croit fait pour les affaires, & écrit perpétuellement des mémoires d'une prolixité épouvantable, mais personne n'eut jamais moins de connoissance du cœur & des femmes, de qui il s'en faut quelque chose qu'il ne devine aussi bien la marche, qu'il pénetre celle du renard le plus madré. Toutes ses idées, tous ses sentimens même dépendent de Madame de Rindsey. Jamais on n'a poussé si loin une servitude qui n'est fondée que sur l'opinion, & qui est en lui, d'autant plus singuliere, que ce n'est pas

à l'amour qu'il la doit. Sa confiance en elle n'en est pas moins étendue. Je l'avois mieux vue en un instant, qu'il ne l'a vue en toute sa vie, & ce seul moment avoit suffi pour me donner sur elle des lumieres que je doute qu'il ait jamais.

J'ai, au surplus, quelque idée qu'il n'est pas le seul mari qui ignore sa femme si complettement ; & qui prenne la répugnance qu'elle a pour lui ; l'air froid & sévere qu'elle lui montre dans quelque instant que ce puisse être, son éternelle insensibilité pour des preuves de vertu, & qui ne fonde sur-tout cela la plus imbécille confiance que l'on puisse jamais avoir. Il y a long-tems que j'ai envie de faire un traité des femmes à l'usage des maris ; mais franchement, le tour seroit trop noir ; & quelques-unes de mes anciennes amies, qui ont le besoin du monde le plus grand, que leurs maris réstent dans cette confiance stupide, qui les rend si ridicules & si dupes, pourroient me sçavoir mauvais gré de les avoir si bien décelées.

Mylord Rindsey fit un cri de joie en me voyant. Ah ! parbleu, mon cher James, me dit-il en m'embrassant, je suis comblé de joie de vous trouver ici, &

sçais gré à Madame de Rindsey d'avoir assez de mérite pour vous y attirer. Madame, ajouta-t-il, en s'adressant à elle, pour Dieu ! ne le rendez pas Non-conformiste; vous en pouvez, si vous voulez, faire quelque chose de mieux pour votre plaisir & pour le sien.

En achevant cette agréable plaisanterie, il me pria de vouloir bien l'attendre, & me demanda si mon intention n'étoit pas d'aller à Witehall entendre les Italiens. Je lui répondis que j'en avois assez envie, mais que j'avois auparavant une affaire à terminer; & que je ne pourrois me rendre au palais qu'un peu tard. Je comptois, & avec raison, que je serois appuyé par Madame de Rindsey, ou qu'au moins je n'en serois pas démenti; ma surprise ne fut pas médiocre, quand elle me dit, d'un air froid, qu'il falloit que j'entendisse chanter ces gens-là. Je ne fus pas de son avis. Pendant notre contestation, mylord Rindsey sortit de la chambre. Je ne vous comprends pas, lui dis-je, aussi-tôt que nous fûmes seuls : Mylord Rindsey seroit il, dans le fond, plus fâché de me trouver ici, qu'il ne paroît l'être. Non, me répondit-elle en souriant; c'est un homme droit, qui ne

sçait rien jouer, & qui vous aimera sûrement à la folie, si vous parvenez à me tourner la tête, autant que vous paroissez le desirer. Vous avez donc fait là-dessus, repris je, quelque expérience qui vous assure que ses sentimens dépendent des vôtres ? Cette question est malhonnête, repliqua-t-elle, & je croyois mériter que vous ne me la fissiez pas. Mais enfin, lui dis-je, pourquoi, puisque cela lui paroîtroit tout simple, ne voulez-vous pas que je reste? Voilà déjà, reprit-elle, bien de la tyrannie; quoi! je ne puis pas avoir une volonté dont je ne vous doive compte! Eh! quels sont donc vos droits sur moi?

Je crus que je ne pouvois mieux répondre à cette question, qu'en recommençant tout ce qu'elle avoit permis avant l'arrivée de mylord Rindsey; & ce ne fut pas sans un embarras extrême & assez ridicule, qu'elle me revit à ses genoux. A la façon dont je m'étois déjà conduit, & dont elle s'étoit comportée elle-même, elle ne pouvoit plus ou redouter mon respect, ou s'offenser que j'en manquasse. Ah! mylord, s'écria-t elle, relevez-vous, mylord va rentrer : que voudriez-vous qu'il pensât, s'il vous trouvoit à mes genoux? Que

je vous y demande, répondis-je, une grace que vraisemblablement j'ai besoin que vous m'accordiez. Eh! reprit-elle, me laissez-vous le moyen de vous en faire? Oh! çà! continuai-je, comme si nous n'eussions été qu'en simple conversation, dites-moi pourquoi vous ne voulez pas que je reste, lorsqu'à parler naturellement, vous ne devriez pas le desirer moins que moi-même, & que je le puis sans vous commettre! Que veut dire ce caprice? Mais, repliqua-t-elle, ce n'en est pas un. J'attends ici des gens auxquels il m'est impossible de fermer ma porte, & avec qui j'ai une affaire importante à terminer. Partez, je vous en conjure, avec mylord: hélas! vous ne sçavez que trop, que vous me retrouverez quand vous voudrez; & je vous donne de si fortes preuves de ma foiblesse, que vous ne pouvez pas douter, que je ne la porte pour vous aussi loin qu'elle puisse aller.

A ces mots, elle me pria encore de quitter ses genoux, & je lui obéis d'autant plus volontiers, que cette attitude, toute simple qu'elle est, la troubloit singuliérement, & que je craignois, si je m'obstinois à y demeurer, qu'il ne lui fût pas aussi aisé que la premiere

fois, de reprendre vis-à-vis mylord Rindsey ce visage d'église primitive qu'elle croyoit devoir lui offrir.

A propos, me dit-elle, j'ai à vous avertir que je vais passer la soirée chez Madame de Pembroock, & que je veux absolument vous y voir. Vous feriez beaucoup mieux, repliquai je, de me laisser ici, que de me donner un rendez-vous qui nous sera à tous deux si inutile. Que vous dirai-je chez elle, qui puisse nous tenir lieu de tout ce que je pourrois vous dire ici ? Je serois presque tenté de croire que vous ne voulez demeurer chez vous, & y rester seule que pour y voir librement quelqu'un que vous voulez peut-être rendre plus heureux que moi. Vous vous méprenez de pays, reprit-elle; non, je vous jure qu'il s'en faut de beaucoup que ce soit là mon intention; & vous n'en douteriez pas, si vous sçaviez ce qui va m'occuper après votre depart. Mais enfin, lui demandai-je, si mylord Rindsey n'étoit pas rentré ? Nous nous serions sans doute, répondit-elle, séparés plus tard; mais nous n'aurions pourtant point passé ensemble autant de tems qu'il me semble que vous l'auriez desiré. Mais, continuai-je, si je n'avois pas

voulu sortir ? Je vous en aurois prié, repliqua-t-elle sérieusement, & je me flatte que vous auriez bien voulu avoir pour moi l'égard que je vous aurois demandé. Car enfin, je ne dois pas vous croire le desir de me commettre ; & vous le feriez d'une façon cruelle, si vous vous obstiniez à rester ici. Mais laissons cela ; ajouta-t-elle en me tendant la main, vous verrai-je ce soir chez Madame de Pembroock ? Oui, repliquai-je, si vous me prouvez un peu tendrement que vous desirez de m'y voir. Vous êtes odieux, me dit-elle en souriant ; faire ce que vous me demandez, seroit vous dire que je vous pardonne, même que je vous approuve ; & je ne le veux, ni ne le puis. Voyez, lui dis-je, en me rapprochant d'elle, le tems que mylord Rindsey nous a laissé, & rougissez de me l'avoir fait employer si mal. Hélas ! me répondit-elle naïvement, croyois-je qu'il n'alloit pas rentrer ?

En achevant ces paroles, elle me scella mon pardon, de la façon du monde la plus tendre, & ne cessa de me prouver qu'elle n'étoit pas fâchée contre moi, que lorsque nous entendîmes venir son mari, qu'en conscience nous

ne pouvions pas rendre témoin de la façon amicale dont nous prenions congé l'un de l'autre. Je n'en sçais rien cependant ; car il est au moins douteux, qu'il n'eût pas cruise tromper, si elle eût jugé à propos de le lui soutenir.

Enfin, il rentra, & ne nous trouva plus qu'en conversation si sérieuse, & moi, si loin d'elle, que, quand il nous auroit soupçonnés d'avoir moins d'indifférence l'un pour l'autre, que nous n'en parcissions avoir, notre maintien sûrement l'auroit trompé.

Quelque tranquilles que fussent les desirs que m'inspiroit Madame de Rindsey, j'avoue que Monsieur de Rindsey m'auroit fait plaisir de ne pas venir troubler notre tête-à-tête. La curiosité souvent nous donne presque autant d'impatience que l'amour. Je n'aurois pas, d'ailleurs, été fâché de triompher absolument dans un premier rendez-vous d'une beauté si sévere. C'est une chose si peu ordinaire, qu'en France, je n'en connois qu'un exemple. Y a-t il pris, ou non ? c'est à vous, mon cher duc, à me le dire.

LETTRE SIXIEME.

Si vous ne sçaviez pas, mon cher duc, la différence singuliere qu'il y a souvent entre ce que les femmes sont, & ce qu'elles paroissent; combien la nécessité d'être estimées, & de cacher leurs penchans, l'amour de la considération, & le desir de jouer un rôle, leur font affecter de vertus & d'opinions qu'elles n'ont pas, vous seriez surpris, sans doute, de me voir, dès le premier rendez-vous, triompher d'une femme qui, à ne consulter que les apparences, devoit peu faire espérer une si prompte défaite. Je ne sçais, à dire la vérité, si l'intention de Madame de Rindsey avoit été d'aller si loin, & si je n'obtins pas plus d'elle, par mon indifférence, que je n'en aurois obtenu par des transports: peut-être, si je lui avois marqué tout l'empressement qu'elle me desiroit, que me voyant faire auprès d'elle le personnage que j'aurois dû, auroit-elle repris le sien, à moins, cependant, qu'elle ne soit plus méprisable encore que je ne le crois; & cela seroit assurément fort difficile. Car n'imaginez pas que j'aie là

sotte fatuité de croire que je lui eusse tourné la tête; qu'elle ait été malgré elle, entraînée par mes graces, séduite par mes discours, étourdie par mes emportemens : vous sçavez que je ne lui avois pas dit que je l'aimois. Mes entreprises qui, avec l'air léger & désintéressé que j'y mettois, n'auroient été, pour toute autre qu'elle, que les plus cruelles insultes ne pouvoient pas l'avoir déterminée à la foiblesse, puisqu'elles n'avoient été que la suite de celle qu'elle m'avoit montrée; & à quelque point que je compte sur ce que je vaux, je suis forcé de convenir que ce fut bien moins à ce que je suis, qu'à ce qu'elle est, que je dus ses bontés. Nous avons souvent vu des femmes se livrer à l'amour, ou du moins être foibles, par l'opinion où elles étoient qu'elles aimoient, & qu'elles étoient aimées; mais non-seulement Madame de Rindsey n'aimoit point, mais encore, il ne se pouvoit pas qu'elle crût que je l'aimasse. C'étoit le plus froidement du monde, & avec une intrépidité que je n'ai jamais vue qu'à elle, & qui étoit pour moi un spectacle aussi singulier que nouveau; qu'elle se dégradoit par la facilité la plus honteuse. D'ailleurs, je n'étois pas le

premier devant qui elle se fût si bassement compromise : sans goût comme sans principes, ce n'est pas toujours ni aux charmes de l'esprit, ni aux agrémens de la figure, qu'elle se rend : elle est même accoutumée à trouver des raisons de se séduire, où de moins aimables qu'elle encore, n'en trouveroient que de se défendre ; & cela est si vrai, qu'on l'a une fois entendu avouer, qu'un homme qu'elle vouloit prendre, & de sang froid, avoit le plus cruel défaut que l'amour le plus tendre puisse avoir à pardonner, qu'il peut excuser quelquefois, mais avec lequel il paroît impossible qu'il naisse.

Je crois cependant que la certitude qu'elle avoit que je ne l'entendois pas, plus encore que celle que je ne voulois pas lui répondre, & la crainte que je ne prisse quelque engagement contraire à ses desirs & à ses vues, la déterminerent aux honteuses démarches dont je vous ai fait le récit ; & que son intention n'étoit, ce jour-là, que de m'instruire de ce qu'elle croyoit que son air froid & décent me cachoit encore. Une femme aussi foible que celle-là, est quelquefois plus emportée par le moment, que de loin elle n'a cru qu'elle le feroit :

peut-être aussi avoit-elle prévu sa défaite, & s'étoit-elle arrangée, pour qu'il ne manquât rien à son ignominie. Elle est du nombre de ces femmes qui se rendent intérieurement trop de justice, pour prétendre un moment à l'estime, & n'en pas désespérer toujours ; que vous trouvez dans vos bras, avant que d'avoir eu seulement le tems de les désirer, & que vous mêmes n'y recevez, que parce qu'elles s'y jettent ; & à condition de les y traiter avec tout le mépris qu'elles inspirent ; & ; en vérité, il faut pousser bien loin le détachement de soi-même, pour consentir à en mériter tant, & pour ne pas préférer, en supposant même que l'on nourrît dans son cœur une violente passion, le tourment d'y résister, au moins quelque tems, à l'infamie de se livrer d'une façon si flétrissante.

Je n'ai même pas, dans cette aventure ; à me faire honneur de ma sagacité. Il y a des femmes qui dans la position où Madame de Rindsey s'étoit trouvée avec moi, voilent avec tant de soin le trouble dans lequel les jette la présence d'un objet aimé, qu'il faut un singulier usage de ces sortes de choses, pour le pénétrer. Mais elle avoit une crainte si vive que je ne manquasse ce que l'on appelle

le moment, que jamais, peut-être, on ne l'a plus indécemment annoncé; & que l'homme du monde, qui auroit le moins connu les femmes, n'auroit pas pu s'y méprendre plus que moi. La seule chose que je dus à mes connoissances, fût de ne pas croire que l'amour fût le principe de la foiblesse de Madame de Rindsey : &, en effet, si je lui en avois inspiré, auroit-elle assez méconnu les intérêts du sien, pour ne pas craindre de me paroître si méprisable; & pouvoit-elle assez ignorer notre façon de penser à cet égard, pour se flatter que je pusse m'attacher sérieusement à une femme qu'il étoit si impossible d'estimer? Il est vrai, que quand elle auroit eu dans l'ame autant de dignité que Madame de Suffolck, je ne l'en aurois pas aimée davantage; mais je cachois alors avec trop de soin mon goût pour l'inconstance, pour qu'elle eût pu le soupçonner: & quand j'aurois été là dessus à Londres, d'aussi bonne foi qu'à Paris, ce n'en auroit dû être pour elle qu'une raison de plus de se défendre contre moi. Son amour-propre étoit-il ce qui la faisoit se jetter si rapidement dans mes bras? Se flattoit-elle que je trouverois dans sa possession de quoi lui pardonner de ne me

l'avoir pas laissé desirer ? Jamais femme, peut-être, ne s'est moins dissimulé ses défauts. Quelle pouvoit donc être son idée ? Me croyoit-elle assez peu d'usage du monde pour croire que j'attribuerois à la seule violence de son amour pour moi son indécente foiblesse ? Non, sans doute : il ne faut donc chercher que dans les vices de son cœur, dans le déréglement de sa tête, & dans le peu de besoin qu'elle a naturellement qu'on l'aime & qu'on l'estime, les raisons d'une conduite si misérable.

La présence de mon mari, remettant les choses dans l'ordre, ce fut de l'air du monde, le plus froid de sa part, & avec le plus grand respect de la mienne, que nous nous séparâmes tous deux. Mylord Rindsey voulut aller à Witehall dans mon carrosse. Je m'attendois bien qu'il me feroit l'éloge de sa femme ; &, en effet, il ne tarit pas sur ses vertus. Si les maris vouloient bien ne nous pas dire des choses si inutiles ; & nous en confier de plus intéressantes, ils nous sauveroient quelquefois d'assez désagréables corvées, & s'épargneroient à eux-mêmes des malheurs qui les fâchent ordinairement, quand ils les sçavent. Le bon lord maudit, au surplus, mille

fois, ce chien de presbytérianisme, sans lequel, disoit-il, Madame de Rindsey seroit une des plus aimables femmes d'Angleterre, & me pria même, fort sérieusement, de tâcher de la convertir là-dessus, & d'essayer de lui persuader que la sagesse peut se passer de dehors si farouches. Si je ne crus pas pouvoir lui dire encore à quel point j'avois déjà avancé un ouvrage qu'il paroissoit avoir tant à cœur; je lui promis, du moins, d'y travailler, & pour le tranquilliser un peu, lui laissai même entrevoir que je n'étois pas sans quelque espérance de la tirer un jour d'une secte si sauvage. Nous arrivâmes, enfin, chez la reine. Je me flattois d'y trouver Madame de Suffolck, mais son goût pour la musique Italienne, tout ardent qu'il étoit, avoit cédé à la crainte de me rencontrer. En revanche, Madame de Pembroock y étoit. Mon premier mouvement fut de la traiter avec une froideur marquée; mais heureusement, je fis la réflexion qu'elle ne manqueroit pas d'en conclure qu'elle intéressoit vivement mon cœur; & pour ne lui pas laisser une idée qui, tout à la fois, auroit trop satisfait sa vanité, & trop blessé la mienne, je pris avec elle mon ton ordinaire. Comme je ne m'é-

ſois pas ſi bien conduit l'après-dînée, & que je lui avois même montré de l'humeur, de ce qu'elle ne vouloit rien terminer, elle fut un peu ſurpriſe de me trouver ſi tranquille.

Vous étiez, me dit-elle, ſi extraordinaire tantôt, & vous m'avez quittée ſi bruſquement, que d'abord, vous ne m'avez pas inſpiré le deſir, & qu'après, vous ne m'avez pas laiſſé le tems de vous dire que je veux que vous veniez ſouper chez moi; mais vous aurez pris quelqu'engagement? Un auſſi beau François que vous, ajouta-t-elle, en me contrefaiſant d'une façon tout-à-fait ridicule, doit être ſi couru dans Londres, qu'il faut ſans doute, pour l'avoir, s'y prendre de meilleure heure que je ne fais. Eh bien! répondis-je, tout couru que j'y ſuis, je n'ai pourtant point d'engagement déterminé, & j'irai chez vous. A propos, continua-t-elle, ſçavez-vous bien que je ne fais poſitivement que de ſortir; que je n'ai vu perſonne depuis vous, & que vous auriez eu un tems immenſe pour me parler de vos ſentimens? Que ſçait-on? peut-être m'en auriez vous perſuadée. C'eſt, repris-je, ce que je ne crois point du tout difficile. Non pas, en vérité, Monſieur le

comte, repondit-elle, je puis aisément & trop peut-être croire que je suis aimable; (car c'est sans doute cela que vous voulez dire) mais ce n'est pas à si bon marché que vous le pensez, que je crois qu'on m'aime. Ce ne seroit pas encore cela que je voudrois dire, repliquai-je; mais vous pouvez croire ce qu'on vous dit du pouvoir de vos charmes, & n'en être pas plus reconnoissante. Oh, interrompit-elle, point d'humeur, la vôtre seroit fort déplacée. Vous me dites même que je vous plais, je vous reponds que vous me plaisez; & je vous jure que je ne me crois pas obligée d'en répondre autant à tout le monde. Pourquoi voulez vous exiger de moi plus que je ne reçois de vous? Cela n'est pas juste. Moi! lui dis-je, je ne sçais où vous prenez que j'ai de l'humeur: en ai je le ton, l'air & les discours? Mon Dieu, reprit elle, croyez-vous que je ne vous voie pas bien? Pourquoi m'avez vous quittée tantôt? Aviez-vous quelque chose de mieux à faire que de rester auprès de moi? Peut-être. Ah! pour cela, continua-t-elle, cela n'est pas vrai: en sortant de chez moi, vous avez été chez Madame de Rindsey. Oui, repris-je; mais j'ai été aussi ailleurs. Au reste, & quand cela ne

seroit pas, pensez-vous qu'il me seroit même impossible d'aimer Madame de Rindsey ? Ah ! très-impossible, repondit-elle, d'une impossibilité absolue. En vérité, mon pauvre comte, ajouta-t-elle d'un air de pitié, si vous n'imaginez que cette femme pour me donner de l'inquiétude, vous serez bien la dupe de ce magnifique stratagême : mais il ne se peut pas qu'avec tout l'esprit que vous avez, vous vous soyez flatté de me faire donner dans un pareil piege ? Mais, qui vous dit donc, repris-je, que cette ingénieuse idée me soit venue, & que je veuille vous tendre des pieges ? Enfin, repliqua-t-elle, ne prenez pas la peine de me tendre celui-là; car, je vous avertis que je n'y donnerai pas. D'ailleurs, c'est que si malheureusement pour vous, cela étoit vrai, cela auroit l'air du plus beau coup dedésespoir qu'on eût jamais vu dans Londres. Réellement, vous prendre, vous noyer, vous casser la tête ne seroit rien auprès; & toute inhumaine que vous me croyez, je serois pourtant fachée que vous vous donnassiez un aussi grand ridicule que celui-là. Eh bien ! lui dis-je d'un air sérieux, je n'en suis pas amoureux ; je n'ai pas même envie de le devenir ; mais

mais j'avoue qu'il ne me paroîtroit pas aussi extraordinaire qu'à vous, qu'elle inspirât une passion. Une passion! s'écria-t-elle en éclatant de rire, elle seroit bien étonnée si un pareil bonheur lui arrivoit. Vous en diriez autant de Madame de Suffolck, répondis-je; & s'il y avoit à la cour quelqu'un qui l'effaçât, vous auriez encore peine à croire qu'on pût avoir pour elle quelque sentiment. Non, repliqua-t-elle, je trouve à la duchesse de la beauté; mais il est vrai que cette beauté là ne seroit pas la mienne. C'est, repris je, parce qu'en effet, ce n'est pas la vôtre; car je suis très-convaincu que si vous pouviez être elle, vous seriez encore plus contente de vous & moins satisfaite des autres que vous ne l'êtes. Vous la trouvez donc bien belle, & vous me croyez donc bien coquette! Je n'ai pas besoin! répondis-je, de vous dire comment je la trouve; à votre égard, je ne veux vous dire de vous ce que j'en pense que quand vous pourrez vous définir vous-même; & je suis bien trompé si de long-tems je vous fais cette confidence. Je suis fort aise, dit-elle, d'un air piqué, que vous ayez tant de réserve pour moi; il me sembloit que j'avois

aussi une confidence à vous faire; mais vous m'apprenez à être discrete, & je vous réponds que je suivrai votre exemple.

Le concert qui commença en cet instant, interrompit cet entretien, dont je ne vous aurois pas rendu compte, si je ne l'avois pas cru propre à vous faire juger du tour d'esprit de Madame de Pembroock, & de la façon dont j'étois avec elle.

Cette musique, qui me parut plus longue encore que brillante, étoit près de finir, lorsque Madame de Rindsey arriva à Witehall. Elle avoit un air si singuliérement modeste, & me parla avec si peu de distinction & tant de sécheresse, que je pensai douter que je fusse si bien avec elle. Je n'ai jamais vu personne avoir tout à la fois moins de vertu & moins de coquetterie, braver intérieurement plus de choses, & paroître en respecter davantage.

Mylord Rindsey qui soupoit avec nous; (car les maris Anglois sont odieux pour ne jamais quitter leurs femmes) donnant, malgré elle, la main à Madame de Pembroock, celle de Madame de Rindsey m'échut. Comme je n'avois pas oublié absolument autant qu'elle

les délicieux momens que je lui avois dus dans la journée, je crus que, sans qu'elle eût de quoi m'accuser d'une familiarité impertinente, je pouvois prendre la liberté de lui serrer la main, & qu'en me rendant cette petite attention, elle me dédommageroit de l'air sec & guindé qu'elle avoit jugé à propos de prendre avec moi : mais au silence de sa main je crus que la mienne ne lui avoit pas assez clairement parlé. Je redouble donc ; même discrétion de sa part : jugez de mon inquiétude. Je n'avois que deux choses à penser de cette conduite ; l'une que c'étoit un retour de vertu ; l'autre, que c'étoit un caprice. Les retours de vertu sont rares ; les caprices ne le sont pas tant ; j'optai donc pour le dernier : je me trompois ; c'étoit un remords, mais qui l'auroit cru ! Quand elle m'auroit intéressé, autant qu'elle m'étoit indifférente, j'aurois cherché à la punir d'une fantaisie qui me paroissoit aussi déplacée qu'elle l'étoit effectivement. Paroître m'en appercevoir, étoit sans doute lui faire trop d'honneur ; j'étois d'ailleurs moins pressé que jamais de l'avoir ; & mon premier mouvement fut de lui rendre ses paroles. Mais je fis réflexion

que c'étoit trop tôt, & que je ne pouvois mieux la punir qu'en lui continuant mes soins. Je lui serre donc encore la main, mais plus fort que les deux premieres fois. Ah! vous me faites mal, me dit-elle très-bas, mais très-aigrement. Mon Dieu, lui répondis-je avec un souris moqueur, que vous avez la main délicate! Je me trompe fort, répondit-elle avec plus d'aigreur encore, ou ce ne seroit pas cela que vous devriez avoir à me dire. Je le crois comme vous, repris-je ironiquement, mais vous devez voir vous-même qu'il n'est pas possible que je vous dise ici ce qui, selon toute apparence, vous plairoit le plus à entendre de ma part. Rien assurément n'étoit plus impertinent que cette réponse : elle la sentit & la dissimula. A ce propos, j'ai remarqué que l'insolence réussit toujours auprès des femmes; elle les fâche, mais elle les subjugue. Celle-ci qui avoit compté que je serois, ou fort alarmé de son caprice, ou fort édifié de ses remords, fut tout-à-fait confondue de la façon dont je prenois la chose. Moins les Anglois sont galans, plus ils sont respectueux; j'apportois dans Londres des mœurs & des manieres qui y étoient

on ne peut pas plus nouvelles, & qui y prendront, j'ose le prédire. Le plaisir brutal de boire n'est pas fait pour être toujours le premier plaisir d'une nation aussi éclairée, & même aussi sensible que la nôtre. Nous voudrons tôt ou tard que l'amour en prenne la place; & comme tout le monde n'a pas la faculté d'aimer, mais que le goût peut aller à toutes les ames, je me flatte de voir un jour regner dans Londres comme à Paris, la galanterie, l'inconstance, la perfidie, le manege, l'impertinence & les mauvais procédés.

Madame de Rindsey, ne me voyant donc disposé, ni au respect, ni à l'inquiétude, n'osant se plaindre aigrement de la légéreté de mes propos, de peur que je ne les rendisse plus légers encore, & ne pouvant reprendre si-tôt le majestueux caprice qui lui avoit si mal réussi, prit le parti de se taire, & fit bien. J'imitai son silence; point de réparation, nulle excuse, point d'alarme. Peut-on aimer, se disoit-elle, sans doute, & montrer si peu d'intérêt? Mais aimois-je, moi?

Vous n'aurez pas de peine à croire que nous étions assez mal ensemble quand nous arrivâmes chez Madame de Pembroock; &, soit que ce fût en

elle pure fantaisie, ou desir de montrer, enfin, un peu de vertu, j'étois si indigné de l'un, & si peu fait pour lui passer l'autre, que je crois que je ne lui aurois pas parlé de la journée, si je n'eusse craint que Madame de Pembroock, qui n'étoit que trop portée à tout interpréter en sa faveur, n'eût imaginé que je voulois lui faire un sacrifice.

Buttington, Oxford, quelques autres aussi sensés qu'eux, & quelques femmes très-indifférentes soupoient, ou, pour mieux dire, passoient la soirée chez elle; car, dans toute l'Angleterre généralement, & à Londres sur-tout, le souper n'est pas, comme en France, le repas favori, parce que l'heure du parlement nous fait dîner trop tard. Tout solides que nous sommes, nous parlons plus de bagatelles qu'on ne le croit communément en France : nous ne sommes tous, ni aussi profonds que Loke ni aussi brillans & aussi fertiles que Stéele, Congreve & Adisson. Enfin, quoi qu'on vous en dise, il y a des sots en Angleterre; & nous sommes forcés, comme chez vous, de jouer pour échapper, ou à notre taciturnité, ou à la futilité & à l'ennui de la conversation. Après avoir beaucoup parlé des Italiens, que nous

venions d'entendre, les avoir trop loués, en avoir dit trop de mal, & raisonné de travers sur la musique, Madame de Pembroock, qui sentit que nous disions toujours la même chose, arrangea des parties de Whist, ne manqua pas de me mettre de la sienne, & de donner Buttington à Madame de Rindsey, pour les obliger tous deux. Cet arrangement vous déplait peut-être, me dit-elle tout bas. A moi! lui répondis-je, j'aime beaucoup Buttington, mais je ne meurs pas de chagrin quand il s'ennuie. Vous vous ennuieriez moins que lui, repliqua-t-elle, si vous étiez à sa place, & je suis bien sûre que je vous joue un très-mauvais tour, en ne vous mettant pas avec Madame de Rindsey. Point du tout, repris-je, vous me prouvez par-là qu'il entre dans votre arrangement un peu de jalousie; & je suis tout-à-fait glorieux de faire naître en vous ce mouvement. Vous le croyez, repliqua-t-elle, en vérité? Oui, repartis-je, en vérité, je le crois; & comment voulez-vous que je ne le croie pas, lorsque vous faites une chose qui me le prouve? Eh bien, reprit-elle, en me regardant d'une façon fort singuliere, vous avez tort; & j'ai songé bien plus à me procurer le plaisir

de joüer avec vous, qu'à vous priver du bonheur de jouer avec elle, qui ne vous intéresse guere, à ce que je crois: au reste, si je me trompe, c'est tant pis pour vous. Je sçavois trop que je ne devois qu'à l'air froid que j'avois avec Madame de Pembroock, les agaceries qu'elle me faisoit pour en paroître aussi enchanté qu'elle croyoit sans doute que je devois l'être, & je les reçus avec une sorte de détachement & de dignité qui ne laisserent pas que de l'embarrasser un peu.

J'étois, moi, dans un plus grand embarras qu'elle. Je soupois avec des gens auxquels j'avois à prouver que j'étois, comme on dit en France, du dernier bien avec Madame de Rindsey. Je ne pouvois que par-là me dédommager de la triste nécessité où elle me mettoit de la prendre. Ce n'étoit pas que par ses charmes, cette conquête pût me faire un certain honneur; mais elle s'étoit fait une réputation de vertu, qu'il étoit agréable de détruire, & que je m'étois bien promis de ne point laisser subsister. On ne se doute pas dans le public de la facilité avec laquelle on soumet quelquefois ces femmes à maintien décent; & comme on ne peut guere supposer,

de leur côté, beaucoup de vertu, que du nôtre on ne ſuppoſe beaucoup de mérite, leur conquête, ſans être auſſi brillante que celle d'une fort jolie femme, vous fait pourtant toujours un certain honneur. Je crois, au reſte, qu'il eſt du devoir d'un bon citoyen de ne pas laiſſer ſes compatriotes reſpecter une fauſſe vertu. Ce motif ne m'eſt pas plus nouveau qu'à vous; & vous pouvez vous ſouvenir que nous avons plus d'une fois attaqué des femmes qui n'avoient, pour s'attirer notre attention, que leur pruderie & le deſir qu'elle nous inſpiroit de les démaſquer.

Il me paroiſſoit difficile, au ton que Madame de Rindſey prenoit, de me flatter qu'elle conſentiroit à ſe conduire avec moi, comme l'exigeoient les intérêts de ma vanité; & j'avois quelque regret à la façon dont je venois de la traiter, quand je conſidérois que cette rigueur de ma part ajouteroit à la crainte qu'elle avoit d'éclairer le public ſur ſes démarches. Lui ferois-je des avances? la laiſſerois-je au chagrin vertueux qui paroiſſoit la dévorer? Mon orgueil naturel, & le peu de gout qu'elle m'inſpiroit, me conſeilloient aſſez le dernier: mais ſi, en prenant ce parti, je la mor-

tifiois, je m'ôtois aussi par-là le moyen de prouver ce que je voulois qu'on crût; au reste, quand elle & moi aurions été ensemble aussi bien que nous l'aurions dû, la présence de Madame de Pembroock m'auroit toujours gêné sur les regards & sur tous les petits riens qui auroient pu déterminer Madame de Rindsey à contraindre moins ses mouvemens. J'étois bien sûr que la premiere avoit beaucoup plus de peur qu'on ne me crût pas amoureux d'elle, que je ne pouvois en avoir, que l'on ne pensât que je lui étois indifférent, & qu'elle voudroit en conséquence que tout fût pour elle. Ce n'étoit pas ce qui m'inquiétoit; & même, par rapport à ce que j'espérois d'elle, il m'importoit peu qu'elle me crût des vues sur Madame de Rindsey; mais je ne voulois pas qu'elle imaginât que j'avois l'intention de lui tendre des pieges, & que je faisois d'elle assez de cas pour cela. Comment faire? jamais politique ne s'est trouvé, à ce que je crois, dans une conjoncture si embarrassante. Quand j'aurois lu cent & cent fois les négociations de Walsingham, celles du président Jeannin, & même les lettres du cardinal d'Ossat, je n'aurois trouvé dans aucun de ces

grands hommes de quoi me tirer de cet embarras ; & j'aurois même eu quelque plaisir à voir ce dernier à ma place, avec toute sa politique & toutes ses ruses.

Le parti que je pris dans une si cruelle perplexité, après de longues réflexions, que je vous épargne dans mon abrégé, & que vous trouverez dans ma grande histoire, quand il me plaira de la donner, ce fut de laisser tout au hasard, & d'être persuadé que dans la position où j'étois, il ne se pouvoit pas, de quelque façon que les choses tournassent, que le rôle que je jouerois à ce souper, ne fût très-brillant.

Au milieu de cette anxiété d'esprit, je me mis à table : Madame de Pembroock voulut que je fusse auprès d'elle; & tout doucement, tout nonchalamment, sans empressement, sans affectation, Madame de Rindsey se plaça de l'autre côté auprès de moi. Ce commencement me fit espérer, & avec quelque raison, le succès dont ma vanité avoit tant de besoin. J'avois si peu encouragé Madame de Rindsey, depuis sa grande rigueur de Witehall, qu'il ne se pouvoit pas qu'elle débutât par tant de clémence, pour s'en tenir à si peu de chose.

Heureusement pour mes projets, elle avoit vis-à-vis d'elle les comtes d'Oxford & de Buttington : ce sont les hommes d'Angleterre qui ont le plus d'usage des femmes, qui en pensent le plus mal, & qui se plaisent le plus à en mal parler. J'avois donc, avec la certitude qu'ils ne se tairoient pas sur ce qu'ils pourroient découvrir, quelque sujet de me flatter que l'attention de Madame de Rindsey à veiller sur elle-même, la foiblesse de son sentiment pour moi, & le peu d'éloquence de ses yeux, ne la sauveroient pas de la pénétration des gens auxquels je la donnois à examiner ; & que même, sans que je m'en mêlasse, tout Londres sçauroit son aventure dès le lendemain. Quelque nécessaire qu'il me fût de la ramener tout-à-fait, son procédé me paroissoit si ridicule, & elle m'intéressoit si peu, que je ne pus pas d'abord prendre sur moi de lui faire de ces agaceries sourdes qui échappent aux yeux des spectateurs : mais nous fûmes à peine à table, que j'avançai ma jambe du côté de Madame de Pembroock. Comme elle m'avoit accordé des faveurs qui valoient bien celle que je lui demandois, & qu'elle sçait d'ailleurs, que quand elle promet, elle ne s'engage pas, ce fut sans aucune

peine qu'elle consentit à mettre son pied sur le mien, & même à me le presser de tems en tems. Cette politesse de sa part me fit encore plus négliger l'infortunée Madame de Rindsey à laquelle même je n'adressois la parole qu'autant que je ne pouvois m'en dispenser, sans être de la derniere impertinence. Il faut lui rendre justice. Elle soutint ce revers avec beaucoup de grandeur d'ame, assez long-tems; mais enfin, la façon légere dont je la traitois, & ma vivacité pour Madame de Pembroock, la firent rêver plus tristement qu'à l'ordinaire, & lui arracherent quelques soupirs. Je ne m'y rendis pas d'abord; je voulois la punir, & comme je n'étois auprès d'elle entraîné par aucun mouvement, il y a toute apparence que ces soupirs, tout profonds, tout attendrissans qu'ils étoient, n'auroient ce soir-là rien changé à sa destinée, si les intérêts de ma vanité ne l'eussent pas emporté sur mon goût pour la vengeance. Plus déterminé donc par cette idée que vaincu par les regards trainans & douloureux qu'elle me consacroit de tems en tems, je crus pouvoir lui faire la même proposition qu'à Mme. de Pembroock, mais je ne l'y trouvai pas si docile: non-

seulement elle retira son pied avec précipitation, mais encore, je la vis rougir de fureur de la liberté que j'osois prendre. Cette suite dans ses cruautés devenoit tout-à-fait singuliere ; mais a-t-on jamais fait avec les femmes raisonnables?

Je crus cependant que je ne devois pas laisser impunie une fantaisie si déplacée ; & pour lui prouver que je la sentois & ne la pardonnois pas, je devins avec Madame de Pembroock, de la galanterie la plus vive & la plus marquée. A la voir, on n'auroit jamais imaginé que Madame de Rindsey s'en apperçut seulement ; mais à la gaieté forcée qui succéda tout d'un coup à sa tristesse naturelle, je sentis que je n'avois pas manqué mon coup, & que j'inquiétois pour le moins autant que je pouvois le desirer. Je ne faisois pas cette remarque pour en devenir plus tranquille auprès de Madame de Pembroock ; & je lui dis, à demi-bas, tant de choses flatteuses, je parus si sérieusement occupé d'elle, qu'enfin je sentis la jambe de Mme. de Rindsey, qui vraisemblablement cherchoit la mienne. J'avois été, & sans aucun sujet, comme vous sçavez, traité trop rigoureusement pour qu'une avance aussi simple que celle-là me pa-

fût une réparation convenable de l'état cruel où l'on m'avoit mis, & des alarmes que l'on m'avoit données avec une injustice & une barbarie, j'ose le dire, sans exemple; & mon pied ne lui répondit pas plus que quelques heures auparavant sa main ne m'avoit répondu. On ne s'étoit pas attendu, sans doute, à une pareille cruauté; on soupira, on leva les yeux au ciel, & l'on retira sa jambe avec bien du regret d'avoir voulu la donner à un homme qui en étoit si peu digne. Je n'en osois pas moins me flatter qu'on y reviendroit; & effectivement, à quelques minutes de là, je sentis encore cette jambe qui cherchoit la mienne, mais avec plus d'empressement & moins d'audace que la premiere fois. J'étois piqué; & l'air de soumission que je sentois dans cette agacerie ne m'empêcha pas de la recevoir avec le même dédain. Enfin, un coup de genouil dans lequel je distinguai beaucoup d'impatience & de colere, m'annonça que je ferois tout aussi bien d'être moins occupé de Madame de Pembroock, & de répondre avec un peu plus de politesse & de douceur aux bontés qu'on vouloit bien encore avoir pour moi. Je me fis d'abord un peu prier; mais enfin je

crus que je pouvois me rendre sans me commettre. Je donnai ma jambe, elle pressa même assez tendrement celle de Madame de Rindsey : j'avançai le pied, elle y mit le sien ; & après m'avoir marché dessus pendant quelque tems, d'une façon dans laquelle il entroit plus de fureur que de tendresse, elle en ralentit le mouvement ; bientôt je n'y trouvai plus qu'une expression douce qui m'apprit que l'on commençoit à être plus content de mes façons ; & enfin nous en vînmes à tout ce qu'on peut se dire, par cette voie, de plus honnête & de plus tendre.

Ce succès que je remportois sourdement vous paroîtra d'abord avoir dû faire peu de chose pour ma gloire ; vous vous tromperez : nos yeux, comme vous sçavez, marquent toujours mieux les mouvemens & les vicissitudes de notre ame que nous ne le pensons ; & avec quelque sévérité que Madame de Reinsey s'observât, ses regards qui exprimerent tour-à-tour une sorte de pudeur, beaucoup de colere, de l'adoucissement, & enfin une joie fort vive la décelerent assez aux yeux de ceux des spectateurs que je voulois instruire, pour qu'aucun d'eux ne pût douter de ce qu'il m'étoit

important qu'ils sçussent. Afin même qu'ils en fussent plus sûrs, j'eus la noirceur de saisir, pour la regarder, l'instant que nous traitions sous la table le plus amicalement. J'étois persuadé que dans le transport de sa joie elle oublieroit sa réserve ordinaire; &, en effet, quand nos yeux se rencontrerent, je vis dans les siens toute la tendresse qu'il leur est possible d'exprimer. Mes témoins surprirent ce regard; & aux souris malins qui leur échapperent plus d'une fois, j'eus tout sujet de croire qu'ils étoient aussi persuadés de mon bonheur que je desirois qu'ils le fussent. Je ne sçais comment elle s'arrangea; mais en sortant de table, elle dit qu'elle iroit se promener dans le parc le lendemain matin: & quoiqu'elle ne parût pas le dire pour moi seul, je fus cependant le seul qui l'entendis. Malgré toute la confiance dont elle m'honoroit & les bontés qui en étoient la suite, j'avois la plus forte envie du monde de rester seul avec Madame de Pembroock, uniquement pour voir si elle se souviendroit de tout ce qu'elle m'avoit promis pendant le souper: je lui en fis même la proposition; elle n'y répondit que par un éclat de rire tout-à-fait indécent, & comme

si je lui eusse proposé la chose du monde la plus absurde & la plus inouie. Je lui dis, pour la détromper, qu'il étoit ordinaire en France, que les gens qui avoient soupé dans une maison y laissassent l'amant, lorsque le mari n'y étoit pas, ou qu'il étoit retiré; & que loin que cela causât le plus léger scandale, quelqu'un qui lui proposeroit de le ramener, passeroit non-seulement pour n'avoir aucun usage du monde, mais encore se donneroit un très-grand ridicule. Elle admira la facilité de vos mœurs, soupira de ce que les nôtres sont encore assez sauvages pour n'admettre pas ces innocentes libertés qui rendent chez vous la société si douce; mais elle ne m'en jura pas moins que, tout commode qu'elle trouvoit cet usage, ce ne seroit pourtant pas elle qui l'ameneroit en Angleterre. Quand j'aurois eu le tems de combattre son opinion, je la connoissois trop pour me flatter de la vaincre. Je me bornai donc simplement à lui demander quels étoient ses arrangemens pour le lendemain. Elle me répondit aussi froidement que je l'avois prévu, qu'elle iroit à Witehall de très-bonne heure; & sur ce que je pris la liberté de lui représenter que si elle vou-

loit bien y aller un peu plus tard, elle pourroit m'accorder quelques momens, elle me dit, avec plus de froideur encore, qu'il devoit m'être égal qu'elle sortît tard, ou de bonne heure, puisque, quelque parti qu'elle jugeât à propos de prendre, elle ne m'en verroit pas davantage. Cela, je l'avoue, me parut d'un caprice singulier, & d'une dureté extrême. Je n'avois pas le tems de m'en plaindre; & d'ailleurs, je ne le pouvois guere sans m'humilier. Toute la réponse que je lui fis, fut donc d'aller offrir ma main à Madame de Rindsey qui sortoit, & qui la reçut avec une joie qui me promit plus de douceur que lorsque je lui avois fait au palais la même politesse. Cette attention à laquelle je mis l'air empressé de l'intérêt, n'alarma pas Madame de Pembroock, qui ne me prouva qu'elle le remarquoit que par un souris malin, & par un air de pitié, qui m'annoncerent que c'étoit le plus vainement du monde que je cherchois à lui donner des craintes sur Madame de Rindsey. Je le sçavois aussi bien qu'elle, & j'en étois bien fâché. . . .

Quoique je crusse avoir suffisamment puni cette derniere de la façon légere dont elle s'étoit comportée avec moi à

Witehall, je crus devoir dans cette occasion lui faire craindre que je ne m'en souvinsse encore ; & contre son espérance, ma main ne répondit rien à ce que la sienne me dit avec beaucoup d'empressement. Comme, malgré son air doux, elle est naturellement aigre & colere, elle ne soutint pas avec tranquillité des duretés, qu'après ce qui s'étoit passé entre nous sous la table, elle croyoit ne devoir plus avoir à essuyer de ma part ; mais après les bontés dont elle m'avoit comblé dans sa chambre, aurois-je dû m'attendre, moi, à l'indifférence que, depuis, elle m'avoit témoignée ? Sa surprise fut donc d'autant plus grande, qu'elle se flattoit plus que tout étoit reglé entre nous. Elle redouble ; même silence de ma part... Vous êtes odieux ! me dit-elle avec emportement ; point de réponse : on s'alarme à moins. Je vous en conjure, continua-t-elle très-bas, mais d'un ton fort vif & fort pressant, répondez-moi ; pouvez-vous vouloir me rendre si douloureux les commencemens de ma foiblesse ? Cruel ! de quoi avez vous donc encore à me punir ? Mais vous me méprisez ; & peut-être, hélas ! n'en avez-vous que trop de raison !

A la vivacité avec laquelle elle prononçoit ces paroles, & à la rapidité de ses mouvemens; je compris aisément à quel point elle étoit inquiéte : c'étoit tout ce que je voulois; & je daignai enfin la rassurer. J'irai demain au parc, me dit-elle, je vous l'ai déjà dit, mais je ne sçais si vous l'avez entendu : je desire, plus que je ne puis vous l'exprimer, de vous y voir : je ne tremble pas moins que vous ne vouliez pas y venir. J'ignore ce que je vous y dirai; ce ne sera peut-être pas ce que vous croyez : ce sera peut-être moins encore ce que je pense. Je suis dans un désordre d'idées qui me fait peur, & qui vous feroit pitié. Grand Dieu! que vous me rendez déjà malheureuse! que vous m'allez faire passer une affreuse nuit! que je devrois vous haïr! & cependant.... Que l'éclaircissement qu'il faut que j'aie avec vous, importe au bonheur de ma vie! Ne me le refusez pas, c'est au nom de ce qui vous est le plus cher, que je vous conjure de me l'accorder? Eh! mon bel ange, répondis-je, pouvez-vous douter un instant que je ne sois pas au parc avant vous.

Vous trouvez, peut-être, que le nom que je donnois à Madame de Rindsey, étoit encore moins tendre que familier :

mais Oxford & Buttington nous écoutoient : je voulois les convaincre tous deux, qu'ils ne s'étoient pas trompés aux regards de Madame de Rindſey ; & je crus que je ne pouvois mieux y parvenir, qu'en les rendant témoins de la douceur avec laquelle j'étois sûr qu'elle recevroit le nom tendre que je lui donnois. En effet, ſi ſa bouche n'oſa pas m'en remercier, ſa main, ſes yeux, & un ſoupir le firent pour elle ; & ce ſoupir qui avoit un caractere auquel il étoit impoſſible de ſe tromper, acheva de les inſtruire de ſa foibleſſe, & mit le dernier ſceau à ma gloire ; ſi, cependant, il étoit vrai que j'en attachaſſe, à une conquête, qui me coûtoit & m'honoroit en même tems auſſi peu que celle de Madame de Rindſey.

LETTRE SEPTIEME.

QUand je me rappelle, mon cher duc, ce que fut pour moi la premiere affaire galante que j'eus en entrant dans le monde ; combien une femme avoit d'importance à mes yeux ; le délicieux délire où me plongerent les premiers rendez-vous que j'obtins, & que je com-

pare cet agréable désordre à la cruelle tranquillité dans laquelle je vis aujourd'hui, je ne puis m'empêcher de me plaindre, & de l'habitude, & de l'expérience, qui toutes deux, l'une par la réflexion, l'autre par l'usage, ne sçavent que nous gâter les plaisirs. Que mettent-elles, en effet, à la place des douces chimeres dont elles nous privent, & que gagnons-nous à voir ou à imaginer les objets tels qu'ils sont ? Une lassitude qui leur enleve à nos yeux leur mérite réel, ou une défiance qui ne peut jamais être pour nous qu'un tourment, puisque la crainte d'être toujours trompés, ne nous donne point de moyen de ne l'être plus.

Crédulité précieuse, à laquelle j'ai dû tant de bonheur, êtes-vous donc à jamais perdue pour moi ! Tems où une lettre de la comtesse de . . . . . me paroissoit à la fois, & si bien écrite, & si tendre ; où je voyois en elle ce que la nature avoit formé de plus aimable & de plus vertueux ; où un seul de ses regards me faisoit éprouver tant de transports, ne puis-je me flatter de vous retrouver un jour ! Combien j'étois fier de la victoire que j'avois remportée sur elle ! combien de respect ne croyois-je pas qu'on me devoit, de ce que j'avois

ſoumis, à mon âge, une beauté de cette conſéquence, & qu'alors je ne doutois pas que juſques à moi, l'on n'eût vainement attaquée! Cette ſuppoſition, je l'avoue, étoit un peu forte; & en la ſuivant, je lui aurois dû plus de remerciemens encore de la bonté qu'elle avoit eue de vouloir bien m'attendre ſi longtems, que de ce qu'enfin elle vouloit bien ſe rendre. Je crus donc qu'avant moi, elle n'avoit pas aimé: c'étoit, ſans doute, une idée bien ridicule; mais ne gagnois-je pas plus à croire qu'elle n'avoit eu perſonne, qu'à penſer, comme je l'aurois dû, qu'elle avoit eu tout le monde? On n'honore jamais ce qu'on aime, ſans ſe procurer le bonheur d'en aimer davantage. Eh! qu'importe que ce ſoit une erreur? ce ſeroit entendre mal nos intérêts, que de nous en épargner d'agréables dans une paſſion qui par elle-même en eſt une, & dont nous faiſons néceſſairement diſparoître les plus doux plaiſirs, en cherchant à y mettre une philoſophie dont elle n'eſt peut-être pas ſuſceptible.

J'oſerai donc avouer que loin de me rappeller avec peine ces tems d'ignorance où j'étois ſi crédule, je ne puis m'en ſouvenir ſans une ſorte de volupté. Le

ſeul

ſeul moyen qui me reſte pour en jouir encore, eſt de m'y tranſporter; & je ne puis me dédommager que par cette illuſion, de ce que me coûtent les funeſtes lumieres que j'ai açquiſes depuis.

Vous me les verriez cependant mépriſer moins, ſi je n'étois pas auſſi convaincu qu'on puiſſe l'être, que la réflexion n'obvie preſque jamais aux erreurs du penchant, & que tout ce que nous devons à l'expérience ſe réduit ſimplement à nous livrer à ce qui nous plaît, avec moins de ſécurité qu'avant qu'elle nous eût inſtruits. Loin donc que je croie que ce que nous acquérons à cet égard, contribue à notre félicité, je ſoutiens au contraire que pour être heureux, les hommes, à meſure qu'ils s'éclairent ſur une choſe, auroient beſoin de pouvoir s'aveugler ſur une autre, & que les plaiſirs ſont ſur-tout ce que nous devrions le moins nous permettre d'approfondir.

Vous & moi, par exemple, nous nous croyons philoſophes, & je craindrois que nous ne fuſſions qu'inſenſés, s'il pouvoit nous être de quelque importance de ſçavoir bien préciſément ce que nous ſommes à cet égard; mais, quelque choſe que nous ſoyons, ce qui

me paroît beaucoup moins douteux, c'est que nous prisons nos connoissances bien au delà de ce qu'elles valent, & que nous ne prenons pas assez garde à ce qu'elles nous coûtent. Il est très-beau, sans doute, de sçavoir lire parfaitement dans le cœur d'une femme, d'en discuter tous les mouvemens avec autant de justesse que de profondeur, & d'y découvrir ceux qui y naissent quelquefois avant qu'elle-même se soit apperçue de leur existence; mais j'ose encore soutenir qu'il y auroit pour nous beaucoup plus de plaisir à en être la dupe, qu'il n'y a de gloire à les connoître si bien. Que devons-nous, en effet, à ces funestes lumieres dont nous sommes si vains, & de quoi nous ont-elles sauvés? En avons-nous moins été tous deux emportés par nos desirs, & moins dupes & martyrs de notre vanité? Nous avons connu de l'amour, tout, hors ses plaisirs: nous n'avons donc pas été raisonnables, & sûrement, nous n'avons pas été heureux. Ne nous sommes-nous pas trompés à l'idée que nous nous sommes faite du bonheur & de la gloire? En croyant nous venger des femmes, ne nous punissions-nous pas? Ne vaudroit-il pas mieux oublier quelques perfidies qui

nous ont fâchées, & que d'ailleurs, nous avons si bien & tant de fois rendues, que de nous priver pour les rendre toujours d'un plaisir beaucoup plus doux, peut-être, que ne l'est le plaisir de la vengeance! Et est-il, dans le fond, bien vrai que nous ne trouvassions pas plus, & de cette gloire dont nous sommes si avides, & de ce bonheur dont nous ne le sommes pas assez, en nous attachant à une femme raisonnable (car, toute plaisanterie à part, il y en a pourtant), qu'à en abuser comme nous faisons par une feinte tendresse, & à nous condamner à passer ennuyeusement notre vie à rendre des soins à des femmes qui souvent ne valent même pas la peine que nous prenons de les tromper?

Ce discours, sans doute, vous alarme pour moi; rassurez vous : si mes sens ont rendu justice aux charmes de Madame de Suffolck, mon cœur n'en a pas été moins inaccessible à ses vertus. Le préjugé, la défiance, l'orgueil l'ont emporté sur l'évidence même; & si j'ai été forcé de l'estimer autant que je méprisois Madame de Rindsey, le sort de l'une n'en a pas moins été le sort de l'autre. Mais il est tems de vous ramener à cette derniere, & de vous dire

enfin comment elle termina avec moi.

Graces donc à la tranquillité que donne l'expérience, ce fut le plus patiemment du monde & dans les bras du sommeil que j'attendis l'heure à laquelle je devois me rendre au parc. Quoique je ne prisasse ce triomphe que ce qu'il valoit, je n'en voulus pas moins avoir des témoins qui pussent en déposer; & je priai Buttington qui doutoit un peu de la réalité de ce rendez-vous, & que la promptitude de ma victoire étonnoit, de se déguiser, de prendre en passant le comte d'Oxford, & de se rendre au parc avec lui, mais de s'y conduire avec tant de circonspection qu'elle ne pût pas se douter qu'elle les eût pour spectateurs. J'allois m'y rendre de mon côté, lorsque je reçus cette lettre de la part de Madame de Rindsey.

LETTRE.

» Je vous ai dit hier que j'irois au
» parc ce matin; & j'ai peine à com-
» prendre aujourd'hui pourquoi, après
» tous les sujets que vous m'avez don-
» né de croire que cette confidence
» vous seroit indifférente, j'ai pu imagi-
» ner de vous la faire. Il est, je crois,

» fort inutile de vous dire les raiſons
» que j'ai de changer d'avis; mais il m'a
» paru qu'il ne l'étoit pas que vous ſçuſ-
» ſiez que j'en ai changé, & que je de-
» vois vous épargner la peine de vous
» rendre dans un lieu où votre poli-
» teſſe ſeule, ſans doute, vous auroit
» conduit. Vous voyez du moins, my-
» lord, que je ſçais me rendre juſtice,
» & que l'attention que vous avez dai-
» gné faire à moi pendant quelques mo-
» mens, ne m'a pas tourné la tête au
» point où, peut-être, vous l'avez ſup-
» poſé. Je pouvois la mériter par mon
» cœur; mais je ſoupçonne qu'il faut
» pour vous plaire moins ſçavoir ai-
» mer qu'être aimable; & je ne dois pas
» prétendre à un bonheur que vous ne
» croyez pas devoir réſerver aux ſen-
» timens. Je pourrois me plaindre de ce
» qu'avec ſi peu de diſpoſition à rendre
» juſtice aux miens, vous avez cherché
» à les faire naître; mais je ne ſais ſi
» dans cette circonſtance je n'aurois pas
» plus encore de reproches à me faire
» qu'à vous-même. Ne me puniſſez pas,
» du moins, par un ſentiment que je
» crains qui ne ſoit le ſeul que vous vou-
» liez m'accorder, d'un inſtant d'erreur
» que vous ne devez qu'à un principe

» qui me rend plus digne de pitié que
» de mépris, & dont le souvenir seul
» suffit à mon supplice. Hélas! je n'au-
» rois jamais cru avoir de si cruelles cho-
» ses à me dire : mais vous ne sçavez pas
» à quel point vous m'avez emportée
» loin de moi-même ; & ce n'est pas la
» peine de chercher à vous persuader
» une chose qui vous seroit si indiffé-
» rente, & que d'ailleurs, vous pour-
» riez ne croire pas. Adieu, mylord,
» ce seroit vous en dire une bien su-
» perflue, que de vous prier de m'ou-
» blier ; & ce seroit vous en dire une
» aussi inutile pour moi, que peu flat-
» teuse pour vous, que de vous assurer
» que je ne vous oublierai jamais «.

Je ne vous répondrois pas que cette lettre fût véritablement la sienne : il ne m'a pas été possible de la copier sur l'original. Tom, cet impertinent, mais si utile valet que vous m'avez connu à Paris, fait un recueil de tous les billets de ce genre que je reçois, & de ceux qu'on me renvoie. Si son projet est, comme je le crois, d'imiter ce Tiron auquel nous devons la précieuse collection des lettres de Ciceron, le public lui aura un jour obligation d'un recueil qui ne sera peut-être pas tout-

à fait si estimable, mais qui sera sûrement beaucoup plus singulier que l'autre. Comme il n'est pas actuellement à Londres, je n'ai pas pu avoir la lettre de Madame de Rindsey; mais si je ne puis rendre son expression aussi fidélement que je le vondrois, vous pouvez du moins être sûr que je n'ajoute rien au sens.

Buttington, que notre génie n'éclaire pas toujours, & qui feroit mieux, dans le fond, d'être un bon homme que d'être un fat, fut sur le point d'être la dupe de cette lettre, & du repentir qui paroissoit y regner. Pour moi, je n'en pensai pas comme lui, & ne crus pas plus aux remords dont Madame de Rindsey vouloit me paroître pénétrée, qu'à son amour & à sa jalousie. Mon premier mouvement fut cependant de la punir de ses misérables tergiversations, en la laissant m'attendre & inutilement dans le parc; mais un reste de curiosité, la certitude de m'en venger mieux en suivant mes idées sur elle qu'en les abandonnant, & la crainte qu'elle ne pensât que j'eusse pu croire un moment à ce qu'elle m'avoit écrit, me déterminerent à aller à Saint-James, où je ne doutois pas qu'elle ne se fût déjà rendue.

Je me trompois pourtant. Il y avoit déjà assez long-tems que je l'y attendois pour commencer à croire qu'elle n'y viendroit pas, lorsque je l'y vis entrer enfin suivie d'une seule de ses femmes. Comme son hôtel qui y est situé, est vis-à-vis le mail, que cet endroit est un des plus fréquentés du parc, & qu'il est assez peu propre à une conversation particuliere, elle feignit, en y arrivant, de ne m'avoir pas vu, & prit les routes qui pouvoient la conduire dans les endroits les plus écartés de ce beau lieu. Malgré cette précaution, & l'heure qu'elle avoit prise pour ce rendez-vous, j'étois surpris qu'une femme qui sembloit avoir tant de soin de sa réputation, & qu'une belle-mere, sévere, vigilante & dévote, gênoit beaucoup, ne craignît pas de me voir dans un lieu aussi public que le parc. C'étoit en elle une inconséquence; mais c'est ce à quoi elle est naturellement fort sujette, & ce dont en même tems, elle s'embarrasse le moins. Quoique j'allasse à sa rencontre fort doucement, comme elle me fuyoit plus lentement encore que je ne la cherchois, je la trouvai bientôt. Elle feignit une extrême surprise à ma vue; & la sienne m'inspira des mouvemens que je

ne croyois pas possible qu'elle pût faire naître, du moins à un certain point. Son air étoit tendre & languissant : je n'ai jamais vu, ni de négligé aussi propre & aussi séduisant que le sien, ni de femme à laquelle le négligé allât mieux. Dans tout l'éclat de sa parure, elle ne m'avoit jamais aussi vivement frappé : peut-être aussi dus-je moins la sorte d'émotion où elle me mit, à tout ce qu'elle avoit imaginé pour séduire mes sens, qu'à mes sens mêmes. Car enfin, il faut avouer qu'à cet égard nous sommes bien pitoyables, & souvent bien dignes de mépris. J'oubliai donc, en la voyant, & le ridicule que lui donnoit à mes yeux la tardive dignité qu'elle vouloit mettre dans cette affaire, & même la façon indifférente & légere dont je comptois la terminer. L'amour ne naît ordinairement que de l'estime ; mais les sens n'écoutent pas le mépris : sans cela, serions-nous aussi souvent tentés que nous le sommes ?

Que vous êtes belle ! Madame, lui dis-je donc assez tendrement, & que je me croirois heureux de pouvoir vous le dire, si je l'étois assez pour vous persuader qu'on ne peut aimer personne aussi vivement que vous ! Vous, êtes donc

venu! me répondit-elle; n'auriez-vous pas reçu ma lettre? Elle me disoit, repliquai-je, des choses si cruelles, que je n'ai jamais pu me résoudre à la croire sincere; & du moins j'ai voulu venir m'occuper de vous dans des lieux où vous m'aviez promis hier que je vous trouverois ce matin.... Et où, interrompit-elle, vous avez sûrement cru, quoi que j'eusse pu vous dire, que je me rendrois en effet. Je ne vous supposois pas cependant, repartis-je, les mêmes raisons de vous y rendre: & pourtant, ajouta-telle, vous vous y êtes rendu. Si je ne devois pas m'en flatter par le peu d'intérêt que je sçais que vous prenez à moi, je devois le craindre d'un autre sentiment que je suis désespéré de pouvoir vous croire, & qui, tout injuste qu'il est, pourroit cependant, ne vous le point paroître. Eh quoi! lui dis-je, pousserez vous l'injustice jusques à tourner contre moi tout ce qui ne devroit vous parler qu'en ma faveur? Quand je serois venu ici vous chercher, devriez vous m'en faire un crime? Je crains de le devoir, reprit-elle, & de n'avoir pas à vous remercier autant que je le voudrois peut-être, du motif qui vous y amene: car enfin, pourquoi ne m'a-

vez-vous pas crue ? Ce n'eſt pourtant pas, lui dis-je, à mon amour-propre que vous devez cette incrédulité que vous me reprochez ſi vivement. Ah ! s'écria-t-elle, il y en auroit trop à moi, à croire que j'ai de-quoi flatter le vôtre ; & je ne dois pas avoir beſoin de vous dire que je ne m'aveugle pas ſur moi-même à ce point. Vous avez raiſon, lui dis je ; & quoique je ne doive pas non plus avoir beſoin de vous dire que perſonne au monde n'auroit autant que vous de quoi ſatisfaire le mien, je crois devoir vous dire pourtant, qu'en vous aimant, ce n'eſt pas à ſes intérêts que je ſacrifie. En m'aimant ! s'écria-t-elle. Ah Dieu ! continuai-je, ſeroit-ce à vous qu'une ſi grande défiance devroit être permiſe ; & ſe peut-il que vous ne ſentiez pas à quel point elle eſt déplacée ?

Elle ne répondit à ces paroles que par une mine fort ſinguliere qui me diſoit tout à la fois, qu'elle ſeroit comblée de joie de me croire, qu'elle faiſoit tout ce qui lui étoit poſſible pour parvenir à un bonheur qui ne lui laiſſeroit plus rien à deſirer, mais qu'elle croyoit avoir quelques raiſons de penſer qu'elle n'étoit pas celle à laquelle je

parlerois amour, ni plus volontiers ni plus sincérement. Il faut être femme, assurément, pour mettre tant de choses dans une seule mine ; & il falloit, je crois, être vous ou moi, pour les démêler toutes avec tant de promptitude & de finesse.

Vous vous trompez, Madame, lui répondis-je ; je vous trouve, en effet, aussi aimable que vous l'êtes, & que je vous le dis : & je puis vous jurer avec vérité, que cette Madame de Pembroock que je sens que vous voulez me reprocher non-seulement ne vous efface pas à mes yeux, mais encore que personne ne balance dans mon cœur le pouvoir de vos charmes. Eh ! me dit-elle languissamment, qui songe à vous la reprocher ? Ah, plût au ciel ! repris-je avec feu, que vous crussiez qu'elle me plaît, & que vous pussiez n'en être pas contente : mais, ajoutai-je avec un soupir d'une effrayante profondeur, ce n'est pas à moi à former de pareils vœux : je puis même, repliqua-t-elle, vous dire que vous ne le devez pas. Que vous ai-je fait pour me souhaiter à la fois deux malheurs aussi grands que l'amour & la jalousie ? Il seroit impossible, répondis-je, que le premier en

fût un pour vous, & il feroit bien aifé de ne vous pas laiffer long-tems accablée de l'autre, Et cependant, reprit-elle, vous aimez Madame de Pembroock: mais penfez-vous qu'elle vous le rende? Je n'ai, repartis-je, aucune raifon ni de le croire, ni pour m'en flatter. On ne fe fait des illufions que fur ce qu'on defire: & en vérité, l'indifférence que vous lui croyez pour moi ne m'alarme pas plus que dans le fond vous le croyez vous-même. Il faut donc, répondit-elle, que vous foyez bien fingulier, bien faux, ou bien vain pour vous être occupé autant que vous l'avez fait, ou pour paroître du moins l'avoir tant été d'un objet qui, felon ce que vous me dites, vous intéreffoit fi peu. Pour moi, je ne voudrois chercher à plaire qu'à celui qui m'auroit fçu toucher. La coquetterie, à mon fens, dans quelque fexe qu'elle foit placée, dégrade l'ame; & vous ne m'avez point vu hier faire à aucun des hommes qui ont foupé avec moi, aucune des agaceries dont vous avez accablé Madame de Pembroock. Cela eft vrai, repartis-je, mais en revanche, j'en fçais un que vous avez accablé de rigueurs, & qui vous aime avec trop de tendreffe, pour

pouvoir si facilement vous le pardonner.

Ah traître ! s'écria-t-elle, que je voudrois bien que vous n'eussiez qu'à vous plaindre de moi, & que j'y gagnerois à tous égards ! Eh bien ! Madame, lui dis-je, soyez donc contente ; car je me plains de vous, & c'est très-sérieusement. Cruel ! me répondit-elle avec ce léger emportement qui sied si bien aux femmes lorsqu'elles sont un peu jolies, plût au ciel que j'eusse autant de sujet d'être contente de moi, que vous auriez vous-même à vous en louer s'il étoit vrai que vous m'aimassiez ! Avec quelle barbarie ne m'avez-vous pas traitée ! Un peu revenue de cet état inexplicable dans lequel votre présence m'avoit mise ; sentant avec la douleur la plus vive jusques où ma foiblesse m'avoit conduite ; désespérée d'avoir tout à la fois fait tant contre moi & si peu pour vous, je ne puis vous revoir sans me le reprocher encore plus cruellement ; & combien ne m'avez vous pas punie de mes remords ! avec quelle dureté ne m'avez-vous pas traitée quand vous ne me deviez que de la pitié & des consolations ? Que de mépris pour moi ! & que de tendres attentions pour une femme qui, toute supérieure qu'elle

m'eſt par les agrémens, ne pouvoit que m'être inférieure à vos yeux, puiſque vous êtiez sûr, ou du moins que vous deviez l'être qu'elle ne vous aimoit pas comme moi! Que voulez-vous que je vous réponde? lui dis-je, en affectant de rêver; vous me tournez la tête; je le ſens, & j'en ſuis déſeſpéré. Ah! s'écria-t-elle, au nom de tout ce qui vous eſt le plus cher, daignez ne me le pas répéter! Laiſſez-moi m'accoutumer à croire que vous aimez Madame de Pembroock, & ne me privez pas de la ſeule idée qui ſoutienne encore contre vous & ma raiſon & ma vertu.

Ma vertu! la vertu de Madame de Rindſey! Quoi! c'eſt à moi qu'elle parle? & elle oublie aſſez ce qu'elle dit qu'elle ſe reproche tant, pour que ce mot lui échappe devant moi? Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à le lui entendre prononcer encore; & je n'eus pas moins beſoin de ma politeſſe que de mes deſirs pour ne lui pas dire à quel point elle me paroiſſoit ridicule. Quelque plaiſir que j'euſſe eu à lui faire cette intéreſſante confidence, je crus pourtant que je devois la remettre au tems où je la quitterois; & je ne croyois pas l'éloigner beaucoup. Cependant il

falloit finir. On paſſe la continuité de ces ſortes de combats quand ils ſont ſinceres; mais rien au monde n'ennuie ni ne choque ſi cruellement, lorſque la fauſſeté ſeule vous les fait eſſuyer, & qu'une femme ne s'aviſe de vouloir tout refuſer que lorſqu'elle auroit preſque tout à reprendre.

Non, lui répondis-je d'un air triſte, je ne ſens que trop que je ne prends pas ſur votre cœur autant que vous le dites; & j'en ſuis plus déſeſpéré que ſurpris. Vous êtes, en effet, malgré tous vos charmes, la femme d'Angleterre que j'aurois dû aimer le moins. Sçavez-vous bien, interrompit-elle en ſouriant, que vous n'êtes pas poli; & que ſi j'avois plus de vanité, je pourrois, mais très-ſérieuſement m'offenſer de ce que vous me dites. Ah! lui dis-je en ſoupirant, je n'en crains pas de votre part plus de colere que je n'en attends de reconnoiſſance. Méritez-vous, répondit-elle, en me regardant avec autant de trouble que de tendreſſe, que je ſois de bonne foi avec vous? La mienne ne m'expoſera peut-être qu'à vos mépris: j'en mourrois de douleur! Eh comment peut-on céder à une foibleſſe que l'on a tant de raiſons de ſe reprocher & de croire

malheureuse. Il me semble que je n'étois venue ici que dans le dessein de vous prier de cesser de déchirer un cœur dans lequel il n'est que trop vrai que vous regnez, & de lui laisser reprendre, en ne vous offrant plus à ses yeux, la tranquillité que vous lui avez fait perdre. Je devois connoître tout le danger qui est attaché pour moi à votre fatale présence. Je devois vous fuir, & me refuser la douceur de vous parler encore une fois. Grand Dieu! ajouta-t-elle, en levant les yeux au ciel, se peut-il que l'amour soit tant, & que la vertu soit si peu de chose!

Je ne sçais où elle avoit pris cette tirade de sentimens, tout à la fois tendres & vertueux: ce qu'il ne m'est pas permis d'ignorer, ce qu'elle n'étoit ni de son cœur, ni de son esprit; & ce que vous croirez sans peine, c'est qu'elle me toucha médiocrement. Je ne devois pourtant pas moins en paroître pénétré; & je lui parlai sur ses craintes, avec autant de vivacité que si je les eusse cru bien réelles, & qu'il m'eût été de la plus grande importance de les détruire. Je n'oserois assurer si dans cet instant je les combattis avec autant de succès que j'y mettois de chaleur. Quelques sou-

pris furent pendant quelque tems toute sa réponse : je penserai, me dit-elle enfin d'un air réfléchi, à ce que vous me dites ; & si vos actions y répondent, vous n'aurez pas à vous plaindre de mon cœur : mais l'air est ce matin plus froid que je ne l'aurois cru ; & je vais vous rendre à votre solitude. Elle seroit ici, sans vous, plus profonde & plus douloureuse que vous ne pensez, lui répondis-je, & je me flatte que vous me permettrez de vous remener chez vous. Ah ! non, me dit-elle, avec une langueur charmante ; non, je ne veux, ni ne dois vous y recevoir.

Si vous aviez vu, mon cher duc, les tendres regards dont ce refus étoit accompagné ; avec quelle douceur ce non étoit prononcé ; la mollesse qui regnoit dans toute sa personue, vous auriez pensé comme moi, que ce refus étoit une bien pressante invitation. Ce fut ainsi du moins que je l'interprétai ; & à la très-foible résistance qu'elle me fit, j'eus tout lieu de me flatter qu'elle n'en étoit pas mécontente. Je lui offris mon bras ; & elle pesa dessus avec une douce familiarité qui ne repondoit pas aux refus qu'elle venoit de me faire. Livrée alors, & uniquement

à cet erreur qu'elle vouloit paroître tant avoir à se reprocher, elle ne sçavoit plus que me sourire avec une tendresse extrême : & ce souris, dont le desir augmentoit les graces, sembloit vouloir pénétrer jusques à mon ame. Que j'avois peu d'amour ! que je le sçavois bien ! & que dans le fond elle y perdoit peu ! Je ne lui disois pas mon impatience ; mais tout en moi la décéloit : enfin nous arrivâmes chez elle. Le hasard qui, sans doute, vouloit plus servir mes desirs que sa vertu, sembloit avoir pris soin d'écarter de son appartement tous les témoins qui auroient pu défendre l'une, & contraindre les autres. La profonde solitude dans laquelle nous nous trouvions, & le feu de mes regards l'effrayerent. Elle sentit le danger, mais trop tard, pour que cette réflexion lui fût utile. Cependant, elle voulut sonner....... mais que peut la foiblesse contre le desir & la témérité ?

Avant que de nous séparer, je lui fis promettre qu'elle seroit le soir à la comédie ; & que de-là, elle viendroit souper avec moi en petite maison. Je choisis pour cette auguste fête celle que j'avois dans le parc. Il étoit aisé à Madame de Rindsey de s'y rendre de chez

elle, sans crainte, sans embarras, & sans avoir besoin d'aucun de ces arrangemens mystérieux qui ne servent qu'à ébruiter ces sortes d'affaires, & même à les constater. La réputation qu'elle s'étoit faite, les engagemens qu'elle sembloit avoir pris avec le public, & la nécessité de ménager la plus incommode belle-mere qui ait peut-être jamais existé, exigeoient les plus grands égards. Il ne m'en coûtoit rien, & de lui permettre, & de prendre avec elle toutes les mesures qui paroissoient devoir assurer son secret. J'étois bien sûr que tous les arrangemens qu'elle me proposoit, & auxquels je semblois me prêter avec plaisir, ne prévaudroient pas sur ceux que j'avois pris pour rendre ma liaison avec elle aussi publique qu'elle avoit besoin qu'elle fût cachée. Les femmes, celles mêmes auxquelles ces sortes de ménagemens sont le moins nécessaires, ou qui en font le moins de cas, nous sçavent toujours gré de paroître les avoir : & comme toutes ne veulent pas que les secrets de leur cœur soient livrés au public, il nous est important que le hasard seul, & non notre indiscrétion, soit ce qui paroisse les trahir. Nous y gagnons auprès de toutes,

& n'en sommes pas plus gênés avec aucune.

Je la quittai enfin, à l'heure à laquelle je devois me rendre à notre *cotterie*; & graces aux charmes que la nouveauté prête à tout, je ne la quittai pas sans peine. Je trouvai tout le monde rassemblé, jusqu'à mylord Rindsey qui, par pressentiment sans doute, me parut m'aimer ce jour-là bien plus tendrement que la veille. Lorsque j'entrai, il parloit avec beaucoup plus de complaisance que d'énergie, de la chaleur avec laquelle il s'étoit élevé contre un bill, selon lui, fort onéreux à la nation, & que la cour avoit vainement voulu faire passer. Il n'auroit tenu qu'à moi de lui faire le récit d'une victoire qui valoit bien celle qu'il croyoit avoir remportée: je suis du moins bien sûr que si je lui avois peint Madame de Rindsey comme je venois de la voir, il ne l'auroit pas reconnue. A mon air vainqueur & dérangé, Oxford & Buttington, qui m'avoient épié, ne douterent point de mon bonheur; & sans rien dire qui pût commettre ma nouvelle conquête, ils m'en féliciterent si haut, que mylord Rindsey lui-même se crut obligé de m'en faire compliment, & avec une joie si

pure & si vraie, que j'en sentis une véritable affliction de ne pouvoir pas lui apprendre à quel point sa femme étoit quelquefois aimable.

Je ne pouvois me persuader que le milieu d'une journée qui avoit commencé, & qui devoit finir pour moi d'une façon si brillante, ne me fût pas heureux; & dans cette espérance, je volai chez Madame de Suffolck. La mienne ne fut pas trompée. Je fus enfin admis à l'honneur de lui faire ma cour. Comme elle s'étoit conduite avec moi de façon à me prouver qu'elle me vouloit beaucoup de mal, je crus devoir prendre l'air tendre & humilié qui convenoit à un homme auquel on croyoit tant de torts, & qu'on en punissoit si sévérement. Je desirois enfin de terminer avec Madame de Suffolck; & je commençois à croire qu'après avoir tout fait pour l'honneur, il pouvoit bien m'être permis de faire quelque chose pour le plaisir. Je crus voir aussi dans les yeux de la duchesse, qu'elle étoit lasse de la contrainte cruelle qu'elle s'étoit imposée & si inutilement, pour me cacher, ou pour vaincre sa foiblesse. Je commençai par me plaindre de ses rigueurs, mais modestement, & du

ton qui convenoit à la dignité de son caractere que je croyois alors avoir suffisamment blessée. Elle fut étonnée de ce que j'osois me plaindre de ce que, selon elle, j'avois si bien mérité, & sur-tout de ce que je lui reprochois des injustices. Il m'étoit plus essentiel de lui parler de ma tendresse, que de chercher à fonder les torts imaginaires dont je l'accusois, & je lui répétois, non-seulement que je l'aimois, mais encore que je l'adorerois toujours. Qu'elle s'en fût tenue à paroître douter de ce que je lui disois, il n'y avoit là-dedans rien que de très-naturel, ni même qui l'engageât. Mais ma présence avoit dérangé toutes ses idées; elle s'oublia, se plaignit de la façon dont je l'avois traitée, me le reprocha avec feu; & j'osai croire qu'elle ne l'auroit pas fait, si je lui eusse été aussi indifférent qu'elle paroissoit vouloir que je le supposasse. Elle en fit d'elle-même la réflexion: son trouble & sa rougeur me l'apprirent, & ne me l'apprirent pas impunément. Je lui parlai encore de mon amour, mais avec plus de confiance & de feu; & comme elle s'obstinoit à revenir sur des torts qu'il auroit, disoit-elle, été impossible que j'eusse eus si je l'eusse aimée, je crus en-

fin devoir convenir que j'avois pu paroître en avoir à ses yeux, par la nécessité où je m'étois cru d'en imposer au public sur mes sentimens. Je ne pouvois pas, à ce que je crois, m'excuser d'une façon plus décente ; mais piquée de ce que je parlois toujours du reproche qu'elle m'avoit fait, elle se crut obligée de me faire, s'il se pouvoit, prendre le change sur le véritable objet qu'il avoit eu. Son air redevint fier & imposant, & tout d'un coup il se trouva que c'étoit beaucoup moins, comme je paroissois le penser, du peu d'égards que j'avois eus pour elle, que de la légéreté avec laquelle je lui avois parlé de mes sentimens, & lui en parlois encore qu'elle étoit blessée. Je n'étois pas fait pour être la dupe du prétexte forcé qu'elle cherchoit à donner à son imprudence ; mais la gloire de ne point paroître m'y tromper, étoit de peu de chose, & elle auroit pu me la faire payer cher. Je rejettai donc sur la violence de mes sentimens l'indiscrétion dont elle me paroissoit si choquée ; j'en accusai aussi l'usage que j'avois de vos mœurs, qui ne font pas un crime de l'aveu d'une passion. Je me défendis, sur-tout, d'avoir conçu des espérances, & de ne m'être

tant

tant pressé de parler, que par la certitude qu'elle ne pourroit apprendre mon amour, sans m'en témoigner la reconnoissance la plus tendre. Je me gardai bien d'oublier de lui dire que, comme c'étoit la premiere fois que j'aimois, il étoit assez simple qu'une passion si nouvelle pour mon cœur me fît commettre des fautes involontaires.

Madame de Suffolck se récria là-dessus, de façon à me prouver qu'elle ne croyoit pas que mon cœur fût aussi neuf que je le prétendois; mais elle desiroit que ce que je lui disois fût vrai; & l'on nous prouve toujours bien aisément ce que nous avons intérêt à croire. Je lui fis cependant entendre modestement, que si elle seule m'avoit fait connoître l'amour, je sçavois par d'autres ce que c'est que des fantaisies. Elle ne m'auroit pas cru, si je lui avois dit le contraire: & la retenue dont je me serois paré à ses yeux, ne m'y auroit donné qu'un ridicule, si une chose peu vraisemblable eût pu lui paroître possible. Je la persuadai pourtant, & je dûs sans doute plus à sa foiblesse qu'à la force de mes raisons, la conviction que je desirois qu'elle eût. Eh! combien ne falloit-il pas qu'elle m'aimât, pour croire si facilement une

chose à laquelle les preuves auroient été si nécessaires, & que je fondois cependant si peu. Elle commença à me regarder d'une façon plus tendre, & à gêner moins les mouvemens de son cœur. Attentif à lire dans ses yeux tout ce qui se passoit dans son ame, ce changement ne m'échappa pas. Je n'en avois pas besoin pour m'encourager à lui parler de mon amour; mais il me fit quitter le ton suppliant que jusques-là j'avois cru placé, & m'en fit prendre un plus animé, & plus fait pour échauffer la situation. Ce ne fut pas sans succès que je l'employai; & si Madame de Suffolck se plaignit encore, ce ne fut plus en femme que l'on a peu respectée, mais en amante, à laquelle on a fait craindre que sa tendresse ne fût malheureuse. Elle s'anima même sur cette idée, au point qu'elle ne put, sans verser des pleurs, continuer ses reproches. Quoique l'état où je la voyois, flattât plus ma vanité, qu'il ne touchoit mon cœur, je devois en paroître attendri. J'ai trop étudié les femmes, je sçais trop bien distinguer les mouvemens différens dont elles sont agitées, pour croire que les emportemens les calment toujours, & je connoissois trop aussi Madame de Suffolck,

pour n'être pas persuadé qu'ils seroient avec elle infiniment déplacés, & la révolteroient contre l'amant & contre l'amour.

Vous sçavez avec quelle heureuse facilité je pleure : mais ce que vous ignorez, c'est que j'ai singuliérement perfectionné ce talent, & que je joins aujourd'hui aux larmes les plus abondantes l'art des sanglots & des gémissemens. Jamais plus belle occasion d'employer mes tálens ne s'étoit offerte à moi. L'éloquence du silence, des larmes, & de l'accablement, devinrent donc mes seules armes contre Madame de Suffolck. Je me précipitai à ses genoux, je lui pris la main, la lui baisai avec une ardeur extrême, & la baignai de mes pleurs. Ce n'étoit pas assez pour moi qu'elle les sentît, je voulois encore qu'elle les vît couler. On m'a dit plus d'une fois que je suis, on ne peut pas plus intéressant, quand je pleure, & que les larmes adoucissent mes yeux, que l'on trouve dans leur état naturel un peu moins tendres que hardis. Toute égarée qu'elle étoit alors, elle étoit encore assez à elle-même pour voir ce qu'elle regardoit ; & les grosses larmes qu'elle voyoit couler, les soupirs dont

elles étoient accompagnées, les sanglots dont je les ornois, la jetterent dans le dernier attendrissement. Mais comment vous peindre tous les mouvemens qui l'agitoient? Ce mêlange de joie, de tendresse & de douleur qui se lisoit si distinctement dans ses yeux? Combien le sentiment auquel elle se livroit, la rendoit belle, & l'espece de volupté dans laquelle son ame toute entiere étoit absorbée? Ce n'étoit point cet égarement que le simple desir peut faire naître, que nous avons vu tant de fois, dont il est si peu flatteur d'être l'objet, & que nous méprisons si vivement, dans l'instant même qu'il nous séduit le plus. Ce qu'elle sentoit, devoit à la fois la rendre plus heureuse, & me servit moins que l'espece de fureur que j'avois vue le matin même à Madame de Rindsey: aussi n'en conçus je, ni les mêmes idées, ni les mêmes espérances, ni la même audace. Il est peut-être donné à la vertu d'imposer, même dans l'instant qu'elle succombe.

Nous gardâmes long-tems un silence qui devoit être délicieux pour elle, & dont je ne partageois pas le plaisir. Il me parut enfin que je lui avois laissé croire assez long-tems que la violence de mes

transſports m'avoit ôté la forme de parler; mais en même tems, je ne crus pas devoir la laiſſer parler la premiere. Je ſentois que mon bonheur (ſi pourtant ces ſortes de triomphes en ſont un pour nous) ne pouvoit plus m'échapper; mais je commençois à deſirer, & aſſez vivement, que rien ne retardât plus la défaite de Madame de Suffolck. Des retours de vertu pouvoient me nuire; & il me ſembla que le meilleur moyen que j'euſſe pour les prévenir, étoit de lui rendre grace, & d'en agir à cet égard, comme ſi, en effet, elle m'eût tout dit. Je lui parus donc tranſporté de ce qu'elle daignoit enfin m'apprendre à quel point je l'avois touchée, mais en même tems, je me plaignis qu'elle ne m'apprît que par ſa douleur, qu'elle partageoit mes ſentimens; & je la preſſai tendrement de livrer ſon cœur avec un peu plus de confiance à un homme qui l'adoroit.

Rien de tout ce que je lui diſois n'avoit rien d'aſſez neuf, ni même d'aſſez tendre pour l'éblouir ſur mes diſpoſitions: mais on n'a pas toujours beſoin, pour la vaincre, de perſuader une femme; & celles qui, comme Madame de Suffolck, veulent l'être le plus pour ſe rendre, trouvent dans leurs propres ſen-

timens tant de raiſons de croire que ce ſont encore celles que l'on perſuade le plus aiſément. La coquetterie écoute de ſang-froid, & diſcute ; le ſentiment aime à s'abuſer ſur ce qui peut le rendre heureux. On fait aiſément croire à une femme vaine qu'on l'adore ; mais les hommages que l'on rend à ſon orgueil, pénétrent rarement juſques à ſon cœur : la femme tendre ne ſent que ſon amour ; & dût-elle en même tems ſentir qu'elle a tort d'aimer, elle n'en eſt pas moins entraînée par cette même foibleſſe qu'elle ſe reproche.

Les yeux de Madame de Suffolck ſe fixerent enfin ſur moi avec moins de timidité, & bientôt ils s'y arrêterent avec une complaiſance qu'elle ne chercha plus, ni à contraindre, ni à diſſimuler. Sans art, & uniquement conduite par ſa tendreſſe, elle crut, puiſqu'enfin elle vouloit bien paroître convaincue de mon amour, qu'elle ne pouvoit trop me donner de témoignages du ſien. Mais comme en elle-même elle ne s'écartoit pas de ſes principes, ces preuves ne furent pas du genre dont je les deſirois. Elle me força cependant à me relever ; ſoit qu'elle craignît qu'une poſture ſi reſpectueuſe ne couvrît quelque noir-

ceur, ſoit ſimplement, & , comme j'ai plus ſujet de le croire, qu'elle ne voulût que ſe procurer le plaiſir de me voir dans une attitude moins contrainte, & plus convenable à la douce familiarité qui venoit de s'établir entre nous. Je deſirois vivement qu'elle eût voulu y mettre des bornes moins étroites; mais il ſembloit qu'elle n'eût pas ſeulement l'idée de ce qu'elle pouvoit faire pour moi. Ce n'étoit pas qu'elle ne me regardât avec une paſſion extrême; & que chaque baiſer que j'imprimois ſur ſa main, ne lui donnât une émotion qui alloit juſques au frémiſſement : mais je ne ſçais quelle décence qu'au milieu de ſon trouble elle conſervoit, & qu'elle ſçavoit allier avec ſa foibleſſe, enchaînoit mon audace naturelle, juſques à ne pas oſer même, par mes regads, lui exprimer mes deſirs.

Cette ſituation me contraignoit trop violemment, pour qu'elle pût long-tems durer. Bientôt je me perſuadai que la vertu de la ducheſſe n'étoit pas auſſi vraie que je l'avois cru d'abord, qu'elle n'attendoit pour diſparoître, que des tranſports que ſes ſentimens pour moi ſembloient ſuffiſamment autoriſer, & qu'elle étoit même trop peu naturelle,

dans notre position respective, pour qu'elle ne me sçût pas gré de tout ce que j'employerois pour la vaincre. Mais les libertés par lesquelles je commençai, toutes modérées qu'elles étoient, trouverent une résistance si sérieuse, & elle parut même s'en indigner si vivement, que je ne crus pas devoir la presser davantage. Ce n'étoit assurément pas qu'elle ne m'aimât, & avec une tendresse extrême; mais elle n'avoit affaire qu'à l'amour: & ce sentiment, tout puissant qu'il est, n'a pas sur les femmes telles que Madame de Suffolck, l'empire que le caprice ou les sens ont sur les autres. Je n'assurerois cependant pas, que si elle avoit permis que je fusse resté auprès d'elle plus long-tems, sa vertu, tout en gémissant de son malheur, ne m'eût pas cédé la victoire. Soit qu'elle le craignît, soit seulement qu'elle eût prît des engagemens avec Madame de Buckingham qu'elle me dit qu'elle attendoit, elle voulut absolument que je la laississe seule, & je fus enfin forcé de lui obéir.

Il est, au reste, inutile que je vous dise, qu'avant que de nous séparer, nous nous arrangeâmes pour nous voir le lendemain. J'aurois bien voulu lui

proposer de venir dans une de mes petites maisons ; mais la solitude l'auroit là plus effrayée que chez elle ; elle m'auroit supposé contre elle des projets qui l'auroient alarmée, & je crus ne devoir pas troubler la sécurité dans laquelle elle paroissoit être à cet égard. Je n'étois pas d'ailleurs assez amoureux pour que les délais qu'elle pourroit vouloir prendre me rendissent malheureux à un certain point ; & je voulois bien lui laisser la satisfaction de mettre dans sa chûte toute la décence & la dignité qui pouvoient la satisfaire.

LETTRE HUITIEME.

Je vous ai dit, mon cher duc, que j'avois prié la tendre comtesse de Rindsey de vouloir bien se trouver le soir à la comédie ; & vous sçavez trop combien, par les bontés dont elle venoit de me combler, elle me devoit d'égards, pour que vous puissiez croire qu'une priere qui ne lui prouvoit que le singulier plaisir que je trouvois à la voir fût rejettée ; mais avant que de m'y rendre, j'allai au café prendre Buttington, à

qui j'y avois donné rendez-vous. Je n'avois pas eu le tems de lui détailler mon bonheur ; & je ne voulois pas qu'un ami si fidele en ignorât aucune particularité. Ce fut, du moins, ce qui d'abord se présenta à mon esprit ; mais quelques réflexions que je fis en allant le chercher me déterminerent à n'être pas avec lui sur cet article de la derniere sincérité. Je n'avois pas de quoi me vanter de cette conquête ; & quoique je n'eusse pas à me reprocher d'y avoir été trompé, je ne m'en sentois pas moins humilié que si mon imagination m'en eût exagéré les charmes, & qu'en conséquence je l'eusse vivement poursuivie. Ma vanité me détermina donc à la peindre en beau à mon confident. J'avois d'ailleurs remarqué qu'à mesure que sur mes récits, il trouvoit de quoi estimer moins Madame de Rindsey, il prenoit pour elle une sorte de goût. Peut-être même lui en inspiroit-elle depuis long-tems, & qu'effrayé de sa réputation, & de ce maintien modeste, qui faisoient croire qu'elle étoit une des femmes d'Angleterre qu'il étoit le plus inutile d'attaquer, il ne s'étoit pas trouvé à lui-même qu'il la trouvoit aimable. S'il n'osoit pas se pro-

mettre auprès d'elle des ſuccès auſſi rapides que les miens, je lui avois du moins prouvé qu'elle n'étoit pas inexpugnable. Eh! qui ſçait ſi depuis mon ſuccès il ne ſe reprochoit pas ſa timidité, & s'il ne croyoit pas qu'avec la même audace il auroit eu le même bonheur? Nous convenons difficilement avec nous-mêmes de la ſupériorité des autres; & Buttington pouvoit intérieurement ſe dédommager de celle qu'en public il étoit forcé de m'accorder ſur lui. S'il ne pouvoit ſe déguiſer que ma figure plaiſoit plus que la ſienne, & qu'on me trouvoit plus d'eſprit qu'à lui, ne pouvoit-il pas, en même tems, penſer qu'on lui faiſoit injuſtice, ou croire qu'il remplaçoit par des qualités plus ſolides & plus dignes d'eſtime, ce qui lui manquoit à cet égard. Quelles reſſources ne trouvons-nous pas dans notre amour-propre; & quel eſt le flatteur aſſez vil & aſſez audacieux pour oſer nous dire de nous ce que nous nous en diſons nous-mêmes? J'avoue qu'il m'avoit toujours parlé d'elle de façon à ne pas juſtifier les idées que j'avois; mais je l'avois vu plus d'une fois la regarder avec cette attention ſérieuſe & réfléchie que nous n'avons que

pour ce qui nous plaît ; & c'eſt toujours plus dans nos yeux que dans nos diſcours qu'il faut chercher la véritable impreſſion que fait ſur nous l'objet qui s'y préſente.

Je n'ignorois pas non plus que, moins vicieux par goût que par air, il commençoit à ſe laſſer de ces parties d'éclat qui lui faiſoient dans Londres beaucoup plus de tort qu'elles ne lui donnoient de plaiſir, & qu'il auroit deſiré que de plus convenables liaiſons que celles qu'il y avoit formées juſques-là euſſent rétabli ſa réputation. S'il y avoit en Angleterre peu de femmes moins eſtimables que Madame de Rindſey, il n'y en avoit pas qui, en apparence, ſe conduiſiſſent mieux, que l'on y eſtimât davantage, & de qui la tendreſſe pût lui faire plus d'honneur. Mais auſſi, le moyen qu'une femme qui donnoit tant aux dehors s'engageât avec un homme auſſi univerſellement décrié que lui. Ce qui auroit réhabilité l'un, auroit indubitablement perdu l'autre. Ce ſont, à la vérité, des choſes qui arrêtent rarement une femme lorſqu'elle aime ; mais qui l'empêchent de ſe livrer lorſque le goût n'eſt que médiocre, & qu'il n'eſt uniquement queſtion que d'une affaire,

Quel choix, en effet, pour une prude qu'un homme comme Buttington! Ce n'étoit pas que, dans le fond, mes mœurs ne fussent beaucoup plus perverses que les siennes: je suis par principe ce qu'il n'étoit que par air; mais loin de m'afficher comme lui, je sçavois les masquer de toutes les vertus que je méprise. Je n'avois même consenti à être de ces soupers qui faisoient tant de bruit, qu'à condition que l'on me garderoit à cet égard le secret le plus profond. Si je n'y avois pas mis plus de retenue, j'en avois du moins banni le scandale; & la foiblesse avec laquelle il s'étoit opposé à cette réforme, avoit achevé de me prouver que les plaisirs qu'il paroissoit chercher le plus, n'étoient pas ceux qui l'auroient le plus intéressé. Mais les femmes qui ne sçavoient pas la violence qu'il se faisoit pour se perdre auprès d'elles, avoient de lui la plus mauvaise opinion; & jamais il ne s'étoit proposé à aucune d'elles, qu'il ne leur eût paru fort ridicule qu'un homme qui mettoit dans ses goûts si peu de décence & de noblesse, osât croire qu'une femme d'un certain genre pût vouloir prendre des arrangemens avec lui. Madame de Rindsey paroissoit, d'ailleurs,

le haïr perſonnellement ; mais dans le projet que j'avois formé, c'étoit ce qui m'inquiétoit le moins. Son averſion pour lui n'étoit fondée que ſur la façon légere dont il parloit des femmes en général, & ſur le peu de cas qu'il lui avoit paru faire de ſa vertu, quand il lui avoit donné le ſage conſeil de ſe cacher moins qu'elle ne faiſoit, du goût qu'elle avoit pour les ouvrages de Rocheſter. Mais, ſoit qu'il ne l'eût fait que pour ne pas nuire à mes projets ſur elle, ſoit qu'il n'eût conſulté & ſuivi que ſon goût, il lui avoit marqué la veille chez Madame de Pembroock tant de conſidération & même de reſpect, que je ne doutois pas qu'il n'eût au moins par-là affoibli l'impreſſion que ſon impertinente légéreté avoit faite ſur elle, & qu'il ne fût bien difficile de lui donner de lui d'autres idées. Elle eſt née douce ; & d'ailleurs, la haine eſt un ſentiment.

Quoique je l'euſſe déja peinte aſſez en mal à Buttington, je n'étois pas auſſi embarraſſé de cette premiere confidence qu'il ſembloit que je duſſe l'être. J'avois eu alors peu de tems pour m'éclairer, & il pouvoit lui paroître aſſez ſimple que j'en euſſe bien légérement décidé. C'étoit, s'il ſe ſouvenoit de mes pre-

miers récits, ce que je comptois lui dire, & ce qu'en même tems je ne doutois pas qu'il ne crût. Je l'abordai donc de l'air d'un homme qui a plus d'une raison de se croire heureux, & qui l'est encore plus par ce que vaut en elle même la victoire qu'il vient de remporter, que par l'honneur qu'elle peut lui faire. Je lui peignis Madame de Rindsey si tendre, si remplie de graces dans ses transports, si intéressante quand elle étoit débarrassée de cette enveloppe presbytérienne qui voiloit si désagréablement tous ses charmes aux yeux de tout autre qu'un amant, que Buttington, à qui mes premieres peintures n'en avoient pas donné une idée si avantageuse, ne revenoit pas de surprise des différens genres de mérite que je lui attribuois; & me demandoit, à tout moment, si l'amour ne m'aveugloit pas. Je lui répondis froidement, que ce qui achevoit de me prouver que je n'étois pas né pour ce sentiment, étoit l'indifférence que je conservois avec la femme du monde la plus faite pour la vaincre. Il lui parut extraordinaire que l'on pût paroître si plein d'un bonheur que l'on sentoit si peu; mais il me fut aisé de le faire convenir que ce qui flatte les sens, n'intéresse pas

toujours le cœur. Il ne me l'auroit pas été moins de lui donner des inquiétudes. Je lisois assez dans son cœur par ses questions, par l'impatience que lui causoit le récit que je lui faisois des bontés que Madame de Rindsey avoit eues pour moi, & par l'air froid & contraint avec lequel il me félicitoit de mon bonheur; pour lui épargner des tourmens qui étoient inutiles à l'objet que j'avois. Il me demanda enfin, quelles étoient mes idées sur elle, & si je renonçois en sa faveur aux desseins qu'il m'avoit vus sur la duchesse & sur Madame de Pembroock. Je n'eus besoin, pour le convaincre que j'étois bien loin de renoncer à ces mêmes entreprises qu'il avoit tant blâmées, que de lui dire les termes où j'en étois avec Madame de Suffolck. Il lui parut, en effet, difficile que je pusse la sacrifier à Madame de Rindsey. Il se pouvoit qu'il aimât mieux la derniere, mais il ne pouvoit pas se cacher que l'autre ne fût infiniment plus aimable. Sans avoir encore de projet formé sur Madame de Rindsey, sans croire peut-être, qu'il en eût jamais, il ne put, sans une sorte de plaisir, imaginer que je ne la garderois pas long-tems: mais content de l'avoir pénétré, & de lui avoir

fait envier mon bonheur, je crus que je devois lui laisser le soin des premieres démarches, & que Madame de Rindsey, telle qu'elle étoit, valoit bien la peine qu'il me priât de ne m'en désaisir qu'en sa faveur. Sans me dire rien de positif sur cela, il feignit de vouloir deviner qui seroit auprès d'elle mon successeur, & parut croire que ce ne seroit pas un de mes amis particuliers qu'elle choisiroit pour me remplacer. Sa raison pour le craindre étoit qu'elle ne pourroit pas douter que je ne leur eusse fait des confidences qui pouvoient, à quelques égards, la rendre à leurs yeux d'un moindre prix. Mais quoique Buttington ait plus d'usage des femmes que l'on n'en a communément parmi nous, à qui cette sorte d'étude n'a pas encore paru bien nécessaire, ses connoissances se bornent à des idées générales; & vous sçavez à quel point, & combien souvent on se trompe, lorsqu'on les applique sans cesse aux cas particuliers, & qu'on ne se conduit que d'après elles. Il ignoroit, par exemple, & l'avantage que l'on a sur une femme lorsque l'on connoît ses foiblesses; & combien il augmente lorsqu'elle ne peut pas douter que vous les connoissez. J'ai, en effet, remarqué &

vous aussi sans doute, que les femmes reglent presque toujours leur résistance sur la façon dont elles sont attaquées, & que l'on abrege bien des choses auprès de celles qui se sont quelquefois rendues, en leur montrant, par votre conduite seulement, l'opinion que vous avez d'elles. Ce n'est pas qu'elles ne puissent être fâchées qu'on ne leur déguise pas l'espérance qu'on a de les vaincre ; mais elles ne sçauroient se cacher qu'on ne fait que leur rendre justice, & quelque révoltées qu'elles en puissent être, si d'ailleurs on ne leur déplait pas, il est bien rare, & peut-être même n'est-il jamais arrivé qu'elles n'aient justifié involontairement l'idée que vous paroissez avoir d'elles.

Mes confidences finies, & le secret de Buttington pénétré, nous allâmes ensemble à la comédie. J'y trouvai Madame de Rindsey dans le même négligé que je lui avois vu le matin. Il ne lui avoit pas été difficile de remarquer qu'elle avoit fait sur moi dans cet état une fort vive impression, & elle l'avoit préféré à une parure qui, en la rendant plus brillante aux yeux des autres, m'auroit peut-être moins séduit. Il étoit dans le fond bien juste que ce jour-là du moins

j'eusse la préférence, & qu'on ne s'occupât que de moi. Nous nous étions bien promis d'être en public de la plus grande circonspection; mais, d'une autre côté, l'idée qu'elle vouloit me donner de la violence de sa tendresse, de l'autre, ma vanité nous firent nous lorgner avec si peu de ménagement que je dois me flatter que notre intelligence ne fut un secret que pour bien peu de gens. Quelques-uns de mes amis vinrent même m'en parler : je niai aux uns, avec toute la mollesse qu'il falloit pour les convaincre, qu'ils ne s'étoient pas trompés, & en confiai le secret à ceux d'entre eux que je croyois le plus faits pour le répandre. Vous reconnoissez là notre usage. Je devois sans doute être ce jour-là heureux à tous égards : Madame de Pembroock étoit à la comédie. Par caprice, car c'étoit son unique regle, elle étoit dans un aussi grand négligé que celui de Madame de Rindsey. Placée dans un endroit assez obscur, & où il ne m'auroit pas été aisé de l'appercevoir, quand même j'aurois sçu qu'elle y étoit, elle eut encore, tant que la piece dura, son évantail devant ses yeux. Je ne sçais si elle vouloit par-là se réserver la facilité de

m'obſerver, ou ſe procurer le plaiſir d'entendre, ſans être obligée d'en rougir, les choſes hardies & peu décentes dont cette comédie étoit ornée; mais quelle que fût en cela ſon intention, ce ne fut qu'à la fin du ſpectacle que je la reconnus. J'en fus comblé de joie. Plus elle devoit être sûre que je ne l'avois pas vue, moins elle pouvoit attribuer au deſir de tourmenter ſon cœur ou de piquer ſa vanité, les tendres attentions que j'avois eues pour Madame de Rindſey; & je me flattai que la crainte de voir celle-ci l'emporter ſur elle, la détermineroit en ma faveur beaucoup plus, & plutôt que tous les ſoins que je pourrois lui rendre. Bien sûr de l'avoir d'autant plus fâchée par ma conduite, qu'elle pouvoit moins la ſoupçonner d'artifice, j'allai la trouver dans ſa loge; & quelque liberté qu'elle affectât en me voyant, je remarquai avec un plaiſir extrême qu'au moins j'avois bleſſé ſon amour-propre. Un air froid & contraint, & des réponſes ſeches qui annonçoient prodigieuſement d'humeur, m'apprit à quel point je lui avois déplu. Malgré les déſagrémens ſans nombre qu'elle me faiſoit eſſuyer, je lui préſentai la main quand elle ſortit

de sa loge. Une femme plus fine qu'elle l'auroit acceptée, & même auroit ce jour-là redoublé d'égards; mais l'humeur la dominoit trop pour qu'elle prît un sage parti; & sans paroître s'être apperçue du mouvement que j'avois fait; elle donna la main au comte d'Oxford, qui avoit autrefois eu sur elle des prétentions, & qui n'y avoit pas absolument renoncé, quoiqu'elles eussent été malheureuses, & qu'il parut alors la voir sans objet. Elle se flattoit, selon toute apparence, que je serois très-piqué de la préférence qu'elle lui donnoit sur moi; mais à mon air libre & content, elle ne dut pas avoir la consolation de croire que je l'eusse seulement remarquée. En descendant, elle demanda finement au comte si Madame de Rindsey n'étoit pas bien malade. Cette question, dont il ne pénétroit pas la malice, le surprit, & il lui demanda à son tour, si elle ne l'avoit pas vue à la comédie? C'est parce que je l'y ai vue, répondit-elle, que je suis très-inquiete de son état. Elle étoit si affreusement négligée, & cela lui sied si mal, qu'il faut, pour se montrer dans un si grand désordre, qu'elle soit à l'extrêmité.

Mylord Oxford, qui n'ignoroit pas

comment j'étois avec Madame de Rindſey, & qui craignoit que, ne fût-ce ſeulement que par vanité, je ne fuſſe bleſſé des railleries de Madame de Pembroock, prit la liberté de lui ſerrer la main pour lui faire entendre qu'elle parloit indiſcrétement, & qu'il y avoit là quelqu'un qui prenoit le plus tendre intérêt à la femme qui étoit l'objet de ſes plaiſanteries. Cela ne ſe peut pas, lui dit-elle, en le regardant fixement, vous avez beau dire, je ne le croirai jamais. Le comte l'aſſura par un coup-d'œil également fin & diſcret, que rien n'étoit pourtant plus vrai; & ſur cette confirmation, elle me regarda d'un air de pitié, & en même tems d'une façon ſi plaiſante, que ce ne fut pas ſans peine que je m'empêchai d'en rire. Elle m'avoit cependant vu rendre trop peu de ſoins à Madame de Reindſey, & elle ſuppoſoit que cette fantaiſie étoit trop nouvelle, pour qu'elle me crût auſſi bien avec elle que j'y étois effective-ment. Comme j'avois beſoin qu'elle penſât que ce n'étoit qu'un caprice dont elle triompheroit dans l'inſtant qu'elle le voudroit, je regardai à mon tour le comte d'Oxford d'un air à lui faire entendre que je ne trouvois pas bon qu'il ſa-

crifiât à Madame de Pembroock les secrets que je lui confiois; & quand elle nous eut quittés, je me plaignis si vivement de l'imprudence qu'il venoit de commettre, qu'en m'avouant ce qu'il venoit de faire, il me promit qu'il n'iroit pas plus loin. Je n'avois, dans le fond, qu'à le remercier de l'espece de confidence qu'il lui avoit faite : elle ne trouvoit pas à Madame de Rindsey si peu de quoi plaire qu'elle le disoit; & je m'apperçus aisément, à la douceur des regards qu'elle jetta sur moi, & au ton dont elle me parla quand nous nous quittâmes, qu'elle commençoit à redouter cette même rivale qu'elle ne paroissoit que mépriser. Eh! le moyen qu'elle la craignît sans finir par s'arranger avec moi comme je le desirois? L'amour-propre est de toutes leurs passions celle que les femmes songent le moins à combattre, & de laquelle elles craignent le moins; & celle-là, cependant, est souvent pour elles bien plus dangereuse que l'amour.

De la comédie, je me rendis dans le parc, & j'y attendis Madame de Rindsey, qui devoit venir m'y trouver par la porte de sa maison qui y donnoit. Je la vis bientôt paroître. Elle étoit

ſeule, & je n'avois avec moi aucun de mes gens. Nous allâmes gagner un carroſſe de place qui m'attendoit dans l'allée du parc, que nous nommons le grand chemin. Cet air de myſtere l'enchantoit. Elle imaginoit apparemment qu'elle ſeule pouvoit inſpirer de ſi grands égards; & elle me remercia fort tendrement de tous ceux que je paroiſſois avoir pour ſa réputation, & de la preuve que je lui donnois & de mon eſtime & de mon amour. Nous arrivâmes bientôt à ma petite maiſon : perſonne ne s'y trouva ſur ſon paſſage. Le plus profond ſilence y regnoit : on eût dit qu'elle étoit inhabitée. Cette maiſon étoit, comme toutes celles de Londres, ſans apparence, mais agréablement diſtribuée. J'y recevois une femme à qui la magnificence ne pouvoit pas impoſer; & à cet égard, il eût été difficile que j'euſſe préſenté à ſes yeux quelque choſe de nouveau. La multitude de bougies, la ſomptuoſité des meubles ne l'étonnerent donc pas; mais elle ſentit l'élégance, l'arrangement & le goût qui y brilloient par-tout; & elle crut que l'amour ſeul & l'amour le plus tendre devoit m'avoir inſpiré. Nous entrâmes enfin dans un cabinet

où tout respiroit à la fois le luxe, la mollesse, & tout ce que l'usage & le goût des plaisirs peuvent avoir imaginé d'agréable & de voluptueux. Elle en fut d'autant plus frappée, que toutes ces choses, si essentielles en France, & auxquelles vous attachez un si grand prix, sont ou peu connues ou fort méprisées en Angleterre. Ce n'est pas assurément que l'on puisse dire que nous ne connoissons pas la magnificence, ou que nous la craignons ; mais la nôtre a d'autres objets. J'étois d'ailleurs le premier Anglois qui eût une petite maison en regle, le seul qui eût l'avantage d'avoir reçu de vous son éducation & ses premieres idées, & le seul peut-être qui pût profiter à un certain point de vos leçons & de vos exemples : car vous voudrez bien que je compte Buttington pour assez peu de chose. Il n'a que des souvenirs, & je sçais imaginer.

Madame de Rindsey qui, comme je vous ai dit, ne doutoit pas que je ne dusse à l'amour seul mon goût & mes lumieres, me rendit graces avec la plus grande vivacité de tout celui qu'elle se flattoit de m'inspirer, & je reçus ses remerciemens avec tant de transports,

qu'elle en fut plus sûre encore de l'excès de ma tendresse. Je suis ardent, elle est sensible ; avions-nous besoin de l'amour pour être heureux ? A la place de ce sentiment que même elle me croyoit, j'avois cet usage de la galanterie que l'on ne prend que chez vous, l'art de dire des riens agréables & des choses flatteuses, & cette sorte de badinage vif, léger & continu, qui doit prouver bien de la passion à une femme qui n'en a point. Nous fûmes donc fort contents de notre conversation. Ce n'étoit pourtant pas que je parlasse à Madame de Rindsey le langage de l'amour ; mais j'en avois l'équivalent. Les femmes en général sont flattées de pouvoir croire qu'on les aime avec fureur ; mais leur cœur a quelquefois moins besoin de cette persuasion que leur vanité ; & ce n'est pas toujours par l'excès & l'éloquence du sentiment qu'on la leur donne le plus.

Nous nous promîmes cependant une tendresse éternelle, & nous prîmes même pour l'avenir tous les arrangemens imaginables. Je ne sçais quelles étoient ses intentions ; mais pour moi, je me promettois bien de réduire toutes ces choses-là à la valeur qu'elles ont ordinairement en France.

Enfin, on vint frapper à la porte du cabinet : c'étoit Tom qui m'avertissoit qu'on avoit servi. Nous nous rendîmes dans la salle à manger ; aucun de mes gens n'y parut, nous étions servis par un tour. Cet excès de discrétion enchantoit Madame de Rindsey. Le souper fut fin & délicat. J'ai toujours les officiers François que vous me connoissez ; & ils soutinrent en cette occasion la gloire de la nation, & justifierent la réputation qu'ils ont dans Londres, j'eus enfin le plaisir de voir que tout lui plaisoit dans cette solitude ; & ce qui me le prouva, fut le desir qu'elle eut que nous nous y retrouvassions le lendemain. Mais les dispositions dans lesquelles j'avois laissé Madame de Suffolck, me faisoient espérer que je ne pourrois pas disposer de moi aussi facilement que ma tendre comtesse l'imaginoit, & je prétextai un engagement. Elle me parut surprise & piquée de trouver des obstacles à un desir qui ne devoit que me plaire dans les termes où nous en étions ensemble, & m'en marqua même son étonnement avec assez d'aigreur & de dignité. Ses reproches ne m'émurent pas autant qu'elle le pensoit. Je ne voulois pas être gêné ; & quand je n'aurois été en-

gagé qu'avec Buttington, des plaintes encore plus ameres n'auroient rien changé à mes arrangemens. Elle se plaignit de n'être pas aimée. Lorsque ces sortes de craintes sont bien vives dans une femme, & qu'elles sont aussi bien fondées que l'étoient celles de Madame de Rindsey, c'est en vain que l'on se flatte que les plus tendres sermens les banniront. Je n'en employai donc pas, & n'en parvins pas moins à la rassurer. Comme je ne voulois pas cependant qu'elle pût me croire quelque autre idée que la sienne, je lui dis tout ce qui pouvoit la tranquilliser sur cet article, & lui marquai même quelque crainte que les égards qu'elle se devoit, & la nécessité de tromper mylord Rindsey, ne lui permissent pas de venir dans cette petite maison avec autant de liberté & aussi souvent que nous le desirerions tous deux; mais elle me parut si sûre de la crédulité de son mari, que je ne pus me dispenser de croire qu'il falloit qu'elle l'eût éprouvée plus d'une fois pour en douter si peu. Un soupçon si cruel auroit désespéré un amant; mais l'espece du sentiment qu'elle m'inspiroit, n'admettoit pas la délicatesse, & ne me per-

mettoit point de me faire un supplice de l'usage qu'avant moi elle avoit pu faire de son cœur.

Je ne fus pas, au reste, aussi satisfait qu'elle croyoit que je devois l'être, de la facilité qu'il y avoit à tromper mylord Rindsey. Ces maris si confians commencent par plaire, & finissent toujours par embarrasser, en vous donnant une liberté qui devient incommode fort promptement. Nous nous séparâmes enfin; je la ramenai chez elle dans le même carrosse qui l'avoit amenée, & j'allai trouver Buttington qui m'attendoit, & le désespérer par le récit de mes amusemens.

Il étoit dans les grandes regles que je reçusse le lendemain matin une lettre de Madame de Rindsey, aussi ne manqua-t-elle pas à ce devoir. Dans cette lettre, elle se plaignoit de l'excès de sa foiblesse, regrettoit la perte de sa vertu, m'assuroit que j'étois le seul à qui elle eût fait un si grand sacrifice, s'excusoit sur la violence de son amour, de la promptitude de sa chûte, & paroissoit craindre vivement qu'elle ne me donnât d'elle une opinion qui la feroit mourir de douleur. J'étois si sûr que la lettre ne contiendroit que cela, &

finiroit par des fermens de m'aimer toujours, que j'en avois écrit la réponse avant que de me coucher, & que je ne trouvai, en effet, à y ajouter qu'un refus très-poli, mais très-formel d'aller chez elle ce jour-là, ou de me rendre où nous nous étions vus la veille. Quoique Madame de Suffolck ne m'inspirât pas plus d'amour que Madame de Rindsey, je sentois pour la premiere une sorte de goût & une espece d'estime qui m'auroient de préférence conduit chez elle; n'eussai-je pas encore eu à la derniere tant d'obligation, & m'eut-elle même attendu pour que je les lui eusse.

Je volai donc chez la duchesse aussitôt que je le pus, & je crus qu'elle ne me sçauroit pas mauvais gré de prévenir l'heure qu'elle m'avoit indiquée. Elle étoit seule comme la veille, & me reçut avec tant d'embarras, que quand je n'aurois pas encore été instruit de ses sentimens, cela seul auroit suffi pour me les faire pénétrer. Je vis plus encore. La façon dont je l'abordai étoit tendre, mais en même tems si respectueuse, qu'elle ne pouvoit pas lui donner de raisons de s'alarmer. Elle rougissoit pourtant: de quoi pouvoit-elle donc rougir, si ce n'étoit de ses

propres idées, & de la nécessité indispensable où elle se voyoit de me rendre heureux? Elle conservoit cependant, & sans aucune affectation, tant de décence, & ses regards qui m'annonçoient tout l'amour qu'il est possible de sentir, avoient d'ailleurs tant de dignité, que ce ne fut que par les discours les plus tendres & les plus mesurés en même tems, que j'osai la prier d'achever de me rendre heureux. Je ne sçais quel sentiment plus fort que tout ce que je pouvois y opposer, enchaînoit auprès d'elle cette insultante audace qui auroit toujours dû déplaire, & qui pourtant m'avoit toujours réussi. Quels que fussent mes desirs, je ne pouvois lui parler que de mon amour; & c'étoit d'un ton que je n'avois pas employé, & que même je n'aurois pas cru connoître. Bien loin de trouver dans la facilité avec laquelle je l'avois conquise, des raisons de l'estimer moins, je n'y voyois que la candeur d'une ame exempte de toute espece de coquetterie. Avec moins de vertu, moins d'amour & de la fausseté, elle m'eût sans doute résisté davantage; d'ailleurs, elle avoit des vues qui faisoient qu'elle pouvoit moins se reprocher sa défaite, & qui en l'en-

noblissant à ses yeux, devoient nécessairement la justifier aux miens. Je ne vous répéterai pas tout ce que je lui dis, pour qu'elle me rendît plus sûr du bonheur de lui plaire, que je ne l'étois encore : ce seroit un soin inutile. Elle me laissa parler long-tems. Je ne peux pas, me répondit-elle enfin les yeux baissés, avoir à cet égard d'autres desirs que vous-même; & je ne vous aurois jamais dit que je vous aime, si je vous avois aimé assez peu pour ne pas vous sacrifier tout. Libre de faire un choix, & de me donner un maître, c'est vous que mon cœur a choisi pour regner éternellement sur moi : voilà ma main ; je parlerai à la reine dès aujourd'hui, & je ne doute pas qu'elle n'approuve mon choix, & le dessein où je suis de m'unir pour jamais à vous.

Vous sçavez, mon cher duc, quelles sont mes idées, & vous pouvez aisément juger de ma surprise. Il ne m'étoit jamais venu dans l'esprit que Madame de Suffolck eût sur moi des vues si sérieuses & si cruelles. Toute aimable, toute estimable qu'elle étoit par elle-même, par ses biens qui sont immenses, le plus grand parti de toute l'Angleterre, je sentis moins tous le

avantages qu'elle m'offroit, que l'invincible aversion qu'un nœud éternel m'inspire. Eh ! le moyen en effet que je pusse, sans frémir, m'unir à une femme qui m'aimoit si tendrement ! Cette proposition que j'avois si peu prévue, me jetta dans une si grande surprise ; & cet étonnement que je n'avois pas la force de dissimuler, étoit si peu du genre que Madame de Suffolck devoit attendre, que ce fut sans peine qu'elle s'apperçut de la froideur avec laquelle je la recevois. Eh quoi ! mylord, me dit-elle, n'auriez-vous attendu de moi qu'une honteuse foiblesse ; & seroit-il possible qu'en me déshonorant à vos yeux, aux miens, à ceux de toute la terre, je fisse plus pour votre bonheur, qu'en me donnant à vous de la seule façon dont il me convienne de me donner ? M'auriez-vous enfin assez méprisée pour me croire capable d'une si flétrissante erreur ; ou m'estimez-vous assez peu, pour craindre de vous unir à moi ?

Ces paroles, qu'elle eut de la peine à prononcer, furent bientôt suivies d'un torrent de larmes. Que lui dire, sans compter que je n'ai pas à me reprocher d'avoir été une seule fois en ma vie sincere avec les femmes, je ne pou-

vois l'être avec Madame de Suffolck; sans m'exposer à perdre le bonheur de la posséder; & quoiqu'elle n'intéressât pas mon cœur, il ne se pouvoit pas que je le perdisse sans regret. Ses pleurs, malheureusement pour elle, ajoutoient encore à ses charmes, & ne m'en animoient que plus à la tromper. Je fondis donc en larmes avec elle. Cet attendrissement de ma part étoit on ne peut pas plus convenable; & d'ailleurs, il me laissoit le tems de chercher quelque fable qui excusât à ses yeux un refus qu'elle avoit été si éloignée de prévoir, & qui ne l'empêchât pas de me rendre heureux : je le fus enfin assez pour me trouver une cousine, fille d'une sœur ainée de ma mere. Cette cousine, en vertu d'une substitution, devoit emporter presque tous les biens de sa maison; & mon pere, pour empêcher un malheur qui me priveroit d'une fortune considérable, m'avoit destiné cette fille; mais qu'il y avoit toute apparence que j'en serois plutôt l'héritier que l'époux, parce qu'elle étoit attaquée d'une maladie de langueur, dont il étoit impossible qu'elle revînt.

Je ne sçais si vous trouvez cette fable bien ingénieuse; elle ne me le pa-

roissoit point, & je n'aurois pas voulu la donner à examiner à un jurisconsulte; mais Madame de Suffolck ne l'étoit pas : elle m'aimoit passionnément; c'étoit moi qui parlois; je pleurois comme je n'ai jamais pleuré, & il me parut impossible qu'avec tant de choses contre elle & pour moi, la duchesse se tirât avantageusement de cette situation. L'indignation que j'avois lue dans ses yeux, à l'embarras que sa proposition m'avoit causée, se dissipoit peu-à-peu; & bientôt je n'y vis plus qu'une douleur tendre, dont je me promis bien de profiter. Elle se plaignit cependant, mais avec une douceur extrême que je l'avois trompée. Je me justifiai aisément sur ce reproche, par l'espérance très-fondée que j'avois de la mort prochaine de ma cousine, & lui proposai avec ardeur de nous unir l'un à l'autre, autant que les circonstances actuelles nous le permettoient, & lui jurai enfin de n'être jamais qu'à elle; soit que l'obstacle qui s'opposoit à une publicité que je ne desirois pas moins vivement qu'elle-même, cessât, soit qu'il subsistât. Quoique ces sermens que je faisois avec toute l'ardeur & tout l'air de vérité que pouvoit leur donner le desir, l'émus-

sent ; & qu'elle ne crut pas que je voulusse la tromper, il lui parut que si je les lui faisois devant un ministre, notre union n'en seroit que plus certaine & pas publique ; & elle me proposa d'en envoyer chercher un. Vous sçavez avec quelle cruelle facilité on se marie en Angleterre : j'étois perdu si elle eût insisté sur une si raisonnable proposition. Je ne pouvois cependant la combattre, sans lui prouver combien peu elle m'agréoit ; & je me contentai de lui dire froidement & du ton d'un homme qui est piqué de voir que sa parole ne suffit pas, qu'elle étoit bien la maîtresse. Je me flattois que son amour, qui étoit extrême, lui exagéreroit & la sincérité de l'espece de consentement que je lui donnois, & le chagrin qu'en même tems je lui montrois de sa défiance, & lui feroit indubitablement prendre le seul parti qui me convînt, & ne lui convînt pas. Elle étoit perdue si elle craignoit de m'outrager ; eh ! le moyen qu'elle ne craignit pas, & que cette ame si pure, si franche & si noble, soupçonnât si longtems de perfidie un homme à qui elle s'étoit livrée ? Je lus son irrésolution dans ses regards ; & sans paroître avoir

l'intention de la détourner du projet d'envoyer chercher un ministre, je lui fis adroitement sentir que, quelque mystere que l'on mît dans un engagement de la nature de celui que nous voulions former, il étoit presque impossible que le secret n'en fût pas trahi; que quand la maladie dont ma cousine étoit attaquée ne seroit pas mortelle, mon pere (& à cet égard, je ne disois que trop vrai) cassé de vieillesse, & accablé d'infirmités, ne gêneroit pas mon choix bien long-tems, & qu'il ne se pouvoit point que, soit d'un côté, soit de l'autre, je ne me visse pas bientôt en liberté de suivre mon penchant, & de me donner à elle avec tout l'éclat qui nous convenoit à tous deux. Enfin, je la conjurai de vouloir bien ne pas attendre des événemens certains à la vérité, mais dont nous ne pouvions prescrire l'instant, & de ne laisser regler notre destinée que par notre tendresse mutuelle.

Je mêlois à ces discours des sermens qui avoient l'air si vrai & des caresses si tendres, quoique fort ménagées, que je la voyois à chaque moment devenir plus foible & moins craintive. Je ne lui disois que des choses probables, & quand

elles l'auroient été moins, devois-je douter que l'amour qui seul les discutoit, ne les lui présentât pas comme j'avois besoin qu'elle les vît ? Je crus enfin que je l'avois assez respectée. Je la pressai avec une ardeur extrême de recevoir mes sermens. Des transports qui lui étoient si nouveaux la troublerent : tremblante, éperdue, elle se laissa aller dans ces mêmes bras où je la serrois si vivement ; elle reçut la perfide foi que je lui offrois ; & je jouis enfin du plaisir très-nouveau pour moi, de voir succomber la vertu.

Il est de regle en pareil cas, comme vous sçavez, qu'une femme paroisse avoir été emportée par un sentiment plus fort que tous ses principes ; & il ne l'est pas moins que quelque mal que ces scenes soient jouées, nous ayons la politesse de paroître nous y tromper ; & que nous tâchions de bannir par-tout ce que la galanterie peut employer, ces remords terribles qui, si nous les laissions subsister, empoisonneroient des momens que l'amour heureux doit seul remplir. J'avois la veille vu pleurer bien amérement Madame de Rindsey ; je vis aussi pleurer Madame de Suffolck : mais les larmes de la premiere coulant sans

affliction, n'étoient pour elle qu'un crime de plus ; & la duchesse, vraie dans son amour, dans sa résistance, dans sa foiblesse, ne l'étoit pas moins dans sa douleur. Je ne sçais sur quoi portoient ses craintes ; elle ne m'en exprimoit aucune ; je ne pus cependant pas douter qu'elle n'en eût de fort vives. Mais si elles n'avoient pour fondement que la défiance d'elle-même, jamais je n'en ai vu de plus déplacées. Si je ne vins pas à bout de les calmer, je parvins enfin à les suspendre ; & cette journée auroit été la plus délicieuse de ma vie, si j'avois pu mettre à la place de ces desirs qui la flattoient si peu, ce sentiment qu'elle étoit si digne d'inspirer, & que mon orgueil peut-être lui refusoit encore plus que mon cœur. Tout indifférent que j'étois dans le fond, je ne sçais quel mouvement auquel, malgré tous mes efforts, je ne pouvois résister, me dictoit pour elle des égards que je n'avois jusques-là cru devoir à quelque femme que c'eût été. Déterminé à la tromper toujours, je résolus du moins de le faire avec tous les ménagemens que je pourrois employer, & que je sentois qu'elle méritoit. Quelque desir que j'eusse que cela ne fût pas, j'étois

ſûr d'être véritablement aimé d'elle. Je l'eſtimois, & il eſt bien difficile avec cette certitude & ce ſentiment, d'être auſſi barbare que notre indifférence & notre vanité voudroient que nous le fuſſions, & d'avoir de ces malhonnêtes procédés que nous rendons encore plus offenſans par la forme, qu'ils ne le ſont par le fond. Je vous dirai même plus : cette galanterie légere & mépriſante que, dans la poſition où je me trouvois avec elle, nous mettons toujours à la place de l'amour, & qui en eſt cependant ſi éloignée ; ces airs indécemment familiers, qui devroient encore plus faire rougir une femme que ſa défaite même, & qui la puniſſent de ſa foibleſſe ſi bien & ſi promptement ; cette inſolente hauteur avec laquelle nous exigeons des complaiſances ; le peu d'égard que nous avons pour des répugnances qui peuvent être vraies, & pour leſquelles nous en devrions d'autant plus avoir, qu'en ne les bruſquant pas, & ne cherchant à les vaincre que par l'amour, nous nous préparons des triomphes de plus ; toutes ces façons enfin que l'humanité ſeule devroit nous défendre, & dont notre vanité ſemble nous faire une loi, me coûtoient à imaginer ſeu-

lement auprès de Madame de Suffolck plus que je ne pourrois vous l'exprimer. Les desirs, les transports, le délire même de l'amour, ont un ton si différent de celui que nous croyons devoir toujours employer, qu'il n'étoit pas bien étonnant que Madame de Suffolck, de qui j'étois incontestablement la premiere foiblesse, fût blessée du peu de respect avec lequel, quoique je me contraignisse beaucoup, j'abusois de la sienne : du moins elle me parut l'être ; & cependant toute autre femme qu'elle m'auroit, en connoissant mes mœurs ordinaires, trouvé l'air tout-à-fait emprunté. Mais il n'est permis qu'aux sens de prendre le desir, pour du sentiment. Ce qui avoit fait la veille le bonheur de Madame de Rindsey, & lui avoit même prouvé de ma part un amour prodigieux, non-seulement ne prouvoit rien à Madame de Suffolck, mais encore la désespéroit. Je ne lisois de plaisir dans ses yeux, ou du moins, je n'y en lisois un tranquille que quand, pressé par l'excès de ses charmes, il m'arrivoit de lui dire tendrement que je l'adorois. Elle ignoroit le peu de valeur que nous attachons à ce mot, & ne sçavoit pas qu'il nous est bien plus aisé de le profaner, que de sentir tout ce

qu'il renferme. Si son amour-propre lui avoit fait une nécessité de m'entendre prononcer ce mot, elle l'auroit trouvé dans les louanges que je ne cessois de lui prodiguer, eussent-elles même été aussi modérées qu'elles étoient vives; mais c'étoit son cœur qui le desiroit, & que je ne pouvois contenter qu'en le répétant sans cesse. Qu'elle-même le prononçoit bien! Que d'ame! que de noblesse! que de vérité! & avec cela combien de finesse dans ce qu'elle me disoit; & que son sentiment lui donnoit d'avantage sur moi! Que malgré tout mon art, elle le sentoit bien, & que sa supériorité lui étoit cruelle, où l'égalité seule auroit pu la satisfaire! J'étois étonné, je l'avoue, qu'une femme qui sûrement parloit amour pour la premiere fois, l'emportât si hautement sur moi, malgré ce brillant jargon d'habitude que je possede, & ce recueil de phrases galantes avec lesquelles j'ai si souvent ébloui. Je parvenois cependant, mais par hasard, à lui dire quelquefois des choses qui, malgré toute sa délicatesse, la flattoient; & j'en étois payé sur le champ par tout ce que la passion peut inspirer de plus tendre & de plus fait pour toucher un cœur qui auroit consenti à se livrer à la

volupté de sentir. Quelquefois aussi j'étois exposé à d'assez violens reproches pour des choses dont Madame de Rindsey, apparemment plus raisonnable, ne m'auroit même fait que des remercie-mens.

Malgré cette fatiguante alternative, cette journée me parut délicieuse, & ce ne fut qu'avec assez de regret que je la vis se terminer. Je ne manquai pas de proposer à Madame de Suffolck de nous revoir le lendemain ; mais elle craignit qu'une seconde visite de ma part, aussi particuliere & aussi longue ne l'exposât chez elle à des commentaires & à des soupçons qu'elle auroit bien voulu empêcher, & trouva, comme Madame de Rindsey, qu'une petite maison seroit beaucoup plus convenable. Elle me pria même de ne la revoir que quand j'en aurois trouvé une. Quoique j'eusse plus d'une raison d'approuver des ménagemens qui me conservoient tant de liberté, je me plaignis amérement de l'absence qu'elle m'imposoit. J'osai même lui dire qu'elle ne m'aimoit point; mais je me gardai bien d'insister sur un reproche qui ne l'avoit pas d'abord émue, mais qui, s'il eût été répété, auroit pu lui faire à la fin sacrifier une décence qu'il m'étoit abso-

lument nécessaire qu'elle n'abandonnât pas. Aussi, après bien des soupirs, je convins qu'elle avoit raison, & l'assurai qu'elle verroit, par la promptitude avec laquelle j'aurois la maison où nous pourrions nous voir en liberté, combien il m'étoit impossible d'être long-tems privé de sa présence. Sans compter les raisons que j'avois de ne la pas voir tous les jours, je crus ne devoir pas lui dire que j'avois toujours eu la certitude de triompher d'elle ; & cette idée lui auroit déplu, ou elle auroit pensé que cette précaution pouvoit regarder quelque autre qu'elle; & elle étoit trop délicate pour que cette crainte ne la rendît pas fort jalouse.

Ces deux affaires, si avantageusement terminées, il ne me restoit plus qu'à soumettre Madame de Pembroock; elle est vaine; son amour-propre étoit alarmé. Il ne pouvoit pas qu'elle crût n'être plus l'objet de mes soins, sans chercher à me rengager; & je me promettois bien de lui faire payer cher les sacrifices que je paroîtrois même lui faire.

Ce ne sera, mon cher duc, que dans ma premiere lettre que je vous apprendrai si j'avois tort ou non de croire

que l'amour-propre pouvoit avoir autant d'empire ſur Madame de Pembroock, que le ſentiment y en avoit peu.

Fin de la quatrieme & derniere Partie.

LETTRES ATHENIENNES,

EXTRAITES

DU PORTE-FEUILLE

D'ALCIBIADE.

LETTRES ATHÉNIENNES.

LIVRE PREMIER.

LETTRE PREMIERE.

ALCIBIADE A ANTIPE.

QUELLE idée ! qui ! moi ! que, recherché au point où je le suis par toutes les femmes d'Athenes, n'en ayant pas encore trouvé qui ne s'honorât de mes desirs, & même ne s'empressât à les faire naître, je prenne la vieille Elpinice ! Quand je ne serois pas à cet égard presqu'au comble de la gloire, pourrois-je, sans déshonorer les avan-

tages qu'on dit que j'ai reçus de la nature, & dont mes succès attestent la réalité, faire le choix que vous me proposez ? Je n'ai pas, graces aux dieux, besoin d'un ridicule pour m'afficher ; & cette ressource me fût-elle nécessaire, j'ai trop de fierté pour adopter les ridicules reçus, lorsque non-seulement je suis en droit d'en créer, mais que je les vois passer pour des graces. Loin donc de me rendre à vos conseils, & de m'immoler, en m'engageant avec Elpinice, à la reconnoissance publique, je viens de former dans ce genre un projet d'une hardiesse inconcevable, & qui, tout audacieux que je suis, me fait moi-même trembler. Il n'y a pas dans Athenes, dans toute la Grece, peut-être pas même dans le monde entier, de femme qui puisse autant & à tous égards, honorer son vainqueur, que celle de qui je tente la conquête. La beauté, les graces, la jeunesse, l'esprit, les talens, la réputation la plus éclatante & la mieux méritée, la difficulté, par elle-même si piquante de toucher un cœur déjà prévenu, de supplanter l'homme du monde le plus fait pour flatter la vanité de celle qui l'assujettit, de triompher d'une passion

que tout paroît concourir à rendre éternelle ; voilà ce que se propose de vaincre, ce même homme que vous condamnez si légérement à prendre une femme que, comme vous-même n'oseriez le nier, tout le monde quittoit, & très-long-tems, sans doute, avant que je fusse né. Rien, effectivement, en supposant que je réussisse à ce que j'entreprends, ne manqueroit à mon bonheur, si, loin d'oser le divulguer, de cruelles circonstances ne me condamnoient à en jouir dans le silence le plus profond. Vous auriez peine à imaginer à quel point cette nécessité dont je sens d'avance toute la rigueur, me désespere, & combien de fois déjà elle a pensé me décourager. Je ne sçais encore quel sera le succès d'un projet si hardi, qu'il ne faut pas moins que toute mon audace pour le former : ah ! ne faut-il pas aussi toute ma présomption pour se flatter qu'il puisse réussir, lorsque sur-tout je me trouve privé de presque toutes mes ressources ! Comment puis-je même espérer, lorsque forcé d'aveugler absolument sur mes desseins la femme qui en est l'objet, il faut, non-seulement que je me conduise auprès d'elle avec toute la circonspection imaginable, mais que

je parvienne à lui plaire, sans en paroître amoureux ? Quand, d'ailleurs, notre position respective me permettroit d'employer pour la séduire, de ces soins d'éclat qui seuls déterminent une femme à croire à notre sentiment, je ne ferois par là que l'avertir qu'elle a à se défendre ; & peut-être ne seroit-ce pas impunément que je l'en avertirois. Elle n'a donc point encore, toute éclairée qu'elle est, le plus léger soupçon de ce qu'elle m'inspire, parce qu'il m'est aisé de le masquer sous des apparences faites pour l'abuser. Je veux même, s'il est possible, qu'elle ne sorte de cette sécurité que quand son cœur sera trop plein de moi, pour qu'elle puisse avec avantage combattre sa passion. Les assiduités les plus marquées, l'air de l'intérêt le plus tendre, mais accompagné du respect le plus profond, une soumission sans bornes, toutes choses qui doivent prendre sur elle d'autant plus qu'elle les sçait moins de mon caractere, sont donc les seules armes que je puisse ouvertement employer pour tâcher de la vaincre. A l'égard de la sorte d'impression que je fais sur son cœur, c'est ce qui m'est encore caché ; mais je ne puis de même ignorer que ma conduite avec elle commence

à la faire rêver ; & que chaque jour, & sans qu'elle s'en doute, je deviens pour elle un objet plus intéressant. Il me semble aussi qu'elle cherche avec une sorte d'inquiétude à lire dans mon ame ; & que même elle craint que le trouble dont elle la sent agitée, ne l'ait pas pour objet ; & l'incertitude à cet égard doit, en effet, lui être d'autant plus permise que, dans l'impatience où j'étois de pénétrer ce qui pouvoit se passer pour moi dans son cœur, je dois moins, par un stratagême qui me paroît actuellement assez mal imaginé de ma part, lui avoir fait penser que ce soit pour elle que je me suis décidé. Puisque vous n'ignorez point pour qui j'ai l'air de vivre ; je n'ai pas besoin de vous en dire davantage sur cet article. Quoi qu'il en soit, les mouvemens que je crois lui voir, ou qu'elle éprouve, sa jalousie même me semblent si foibles, & en même tems si éloignés des sentimens que je voudrois lui inspirer ; que, loin qu'ils me donnent l'audace de parler, j'en suis encore à feindre de ne le pas appercevoir. Vous serez supris, sans doute, vous qui me connoissez, que j'aie pu m'imposer des loix qui doivent m'être si à charge, & les observer ; mais

il m'eſt ſi important de ſoumettre la femme que j'attaque, qu'il n'y auroit rien, quelque pénible même qu'il me fût, que je ne me preſcriviſſe, & dont je ne fuſſe capable, plutôt que de manquer par ma faute la plus belle occaſion de gloire qui jamais puiſſe s'offrir à moi. Comme je crains également dans les circonſtances où je me trouve, d'en faire trop, ou trop peu, & qu'avec les preuves que j'ai, que je ne ſçais pas encore bien choiſir mes ruſes, mon inexpérience, priſe en certain ſens, ne rende dangereux que pour moi le projet que j'ai formé, je vous conjure, mon cher Antipe, de vouloir bien m'aider de vos conſeils. Puiſſe l'amour vous en payer, en augmentant, s'il eſt poſſible, le ſentiment qui vous unit, la belle Théodote & vous!

LETTRE II.

PÉRICLES A DIODOTE.

JE ne ſçais ſi tout ce que j'ai fait pour Alcibiade, depuis que la mort de ſon pere l'a livré à mes ſoins, a pu me con-

cilier son estime ; mais je ne sçaurois de même ignorer qu'il n'en a pas en moi plus de confiance ; & je sens avec d'autant plus de vivacité, le peu de cas qu'il paroît faire de mes conseils, que chaque jour il me prouve plus à quel point ils lui seroient nécessaires. Vous ne serez point surpris du chagrin que me cause sa conduite, quand vous sçaurez qu'il vient, avec l'éclat le plus grand, de prendre Glycérie, cette courtisanne si fameuse, qui est depuis peu de tems à Athenes ; & qu'il vit avec elle plus indécemment encore qu'il ne la prise. Je crois avoir prouvé, par la douceur avec laquelle je lui passe la puérile & méprisable ambition de séduire & de tromper des femmes, que je n'ai jamais prétendu qu'il n'amusât point sa jeunesse : mais je voudrois, s'il se pouvoit, qu'il ne la deshonorât pas ; & que, fait par sa naissance pour aspirer aux plus grandes places, plus fait encore par les rares talens qu'il annonce, pour les bien remplir, il ne commençât point sa carriere par donner de ses mœurs une idée qu'un jour peut-être, il voudra vainement effacer. De notre tems, Diodote, le scandale ne nous sembloit devoir rien ajouter aux plaisirs; & croire, ainsi qu'on

le fait aujourd'hui, qu'il les augmente, me paroît le comble & de l'extravagance & de la corruption. On ne doit, pour quelque cause que ce puisse être, manquer à ce qu'on se doit à soi-même ; & cet Alcibiade qui méprise si hautement cette maxime, se repentira plutôt qu'il ne pense de ne l'avoir pas respectée. Quoi qu'il en soit, j'ose vous assurer qu'on ne peut plus légérement immoler de si grandes choses ; & que, de plus, personne ne pouvoit être moins digne que cette fille de tout ce qu'il lui sacrifie. L'impudence la plus outrée, une impertinence sans bornes, la folie poussée jusques à la frénésie, le luxe le plus insolent, peu de beauté, une jeunesse déjà flétrie : voilà quel est dans la plus exacte vérité l'objet pour lequel il se donne de si grands ridicules, & la noble conquête qui remplit aujourd'hui tous les vœux de l'homme du monde qui, peut-être, a de lui-même la plus haute opinion. Ce n'est pas, cependant, que je le connoisse assez peu pour croire que, quand il aimeroit Glycérie aussi follement que sans doute, pour en disposer davantage contre lui l'esprit de ses concitoyens, il affecte de le faire ; sa vanité & sa légéreté naturelle lui permissent de s'y fixer. Je n'ignore pas non plus

toute la différence qu'il y a entre un travers & une passion, mais je n'en crois pas moins avoir à craindre qu'il ne se sente tout le reste de sa vie du ton qu'il aura pris auprès d'elle ; & qu'il n'en conserve ce goût pour les plaisirs faciles, que j'ai toujours vu conduire à la plus honteuse débauche, & par conséquent, au dernier mépris, tous ceux qui en étoient infectés. Ne me dites pas qu'autant par l'excès de son amour-propre que par la hauteur de son ame, j'ai de quoi me rassurer sur ce malheur. J'ai vu, mon cher Diodote, des hommes qui pouvoient avec justice, présumer d'eux-mêmes aussi-bien qu'il présume de lui, perdre dans ces avilissantes liaisons toute leur dignité, & finir par être avec justice, l'opprobre de leur famille & de leur patrie. Je ne vous parle pas ici de l'énormité de ses profusions : je ne puis mieux vous la peindre qu'en vous disant, qu'elles égalent celles des satrapes mêmes, & qu'il n'y a personne ici qui ne soit blessé d'un luxe si indiscret : les grands, parce qu'ils en sont éclipsés, les petits, parce qu'ils en sentent plus vivement leur misere. Sa maison, remplie des plus impudens adulateurs, & des plus vils parasites que notre ville

puisse fournir, n'est plus fréquentée des honnêtes gens, soit que dans la crainte de passer pour complices de ses désordres, d'eux mêmes ils s'en soient écartés, ou que, trop gênés par leurs vertus, ce soit lui qui les en ait bannis. On ne le voit plus paroître qu'avec un cortege odieux qui, autant par l'excès que par la nature des éloges que les misérables qui le composent lui prodiguent, acheve de corrompre sa jeunesse, & d'éloigner de lui tous ceux qui par leurs conseils, ou leur exemple, pourroient opposer une digue à tant d'imprudence & de déréglement. Quelqu'assuré que je fusse déjà du peu d'empire que j'ai sur son esprit, j'ai cru devoir encore lui parler, non sur le ton d'un tuteur de qui, depuis long-tems, il ne reconnoît plus l'autorité, mais comme l'ami le plus sincere & le plus tendre; & l'air d'inattention, d'ennui, de raillerie même dont il m'a écouté, a surpassé encore tout ce que je craignois, & de son obstination à se perdre, & du peu d'égards qu'il conserve pour moi. Quelqu'ardente que soit l'envie que j'ai de le voir réformer sa conduite, je ne crois pas qu'il me convienne de lui parler davantage, bien moins encore dans la

crainte de me commettre, que parce que, pour me prouver mieux, apparemment, le peu de cas qu'il fait de mes conseils, il n'agit jamais avec moins de retenue que quand je lui ai parlé. Socrate est donc la seule ressource que votre absence me laisse à Athenes auprès de lui. J'ai, comme vous le sçavez, formé depuis long tems le projet de le lier avec ce philosophe que je ne regarde pas moins comme l'homme le plus vertueux, que comme l'esprit le plus éclairé, le plus étendu, le plus juste peut-être qui ait jamais existé; & je n'ai pas jusques ici à me louer des soins que je me donne pour cela. Ce n'est pas qu'Alcibiade ne goûte infiniment le philosophe; mais en même tems que je le sens attiré par l'esprit qu'il lui trouve, je le vois repoussé par la vertu qu'il lui croit. Je me flatte cependant que l'insatiable desir qu'il a d'apprendre, le desir non moins violent d'être en tout genre le premier homme de son siecle, la certitude qu'il a, quoiqu'il la déguise, que les leçons de Socrate peuvent seules lui donner cette supériorité, la patience de ce dernier, l'inclination même qu'il a prise pour le disciple que je voudrois lui donner, l'ingénieuse simplicité avec laquelle il

discute la vérité & présente la sagesse, triompheront, enfin, de la fougue d'Alcibiade, & de la crainte qu'il a de se corriger. J'ai donc plus que jamais engagé Socrate à venir chez moi ; &, comme à quelque point que le fils de Clinias me néglige, il n'ose pas encore cesser absolument de me voir, & que même par un effet de son inconstance naturelle, depuis quelque tems, il me voit plus assidument qu'il ne faisoit, il l'y rencontre quelquefois. Il me semble encore que quand le philosophe & Aspasie agitent ensemble quelque question de morale, il se prête à leur entretien avec moins d'ennui & d'impatience qu'en pareil cas il n'en marquoit. Aspasie ne me paroissoit pas non plus s'éloigner de seconder mes soins, & osoit quelquefois se flatter qu'ils ne seroient pas aussi infructueux qu'Alcibiade nous l'avoit long-tems fait craindre ; mais depuis l'aventure de Glycérie, & l'air d'audace dont il la soutient, je la vois tout-à fait découragée ; & il me seroit difficile de vous dire à qui de nous deux elle cause le plus de chagrin. Quoique vous ne soyez assurément pas, mon cher Diodote, de tous ses amis celui qu'il imite le mieux, vous êtes, du

moins, celui qu'il écoute le plus. L'habitude où il eſt depuis long-tems de vous ouvrir ſon cœur, & la ſorte d'aſcendant que votre âge plus mûr que le ſien, vous donnent ſur lui, me font eſpérer que vous pourrez plus aiſément que perſonne le faire revenir des frivolités qui l'occupent, & des travers qui le dégradent. Vos conſeils doivent même être pour lui d'un poids d'autant plus grand que, comme les miens, ils ne bleſſeront pas ſon orgueil, & qu'il pourra moins imputer à l'humeur chagrine de la vieilleſſe, ce que vous croirez devoir lui dire ſur ſes déréglemens. Ecrivez lui donc, je vous en conjure; mais, ſur-tout, cachez-lui avec ſoin que c'eſt moi qui vous en ai prié: plus il croiroit me devoir les reproches dont vous l'accablerez, moins ils lui deviendroient utiles. Si des affaires indiſpenſables ne vous retiennent point où vous êtes, je vous prie auſſi de revenir à Athenes le plutôt qu'il vous ſera poſſible. Si je compte beaucoup ſur l'impreſſion qu'il recevra de votre lettre, je compte beaucoup plus encore ſur la honte qu'en vous voyant, il doit ſentir de ſe trouver ſi peu digne d'un ami ſi vertueux.

LETTRE III.

ALCIBIADE A ANTIPE.

JE ne ſuis pas moins convaincu que vous, mon cher Antipe, qu'en général il vaut mieux donner aux femmes mauvaiſe opinion de ſon cœur que de ſon goût : mais cela ne m'empêche pas de croire qu'il peut s'en trouver auſſi, qui ſoient moins bleſſées des erreurs du dernier que de la corruption de l'autre ; & c'eſt préciſément ainſi que penſe celle que j'attaque. Il ne m'eût pas été difficile, comme vous le ſçavez, d'offrir à ſa jalouſie des objets plus dignes de l'exciter, qu'une courtiſanne plus vile encore, d'ailleurs, par ſa façon de penſer que par ſon état ; &, ſi je ne l'ai pas fait, ce n'a été que dans la crainte très-légitime qu'elle ne pût me voir avouer, ſurtout avec toute la publicité que, dans mes projets, j'étois obligé d'y mettre, une femme d'un certain ordre, ſans craindre de ſe voir un jour ſacrifiée avec auſſi peu de ménagement. Dans la poſition où je vous l'ai peinte, devois-je

à mon tour, sans lui prêter une inconséquence dont il se pourroit que l'amour la rendît capable, mais dont il n'étoit pas naturel que je la soupçonnasse, me flatter qu'une pareille perspective ne suffît point, ou pour empêcher le penchant de naître, ou, s'il étoit déjà né, pour en arrêter les effets? *J'aurois*, dites-vous, *mieux fait d'attendre que le tems m'eût découvert quels étoient ses sentimens pour moi, que de me servir, pour les pénétrer, d'un stratagême qui, sans me procurer les lumieres que je cherchois, pouvoit me faire courir le risque d'être dégradé à ses yeux.* La crainte que je vous ai marquée de ne pas encore sçavoir bien choisir mes ruses, vous dit assez combien sur cela je suis du même sentiment que vous. Quoi qu'il en soit, on s'étonne encore plus qu'on ne me blâme de ce que j'ai fait un si mauvais choix : on fait plus, on m'en plaint : je ne sçais quelle sera la suite de ces divers mouvemens; mais l'ame des femmes ne s'arrête pas toujours où elles voudroient : le plus important auprès d'elles, est de leur inspirer de l'intérêt : j'en inspire : nous verrons donc.

Quant aux conseils dont votre lettre est remplie, en discutant les différentes choses que vous m'y proposez, j'ai

cru que j'avois passé le tems d'appliquer les unes, & j'ai craint que les autres ne me fussent inutiles ou pernicieuses. A quoi, par exemple, voudriez-vous que me servît ce silence respectueux que vous me recommandez avec tant de force, qu'à faire penser à une femme qui doit avoir au moins quelques soupçons de mon amour, que j'ai fait mes réflexions, & qu'elles m'ont conduit au repentir de l'aimer? A l'égard de cette langueur tendre que vous voulez qui lui peigne seule mes sentimens, m'en tenir-là, ne seroit que retourner sur mes pas. Ce n'est point que je ne croie que cette même langueur ne fût très-placée dans la position où j'étois, il y a quelques jours; mais c'est que je suis persuadé que, dans la situation où j'ai sçu me mettre depuis, cela ne me donneroit qu'un ridicule; & j'ai cru remarquer que les femmes pardonnent les ridicules beaucoup moins aisément que les torts. J'ajoute aussi, que tous ces moyens-là, plus propres, ce me semble, à faire durer les préliminaires presqu'autant que la passion même, qu'à en faire naître une, sont assez peu de mon caractere, plus fait pour triompher par l'audace des obstacles qui peuvent se

préſenter, qu'à tâcher de ne les ſurmonter que par la lenteur. D'ailleurs, ſans connoître encore les femmes auſſi-bien que je me flatte de le faire un jour, je ne puis imaginer qu'un ſexe qui ne paroît ſérieuſement occupé que de tout ce qui peut le conduire à plaire, puiſſe jamais être bleſſé d'apprendre qu'il y eſt parvenu, de quelque façon même qu'on le lui diſe ; & que quand, par exemple, on leur montre plus de deſirs que de ſentiment, & plus d'eſpérance que de crainte, elles ne nous ſçachent pas intérieurement plus de gré de l'hommage que nous rendons à leurs charmes, qu'elles ne nous veulent de mal de l'inſulte que nous paroiſſons faire à leur vertu. Vous vous êtes, de plus, permettez-moi de vous le dire, trompé à l'état des choſes. Je n'en ſuis pas, comme je dois l'inférer de vos conſeils, à inſtruire de ma tendreſſe la femme qui en eſt l'objet ; mais à la conduire à la partager. Eh ! penſez-vous que ce fût en la tenant dans l'indéciſion ſur mes propres ſentimens que je pourrois l'y déterminer ? Séduite, peut-être, par les charmes de ma jeuneſſe ; mais retenue par tout ce qu'elle a à redouter, tant de mon imprudence que des mœurs mê-

mes qu'en entrant dans le monde j'ai affichées, ſur combien d'objets n'ai-je point à l'aveugler ! Sur combien d'autres n'ai-je pas à la faire changer d'idées. Et cet amour, maſqué de tant de reſpect qu'il ne pouvoit qu'en être toujours méconnu, me paroiſſoit bien peu fait pour l'emporter loin d'elle-même, autant que j'ai beſoin qu'elle le ſoit. Je m'en ſuis donc, toutes réflexions faites, tenu à ne lui montrer que par mes actions tout ce qu'elle m'inſpire à la voir avec la plus opiniâtre aſſiduité, & à attendre que le haſard qui dans tant d'entrepriſes, m'a toujours ſi bien ſervi, me procurât l'occaſion de m'expliquer. Il me ſembloit qu'entre deux perſonnes qui ſe voient très-fréquemment, & qu'on laiſſe ſeules quelquefois, cette occaſion ne devoit pas tarder à naître; mais par malheur ſon mari a eu à faire quelque choſe de fort important; & comme les lumieres de ſa femme lui ſont connues, pour être plus à portée de la conſulter, il a jugé à propos de ne travailler qu'auprès d'elle. Si cette fantaiſie de ſa part n'a point empêché que je ne la viſſe, elle m'a du moins fait perdre de précieux inſtans; & je n'ai pu, ſans une douleur cruelle, me voir privé du bonheur de dire que

j'aime, & d'apprendre peut-être que je ſuis aimé. Quelque ſévérement que, ſoit par un reſpect très-placé pour cet incommode mari, ſoit dans le deſſein de me cacher l'impreſſion qu'elle recevoit de ma préſence, elle s'obſervât, j'ai cru voir dans ſes yeux le deſir que je puſſe m'expliquer, & combien, par ſa propre impatience elle juſtifioit la mienne. Je ſuis même bien trompé s'ils ne m'ont pas plus d'une fois preſcrit de la modérer, & marqué de la crainte que des gens qui ne m'en auroient pas ſçu le même gré qu'elle, ne la ſaiſiſſent auſſi bien. Malgré tous les vœux que je faiſois à l'amour, ces cruelles entraves ont duré trois jours; trois jours dont il me ſeroit impoſſible de vous peindre la longueur, & qui auroient affligé mon ame au de-là de toute expreſſion, ſi je n'avois eu de fortes raiſons de croire que mon chagrin n'étoit pas moins partagé qu'il n'étoit apperçu. Ce n'eſt pas cependant que je ne croie devoir beaucoup à cette même contrariété qui m'a déſeſpéré; & s'il eſt auſſi vrai qu'on l'aſſure, que les ſentimens s'accroiſſent en proportion de la gêne qu'ils éprouvent, ces jours qui m'ont paru ſi cruels n'auront pas abſolument été perdus pour

moi. C'eſt ce que j'éclaircirai le plutôt qu'il me ſera poſſible; &, peut-être, à peine aurez-vous reçu cette lettre, qu'à quelques égards, du moins, mon ſort ſera décidé. Je ne dois pas avoir beſoin de vous dire avec quelle promptitude; ſur-tout, s'il ne trompe pas mes eſpérances, j'aurai ſoin de vous en inſtruire.

LETTRE IV.

LE MÊME A DIODOTE.

JE connois trop le ſtyle de Périclès & l'opinion qu'il a conçue de moi, pour qu'il me ſoit poſſible de douter que ce ne ſoit non-ſeulement à ſon inſtigation, mais, pour ainſi dire, ſous ſa dictée, que vous m'avez écrit. Tout cruel qu'il eſt pour moi de voir celui de mes amis qui devroit me connoître le mieux, adopter avec tant de facilité des idées qui me ſont ſi favorables, ce m'eſt, je l'avoue, une ſorte de conſolation d'avoir dans cette circonſtance moins à me plaindre de ſon cœur que de ſa crédulité. De quelque injuſtice toutefois que je croie devoir accuſer Périclès, je ne vous en

dissimule pas davantage que tous les reproches qu'il me fait, ne sont point également mal fondés; & que si, comme il l'imagine, je ne suis pas la dupe de certains objets, il ne doit pas en penser moins de mal de moi, puisqu'il est vrai que j'affecte de l'être. Il me seroit à cet égard, plus aisé qu'il ne pense, de me justifier à ses yeux; mais j'ai de si fortes raisons d'être persuadé que quand je lui dirois quels sont les motifs du scandale que je mets dans quelques points de ma conduite, il n'en auroit encore que moins de dispositions à m'excuser, que j'aime infiniment mieux lui paroître ridicule, que de le mettre à portée de connoître les torts que je puis avoir, soit avec lui, soit avec moi-même. Tout ce que je puis, quant à présent, vous dire au sujet de cette même Glycérie qui me paroît vous causer, ainsi qu'à lui, tant d'effroi, c'est que je la vois telle exactement qu'il vous l'a peinte. Vous me demanderez, sans doute, pourquoi la jugeant moi-même si peu digne d'attachement, non-seulement j'agis comme si je l'aimois, mais j'ai affiché ce goût avec une audace plus révoltante, s'il se peut, que ne seroit le goût même, puisqu'au moins le dernier auroit l'excuse du caprice, & qu'on ne

ſçauroit en trouver à l'autre. Qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir que cette Glycérie qui a cauſé à Périclès de ſi vives inquiétudes, & lui a fait débiter de ſi brillantes maximes, n'a été pour moi qu'un arrangement de pure politique. Ce langage, je le ſens, doit vous paroître fort obſcur; mais comme il faudroit, pour que vous puſſiez l'entendre, vous dévoiler des projets dont le ſuccès ſeul peut m'abſoudre, & dans leſquels, d'ailleurs, je vous crois moins fait que perſonne pour entrer, je vous prie de ne vous pas offenſer que ſur cela je ne vous en diſe point davantage. Si je dois en juger par un article de votre lettre, ces mêmes projets qui m'ont paru d'abord les plus extravagans qu'il fût jamais poſſible de former, ne ſont pas ſi loin de leur réuſſite que j'avois ſujet de le craindre; & quoique l'intérêt que l'on ſemble prendre à ma conduite, n'ait peut-être pas le motif que je deſirerois qu'il eût, je ſuis fort trompé, ſi en ſuppoſant que je ne le doive point encore au ſentiment que je voudrois inſpirer, je ne le fais pas bientôt changer de nature: mais, ſans vous donner plus long-tems des énigmes à deviner, je vais commencer une juſtification que les reproches de

Périclès, & l'impreſſion que je ſens qu'ils ont faite ſur vous, me rendent ſi néceſſaire.

L'excès de mon luxe égale, dit-il, *le luxe des ſatrapes mêmes :* je ne ſçais ſi cette imputation eſt, ou non fondée, mais ce que je n'ignore pas, c'eſt que ſi je ne fais que les égaler en cela, ce n'eſt qu'à l'impoſſibilité où je ſuis de les ſurpaſſer, qu'il faut s'en prendre. Ma naiſſance me preſcrit ce même éclat que l'on me reproche avec tant d'amertume ; & ma fortune me donnant les moyens néceſſaires pour le ſoutenir, je ne me croirois pas excuſable de le modérer. Si, ſur ce chapitre, les mœurs des ſiecles paſſés doivent ou ne doivent pas avoir la préférence ſur les mœurs actuelles, c'eſt une diſcuſſion que je croirois fort déplacée ici, & que, par conſéquent, vous voudriez bien que je ne l'entame pas. Ce que je crois ſeulement, contre l'aſſertion de Périclès, c'eſt que les hommes, toujours vains dans quelque ſituation qu'ils aient pu ſe trouver, n'ont fait des vertus de la tempérance & de la frugalité, que pour en ſatisfaire plus décemment leur avarice, ou pour en maſquer mieux leur miſere ; ou que ſi l'on doit, en effet, les regarder autre-

ment que comme des vertus de convention, de convenance, ou de néceſſité, ce n'eſt pas ma faute ſi je ſuis né dans un tems où elles ne feroient plus qu'avilir ceux qui voudroient s'en parer encore. Périclès lui-même n'eſt-il pas une preuve de ce que j'avance? Il eſt vrai qu'en général les hommes aujourd'hui font plus de cas des vices qui leur ſont utiles, que des vertus qui ne le ſont qu'à ceux qui les poſſédent; & c'eſt auſſi une des raiſons qui me font croire que ma prodigalité eſt moins univerſellement blâmée que ce que mon tuteur & ſes amis appellent ſon *économie*: vertu, ſi c'en eſt une, qu'il rend fort à charge à tous ceux qui dépendent de lui, & à laquelle auſſi je les vois très-diſpoſés à donner un nom moins honorable.

Les grands, ajoutez-vous, *ſont bleſſés de mon faſte, parce qu'il les éclipſe*: pourquoi s'en laiſſent-ils éclipſer? Eſt-ce ma faute, ſi le peu d'élévation de leur ame, leur rend le murmure plus facile que l'imitation? *Les petits*, dites-vous encore, *ſont par une autre raiſon que les grands, auſſi révoltés que ceux-là, de l'excès de ma magnificence*: qu'eſt-ce que tout cela veut dire, ſi ce n'eſt que je déplais aux premiers, parce que ma

façon

façon de vivre en fait mieux remarquer la bassesse de leur ame ; & que prouve le chagrin des autres, si ce n'est que de tout tems l'envie a été le partage de la misere ? Je doute si peu de cette derniere vérité que, même en comblant de biens ceux à qui leur indigence rend nécessaires mes bienfaits, je suis beaucoup plus sûr d'exciter leur jalousie, & même de faire naître la haine dans leur cœur, que de leur paroître mériter de leur part de la gratitude. Vous ne m'en rendriez pas plus de justice si vous infériez de la façon dont je pense des hommes à cet égard, que je dois en voir leurs besoins avec moins de disposition à les soulager. Peut-être desirerois-je pour eux-mêmes de les voir plus susceptibles qu'ils ne le sont d'un sentiment qui, en leur faisant honneur, ne pourroit qu'encourager la bienfaisance : mais, quand ce que je puis faire pour eux me seroit aussi pénible qu'il me l'est peu, quel prix pourroient-ils m'en offrir qui pût valoir cette joie si pure que l'on goûte en secourant un infortuné ? Cessez donc de croire, pour me servir ici, soit de la phrase de Périclès, soit de la vôtre, *que je ne puis donner tant au luxe, sans dérober tout à l'humanité ; & que je me trouve plus heureux de*

ce que je perds, que de ce que je répands. J'ai, à la vérité, vu trop souvent à la honte de la nature, unir à la prodigalité la plus outrée, la plus monstrueuse avarice; mais soyez sûr qu'il y a dans l'ame d'Alcibiade un sentiment trop juste de ce qui fait la véritable grandeur, un desir trop ardent de pouvoir s'estimer lui-même, pour qu'on puisse jamais avoir à lui reprocher un si avilissant mêlange. C'est par un effet de la dignité qui y regne, qu'en me défendant contre ceux des reproches de Périclès, que je crois ne pas mériter, je conviens, de bonne foi, que je pourrois donner à ce qu'il appelle mon luxe, des objets moins frivoles que les objets qu'il a ordinairement: mais à qui peut-on s'en prendre avec plus de justice qu'à lui-même, qu'à lui, dis-je, qui consultant dans mon éducation moins ce que je suis que ce qu'il desiroit que je fusse, & plus son caractere que le mien, s'est fait une loi qu'il n'a jamais violée, de me laisser tout à desirer: lui, qui connoît si bien les hommes, devoit-il, pouvoit-il même ignorer que la contrainte, loin de les affoiblir, donne toujours aux penchants plus d'étendue & d'activité; & qu'il n'y a rien à quoi nous

nous livrions avec plus de fureur qu'à ce dont nous avons long-tems été privés: Un peu plus de condescendance pour mes goûts, les eût sans doute modérés, & m'eût empêché de chercher dans l'abus de la jouissance une sorte de dédommagement d'en avoir trop tard connu les charmes, peut-être même encore la sévérité dont je les lui ai toujours vu combattre & resserrer, m'a-t-elle, plus que la nature, jetté dans la profusion dont il me fait un crime, & dont je conviens sans croire cependant que je doive en penser comme lui.

A l'égard de mes sociétés, j'avoue qu'en respectant la vieillesse autant que je le dois, & même la croyant admirable pour le réglement des mœurs, je n'ai pas imaginé qu'il fallût m'enterrer avec tous les barbons d'Athenes; & que je ne dusse me chercher des amis que parmi ceux qui, si toutefois il en reste encore, ont eu le bonheur de voir & d'entendre Solon. Il n'est pas bien étonnant que la différence des âges en mette dans les plaisirs, & que les leurs ne soient pas les miens; que je jette en passant quelques fleurs sur les épines de la philosophie; que je tempere par

un peu de volupté l'austérité de la sagesse ; & qu'enfin il puisse m'être permis de ne pas dîner tous les jours avec l'aréopage.

Vous voudrez bien me dispenser de répondre sur ce cortege odieux & corrupteur dont Periclès prétend que je suis sans cesse environné ; Thrazylle, Axiochus, Antipe, Adymante & quelques autres du même ordre le composent ; & s'il est vrai que du côté de ce qu'à un certain âge on appelle les *mœurs*, je pourrois me choisir des amis qui les eussent plus exactes, du moins, dans le choix que j'ai fait de ceux-là, ne trouvera-t-on pas de quoi justifier le reproche que me fait Periclès de ne vivre qu'avec des parasites & des flatteurs. Ce n'est pas qu'il n'en vienne chez moi ; & que je ne compâtisse peut-être un peu trop au besoin qu'ils ont d'y être reçus ; mais les gens qui n'y doivent être admis qu'en qualité de courtisans, n'y portent pas le titre d'amis ; & si (car pourquoi le dissimulerois-je ?) j'ai la foiblesse d'aimer la flatterie, je ne sçais pas m'avilir au point d'estimer le flatteur, & d'accorder à l'adulation & à la bassesse les sentimens qui ne sont faits que pour la vertu. Quant à Socrate, j'avoue

que j'ai long-tems été à ſon égard dans les diſpoſitions dont m'accuſe Périclès; mais il faut néceſſairement, pour croire que je mérite encore le blâme de le négliger, que vous ayez, entre la lettre de mon tuteur & la vôtre, mis un bien long intervalle : car Socrate n'a pas à préſent de diſciple, ni qui le voie plus ſouvent, ni qui l'écoute avec autant de plaiſir que moi. Pour Aſpaſie, la façon très-éclatante dont j'ai quitté Glycérie, ne lui laiſſe plus contre moi que la rancune de ce que je l'ai priſe. Cette rancune, à ce qu'il me ſemble, s'affoiblit même ſi bien de jour en jour, que je ſuis fort trompé ſi Périclès a encore à craindre qu'Aſpaſie ne veuille point achever l'ouvrage qu'elle avoit commencé ſi bien. On vous attend à Athenes depuis long-tems, mon cher Diodore; mais perſonne ne peut ni vous y attendre avec plus d'impatience que moi, ni vous y revoir avec plus de plaiſir.

LETTRE V.

LE MÊME A ANTIPE.

NON, mon cher Antipe, vous ne vous êtes pas trompé : c'eſt Aſpaſie, c'eſt cette même femme que ſon éloquence & ſes charmes rendent ſi fameuſe, que le divin Socrate regarde comme un des premiers génies de ſon ſiecle, & qui ſemble avoir en Périclès ſubjugué toute la Grece, c'eſt elle, dis-je, que j'adore, & de qui j'oſe même ne me pas croire haï. N'attribuez point de grace à la préſomption ſeule l'idée où je ſuis qu'elle ne me voit pas avec toute l'indifférence que vous m'annoncez, & dont en effet mille raiſons devoient me faire craindre qu'elle ne payât mes ſentimens. Il eſt vrai que je deſire très-vivement de lui plaire : ma vanité, j'en conviens encore, ſeroit ſenſiblement flattée de remporter ce triomphe ſur la ſienne, ſur ſon cœur, ſur ſes devoirs, ſur Périclès même. Il me ſemble, d'ailleurs, que quand elle n'auroit pour elle que ſa beauté, elle n'en ſeroit pas

moins, de toutes les femmes d'Athenes, celle qui me toucheroit le plus; & cependant, je n'en crois pas devoir davantage aux rêves du desir, & aux illusions de l'amour-propre, la sensibilité que je lui trouve pour moi. Pourquoi, par exemple, elle qui, non seulement pourroit me parler de tant de choses, mais qui ne m'a d'abord offert qu'un second & très-incommode Socrate, ne peut-elle plus m'entretenir que de l'amour? Que toute autre qu'Aspasie ne m'entretînt que de ce sentiment & de ses effets, je ne me croirois pas en droit d'en conclure que j'ai touché son cœur, ou enflammé son imagination; & ne donnerois pour cause, à cette fatigante monotonie, que la disette d'idées, & la nécessité où, par le seul vice de leur éducation, les femmes, en général, sont forcées de tourner autour du cercle le plus étroit: mais, quand je ne sçaurois point par moi-même, qu'il n'y a rien de si sublime à quoi l'esprit d'Aspasie ne puisse s'élever, il me suffiroit de l'opinion qu'en a toute la Grece, pour ne point douter qu'elle n'ait quelque raison particuliere de revenir si souvent avec moi sur une passion dont les détails paroissent si peu

faits pour l'occuper. Il semble, à la vérité, de la façon dont elle me présente les objets, qu'elle soit plus dans l'intention de me prémunir contre les erreurs de ce sentiment que de me l'inspirer; mais ses yeux me parlent un langage si différent; j'y lis une ardeur qui s'accorde trop mal avec les leçons que me dicte sa bouche, pour que je puisse raisonnablement lui supposer d'autre dessein que le dessein de sonder mon cœur, & de m'aider à deviner le sien. Si ma timidité, beaucoup moins encore que les raisons que je vous ai marquées dans ma derniere lettre, ne m'a pas encore permis de lui dire que je l'aime, elle n'a pourtant pas été au point de le lui laisser absolument ignorer; mais, toute persuadée que j'ai lieu de la croire, de l'impression qu'elle fait sur moi, je la sens arrêtée sur la sienne par ma jeunesse dont la fougue, trop connue, ne la fait pas moins trembler pour le bonheur de son sentiment, que pour le secret que sa position lui rend si nécessaire. Quelque gré qu'elle m'ait sçu d'avoir quitté Glycérie aux premiers reproches qu'elle me fit de l'avoir prise, cette aventure, en donnant à son cœur le mouvement que j'en espérois, lui a fait prendre de

mes goûts & de ma façon de penser, une idée qui l'inquiete & me nuit. Elle craint, enfin, que je ne sois conduit auprès d'elle que par le desir; & il est tout simple qu'adorée, & à si juste titre, du plus grand homme de la Grece, elle ne veuille point n'être que l'objet d'une fantaisie qui ne lui laisseroit que la honte & le repentir de s'y être livrée. Nos terreurs respectives, la nécessité que la décence lui impose de me cacher les siennes, parce que me les montrer, & m'avouer qu'elle m'aime, est pour elle la même chose; la difficulté que je trouve à l'instruire de mes sentimens, répandent dans nos entretiens une contrainte singuliere, & qui me paroît ne lui pas être moins à charge qu'à moi-même. Dois-je attendre qu'elle me parle? Dois-je moi-même lui parler? Si Aspasie n'est pas pour moi dans les dispositions où, & fort légérement peut-être, je la suppose, que ne pensera-t-elle pas de mon audace; & combien en même tems ne me trouvera-t-elle pas coupable envers Périclès? Je sens qu'elle ne peut excuser mon crime qu'en le partageant; &, si je ne crains pas d'en commettre un, je voudrois bien, du moins, ne pas en commettre un inutile. Toutes ces consi-

dérations, la violence de mes desirs m'agitent, & me tourmentent à un point que je ne sçaurois vous exprimer. Tantôt c'est ma timidité, tantôt ce sont mes espérances que je me reproche : mais quand je veux le plus croire les dernieres mal fondées, une voix secrete, qui peut être n'est que la voix de mon amour-propre, m'y ramene malgré moi. J'éprouve d'une façon bien cruelle que la sorte d'expérience qu'on acquiert avec des femmes telles que celles qui m'ont jusques à présent occupé, sert bien peu avec des femmes d'une autre espece. Pour avoir été l'objet des desirs de Glycérie, & de plusieurs autres du même genre, du moins, par la façon de penser, en sçais je mieux comment me conduire avec Aspasie? Vous me direz, sans doute, que celle-ci n'a d'abord été que ce que nous voyons l'autre ; & lorsque mon audace naturelle veut prendre le dessus, je ne sçais que trop aussi me le dire : mais combien la supériorité de ses lumieres, la dignité de ses sentimens, l'amour même de Periclès ne l'ont-ils pas annoblie ! Quel est celui d'entre nous qui ne croie pas qu'elle étoit autrefois moins à sa place qu'elle n'y est aujourd'hui, & qui ne soit plus disposé à

faire un crime à la fortune de l'abaissement où d'abord elle l'a fait vivre, que du rang auquel elle l'a depuis élevée ? Comment oser me prévaloir auprès d'elle de ses premiers égaremens, lorsque sa conduite présente me premet si peu de me les rappeller ? Je crains bien, cependant, que le respect qu'elle m'inspire, tout placé qu'il me paroît, ne nuise beaucoup à la réussite de mes desseins; & je suis même fort trompé s'il ne m'a pas, il y a quelques jours, fait perdre la plus belle des occasions. Nous étions seuls : à son ordinaire elle me sourioit ; &, ce me semble, fort tendrement : car je ne dois pas oublier de vous dire que quand personne ne nous éclaire, son ton & ses regards sont très-différens de ce que je les trouve lorsque ce n'est qu'en public que nous nous voyons : tout d'un coup (eh ! jettoit-elle sur mon ajustement un regard si curieux, si elle ne m'aimoit pas !) elle m'a dit que mes cheveux étoient arrangés avec une symmétrie qui ne lui plaisoit point, s'est levée avec vivacité, & a travaillé elle-même à leur donner cet air de désordre qu'elle desiroit qu'ils eussent. Non, mon cher Antipe, il ne se peut pas qu'entre les bras de cette Théodote que vous aimez

avec tant de fureur, vous ſoyez plus ému que je ne l'ai été en ſentant ſur moi les mains d'Aſpaſie. Malgré la violence de mes tranſports, je les ai contraints quelque tems ; enfin ils l'ont emporté ſur toutes les raiſons que je croyois avoir de les renfermer. Je l'ai ſerrée contre mon ſein avec une ardeur extrême. Tout marqué qu'étoit en moi ce mouvement, elle n'a point paru d'abord y faire attention ; peut-être ne vouloit-elle, ou ne pouvoit-elle pas s'arracher au plaiſir de ſe voir confirmer par cet emportement ce que juſques-là mes yeux ſeuls avoient oſé lui dire, ou me priver d'un bonheur que je paroiſſois ſentir avec tant de vivacité ; peut-être auſſi ſon indifférence ſur ce que je faiſois, étoit-elle la ſeule cauſe de ſa condeſcendance : ah ! plaiſe à l'amour que je me trompe quand je ne lui ſuppoſe que celle-là ! Je ne ſçais, ſi dans l'extrême agitation où j'étois, je ne lui ai pas témoigné mes ſentimens d'une façon qu'elle ait dû craindre, ou qui ait pu l'offenſer : mais enfin elle a rougi, & s'eſt retirée d'entre mes bras avec une ſorte de terreur qu'elle n'auroit pas eue ſi elle s'y fût vue avec autant de plaiſir que je m'en flattois. Ses regards

ſembloient toutefois exprimer plus de trouble que de colere : emporté trop loin de moi-même pour pouvoir plus écouter mes craintes que mes deſirs, j'allois me jetter à ſes genoux & parler ; mais Périclès eſt entré ; la phyſionomie d'Aſpaſie eſt redevenue impoſante & ſévere ; & il ne m'a pas été difficile de remarquer qu'elle évite ſoigneuſement depuis ce tems-là de ſe trouver ſeule avec moi ; mais j'ai cru remarquer auſſi que ces mêmes précautions qui me déſeſperent, lui coûtent à prendre ; que c'eſt un ſacrifice qu'elle fait à ſa vertu, & le dernier, peut-être, qu'elle ait la force de lui faire. Du moins, ſi je ſçais bien lire dans ſes yeux, me paroît elle accablée de la loi qu'elle s'impoſe ; & ſi elle lui eſt auſſi onéreuſe que j'ai lieu de le ſuppoſer, ma premiere lettre pourroit bien vous apprendre ma victoire. Plus elle me fuit, plus, en me prouvant par-là combien elle me trouve dangereux pour ſon cœur, elle m'invite à la pourſuivre ; c'eſt toujours avec tant de regret & par conſéquent avec ſi peu de force, que la vertu combat l'amour, qu'il me paroît impoſſible que la réſiſtance d'Aſpaſie ne cede pas à la premiere occaſion. Vous dire que je

n'en doute pas, eſt de vous dire aſſez avec quel empreſſement je la cherche, & avec combien d'ardeur je la ſaiſirai. Les apparences du reſpect peuvent, il eſt vrai, conduire à plaire; mais je les crois ſi peu fait pour déterminer, que je doute fort qu'à notre premiere rencontre, Aſpaſie n'ait pas plus à ſe louer de ma témérité, qu'à ſe plaindre de ma retenue.

LETTRE VI.

LE MÊME A THRAZYLLE.

POUR peu que vous vous rappelliez dans quelle vue je m'étois condamné à l'aviliſſement de vivre avec Glycérie, vous ne ſerez pas ſurpris qu'ayant, par le chagrin qu'Aſpaſie en a conçu, & par le mouvement qu'elle a donné à ſon cœur, tiré de cette ſcandaleuſe liaiſon tout le parti dont je m'étois flatté, je croie ne pouvoir trop tôt la rompre. Quand même mes projets ne m'en auroient pas imposé la néceſſité, l'impertinence naturelle de cette courtiſanne, prodigieuſement augmentée, &, peut-être, par la

gloire de m'appartenir, après m'avoir, ſoit par mon excès même, ſoit par mon goût pour les choſes ſingulieres, d'abord amuſé, m'étoit, ainſi qu'à tous mes amis, devenue ſi à charge, qu'il ne m'auroit pas été poſſible de la ſupporter plus long-tems. Une perfidie atroce qu'elle m'avoit faite il y a quelques jours, & que l'extrême liberté que je lui laiſſois, rendoit on ne peut pas plus gratuite de ſa part, m'avoit donné, pour la quitter, le plus ſpécieux des prétextes; & je n'aurois pas non plus manqué de le ſaiſir, ſi la crainte que l'on n'attribuât à la jalouſie ce qui n'auroit été que l'effet de l'impatience qu'elle me cauſe, & du dégoût qu'elle m'inſpire, ne m'eût forcé à diſſimuler mon reſſentiment, & d'en ſuſpendre les ſuites. Vous conviendrez, je crois, tout le premier, qu'après la honte de l'avoir priſe, je ne pouvois pas me couvrir d'une plus cruelle ignominie que de donner, par ma conduite, quelque ſujet de m'accuſer d'en être amoureux. Je ſerois, au reſte, moins fatigué de ſes vices & d'elle-même, que je n'en voudrois pas retarder plus long-tems un ſacrifice qu'Aſpaſie, à la vérité, n'exige point, qu'elle ne paroît même pas deſirer, mais qu'intérieure-

ment elle ne peut qu'avec peine me pardonner d'avoir tant différé, & sans lequel je sens que je ne la déterminerai jamais en ma faveur. Il me falloit, cependant, une raison qui mît ma gloire à couvert; par bonheur, hier Glycérie me l'a fournie par une scene où elle a porté si loin le caprice & l'insolence, & dont heureusement j'ai tant de témoins, que, quelqu'envie que l'on puisse avoir de me donner un ridicule, il n'est plus possible que ce soit à aucun motif humiliant pour moi que l'on attribue notre rupture. Avec quelque opprobre pour elle que, dans la fureur où elle m'avoit mis, je l'eusse forcée de sortir de ma maison du Céramique, où cette scene s'étoit passée; & malgré la parole que je lui avois donnée que je ne la reverrois jamais, elle a, ce matin, jugé à propos de m'écrire, moins encore, comme vous pourriez le croire, pour tenter un raccommodement, que pour feindre de la jalousie, & pour m'accabler, au surplus, de toutes les injures imaginables. L'extrême dureté qui regne dans la réponse que je lui ai faite, & que je vous envoie pour la répandre, parce que, mortifiante comme elle l'est pour son orgueil, je ne sçaurois me flatter qu'elle le fasse, vous fera penser, sans

doute, que la colere seule a pu m'en dicter une pareille : vous vous tromperez; le mépris qu'elle m'inspire, tout profond qu'il est, ne me l'auroit même pas arrachée, si je n'eusse eu besoin de constater à Aspasie, qui doute extrêmement de ma bonne foi, & que sa défiance, quelque loin qu'elle la porte, n'en sauvera pas plus de mes pieges toute la réalité du sacrifice que je lui fais. Cependant, toute forte qu'elle est, cette raison ne m'auroit point engagé à blesser si vivement l'amour-propre de Glycérie, si en la traitant avec plus d'égards, je n'eusse eu à craindre que l'espoir de me ramener, ne l'obligeât à se prescrire dans cette circonstance autant de modération que j'ai besoin qu'elle y mette d'emportement & d'éclat ; & je la connois mal, ou, avec les mesures que j'ai prises, elle me donnera sur cela toute la satisfaction que je puis desirer. Quant aux arrangemens qu'en la quittant, je crois de ma dignité personnelle de prendre, vous voudrez bien, mon cher Thrazylle, que ce soit vous que j'en charge. Vous connoissez ma façon de penser ; je sçais qu'elle est la vôtre ; & je ne crains point que nous ayons ni vous, ni moi, à rougir de ce que vous aurez décidé.

LETTRE VII.

LE MÊME A GLYCÉRIE.

OU l'on ne croit point l'amour, on ne supporte pas la jalousie. Où l'on paie la complaisance, on ne veut pas trouver le caprice. On ne passe qu'à la beauté, encore faut-il pour cela que le desir lui donne des droits sur nous, le ton de l'empire. On n'est point fait pour être la victime du souvenir que conservent de la leur les femmes en qui le tems l'a flétrie, & que, d'ailleurs, la bassesse de leurs moeurs, plus encore que l'infériorité de leur naissance, ne rend point faites pour les égards. Si le comble de la sottise est de vivre quelquefois avec celles-là sur le ton de l'égalité, le comble de la dégradation seroit de leur permettre l'insolence. Sur ce que, relativement à vous, j'ai cru devoir décider, je ne trouve rien à changer. Vous me demandez dans votre lettre *de faire bien mes réflexions*, avant que de prendre, sur ce qui vous concerne, un parti définitif. Vous trouvez

rez dans la mienne toutes celles que j'ai pu faire, & les dernieres en même tems dont vous puissiez être ou la cause ou l'objet.

LETTRE VIII.

LE MÊME A ADYMANTE.

ON auroit, & le plus ouvertement du monde, quitté mille femmes, que celle qui leur succéderoit, toute peu faite même qu'elle pût être pour vous fixer, n'en seroit pas moins convaincue que c'étoit à elle seule que cette gloire étoit reservée. Jugez de-là de toute la tranquillité où Aspasie doit être sur mes sentimens, & si les clameurs de Callipide, en supposant toutefois qu'elles percent jusqu'à elle, sont faites pour la troubler. Vous me paroissez, au reste, tenté de me croire avec celle-ci tous les torts qu'elle me donne, que je le suis à mon tour, de vous prouver, par le récit le plus exact de ce qui s'est passé entre elle & moi, à quel point ses plaintes sont injustes. Le matin, du jour qui vit

une si belle union se former, nous y pensions tous deux si peu qu'il nous auroit également été impossible d'imaginer que le soir même nous dussions être si bien ensemble. Elle s'exprimeroit donc avec plus de justesse qu'elle ne fait si, au lieu de dire, *quand il me rendit sensible à ses soupirs*, elle disoit, *quand je cherchai à lui inspirer des desirs, & qu'enfin j'y parvins*; car il est de toute vérité que si elle ne l'eût pas cherché, & même avec une opiniâtreté presque incroyable, mon inconstance ne seroit pas aujourd'hui ce qu'elle auroit à me reprocher. Il est encore si vrai qu'une sensibilité momentanée étoit tout ce qu'elle exigeoit de moi, que quand, sans avoir plus eu l'idée de faire des conditions que nous ne nous en donnâmes le tems, nous nous trouvâmes tout arrangés par pur égard, je lui proposai de l'amour, elle me répondit ingénument que c'étoit la chose du monde dont elle étoit le plus dégoûtée. Comme c'est aussi, ce que j'accorde le moins volontiers, sans insister sur ma proposition, je me contentai de la louer de ce qu'elle étoit assez philosophe pour sentir combien le plaisir & cette passion font indépendans l'un de l'autre; & notre liaison s'éta-

blit, en effet, ſur ce pied-là. Vous pouvez voir aiſément par ces détails, & ſi elle eſt en droit de ſe plaindre de mon changement, & s'il doit lui cauſer une auſſi vive douleur qu'elle le prétend, & que vous le croyez; mais elle le verroit, ſi pourtant il ſe pouvoit, avec encore plus d'indifférence, qu'elle ne s'en plaindroit ni moins hautement, ni avec moins d'amertume. Pour conſtater qu'elle a été priſe, il faut néceſſairement qu'elle diſe qu'elle a été quittée, & dans l'abandon cruel où nous laiſſons les femmes, il y en a ſi peu qui puiſſent avec juſtice ſe vanter de nous occuper quelque peu de tems, & même à quelque titre que ce ſoit, qu'on ne pourroit, ſans la derniere inhumanité, exiger de celle qui eſt aſſez heureuſe pour eſſuyer de nous aujourd'hui ce qu'autrefois on appelloit un mauvais procédé, qu'elle ne cherche pas à s'en faire honneur.

LETTRE IX.

PÉRICLÈS A ALCIBIADE.

CE qui pourroit me faire penser que le Nicoclès en faveur de qui vous m'écrivez, n'est chargé de rien qui regarde l'état, c'est que ce n'a été que par vous que j'ai appris qu'il a été conduit en prison, & qu'il y est même dans les fers. Son affaire ne pouvant regarder que les tribunaux ordinaires, j'ai d'autant plus de sujet de m'étonner que vous me le recommandiez, que vous devez moins ignorer la division qui regne entre l'aréopage & moi, & par conséquent le peu d'influence que j'ai sur les juges qui le composent. A l'ardeur extrême dont vous me priez de le servir, & à la vivacité des alarmes que sa situation me paroît vous causer, je dois présumer, & que c'est un homme de la plus grande considération à tous égards, & que sa vie est dans le plus grand danger. Il ne seroit pas naturel, en effet, que vous vous intéressiez si vivement à ce cri-

minel, si, au moins par sa naissance, il n'en étoit pas digne ; & plus je me plais à le penser, moins il m'est aisé de comprendre qu'un homme que vous honorez de votre amitié, soit coupable d'un assassinat : car, avec quelqu'adresse que vous cherchiez à me le déguiser, je sens non-seulement que c'est de cette horreur qu'on l'accuse, mais que vous seriez plus tranquille sur son compte, si vous croyez que ce fût injustement qu'on l'en accusât. Cependant, que ce soit vous, Alcibiade, qu'un malheureux, coupable d'un crime, tout à la fois si lâche & si noir, trouve si sensible, c'est, je l'avoue, ce que je ne puis concilier, tant avec l'estime que j'ai pour vous, qu'avec le respect que vous vous devez à vous-même. Je ne me perds pas moins à deviner qui peut être ce Nicoclès. Le seul homme de marque qui porte ce nom dans Athenes, & le fils d'Eurimaque ; mais il est vertueux, n'est pas de vos amis ; &, dans l'instant, il sort de chez moi. Je me rappelle que j'ai quelquefois entendu parler d'un Nicoclès ; mais celui-là est un misérable, sorti de la lie du peuple, qui n'a jamais eu d'autre possession que de flatter bassement les grands assez à plaindre par la petitesse de leur ame,

pour avoir besoin de flatteurs, & assez vils pour les regarder comme leurs amis. On m'a dit encore qu'il joint à ce funeste talent l'art, s'il se peut, plus honteux, de sçavoir servir avec adresse, leurs plus humiliantes passions; qu'enfin, il est sans mœurs, sans pudeur, noirci des crimes les plus odieux; & je ne puis me persuader que ce soit pour un homme si justement abhorré, que le fils de Climas me sollicite, & qu'il puisse s'avilir à ce point-là. Je vous prie donc de vouloir bien m'apprendre ce que c'est enfin que le Nicoclès de qui il est question, & de me délivrer d'une crainte qui me tourmente d'autant plus vivement que l'intérêt que je prends à vous, est plus tendre & plus sincere. Si cet homme que devant moi-même vous honorez du titre d'ami, est aussi digne que je veux bien encore le croire, d'un titre qui me paroît nécessairement devoir supposer des vertus, vous me verrez convaincu alors qu'un ami d'Alcibiade ne sçauroit être un assassin, vous prouver par la chaleur dont je le servirai, que je mérite toute la confiance que vous avez en mon amitié : si, au contraire, ce n'est que du misérable que je viens de vous peindre qu'il s'agit, vous me

verrez

verrez à la tête, & le plus ardent de ſes accuſateurs, le pourſuivre jusqu'à ce que, par le plus honteux ſupplice, on en ait purgé une ville qui, en le laiſſant exiſter, ſemble partager ſon ignominie, & le punir du tort horrible qu'il vous fait dans l'eſprit de tous les honnêtes gens, en vous couvrant de la honte ineffaçable, peut-être, de vous être avoué ſon protecteur & ſon ami.

LETTRE X.

ALCIBIADE A ANTIPE.

TOUT plein encore de l'ivreſſe de mon ſuccès, je vous écris, & dans le cabinet d'Aſpaſie. Les lieux où je ſuis & le déſordre de mes ſens ne me permettent pas des détails auſſi étendus que vous pourriez le deſirer. Un de ces momens qui confondent toutes les idées des femmes, ſaiſi par moi avec la derniere audace, vient de me rendre le plus heureux des hommes. Averti ce matin que Périclès étoit inopinément allé au conſeil, j'ai jugé l'inſtant favorable pour

trouver Aſpaſie dans la ſolitude où j'avois tant de beſoin qu'elle fût. Je vole : j'entre : tout ce que j'appercois ſous les portiques intérieurs m'annonce qu'elle venoit de ſortir du bain. De piece en piece, à pas précipités, quoique ſuſpendus, ſans rencontrer perſonne qui les arrête, je parviens juſques dans ſon appartement. Elle repoſoit. L'excès de la chaleur, la certitude qu'elle avoit eue, ſans doute, que ſi quelqu'un la ſurprenoit pendant ſon ſommeil ce ne pouvoit être que Périclès, peut-être l'agitation de quelque ſonge..... Que de beautés ſe ſont offertes à mes regards! Emporté loin de moi, l'occaſion, la fureur de mes deſirs, tout enfin m'a conſeillé la témérité; mais malgré le trouble où j'étois, j'ai ſenti qu'une demi-témérité ne feroit que me perdre; & que plus Aſpaſie auroit à me pardonner, moins je rendrois ma grace douteuſe. Que puis-je vous dire de plus ? la ſurpriſe, l'effroi ont commencé ma victoire, l'amour l'a achevée. Adieu, mon cher Antipe, je l'adore, & revole dans ſes bras le lui redire.

LETTRE XI.

LE MÊME A ADYMANTE.

G*LYCÉRIE se desespere*, dites-vous? Eh bien! le beau sujet d'attendrissement que le désespoir de Glycérie! *Il n'y a*, ajoutez-vous, *rien dont elle ne quittât les dieux, s'ils vouloient lui accorder la grace de se trouver une seule fois dans vos bras, dût-elle même y expirer du bonheur de s'y revoir.* Voilà, j'en conviens, une passion bien vive & un admirable désintéressement! *Ce n'est même que pour tâcher d'obtenir d'eux ce qu'elle en desire, qu'elle vient de leur faire un sacrifice si pompeux.* Je suis, assurément, bien loin de sçavoir de quelle façon les dieux en auront été affectés; mais, à l'endurcissement où ils me laissent sur son compte, j'ai tout sujet de présumer, ou que sa piété, toute bien entendue qu'elle est, ne les a pas touchés, ou que ses vœux, malgré toute leur ardeur, n'ont pas encore pénétré jusques à l'olympe. Je doute, de plus, leur immolât-elle toutes les génisses de l'Attique, que mes dispositions à son égard, en

changeassent davantage. Quand, au reste, j'attacherois une moins grande dégradation à me rendre à ses desirs, mon extrême dégoût pour elle, & qui va plus loin mille fois que vous ne pourriez l'imaginer, ne me permettroit pas de me faire cet effort.

Ce ne sera donc point, comme, en cas qu'elle me trouve inflexible, vous me paroissez tenté de le croire, la crainte de faire à Aspasie une infidélité, mais la crainte très-fondée de ne pouvoir lui dérober celle-là qui, ne comptant même pour rien mon repoussement pour Glycérie, ne me rendra pas dans cette circonstance moins sourd à votre recommandation qu'à ses prieres. Quoiqu'il s'en faille même beaucoup que la femme de Périclès ait perdu à mes yeux tous les charmes qui me faisoient desirer de lui plaire, ce n'en est pas davantage à l'amour qu'elle m'inspire, que je dois une si singuliere retenue. Plus elle vous surprendra, plus il me paroît juste de vous en apprendre la cause : c'est que sa foiblesse pour moi est encore si peu constatée que, si je la forçois actuellement de me quitter, mon triomphe sur elle resteroit la chose du monde la plus indécise. Je voudrois donc, avant un

malheur qui, en admettant, à la vérité, comme probable, que je ne la prévienne point, ne peut manquer de m'arriver, tâcher d'obtenir d'elle de ces choses d'éclat qui, lorsqu'enfin elles sont échappées à une femme, ne lui permettent plus de pouvoir vous nier avec succès; &, sans que votre gloire y perde rien, vous laissent tout le mérite de la discrétion.

Au surplus, mon cher Adymante, j'ai de quoi m'étonner qu'avec l'usage que vous avez des femmes en général, & de celles de l'état de Glycérie en particulier, vous ne voiez pas que ce n'est point le cœur, mais la vanité de cette courtisanne qui me redemande. Le peu d'égards que, par les raisons que vous en avez sçues dans le tems, je mis pour elle dans notre rupture, ne put que blesser très-sensiblement son orgueil; &, quoique ce fût avec un soin extrême que je lui cachasse à qui je l'immolois, mes assiduités chez Périclès, pour qui je ne lui avois que trop montré mon éloignement, n'ont point dû, de quelque prétexte qu'alors je les couvrisse, la laisser se tromper au motif qu'elles avoient. L'inaction même où depuis ce tems-là je parois vivre, & qu'elle doit

d'autant moins concevoir qu'elle me connoît davantage, ne peut aussi qu'avoir été pour elle une raison de plus de me croire attaché à Aspasie ; & je me trompe fort si ce desir si violent qu'elle a de se retrouver avec moi, & qu'elle voudroit que je prisse pour une passion que mon inconstance, toute mortifiante même que les circonstances, & son propre caractere m'ont forcé de la lui rendre, n'a point découragée, n'est pas tout simplement le desir de l'emporter sur la rivale qu'elle se suppose. Quand cela seroit moins probable, ce n'en seroit pas moins ce que je voudrois croire ; mais je lui inspirerois, en effet, tout l'amour dont elle se vante ; &, (ce qui ne seroit pas moins extraordinaire) je consentirois à n'en point douter ; j'y serois même sensible, que la certitude que j'ai de ne pouvoir jamais manquer à Aspasie d'une façon qui lui parût plus injurieuse, qu'elle pût, par conséquent, me pardonner moins, je n'en serois pas plus tenté de profiter des bontés de Glycérie. Rendez-lui donc, de ma part, graces du très-tendre souvenir qu'elle veut bien me conserver, tout indigne que j'en suis : & si, comme dans la supposition que je me refuse à ses desirs, vous voulez

me le faire craindre, vous la voyez disposée à s'en prendre à Aspasie, d'une indifférence qu'elle mérite à tant d'égards, loin de chercher à l'en dissuader, ne m'en défendez qu'avec cette mollesse que l'on a quand on veut faire croire ce que l'on nie. Quoique le bruit de ma liaison avec la femme de Périclès commence à percer dans Athenes, ce bruit y est si sourd encore, & graces aux entraves où elle me tient, y fait si peu de progrès, que je ne serai pas fâché qu'avec plus de consistance qu'il n'en a, Glycérie lui donne toute l'étendue que je desire qu'il ait. Si donc en supposant toujours que sa colere contre Aspasie pourroit la porter à répandre ses conjectures, vous la voyez disposée à s'intimider des menaces qu'alors vous devriez naturellement lui faire, ou abstenez-vous en, ou qu'elles soient si modérées, même si vagues qu'elles ne puissent lui imprimer aucune terreur. Si, au contraire, vous croyez qu'elles puissent la jetter dans l'emportement, faites-lui-en de si cruelles, qu'elle imagine ne pouvoir trop tôt me prouver, par l'indiscrétion de ses clameurs, à quel point elle les méprise. Conduisez vous, enfin, de façon que vous l'obligiez à se

livrer à toute sa fureur, & avec tant d'adresse qu'elle ne puisse en même tems avoir le plus léger soupçon de ce qu'en s'y livrant, elle fera pour ma gloire.

LETTRE XII.

ASPASIE A ALCIBIADE.

PÉRICLÈS part demain pour faire, suivant son usage, la visite de ses terres; & contre le mien, je n'y accompagne point ses pas. Je ne pourrois, sans une extrême confusion, vous faire un détail exact de tous les stratagemes, & de tous les mensonges que le desir de vous plaire, m'a forcée d'employer pour qu'il consentît à me laisser ici. L'amour qui me donne la force d'être si coupable n'a point encore celle d'étouffer les remords dans mon cœur. Qu'il vous suffise donc d'apprendre que je reste à Athenes, & que tous mes devoirs n'ont pu l'emporter sur l'envie que j'avois de vous prouver à quel point je vous aime. En manquant pour vous à des choses qui m'on été sacrées si long-

tems, & qui auroient dû me l'être toujours, je vous facrifie d'autant plus que vous paroiffez toujours croire que je vous facrifie moins. Je fuis même fi convaincue que ce que je vous immole n'eft à vos yeux d'aucun prix, que je ne comprends pas comment cette certitude ne me fauve point de l'affront de vous l'immoler toujours. Ce n'eft pas, vous le fçavez trop pour mon bonheur & peut-être auffi pour le vôtre, que mon orgueil foit bleffé, de me trouver toujours fi finguliérement foumife à tout ce que vous defirez : fi je crois quelquefois vous facrifier trop, c'eft que prefque toujours vous femblez croire que je ne vous facrifie rien : mais je ne veux pas vous dire combien il vous feroit facile de me faire craindre de ne vous pas montrer encore affez de tendreffe : ce feroit ne vous pas laiffer d'excufe ; & vous ne fçauriez imaginer le befoin que j'ai de pouvoir vous excufer. Je n'ignore pas que vous avez de moi une idée bien différente, & que vous m'accufez fans ceffe de me plaire à vous trouver coupable : mais fi, dans le tems même que je vous le reproche le plus de crimes, vous pouviez fçavoir combien j'en oublie ou vous en pardonne, vous

feriez encore plus furpris de l'excès de mon indulgence, que je ne vous vois quelquefois bleffé de ma févérité. Je ne fçais, au refte, pourquoi je vous parle de tout cela, quand j'ai à vous dire des chofes qui fûrement font moins faites pour vous déplaire, que celles dont je vous entretiens. Toute extraordinaire que vous me trouvez, & que, pour ne pas renouveller fur ce point la difpute entre nous, je veux bien convenir que je fuis, il ne me le paroît pas que vous defiriez avec l'ardeur la plus vive, de vous voir avec moi dans un lieu où exempts des craintes qui accompagnent, non nos rendez-vous, mais nos rencontres, nous puiffions ne nous occuper que de notre amour. Vous ne pouvez pas vous peindre ce bonheur avec plus de vivacité que moi, & le defirer davantage. En m'animant fur cela par la chaleur dont vous m'en parliez, vous m'aviez fi bien fait fentir tout ce que les bienféances, la contrainte inféparable de mon état, la néceffité de ménager un mari qui, s'il n'eft pas jaloux, pourroit aifément le devenir, la crainte d'en être furpris, devoient nous dérober de plaifirs, qu'enfin vous m'aviez déterminée à me rendre dans quelqu'une

de vos maisons. Ce n'étoit pas que je m'aveuglasse sur les dangers attachés à une démarche si hasardée, & que je n'en craignisse tout ; mais vous aviez déja remporté sur moi tant de victoires, qu'il n'étoit pas naturel qu'ayant moi-même tant d'intérêt à être vaincue, je vous disputasse toujours celle-là. Aujourd'hui que le départ de Périclès nous délivre de toutes nos inquiétudes, pourquoi voudriez-vous me faire commettre une imprudence qui peut nous être si nuisible, & qui vous est si peu nécessaire? Je crois, puisque vous le voulez, que je pourrois me rendre au Céramique sans danger ; mais je ne le pourrois que ce soir ; & je m'étonne que le plaisir de me voir dans un lieu dont vous êtes le maître, prenne assez sur vous, pour vous faire oublier que chez moi, vous pourriez me voir plutôt. Il m'est, d'ailleurs, impossible de faire, sans le secours de quelqu'une de mes esclaves, ce que vous desirez ; & se peut-il que vous m'aimiez véritablement, & que l'idée des risques que leur indiscrétion pourroit me faire courir, ne vous fasse pas trembler! Vous me répondrez, peut-être, que j'ai des femmes fort sûres, je le crois ; mais n'ayant jamais rien eu à

leur confier, quelle certitude puis-je avoir qu'elles ne me trahiront pas ? Ah ! que pensez-vous de moi, si vous croyez que l'aveu de ma foiblesse doive me coûter si peu à leur faire ? M'est-il plus aisé de les aveugler sur le motif qui me conduiroit chez vous, que de leur cacher que j'y vais ? Se peut-il même que je m'y rende sans être suivie, au moins, d'une d'entre elles ; & que je disparoisse à ses yeux aussi long-tems que, sans doute, vous le voudriez, sans lui donner sur moi les soupçons les plus cruels, & en même tems les mieux fondés ? Quoique j'aie eu plus d'une fois lieu de remarquer que vos craintes, toutes vives que vous les faites, sont infiniment subordonnées à vos desirs, je n'en crois pas moins qu'elles ne vous ont point jusques ici permis de vous livrer tout entier à votre bonheur. Vous sçavez, moi qui n'ai pas contre les miennes, les ressources que vous avez contre les vôtres ; l'impression cruelle que ces mêmes craintes font sur mon esprit, & tout ce qu'elles vous font penser au désavantage de ma tendresse. Voulez-vous que je paroisse mériter encore des reproches si désobligeans, & que, quelque injuste que vous voulussiez être, vous ne me

feriez pas, si ces mêmes terreurs dont j'avoue que tout mon amour ne peut triompher, ne me réduisoient point à n'avoir presque jamais à vos yeux que le stérile mérite de la complaisance : ce n'en est assez, ni pour votre ardeur, ni pour mes sentimens : malgré moi, je vous laisse toujours quelque chose à desirer ; &, peut être, si vous en exceptez le délicieux plaisir de vous rendre heureux, ai-je encore tout à desirer moi-même ? Ayez donc, je vous en conjure, mon cher Alcibiade, la complaisance de vous rendre demain chez moi. Vous sçavez qu'il paroîtra aussi simple de vous y voir, qu'il le paroîtroit peu que je me rendisse chez vous. Comme, pour me dispenser mieux de suivre Périclès, je lui ai dit que je ne me portois pas bien, il le sera encore que ma maison soit fermée à tout le monde ; & qu'étant son parent & son pupille, vous soyez excepté de cette générale proscription. L'étude de la philosophie qui a déja servi de prétexte à nos tête-à-tête, en sera un très-propre à autoriser le très-long entretien que je veux avoir avec vous. Sûre qu'il ne sera pas interrompu, vous me verrez m'y livrer à toute ma tendresse, & répondre à votre ardeur, par

tous les transports que vous pouvez me desirer, & que je conviens que vous ne m'avez pas encore vus. Je ne sçais si, comme vous me le dites, ils m'en rendront plus belle; mais j'ai peine à croire qu'ils ne soient pas pour moi de grands moyens de plaire aux yeux de quelqu'un qui me paroît faire moins de cas du sentiment que de la sensibilité; & je ne crois pas devoir rien négliger avec vous. Vous n'ignorez point que Périclès part de bonne heure: tâchez donc d'arriver aussi-tôt que la bienséance pourra vous le permettre. Sans compter que je ne puis vous voir trop tôt, votre présence m'arrachera à des remords que, loin de vous, je ne combats pas avec assez de succès pour qu'ils ne me rendent pas infiniment malheureuse, & dont je ne suis jamais long-tems tourmentée, qu'ils ne me mettent dans des dispositions dont j'ai d'autant plus à me plaindre, que vous y trouvez toujours de quoi m'accuser de vous aimer foiblement. Eh! qui sçait, d'ailleurs, si, pensant comme vous faites, c'est, en effet, le seul malheur que je leur doive?

LETTRE XIII.

ALCIBIADE À AXIOCHUS.

VOUS inféreriez, je crois, moins hardiment que vous ne faites, de ce que j'ai sacrifié Glicérie à la femme de Périclès, que celle-ci va me tenir dans la dépendance la plus absolue, si vous vous rappelliez combien de fois vous m'avez répété que je ne devois pas moins ce sacrifice à ma gloire, qu'avec raison vous trouviez souillée par une liaison de cette espece, qu'à mes desseins sur Aspasie, dont elle ne pouvoit que suspendre le succès. Mais je veux pour un instant que, sans me faire une extrême violence, je n'eusse pu me le prescrire, vos craintes pour ma liberté en seroient-elles beaucoup mieux fondées? Si l'amour, ou, ce qui arrive plus fréquemment, si les nécessités du desir se soumettent quelquefois notre caractere, ignorez-vous avec quelle promptitude il reprend sa premiere indépendance? Ne diroit-on même pas à nous voir, lorsque le pre-

mier devient moins impérieux, & que les autres s'affoibliſſent, que ce n'eſt que dans l'excès de l'injuſtice & de la tyrannie que nous pouvons trouver un dédommagement de la ſoumiſſion paſſagere à laquelle tous deux nous ont forcés ? Je n'ai pas encore connu d'homme qui ne ſe ſouvînt avec amertume, de la contrainte qu'on lui avoit fait éprouver, ou de l'humiliation qu'on lui avoit fait ſubir ; &, de tous ceux qui ont eu à ſe plaindre de l'un, ou à rougir de l'autre, il eſt difficile qu'il y en ait qui ſe le rappelle avec autant de deſir de s'en venger, que j'en conſerve toujours. Pouvez-vous de plus imaginer, euſſé-je même pour Aſpaſie autant d'amour que la multitude des obſtacles dont j'avois à triompher auprès d'elle, me l'a d'abord fait ſuppoſer, qu'il m'en fût plus poſſible de lui être auſſi rigoureuſement attaché, que du caractere dont elle eſt, & à ce qu'elle ſe priſe, elle voudra, ſans doute, que je le lui ſois. Que tout ce que, dans ces premiers momens, vous me voyez donner à une décence d'uſage, ne vous impoſe donc pas ſur le véritable état des choſes : du dégoût & l'ennui me feront reprendre plutôt que vous ne penſez tout ce que le deſir de vaincre m'a

contraint d'immoler. Quand, au reste, Aspasie, ainsi que vous le craignez, & que moi-même j'en suis convaincu, voudroit se faire, de tout ce que ma position avec elle m'a arraché, un droit de me tenir dans l'esclavage, me connoissez-vous assez peu pour croire que ce fût pour moi une raison d'y languir? Je vous avoue cependant, que tout injuste que je suis avec les femmes, je ne sçaurois lui sçavoir aussi mauvais gré qu'il me semble que vous le voudriez, de l'envie que je lui crois de m'assujettir. Quelle est, en effet, la femme qui, soit par vanité, soit par les besoins de son sentiment, ne cherche pas à dominer ce qu'elle aime? Eh! mon cher Axiochus, notre inconstance naturelle, les erreurs de notre vanité, la facilité dont quelque violent que puisse être l'amour qu'une femme nous inspire, celle même qui est le moins faite pour agir sur nos sens, les embrase dès qu'elle le veut, abrégent si considérablement la durée de leur empire, ou y font naître de si grands troubles, qu'il faudroit que nous fussions bien barbares pour ne leur point laisser, du moins, quelque tems, de toutes les illusions qui les déterminent à la foiblesse, la seule peut-être qui

puiſſe les conſoler de la leur! Cette réflexion qu'un inſtant d'équité m'arrache, vous confirmera, ſans doute, dans vos craintes; mais vous ne devez pas moins vous en repoſer ſur moi du ſoin de me défendre des fers dont, ſelon toute apparence, Aſpaſie a le deſir de me charger. J'ai ſenti d'avance combien, ſi je ne m'y oppoſois pas, elle me feroit payer cher le bonheur de lui plaire; & d'avance auſſi, je me trouve arrangé pour que cette félicité ne me ſoit point tout-à-fait auſſi onéreuſe qu'elle vous le fait craindre.

Adymante qui, forcé de renoncer au projet de m'attendrir pour Glycérie, n'en avoit pas plus perdu de vue le deſſein de m'enlever à ſa rivale; hier me donna à ſouper avec Chryſéïs, cette jeune courtiſanne qui n'eſt à Athénes que depuis peu de jours, & que ſa fierté n'y rend pas moins célebre que ſes agrémens. Avec quelque avantage pour elle que l'on me l'eût peinte, elle me parut ſurpaſſer tout ce qu'on m'en avoit dit. Toute vive, cependant, qu'étoit l'impreſſion que je recevois de ſa préſence, & quelque diſpoſée même qu'elle me ſemblât à ſeconder les vues d'Adymante, une liaiſon avec une courtiſanne qui, ſur-

tout, fait autant de bruit que celle-là ; (eh ! dans quel moment encore !) me parut, non si criminelle, non pas même si indécente, mais si difficile à cacher, que je demeurai long-tems sur Chryséïs dans une indécision que ses charmes ne lui avoient pas laissé imaginer ; & qui, véritablement, étoit dans ma façon de penser, tout au moins, fort extraordinaire. Enfin, Adymante me reprocha avec tant de vivacité, une froideur qui, en attestant Chryséïs, en répandoit une mortelle parmi les convives ; l'idée séduisante d'être infidelle à Aspasie, dans l'instant même qu'elle s'applaudissoit du sacrifice que je venois de lui faire ; l'offre que Callicrate, qui crut s'appercevoir que la crainte de ne pouvoir dérober cette aventure à la femme de Périclès, étoit la seule cause de ma retenue, me fit de prendre Chryséïs sur son compte ; finirent par me rendre aussi coupable que l'on desiroit que je le fusse. Par Minerve ! quand je songe à tout ce qui s'arme contre l'innocence, je suis bien moins étonné de la voir si fréquemment tomber dans les pieges qu'on lui tend, que je ne le suis de la voir s'en sauver quelquefois. Tout crime, quoi qu'on en dise, ne porte pas

avec lui ſon remords : j'ai revu ce matin Aſpaſie d'un œil auſſi tranquille que ſi, par rapport à elle, je n'euſſe rien dû tout à me reprocher ; & je ſoupe encore ce ſoir chez Callicrate avec Chryſéïs. Je vous invite à y venir perdre vos terreurs, & à y jouir du naufrage d'une vertu contre laquelle, comme vous voyez, il n'étoit pas néceſſaire que tant d'ennemis s'uniſſent.

LETTRE XIV.

ASPASIE A ALCIBIADE.

NON, mon cher Alcibiade, non-ſeulement je ne doute point que vous ne m'aimiez, mais je ne me connois aucune raiſon d'en douter. Il n'en eſt pourtant pas moins vrai que je n'en étois pas hier auſſi perſuadée que j'ai toujours beſoin de l'être ; & que, par un caprice dont je rougis, & dont je me blâmois, ſans que pour cela il m'en fût plus poſſible de le ſurmonter, je mourois de douleur de vous voir un air d'indifférence que j'aurois été déſeſpérée que vous

n'eussiez pas eu. Accordez, si vous le pouvez, de pareilles contradictions, ou plutôt pardonnez-les à un sentiment dont la violence ne sçauroit pas plus s'exprimer que se comprendre. Vous me connoissez assez pour être sûr qu'il n'y a que son excès qui puisse me rendre si injuste, & même si---mais je ne veux pas vous dire tout le mal que je pense de moi, vous ne m'en croiriez peut-être que trop aisément. Ah! combien, malgré tous les reproches que je me fais, je crains que ce ne soit pas la derniere fois que j'aurai à vous en demander grace! J'avois beau me condamner: moins ma raison avoit d'empire sur mon cœur, plus mon cœur pouvoit tout sur moi. Heureusement, il n'y a rien que vous ne pussiez sur lui; & vous venez de lui rendre le calme; un regard, un mot, enfin, un rien de votre part l'en prive, & le lui rend, peut-être même, sans que vous vouliez l'un ou l'autre. Jamais personne n'a joui sur aucune femme d'un pouvoir si absolu; mais jamais aussi, l'on n'a été aussi digne que vous l'êtes, de regner souverainement dans une âme. Voilà ce qu'aucun nuage, quelque épais qu'il puisse être, ne sçauroit m'empêcher de voir, & qu'au-

cun mouvement ne peut jamais m'empêcher de sentir. Encore une fois, pardonnez moi ce qui hier offusquoit ma raison: hélas! une nuit bien cruelle, & telle, qu'avec tout le chagrin que je vous avois causé, vous ne me la desiriez sûrement pas, m'a bien punie de mon caprice: je n'ai exactement point fermé les yeux; & j'en suis en cet instant si accablée qu'il faut, & que ce soit à vous que j'aie à écrire & que j'aie d'ailleurs tant de réparations à vous faire, pour avoir la force de tenir une plume. Adieu donc, mon très-cher Alcibiade: Dieux! que toute confuse que je suis de ce qui s'est passé dans mon ame, je vous sçais de gré d'avoir sçu si bien y lire: lisez y toujours, je vous en conjure: vous ne cesserez jamais d'y voir toute la tendresse que vous méritez, & mille fois plus par conséquent que je ne pourrois vous l'exprimer. Souvenez-vous que vous devez me voir demain, & que j'attends ce jour avec autant d'impatience, que si, depuis que je ne vous ai vu, un siecle se fût écoulé. Ne voilà-t-il pas que je vous donne encore quelque chose à me pardonner?

LETTRE XV.

LA MÊME AU MÊME.

JAMAIS, quelque peine que je m'y sois donné, il ne m'a été possible de découvrir pourquoi Périclès a si opiniâtrement voulu que je vous envoyasse une maxime que vous trouverez dans je ne sçais quel endroit de cette lettre. J'ignore si, malgré votre prodigieuse sagacité, vous serez plus heureux que moi. Il croit l'avoir faite; mais il n'oseroit cependant l'assurer, par la raison, dit-il, que, sur cette production plus encore que sur toute autre, on se flatte souvent d'avoir créé, quand ce ne seroit que d'un ressouvenir qu'on auroit à se féliciter. Si ce n'est donc pas comme d'une chose absolument neuve, puisqu'il n'en a pas cette opinion, qu'il veut que je vous en fasse part, ce doit être bien moins encore comme une regle de conduite qu'il croiroit devoir d'autant plus adroitement vous proposer qu'il vous la supposeroit plus nécessaire; car, à la profonde connoissan-

ce que vous avez du cœur humain, & au talent si particulier & si rare dont vous a doué la nature, d'en développer les replis les plus cachés, & qu'il ne vous connoît pas moins que moi-même, il me paroît impossible qu'en vous envoyant cette maxime, Périclès ait cru vous présenter quelque chose que vous n'eussiez pas déjà apperçu. Je ne trouve guere plus probable qu'en même tems qu'il rend à votre pénétration toute la justice qui lui peut être dûe, il présume de votre prudence assez peu pour craindre que vous ne fassiez parade d'un don qui ne peut jamais que nous faire redouter de ceux qui nous le soupçonnent, & que, par conséquent, nous ne sçaurions leur cacher avec trop de soin; qu'enfin vous soyez encore plus touché du plaisir de les humilier, en ne leur déguisant rien de ce que vous avez saisi dans le fond de leur ame, que satisfait du bonheur d'y lire. Il y a donc toute apparence qu'il ne vous envoie cette maxime que pour que vous lui disiez si elle a autant de justesse qu'il me semble s'en flatter. Quoi qu'il en puisse être, & neuve ou non, la voici : *S'il faut, pour vivre en sûreté avec les hommes, tâcher de ne les prendre*

prendre jamais que pour ce qu'ils sont ; pour y vivre avec agrément, il faut toujours paroître ne les prendre que pour ce qu'ils se donnent. Ne serez-vous pas bien tenté de croire que Périclès ne sçait ce qu'il dit ?

P. S. Si vous reconnoissez ma main dans cette lettre vous y retrouverez si peu mon cœur, qu'il est presque inutile que je vous jure qu'on m'a forcée de vous l'écrire ; & que l'on ne pouvoit peut-être jamais me donner d'ordre qui me coûtât plus à exécuter, je ne suis pas naturellement bien vindicative ; mais la violence que l'on m'a faite m'a été si cruelle que je n'ai, je crois, jamais senti avec tant de vivacité le besoin de vous dire que je vous aime & de vous le prouver. Je vous attends de bonne heure ; & si vous êtes aussi piqué que vous devez l'être, que ce soit à vous écrire des choses dures que l'on ait employé la main de votre maîtresse, vous viendrez plutôt encore que je ne vous attends.

LETTRE XVI.

SOCRATE A ALCIBIADE.

LA contradiction vous aigrit trop : vous disputez comme on querelle : par le prix singulier que vous attachez à votre opinion, vous devriez être moins blessé que vous ne l'êtes toujours, de voir les autres croire aussi la leur de quelque importance. Pourquoi, en effet, exigeriez-vous qu'ils vous la sacrifiassent ? Seroit-ce parce que vous êtes d'une naissance plus illustre que vous possédez plus de richesses que la plus grande partie d'entre eux ? Ces avantages ne sont pas faits pour imposer à ceux qui, comme vous, les ont reçus de la fortune, & ne peuvent éblouir ou forcer au silence que de vils flatteurs ; & si vous croyez pouvoir admettre de ces derniers au nombre de vos amis, vous ne devez pas ignorer que je n'en reçois point parmi mes disciples. Seroit-ce parce que vous vous croyez plus d'esprit qu'il n'est ordinaire d'en avoir, que vous concevez si peu qu'on

puiſſe, quand vous parlez, avoir un ſentiment à ſoi, & que ce ſentiment ſoit contraire au vôtre? Aux dieux ne plaiſe, mon cher Alcibiade, que je forme jamais le deſſein de vous humilier! mais, quand on préſume tant de ſoi-même à cet égard, il eſt bien rare qu'on ait de quoi ſoutenir ou juſtifier la vaſte idée que l'on en a: il paſſe même pour conſtant que la plus grande preuve qu'on puiſſe donner du peu d'étendue de ſon eſprit, eſt de ne lui pas croire de bornes. Quoi qu'il en ſoit, vous avez hier très-vivement bleſſé Thrazybule: vous pouvez ne lui point devoir d'amitié; mais, ſans jetter vous-même ſur l'orgueil que vous inſpirent votre n'aiſſance, vos talens, & même vos richeſſes; (car de quoi votre vanité ne tire-t-elle point parti!) le plus grand des ridicules, vous ne ſçauriez, puiſque, de toutes façons, Thrazybule eſt votre égal, nier que vous ne lui deviez autant d'égards que vous vous croyez en droit d'en exiger de lui: d'ailleurs, par la raiſon que c'eſt ce qui les flatte le plus, c'eſt toujours avec les hommes ce dont on doit ſe diſpenſer le moins. Il étoit douteux, pour ne rien dire de plus, qu'il fût votre ennemi; il eſt actuellement preſ-

que certain qu'il l'eſt devenu. Je ne ſçais ſi, du caractere dont je vous connois, vous ne croirez pas avoir plus gagné que perdu à l'avoir forcé de ſe déclarer le vôtre : pour moi qui enviſage la choſe avec d'autres yeux, j'aurois ardemment deſiré qu'en ménageant davantage ſon amour-propre, vous n'euſſiez pas fait d'un ſimple mouvement de déplaiſance que, peut-être encore, vous n'excitiez pas dans ſon ame un ſentiment de haine qui peut avoir un jour pour vous les plus cruelles ſuites. Plus par le peu d'importance réelle de ce que vous agitiez enſemble, vous deviez mettre de modération dans cette diſpute, moins, par ſa propre fierté, il doit vous pardonner l'inſultante aigreur que vous y avez portée. Si je ne ſuis pas encore bien ſûr que vous preniez pour des raiſons l'emportement & l'injure, je crois, en revanche, avoir de quoi ne pas douter que la hauteur ne vous paroiſſe ſouvent de la dignité. J'ignore quelle idée vous avez pu vous faire de l'une & de l'autre; & ſi dans le fond, vous les confondez enſemble, autant que vous en avez l'apparence; mais, en ſuppoſant que cela fût, je croirois devoir vous

avertir que si la dignité passe toujours pour l'effet de l'élévation de l'ame, la hauteur ne paroît jamais qu'un masque sous lequel la petitesse cherche à se cacher, & avec d'autant plus de désavantage pour elle, qu'elle n'en est que plus apperçue ; du moins, seriez-vous le seul que l'on eût vu, haut, sans être petit ; & quelque favorablement qu'ait pu vous traiter la nature, je doute si vous me permettez de vous le dire, qu'elle vous ait excepté d'une regle qu'elle a rendue si générale. De plus, il arrive toujours, je ne sais pourquoi, que plus nous avons l'air de nous estimer, moins les autres nous prisent. C'est à vous de voir si l'on trouve dans le bien que l'on pense de soi-même de quoi se dédommager du peu de cas que les autres peuvent en faire ; mais, avant que de prononcer sur cela, je vous prie d'agréer que nous le discutions, non-seulement ensemble, mais avec Axiochus & Thrazylle qui, comme vous, me paroissant très-portés à croire que notre propre estime doit nous suffire, me font craindre extrêmement que quand je pense le contraire ce ne soit moi qui me trompe.

LETTRE XVII.

ASPASIE A ALCIBIADE.

SI je vous ai fait attendre ma réponse, ce n'étoit pas que rien ne me forçât de la retarder. Périclès est au conseil; & j'ai, en recevant mon billet, non-seulement desiré que votre cœur vous en eût averti, mais il s'en est fallu peu que je ne vous aie sçu mauvais gré de ce qu'il ne l'avoit pas fait. Je me suis même rappellé qu'il n'y a peut-être pas un mois que, même vous l'eussé-je défendu, vous seriez venu m'apporter votre lettre: il m'a semblé aussi, qu'à ces imprudences que, tout en les blâmant, je vous pardonnois si volontiers, a succédé une circonspection dont, tout en vous louant, il s'en faut beaucoup que je vous sçache le même gré. N'auriez-vous pas, à présent, autant de tort de craindre tout, que vous en aviez alors de ne rien craindre? Quoi qu'il en soit, Périclès est sorti: à je ne sçais quelle destination qu'hier

au soir, je faisois mentalement de ma matinée d'aujourd'hui, j'aurois, sans sçavoir à quoi il devoit employer la sienne, juré que s'il vous arrivoit, comme il y a quelque tems, d'imaginer que vous aviez à lui parler, vous n'auriez trouvé que moi pour vous répondre. Je suis bien lasse, je l'avoue, d'avoir toute seule de ces sortes de pressentimens. Je vous demanderai, si pourtant je l'ose, par quelle raison je les ai toujours, & pourquoi vous ne les avez plus ? La peur qu'en me quittant hier, vous m'aviez laissée de n'être pas bien avec vous, a été cause que j'ai, ce matin, si long-tems gardé votre esclave. Vous m'aviez, ce me semble, quittée très-froidement ; c'en étoit plus qu'il n'en falloit pour m'alarmer : je mourois de peur de trouver dans votre lettre de quoi justifier les terreurs que la sécheresse que j'avois cru vous voir avec moi, m'avoit inspirées ; & il m'a fallu, en conséquence, beaucoup de tems pour que je pusse prendre sur moi de l'ouvrir. En vérité, il n'est pas croyable que l'on soit de cette pusillanimité ! J'ai toutes les peines du monde à comprendre comment on peut avoir dans l'esprit autant de philosophie que

j'y en ai, & en avoir si peu dans le cœur. Je ressemble parfaitement, selon moi, à une fable Milésienne: c'est-à-dire, qu'on ne sçauroit être plus tendre, & moins vraisemblable. Si, par hasard, vous vous souvenez de toute la raison que j'avois il n'y a, ce me semble, que quelques jours, vous devez être bien surpris de toute la folie que vous me trouvez; malgré le singulier désordre que vous mettez dans mes idées, & le peu que vous m'avez dit sur ce chapitre, j'ai cru démêler que si Periclès ne vous donnoit point de jalousie, du moins vous vouliez que je vous crusse jaloux de Periclès. Quoique ce sentiment, si réellement vous l'aviez, fût d'une extravagance extrême, j'aurois bien moins de peine à vous le passer, que trop de tranquillité. Jalouse moi-même au delà de toute expression, j'ai plus de raisons que bien d'autres, de pardonner ce mouvement, quelque peu fondé même qu'il puisse être. C'est ce qui fait que, toute sûre que je suis de ne vous donner aucun sujet d'être jaloux, & doutant, peut-être, quand je vous en donnerois, que vous le fussiez davantage, je ne serois pourtant pas étonnée à un certain point, de vous

voir cetre manie. Il est possible, d'ailleurs, que cela vous soit plus aisé que d'être fidele. Sans compter aussi que la jalousie d'amour-propre doit être plus commune que la jalousie qui naît de l'amour, ne se pourroit-il pas que, pour me faire croire à votre tendresse, vous feignissiez ou de douter de la mienne, ou de vous plaindre que je la partage! Vous ne seriez pas le seul qui missiez l'injustice à la place de la passion, & qui, encore, voulussiez qu'on ne vous tînt pas moins compte de la premiere que de l'autre. Comme je n'ai point d'art, je n'entrevois tout cela que bien confusément; & je rends graces aux dieux de n'en avoir pas davantage, puisque ce n'est, peut-être, qu'à cela que je dois le bonheur de ne faire qu'en soupçonner dans votre conduite. Si j'étois aussi difficile à vivre que vous m'en accusez, il se pourroit que, malgré cette petite teinte de jalousie qui donne à votre lettre une sorte d'ame, je n'en fusse pas aussi contente que vous me paroissez vous y être flatté que je le serois; mais quoique je ne vous y trouve jaloux qu'à froid, vous n'y êtes pas aussi déraisonnable que vous m'aviez donné hier sujet de le craindre;

&, de quelque façon que vous m'appreniez que je ne suis pas mal avec vous, l'idée que j'ai pu vous déplaire, m'est toujours si cruelle, que tout ce que je puis sentir en ce moment, est le bonheur de m'y être trompée. Vous cherchez, ce me semble, autant que vous le pouvez, à me faire valoir la douceur dont vous supportez ce que vous appellez *mes caprices* : je pourrois, sans être bien injuste, qualifier d'une façon très-différente mes mouvemens; mais sans disputer sur les termes, devroit-il donc vous être si difficile de me pardonner mes craintes ? Quelqu'ennuyé que souvent vous en paroissiez, soyez sûr (il est vrai que je vous suppose ici de l'amour pour moi) que si vous me voyiez toujours tranquille, j'aurois beau vous jurer que je vous adore, que même, quelque desir que vous en eussiez, jamais vous ne pourriez vous déterminer à le croire. Soyez, au reste, très-convaincu qu'avec l'extrême besoin que j'ai de ne pas douter de votre tendresse, il faut, lorsque cela arrive, qu'il y ait plus de votre faute que de la mienne... Je ne sçais pas plus ce que fera ce soir Périclès, qu'hier au soir je ne sçavois ce qu'il devoit faire ce matin : venez-vous

même vous en instruire ; & sur-tout, ou ne vous moquez pas de mes craintes, ou, ce qui m'affligeroit beaucoup plus, ne me les imputez pas à crime. Si c'en est un que de vous aimer à la fureur, je suis envers vous, j'en conviens, la plus coupable de toutes les femmes ; mais, passez moi ce crime-là, & je vous jure que jamais vous n'en aurez d'autre à me pardonner. Serois-je assez malheureuse pour que ce fût mettre votre indulgence à une trop forte épreuve ?

LETTRE XVIII.

PÉRICLES A ALCIBIADE.

JE suis bien loin, mon cher Alcibiade, d'imiter ces politiques qui, moins encore par une discrétion souvent nécessaire, que pour ne pas montrer combien quelquefois ils doivent de leurs succès au hasard, ou pour donner à leur ministere une plus grande importance, cherchent à couvrir du mystere le plus profond celles mêmes de leurs opéra-

tions qui en exigent le moins. Ce n'est pas que l'état puisse être toujours sans secrets; mais comme il y en a bien peu qui doivent subsister par-delà les circonstances qui prescrivent ou la dissimulation, ou le silence, & que ce que vous me demandez est du nombre de ces événemens dont, sans trahir les intérêts de l'état que l'on gouverne, on peut, lorsqu'ils sont passés, divulguer les causes, je vais contenter votre curiosité: à l'égard de ma justification, vous la trouverez dans les faits mêmes que j'ai à vous raconter.

Les accusations des mes ennemis renfermant deux chefs très-divisibles, j'ai cru devoir les traiter séparément, soit pour ne pas fatiguer votre attention en l'arrêtant trop long-tems sur des objets pour lesquels votre façon de penser actuelle ne peut vous donner que du dégoût, soit pour ne point prendre plus que je ne dois sur des momens que j'ai consacrés à l'utilité publique. Lorsque je vous aurai prouvé combien je suis innocent de ce que l'on m'impute, j'en viendrai, peut-être, aux éloges que l'on croit me devoir, & qui vous paroîtront, peut-être, aussi mal fondés que les fautes que l'on me reproche.

C'eſt, au reſte, beaucoup moins pour vous donner des armes contre les ennemis de ma perſonne, ou les détracteurs de mon adminiſtration, que je vais ici confondre les uns & les autres, que pour vous prouver avec quelle fureur la calomnie pourſuit les hommes en place, & pour vous inſtruire en même tems dans le grand art de régir les états. J'ai encore pour vous rendre ce compte, un objet que ſa violence de vos mouvemens, l'ardeur que dès vos plus tendres années, je vous ai vûe pour la vengeance & la crainte des excès où elle peut un jour vous porter, ne me paroiſſent pas vous rendre d'une moins grande importance. C'eſt de vous montrer, par l'exemple de mes accuſateurs, à quel point en général les hommes ſe trompent dans leurs jugemens, & avec quelle légéreté, ſouvent même avec quelle injuſtice ils ſe permettent l'improbation; & par mon exemple propre, combien, pour n'être pas détourné du noble deſſein de ſervir ſa patrie, on a beſoin de s'armer contre l'ingratitude de ſes concitoyens, & de ſçavoir immoler ſes plus légitimes reſſentimens.

Si, d'ailleurs, par l'excès de votre

pétulance & le ſcandale conſtant de vos mœurs, vous ne mettez pas vous-même obſtacle à votre élévation, vous êtes plus fait que perſonne pour remplir un jour la place que j'occupe. Je regarde donc, & comme un des devoirs que les loix & ma propre volonté m'ont imposé envers vous, & comme une obligation que j'ai contractée envers la république, de travailler autant que je le puis à vous rendre digne du nom de vos aïeux, & à former en vous un citoyen qui, par ſes propres ſervices, puiſſe ajouter à la reconnoiſſance & à la vénération qu'elle conſerve pour leur mémoire. Ce n'étoit qu'à de ſi grandes conſidérations que je pouvois immoler la répugnance que je ſens à parler de moi, & l'indifférence profonde où je ſuis ſur tout ce qu'on en peut dire.

Une des choſes dont vous m'entendez blâmer le plus univerſellement, & avec le plus d'aigreur, c'eſt d'avoir, & ſans aucune raiſon qui, du moins, fût apparente, refuſé, lorſque les vœux de tout le peuple étoient tournés de ce côté, d'aller reconquérir l'Egypte, & ravager les provinces maritimes de la Perſe.

On dit très-vrai : les sollicitations les plus ardentes, les qualifications les plus injurieuses, les menaces les plus terribles ne purent vaincre mon obstination sur cet article. A l'égard du tort que les Athéniens prétendent encore que par-là je leur ai fait, vous allez juger, par le détail de ce qu'eux-mêmes avoient à craindre dans le tems qu'ils se proposoient de si grandes choses, si, sans risquer leur ruine, je pouvois me prêter à leurs desirs.

Quoique les Eubéens ne m'eussent pas donné, de leur mauvaise volonté à notre égard des preuves sans replique, je leur voyois porter avec trop d'impatience le joug que nous venions tout récemment de leur imposer, pour que, je ne dusse pas croire qu'ils n'attendoient, pour le secouer, qu'une occasion favorable, & même que si elle tardoit trop à se présenter, ils ne la prévinssent point. Ce n'étoit pas tout : Mégare, Corinthe & Sicyone nous menaçoient, Sparte rassembloit ses forces ; & contre qui pouvoit-ce être que contre nous ? Etoit-ce avec des craintes si bien fondées, & dans de si critiques circonstances que je devois courir à des conquêtes éloignées & si incertaines ?

L'Eubée, en effet, lasse de notre domination & de l'attente, se révolta; & je fus obligé d'y marcher, mais seulement avec la quantité de troupes que la connoissance que j'avois, soit des lieux où nous devions combattre, soit des ennemis que nous avions à dompter, me fit juger suffisante; car, quelles que fussent encore sur cela les clameurs, je ne crus pas, avec ce que nous-mêmes avions à craindre dans ce moment-là, devoir laisser l'Attique absolument dégarnie. L'événement justifia tout à la fois mes craintes & mes précautions. J'étois à peine dans l'Eubée, que sur la nouvelle que les trois peuples alliés sont sur notre territoire; mais sans pouvoir, par les mesures que j'ai prises contre leurs efforts y porter le ravage, & que les Spartiates sont près de les joindre, je reviens, trouve le secret de dissiper les derniers, mets les autres en fuite, & retourne avec la même célérité soumettre l'Eubée.

Vous pouvez à présent demander à mes censeurs quel eût été le sort d'Athenes si, ne consultant que ses desirs, j'eusse, au soin de la défendre, préféré le recouvrement, tout au moins si incertain, de l'Egypte, & le plaisir beau-

coup trop payé, ce me semble, par nos propres malheurs, d'humilier le roi de Perse, en portant dans ses provinces le fer & le feu.

LETTEE XIX.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

INFIDELLE (eh! encore avec quelle audace)! aux femmes qui seroient le plus dignes de votre constance; &, témoins Théognis, tenant avec la derniere opiniâtreté à celles de qui, sans rougir, on ne sçauroit s'avouer l'amant: tantôt partisan des courtisannes jusques à la derniere indécence; tantôt donnant jusques à la minutie, dans le sentiment opposé, vous êtes, mon cher Thrazylle, l'homme le plus inexpliquable, peut-être, qu'il y ait au monde. Quel bonheur n'est-ce point, n'est-il pas vrai, de finir chacune de ses journées, sans pouvoir se dire dans quelle opinion celle qui la suit nous surprendra! Je ne pouvois, selon vous, par exemple, lorsque j'attaquai le cœur d'Aspasie, ni en priser assez la possession,

ni trop employer de ſoins pour me le conſerver, ſi jamais (ce ſont, ce me ſemble vos propres termes), j'étois aſſez heureux pour m'en rendre maître. A peine, depuis que je l'ai décidée en ma faveur, un mois s'eſt-il écoulé; & vous ne revenez point d'étonnement de ce que je ne l'ai pas encore quittée! Pourquoi vous auroit-il paru ſi injuſte que j'euſſe ce tort avec elle; ou pourquoi me blâmez-vous de ne l'avoir pas? Vous auriez, ſi je ne me trompe, bien de la peine à concilier ces contradictions; même partiſſiez-vous pour fonder le dernier de ces ſentimens auquel depuis quelques jours vous paroiſſez enfin vous être fixé, de la crainte qu'Aſpaſie vous donne pour ma liberté, puiſque, dans la ſuppoſition que je réuſſirois auprès d'elle, vous n'avez jamais dû préſumer que cette liberté pût avoir la même étendue qu'auparavant.

J'ai peine, je l'avoue, à ne pas rire de votre acharnement à chercher à cette même femme qui ſeule vous paroiſſoit digne d'être adorée, des rivales qui puiſſent la bannir de mon cœur, quand vous pourriez, avec tant de raiſon, compter ſur l'ennuie que les dieux ſemblent avoir attaché pour moi à la jouiſ-

ſance d'un bonheur, quel qu'il ſoit, que perſonne ne me diſpute, & que, ſurtout, je ſuis obligé de cacher à tout le monde. Pouvez-vous de plus ignorer que pour me faire une fureur du goût le plus ſimple, il ne faut que le contrarier ? C'eſt donc, ſelon toute apparence, bien plus à la conjuration de tous mes amis contre Aſpaſie, qu'à tout ce qui devroit m'y attacher, qu'elle doit la ſorte de conſtance dont je me pique pour elle : du moins, lorſque je m'examine bien, ne m'eſt-il pas poſſible de lui trouver une autre cauſe. Ce n'eſt pas cependant que je me flatte, ni même que je doive me flatter jamais de rencontrer ailleurs tant de charmes : mais, en laiſſant même à part mon inconſtance naturelle, ce vice de caractere que les gens déſintéreſſés nomment *humeur*, & que, pour pouvoir ſans doute s'y livrer avec moins de ſcrupule, les amans bien tendres ont décoré du beau nom de *délicateſſe* le bonheur qu'elle a d'en être doué plus que perſonne, & les ſcenes fréquentes que je lui dois, ne pourroient pas laiſſer long-tems ſubſiſter une paſſion contre la durée de laquelle tant de choſes ſe réuniſſent.

Il faut, quand j'y ſonge, que l'amour

propre des femmes les aveugle singuliérement sur les véritables intérêts de leur cœur, pour qu'elles sentent si peu que c'est bien assez que nous ayons pour elles la politesse de paroître laisser subsister le desir bien par-delà le terme que la nature semble lui avoir assigné, sans qu'elles exigent encore du desir satisfait toute l'ardeur, & même toute l'impétuosité du desir qui est encore à satisfaire. Je veux, quand j'en aurai le tems, composer un traité sur cette injustice de leur part: j'ignore si je les en ferai revenir; mais, du moins, aurai-je eu le plaisir de leur dire ce que j'en pense.

A l'égard de Thrazyclée, que vous voudriez que je fisse succéder à Aspasie, & qui montre elle-même tant d'envie d'en remplir la place, à moins que, comme Adymante, vous ne voulussiez que je reprisse Glycérie, vous ne pouviez pas me proposer de femme qui, soit par ma position, soit par mon goût, me convînt moins. Je suis dans mon tort, sans doute; mais je vous avoue que je ne trouve que du jargon où vous êtes ébloui de l'esprit, & des mines, & de l'affectation où vous voyez des graces & des traits. De plus, elle met

du fard; & si par le peu d'importance dont il m'est que les femmes soient, ou non, sinceres, je leur en permets dans le cœur le besoin que j'ai qu'elles soient belles, me le fait abhorrer sur leur visage. Agathon, d'ailleurs, vient, dit-on, de la quitter; &, quoiqu'elle en convienne moins encore que de l'avoir pris, l'un & l'autre me semblent si vraisemblables que, pour n'en point douter, je n'ai même pas besoin du desir que j'ai de le croire. C'est à vous que je veux bien laisser à juger si je suis fait pour être le successeur d'Agathon. Vainement, pour ménager ce que vous appellez ma pusillanimité auprès d'Aspasie, & qui ne paroît que cette sorte de respect qu'un sentimenr vrai nous inspire toujours, m'assurez-vous que je ne pourrois jamais rien faire contre elle, qui, par le secret qu'impose à Thrazyclée sa propre situation, parvînt plus difficilement à sa connoissance. A l'éclat qu'ont fait toutes les aventures de la derniere, je dois nécessairement présumer ou qu'elle l'a peu consultée, ou qu'elle a été bien malheureuse. Plus, d'ailleurs, il paroît qu'elle seroit flattée de me plaire, moins je dois supposer que, fût elle même dans l'intention de

cacher ſon triomphe, elle pût en avoir la force ; notre ſilence ſur ce qui humilie notre amour-propre, doit répondre de notre indiſcrétion ſur ce qui le flatte. Malgré tant de raiſons, cependant, de ne jamais ſonger à elle, le deſir de faire une choſe auſſi extraordinaire que de prendre une maîtreſſe ſur la ſimple recommandation d'un ami, & de vous prouver toute l'autorité que le ſentiment qui, dès nos premieres années nous unit, vous donne ſur moi la conſidération que ce ſera toujours une infidélité de plus, une ſorte de curioſité que Trazyclée m'inſpire, me déterminent : vous pouvez donc lui annoncer ſon bonheur ; mais l'aſſurer en même tems que le moment qui lui donnera la publicité qu'elle y deſire, ſans doute, en ſera infailliblement le terme. Si, à ce que je fais aujourd'hui il n'y avoit que du ſingulier, dût le cœur d'Aſpaſie en gémir, je ſerois bien éloigné d'en exiger le ſecret ; mais j'y vois quelque choſe de pis ; & à vous parler avec franchiſe, je ne puis prendre ſur moi de me donner à la face des Athéniens le ridicule de poſſéder Trazyclée.

LETTRE XX.

ASPASIE A ALCIBIADE.

LA fievre m'a hier laissé si peu de relâche, & je me sens si abattue de ce qu'elle m'a fait souffrir, que je craignois de ne pouvoir pas aujourd'hui avoir la force de vous dire combien je vous aime : mais l'amour & vous, êtes en possession de faire des miracles. Depuis que j'ai voulu bien décidément vous écrire, je me suis, en effet, sentie beaucoup mieux. J'aurois, ce me semble, mauvaise grace de me plaindre d'un mal qui s'affoiblit à l'instant où il pourroit se faire le plus douloureusement sentir. Venez, mon cher Alcibiade, achever de le bannir, ou, du moins, de le calmer. Je crois, cependant, devoir vous prévenir que vous ne me trouverez pas autant de charmes que vous m'en desireriez ; & malgré la précaution que je prends de vous armer contre le premier coup-d'œil, je crains bien que vous ne trouviez que je ne vous en dit pas assez sur le changement dont je suis : mais, fût-

il plus grand encore, je n'en craindrois pas plus de vous voir; ceux de vos sentimens qui me flatteroient le plus, & qu'en même tems, je crois le mieux mériter, sont indépendans des graces de la figure. Si, d'ailleurs, une maîtresse malade refroidit le desir, une amie ne peut, dans cette triste situation, qu'acquérir sur le cœur de nouveaux droits; & la compassion doit ajouter à l'amitié tout ce que l'amour y perd. Périclès prétend que l'ardeur de la fievre ne m'a point permis de raisonner cette nuit aussi conséquemment que quand je ne l'ai point, qu'enfin j'ai eu l'esprit tout-à-fait aliéné. Quoique je fusse hors d'état de juger des choses aussi sainement que lui, je crois, en effet, que mes idées ont été dans un fort grand désordre; mais il faut, ou que cela n'ait pas été au point où il le dit, ou que rien ne puisse empêcher que vous ne soyez toujours présent à mon imagination, car je n'ai pas un seul moment cessé de vous voir & de vous parler. Cependant, cette aliénation d'esprit qu'il m'attribue, & avec raison, sans doute, m'a vivement inquiétée. J'ai, sur le champ, cherché dans ses yeux si, dans un état où je ne pouvois plus prendre de loix

de

de la prudence, la violence des mes ſentimens ne m'en auroit pas fait trahir le ſecret : mais à la tranquillité où je le vois, je dois croire, ou que ce malheur ne m'eſt pas arrivé, ou qu'il a rejetté ſur un délire paſſager tout ce qui ne partoit que du délire conſtant de mon cœur. Adieu, moins il me ſera aujourd'hui permis de vous voir long-tems, plus je deſire que vous ne me faſſiez pas attendre votre préſence.

LETTRE XXI.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

Je ſuis charmé que Chryſéis vous ait paru juſtifier par ſa préſence, & le choix que j'ai fait d'elle, & la réputation de beauté qu'elle a parmi nous ; mais vous m'auriez, je l'avoue, incomparablement plus ſatisfait, ſi ce n'eût été que par vos propres deſirs, que vous m'euſſiez appris combien vous la trouviez digne de plaire ; & je m'y connois mal, ſi à la façon dont ſes regards ſe portoient & s'arrêtoient ſur vous, elle n'a pas été

fur cela du même fentiment que moi. Vous avez, à ce que vous me dites, remarqué que vos éloges ont fini par lui donner de l'humeur. Je ne m'en fuis pas moins apperçu que vous ; mais, loin que nous attribuions tous deux ce mouvement à la même caufe, c'eft de cela même que je pars pour croire que je ne me fuis point trompé, lorfque j'ai cru qu'elle ne vous voyoit pas avec la froideur que vous lui fuppofez. Les femmes fe contentent de l'éloge, quand elles n'ont que leur vanité à fatisfaire ; mais il eft tout fimple qu'où elles voudroient faire naître le defir, l'éloge ne leur fuffife pas. Puiffe une autre fois Chryféïs être plus heureufe ! Si, par hafard, la crainte de bleffer l'amitié qui nous unit, étoit ce qui vous lui a fait marquer tant d'indifférence, le vœu que je viens de former, & que vous ne pouvez croire que très-fincere de ma part, doit vous dire affez à quel point vous vous êtes mépris. Quoique Chryféïs foit de Paphos, que, par les agrémens de fa figure, par le charme qu'elle fçait répandre dans les plaifirs, par la vivacité & le déréglement de fon imagination, perfonne ne foit plus digne qu'elle d'y être née, & ne rappelle

mieux à tous égards l'idée de la déesse qu'elle y a servie, je ne sçais par quelle fatalité elle ne m'inspire que ce mouvement machinal, aussi souvent en nous, pour le moins, l'effet du caprice que l'ouvrage de la beauté, & qui n'est même pas le goût. Ce n'étoit donc pas, ainsi que vous me paroissez l'avoir cru, pour l'honneur du mien que je voulois que vous la vissiez; mais, dans l'espérance qu'elle pourroit vous faire oublier cette Théognis qui, semblant à chaque infidélité qu'elle vous fait, prendre à vos yeux de nouvelles graces, vous donne un ridicule dont sans une peine inexprimable je ne sçaurois vous voir vous couvrir. Tout affligé cependant que j'en suis, je crois devoir moins encore consulter ma façon de penser sur cela, que la malheureuse illusion que vous vous faites; & je vais, puisqu'enfin vous le voulez si absolument, écrire à Théognis en votre faveur. L'extrême mépris qu'elle m'inspire, & je ne vous le cache pas, le desir ardent que j'aurois d'échouer dans cette négociation m'y rendoient moins propre que qui que ce pût être; mais vous vous obstinez à m'en charger. Malgré donc tout le chagrin avec lequel je vous vois courir à de

nouveaux affronts, après avoir, & trop vainement tenté de vous les épargner, mon amitié pour vous ne peut plus que me permettre de vous obéir. En vous voyant, au reste, si cruellement agité dans une circonstance où vous ne pouffez pas un soupir que vous ne duffiez vous reprocher, je ne puis, sans effroi, considérer tout ce que, pour tâcher de ramener à nous une femme qui souvent n'a pour elle que son inconstance, nous essuyons d'humiliations; & combien nous sacrifions de cet amour-propre qui fait la dignité, à une vanité misérable qui ne peut que nous avilir. Aussi, ne sçais-je si je trouverai ou non des inconstantes; mais, à la façon dont je compte m'arranger toujours avec les femmes, je serai bien étonné si j'ai jamais à courir après des infidelles.

LETTRE XXII.

THEOGNIS A ALCIBIADE.

POUR peu qu'on ait d'usage de la façon de penser des hommes (& vous paroissez me faire l'honneur de m'en attribuer beaucoup) on compte toujours moins sur leur constance, qu'on ne s'en flatte. En m'assurant donc qu'Axiochus ne me sera pas long-tems attaché, si vous me dites une chose que mon sentiment actuel pour lui ne peut que me rendre très-cruelle, du moins; ne m'en dites-vous pas une qui ait le droit de me paroître incroyable. A cette prédiction, vous ne craignez pas d'ajouter *que la passion que je crois qu'il m'inspire, n'est pour mon cœur qu'une méprise de plus.* Ce n'est pas que je ne sente que la promptitude dont jusques à présent je me suis livrée aux impressions que je recevois, & le peu de durée des goûts mêmes qui ont paru m'entraîner avec le plus de violence, doivent naturellement faire penser que ce qui m'occupe, ne sera pas plus à l'abri de l'effet du tems, que ne

l'a été ce qui m'a occupée; mais vous devriez connoître assez les femmes pour sçavoir qu'auprès d'elles, le passé ne sçauroit répondre de l'avenir; qu'il y en a qui sacrifient long-tems au caprice avant que de sacrifier à l'amour; & que si l'opiniâtreté avec laquelle nous aurons tenu à un attachement, n'est point une raison de croire que nous serons aussi fidelles au goût qui y aura succédé, ce n'en est pas plus une de penser que parce que rien encore ne nous aura fixées, nous ne rencontrions pas enfin un objet qui nous fixe. Autant qu'il est possible de comparer ce que l'on sent avec ce que l'on ne sent plus, il me semble que de tous les hommes qui ont arrêté sur eux mes regards & mon imagination, aucun ne m'a paru passer jusques à mon cœur, qu'Axiochus, & qu'il seroit très-possible qu'il fût pour moi cet objet. Au reste, que cela soit, ou non, il n'en sera pas moins sûr que, même malgré toute la chaleur que vous avez mise dans vos sollicitations pour Thrazylle, & qui a été jusques à me dire des choses fort désobligeantes, jamais vous ne le verrez reprendre sur moi l'empire qu'il redemande. Qu'il cesse donc de m'accabler de reproches

qui ne font que me fatiguer, de supplications qui ne me touchent point, & d'invectives que je dois trouver d'autant plus déplacées que ce n'est plus l'amour qui les entend & les reçoit. J'ai bien voulu jusques ici, non-seulement recevoir ses lettres, mais, quoique je pusse faire de mon tems un beaucoup plus agréable usage, y répondre quelquefois. Je vois qu'il a regardé comme une preuve qu'il pouvoit me ramener encore, une condescendance qu'il ne doit plus qu'à ma pitié; elle m'est onéreuse; elle m'accable; me blâmerez-vous de cesser de l'avoir? Je me plaisois à me flatter qu'enfin il reconnoîtroit de lui-même toute l'imbécillité qu'il y a à croire que, parce que l'on aime encore, ou qu'on le croit, on ne doit point cesser d'être aimé; &, sur-tout, qu'il ne pousseroit pas la sienne jusques à prendre des égards pour des sentimens: mais, puisqu'il s'obstine à s'y tromper, qu'il ne soit pas surpris si désormais je lui renvoie ses lettres, telles exactement qu'elles me seront parvenues. Je lui ai, dit-il, juré de l'aimer jusques au tombeau: il n'y a rien de plus probable que je l'ai fait; mais qu'importe quand mon cœur ne s'en souvient pas? Ne lui ai-je point,

d'ailleurs, déjà donné la preuve que rien ne m'est moins sacré que ces sortes de sermens? Je conviens que, quittée, & le plus inopinément du monde, par l'homme à qui je l'avois sacrifié : mourant, ou m'imaginant que je mourrois de douleur de l'avoir perdu ; &, quoiqu'il en pût être, ayant besoin d'une distraction, je sollicitai Thrazylle de qui mon infidélité n'avoit pas changé le cœur, de revenir dans les bras d'une maîtresse qui lui étoit toujours chere. En faisant beaucoup pour lui, puisqu'enfin j'étois encore nécessaire à son bonheur, je crus, & ne vous le cache pas, faire autant pour moi même : le tems a dissipé cette erreur. Peut-être aussi les perpétuelles inquiétudes de Thrazylle sur les bontés que je pouvois avoir eues pour son dernier prédécesseur, & sa fureur de me faire avouer ce que, moins par fausseté, que pour notre tranquillité respective, il me paroissoit si important de lui taire, ont elles achevé de me faire sentir à quel point je me trompois quand je croyois l'aimer encore. A l'égard des obligations qu'il prétend que je lui ai, n'eussé-je point, dans cette occasion, dû à ses seuls desirs la complaisance qu'il eut pour les miens,

devroit-il ignorer que le souvenir de tout ce que, relativement à l'amour, on peut devoir à l'amant, s'efface en même tems que le sentiment qu'il avoit fait naître, s'éteint ? il ne cesse de m'assurer qu'il l'emporte à tous égards sur Axiochus ; mais si, comme malheureusement pour lui, cela n'est que trop vrai, il a cessé de me plaire, & que j'aime Axiochus, peut-il se flatter que tous les éloges dont il s'accable, me feront penser de lui aussi avantageusement qu'il en pense lui-même. Ce qu'enfin il y a de certain, c'est que je me sens pour son mérite, quelque justice que je lui rende d'ailleurs, une si profonde indifférence que, sans toutes ses persécutions, à peine me rappellerois-je qu'il m'a été cher. Je suis si lasse de l'en assurer, que je vous prie de vouloir bien l'en assurer vous-même. Je ne doute point qu'à cette déclaration si précise de ma façon de penser à son égard ; les reproches qu'il me fait depuis long-tems, quoique toujours avec si peu de succès, d'être de l'ingratitude la plus noire, ne se renouvellent avec la derniere violence : mais quand, ce que, par exemple, je ne crois point du tout, il seroit vrai qu'ils fussent fondés, il me seroit

encore moins onéreux de continuer de les mériter, & même de les entendre, que de me mettre dans le cas d'essuyer de lui les remerciemens qu'il voudroit avoir à me faire.

LETTRE XXIII.

ASPASIE AU MÊME.

VOUS avez tort de vous croire la seule cause de ma maladie; mais vous en auriez, peut-être, plus encore si vous ne vous en attribuiez rien. Il y avoit plusieurs jours que je ne dormois pas; & cette insomnie, quelle qu'en pût être la cause, m'avoit mis le sang dans la plus cruelle agitation. Il y auroit donc, à mon sens, plus de sujet de s'étonner que ce mouvement n'eût été suivi de rien, qu'il n'y en a d'y avoir, enfin, vu succéder la fievre. Il est vrai aussi que la derniere impatience à laquelle vous vous êtes laissé emporter avec moi, fut accompagnée d'une si dédaigneuse froideur! c'est, ce me semble, si peu avec la brusquerie dont vous reçûtes mes plaintes, que l'amour doit

s'expliquer ! vous devez si bien le sçavoir, qu'à ne vous voir employer pour détruire mes craintes que ce moyen, il me fut impossible de n'en pas conclure que si je n'avois point encore perdu votre cœur, c'étoit un malheur dont, du moins, je n'étois pas bien éloignée. Pouvois-je effectivement, quand je vous voyois vous livrer à des impatiences que vous sçavez m'être si contraires, & qui étoient d'ailleurs si déplacées, me faire quelque autre idée ? Si vous m'aimez autant que vous me le dites, ou que vous sçachiez seulement combien vous m'êtes cher, il est inutile que je vous dise à quel point, & dans un tems encore où ma santé étoit déjà fort altérée, cette conclusion a dû m'être funeste. Vous voyez que s'il n'est pas vrai que ce soit à vous seul que vous deviez vous en prendre, il ne l'est pas moins que vous vous devez quelques reproches de l'état où j'ai été. Je vous avoue avec la même bonne foi, que ce qu'il y auroit pour moi de plus heureux, seroit que je fusse aussi visionnaire que vous me taxez de l'être. J'ose, de plus, quelque envie, quelque besoin même que vous puissiez en avoir, vous défier de desirer aussi vivement que je le desire

moi-même, de me voir convaincu que je ne puis que me tromper quand je vous accuse, ou de ne point m'aimer; ou même en m'aimant, de me donner des rivales : mais j'ai malheureusement pour moi, soit sur tout ce que vous faites, soit sur tout ce que vous pensez, une sorte de sagacité, ou même de prescience, telle que le démon même de Socrate, tout éclairé qu'il est, ne pourroit pas la pousser plus loin. Je sçais trop à quoi je la dois pour ne l'attribuer comme vous, qu'à l'étendue de mon esprit. Il faudroit, pour que cette même prescience fût son ouvrage, que j'en eusse infiniment plus que je m'en trouve. C'est mon cœur, c'est une sympathie qu'il ne m'est point possible de définir, mais dont à chaque moment j'éprouve l'effet, que je puis seul en croire la cause. Elle ma fait toujours, graces à vous, trop de mal pour que je m'en applaudisse autant que vous le pensez. Je n'y gagne seulement pas, malgré tout l'effroi que cette espece de divination vous inspire, la douceur de vous voir ne plus chercher à m'abuser. N'ayez donc plus, ou du moins, je vous en conjure, n'ayez plus si souvent la cruauté de me dire que j'ai moins de plaisir à croire ce qui pour-

roit me rendre heureuse, que tout ce qui ne sçauroit que m'affliger. Vous auriez peine à imaginer combien vous m'affligez vous-même toutes les fois que vous me tenez cet étrange propos. Se peut-il, mon cher Alcibiade, qu'avec l'esprit que vous avez, vous vous figuriez qu'il puisse exister un être assez ennemi de lui-même pour se refuser volontairement à ce qui seul peut faire sa félicité; ou pensez-vous que la nature m'ait douée du très-extraordinaire privilege de croire, ou ne croire pas, selon que je puis vouloir l'un ou l'autre? Non, encore une fois, loin de me mettre, comme vous le supposez, l'esprit à la torture pour ne voir, ou ne prévoir que des malheurs, je fais bien plus que vous ne pourriez l'imaginer pour en écarter tout ce qui pourroit ne m'en donner même que le soupçon. Mais, puisque vous me ramenez sur un chapitre que j'avois résolu de ne traiter jamais, & qu'en effet, je ne pousserai pas plus loin, permettez-moi de vous parler un instant à cœur ouvert, & que, s'il se peut, ce soit aussi pour la derniere fois; sans le vouloir souvent même, sans vous en douter, vous détruisez en une seule minute l'ouvrage de

plusieurs jours. Ne me demandez point, de grace, des détails qui vous rendent moins obscur ce qui vient de m'échapper: soyez sûr seulement, que je ne vous dis rien qui ne soit dans la plus exacte vérité. Ne pensez pas, non plus, que je sois révoltée autant que vous me paroissez le croire, de vous voir renverser si promptement les espérances que vous me donnez quelquefois de ne vivre plus que pour moi. Hélas! quand il est question de vous, je ne sçais que m'affliger: rien n'a pu encore donner à ma tendresse pour vous la plus légere atteinte; & je suis si persuadée que ce seroit en vain que je chercherois, non à l'éteindre, mais seulement à l'affoiblir, que je n'ai pas le plus léger desir de le tenter. C'est si naturellement que je vous aime, qu'il semble que, de toutes les choses nécessaires à mon existence, mon amour soit ce qui l'est le plus. Vous variez tant à mon égard que j'ignore dans quelle disposition vous trouvera cet aveu, & quelle impression votre ame en recevra: tout ce que je sçais, c'est que rien ne peut changer la mienne; & que dussiez-vous me percer le cœur, vous n'en effaceriez pas votre image.

LETTRE XXIV.

PÉRICLES AU MÊME.

IL est encore très-vrai, mon cher Alcibiade, qu'il y avoit dans mes derniers comptes une somme de dix talens de l'emploi desquels je ne justifiai pas, & que j'y portai simplement comme *des pensés pour chose nécessaire*; & c'est dans cette négligence de ma part que l'on croit trouver une juste raison de me soupçonner de les avoir détournés à mon profit. Peut-on donc oublier combien, dans le cas où cette somme auroit pu me tenter, il m'auroit été facile, soit en n'en faisant aucune mention, soit en la répandant sur différens objets, de cacher le vol que j'aurois eu la bassesse d'en faire ? Le peuple, cependant, voulut bien m'en croire sur ma parole : mes ennemis veulent faire entendre que, malgré tout le desintéressement dont je me pique, on m'auroit fort embarrassé si, comme on le pouvoit, on ne se fût pas contenté d'une si vague énonciation. J'ose dire à mon tour que si, ce que je

ne nie point, le peuple étoit en droit de me contraindre de spécifier l'emploi que j'avois fait de cette somme, il ne devoit pas dans cette occasion se servir de son pouvoir. Plus judicieux que ceux qui blâmant les égards qu'il y montra pour moi, il sentit, en effet, que, pour ne pas trop mettre à découvert certaines parties de l'administration qui, par leur nature, ne doivent jamais être exposées au grand jour, il y a des dépenses dont ceux qui tiennent les rênes du gouvernement ne doivent jamais déceler l'emploi, dût-on même quelquefois les voir abuser du secret dont on leur permet de les couvrir.

Je ne garderai pas avec vous le silence que je crus alors nécessaire, tant aux intérêts de la republique qu'à sa gloire. Il étoit effectivement plus honorable pour nous que l'on crût que c'étoit à la terreur de nos armes que nous avions dû la retraite des Spartiates, que de ne pouvoir douter que nous ne l'eussions achetée. Une autre considération me forçoit encore à me taire sur cet article, & lorsque je vous aurai instruit de ce qui se passa alors, vous conviendrez que si, par l'éclat même que les choses avoient fait, je pouvois cesser de me croire

obligé au silence, je n'en devois cependant pas plus le rompre; puisque j'avois fait serment de le garder; & que, d'ailleurs, je ne pouvois l'enfreindre sans m'exposer, par cette infidélité, à ne pouvoir plus trouver des traîtres, lorsque le malheur des circonstances ne me laisseroit que cette odieuse ressource.

Lors de l'irruption dont je vous ai parlé dans ma derniere lettre, les Spartiates, moins par amitié pour les peuples qui nous déclaroient la guerre, que par la jalousie qui les anima toujours contre nous, s'étoient joints à eux. Commandés en apparence par leur roi Plistonax, ils l'étoient en effet par Cléandridas. Les Ephores craignant tout de la jeunesse & de l'inexpérience du premier, l'avoient totalement mis sous la dépendance de l'autre. Les plus simples conseils de celui-ci devenoient donc par cette disposition aussi suprême, qu'elle étoit peu éclairée, des ordres auxquels ce prince n'étoit pas moins soumis que le dernier de son armée. Quand je dis que, de la part des Ephores, cette disposition marquoit peu de lumieres, c'est que si l'on ne pouvoit refuser à Cléandridas, & beaucoup de connoissance de l'art militaire, & beaucoup de valeur;

il étoit encore plus connu par l'excès de son avarice que par la sublimité de ses talens ; que ce que je sçavois, Sparte devoit encore moins l'ignorer ; & que, plus j'y passois pour sçavoir acheter ceux que j'avois besoin de corrompre, moins elle témoignoit de prudence en donnant un pouvoir si étendu à un homme de qui la probité lui devoit être si suspecte. Ce choix effectivement me rassura sur notre position, & seul me rendit facile ce qui pouvoit nous en tirer. Comme si les peuples qui venoient nous attaquer, réunis, étoient fort redoutables pour nous, divisés, ils cessoient de l'être, en supposant sur-tout que ce fût aux Spartiates que je parvinsse à faire tomber les armes des mains, séparer ceux-ci de la cause commune, devenoit l'unique but que je dusse avoir ; mais ne chercher que par les moyens que m'offroit la négociation à le remplir, étoit, même en ne comptant pour rien l'incertitude du succès, risquer beaucoup. Les manœuvres souveraines de la politique exigent du tems : l'ennemi étoit à nos portes ; & le tems m'étoit cher. Que si, sans nous chercher ces secours, nous nous en tenions à la décision des armes, combien ne devions-nous pas la redouter ?

Si, ce qui ne pouvoit pas raisonnablemen s'espérer, elle étoit en notre faveur, de quels flots de sang ne l'acheterions-nous pas ? Si, ce qui de toutes façons, étoit infiniment plus probable, le sort se tournoit contre nous, la bataille ne pouvant se livrer qu'aux pieds de nos murs, nous courions le risque de voir après un siege aussi long que sanglant, la ville tomber au pouvoir de l'ennemi, & en être ravagée avec toute l'inhumanité que nous devions attendre de la férocité si connue des Spartiates, & du ressentiment des Mégariens. De toutes ces considérations, je conclus que moins la république donneroit au hasard, mieux elle entendroit ses intérêts ; & qu'enfin, dans cette occasion, ce n'étoit point du sang des citoyens, mais de leur or qu'il falloit payer la victoire. Quand Plistonax eût été d'humeur à se laisser seduire, bornée comme l'étoit son autorité sur ses propres sujets, j'aurois cru faire de nos trésors un emploi qu'on auroit eu à me reprocher, si c'eût été sur lui que j'eusse songé à les répandre. Mes vues se tournerent donc vers Cléandridas ; & je le trouvai, ainsi que je m'en étois flatté, non-seulement si disposé à se vendre, mais si pressé de le

faire, que, pour ces mêmes dix talens qu'on m'accuse de m'être appropriés, ce traître, sur différens prétextes, sans être plus retenu par les murmures de son armée, que touché des supplications & des larmes des peuples qu'en se séparant d'eux, il laissoit à notre merci, fit reprendre à ses troupes la route de Lacédémone, & nous rendit, par sa retraite, les arbitres de la destinée des autres. Quoique ce qui s'étoit passé entre lui & moi, fût enseveli dans le plus profond silence, on fut à Sparte si convaincu qu'il en avoit lâchement vendu l'honneur, qu'il n'y fut reçu qu'avec toutes les marques de la plus vive indignation. A peine, enfin, y étoit-il arrivé que les menaces qu'il entendoit de toutes parts, & l'impossibilité qu'il sentoit lui même de justifier sa conduite aux yeux de ses concitoyens, le forcerent de prendre la fuite. Ils ne purent donc, à leur grand regret, le condamner à mort que par coutumace; mais, par une injustice qu'on ne sçauroit excuser, puisqu'ayant soumis Plistonax aux ordres de Cléandridas, ils ne devoient pas lui faire un crime d'une déférence dont ils ne lui avoient point permis de se dispenser, n'écoutant que leur fureur,

ils condamnerent cet infortuné prince à une amende si exorbitante que, dans l'impuissance où il étoit de la payer, il se vit forcé d'abandonner à la fois & son trône & sa patrie.

Je vous laisse absolument, mon cher Alcibiade, le maître de taire, ou de divulguer la cause, jusques ici inconnue, ou, du moins, fort incertaine, de la retraite de Cléandridas de devant nos murs, & de sa disgrace dans sa patrie. Je conviens que l'une & l'autre nous ont coûté dix talens; & je suis prêt de les rendre à la république, si, à la pluralité des voix, on trouve que je les aie mal employés.

LETTRE XXV.

ALCIBIADE A ADYMANTE.

A la conduite que, depuis qu'elle vous avoit fait l'aveu de sa tendresse, Xenoclée avoit constamment tenue avec vous, j'avois toujours douté qu'elle eût l'intention de vous rendre heureux : & moins prévenu, soit pour elle, soit pour vous, vous en auriez, selon toute apparence, porté le même jugement que moi.

Toute femme, en effet, qui, comme elle, n'accorde jamais une faveur que la restriction qui doit la rendre inutile, ne soit à côté, semble ne donner que pour reprendre, paroît toujours tout près de succomber, & ne se rend jamais, prouve invinciblement qu'elle n'est pas moins inaccessible au desir qu'à l'amour; & doit, par conséquent, plus laisser à craindre une résistance éternelle, qu'à espérer qu'un jour on pourra la rendre sensible.

Une regle générale, & qui me paroît moins faite que beaucoup d'autres pour avoir des exceptions, c'est que, tant qu'une femme reconnoît l'empire de la vertu, elle ne se met point dans le risque de perdre la sienne; & que quand, enfin, on est parvenu à lui inspirer de l'amour, il ne lui seroit pas plus possible de le sacrifier à la vertu que, de ce moment, elle n'a plus, ou qui est devenue pour elle moins un secours qu'un fardeau, qu'il ne le lui auroit été d'immoler la premiere à un sentiment dont elle n'éprouvoit pas la puissance.

Tout convaincu que je suis cependant que de quelque façon que vous en eussiez agi avec Xenoclée, vous n'en auriez point triomphé davantage, je n'en con-

damne pas moins en vous cette crainte de l'offenſer, qui vous a fait ſuſpendre vos entrepriſes dans l'inſtant même où tout en elle sembloit plus vous dire combien elle étoit loin de vous deſirer des remords.

Quand avec une femme on s'eſt déterminé à ce que, fort improprement quelquefois elles appellent de l'inſolence, ce n'eſt jamais qu'en la portant à ſon comble qu'on en peut trouver l'excuſe à ſes yeux. *Elle me ménaçoit*, dites-vous, *de ſon éternelle indignation*: eh! mon cher Adymante! dans ces circonſtances, eſt-ce donc plus la bouche d'une femme que ſes yeux, qui doit nous inſtruire de ce qu'elle penſe, ou qu'elle ſent?

L'émotion que lui donne la colere, & le trouble où la jette le deſir, ont, d'ailleurs, des caracteres ſi différens que, même avec toute l'imbécillité d'un premier amour, il ne doit pas être permis de s'y tromper.

Malgré les exemples fréquens que nous en avons, je n'ai jamais pu comprendre comment une témérité que ſouvent une femme ne deſire pas plus d'un homme qu'elle ne s'y attend, peut la déterminer à un ſentiment qu'il ne lui

inſpire pas, ou, pour parler plus-juſte, lui en tenir lieu momentanément. Je conçois, pourtant, bien moins encore que ce que nous appellons *un coup d'autorité*, bien ſoutenu, ſoit qu'elle aime, ou qu'elle feigne d'aimer, ne termine point ſans retour les indéciſions de ſa vertu, ou ne prive pas ſa coquetterie des reſſources qu'elle tiroit de ſes tergiverſations.

Une femme eſt-elle plus révoltée de l'inſolence d'un homme qui ne lui plaît pas, qu'elle n'eſt bleſſée du trop de timidité de l'homme qui lui plaît? Queſtion qu'elles ſeules peuvent décider, mais ſur laquelle on peut croire d'avance, que toutes ne prononceront pas de bonne foi.

Il faut toujours parler aux femmes comme ſi on leur croyoit de la vertu, & agir avec elles comme ne leur en croyant pas. Plus il y en aura qui proteſteront contre la juſteſſe de cette maxime, moins on devra la révoquer en doute.

Il n'y auroit, peut-être, pas autant d'abſurdité à croire qu'une femme doit toujours manquer de vertu, qu'à imaginer qu'elle doit toujours y reſter fidelle, parce que s'il n'eſt pas vrai que la vertu

vertu soit pour toutes un état forcé, il l'est bien moins encore qu'elle soit pour toutes un état naturel.

Pour n'avoir point d'idées fausses à cet égard, on n'a besoin que de compter les raisons qu'elle peut avoir, soit pour être vertueuse, soit pour ne l'être pas. Si le résultat du calcul étoit en faveur du premier des deux, j'avoue que jusques ici j'aurois bien mal vu l'objet.

Si, dans les hommes, le courage est journalier, il y a cent raisons pour que, dans les femmes, la vertu le soit bien davantage.

La satisfaction de pouvoir se dire qu'elle ne manque point à ses devoirs, ne l'emporte pas bien long-tems dans une femme sur le plaisir de s'entendre dire qu'elle est belle, & sur le besoin réel qu'elle en a.

Les dieux ont donné aux femmes le caprice & la vanité pour les dédommager du desir & de l'amour qui pourroient bien n'être pas tant à leur usage qu'elles & nous le croyons.

Je m'égare, ce me semble; revenons à vous. Je vais vous étonner, sans doute: mais je suis fort trompé si ce n'est pas beaucoup plus à votre audace qu'à la retenue, selon moi, très-déplacée qui

y a succédé, que vous devez & la colere de Xenoclée, & le congé absolu qu'elle vous donne. D'après la façon dont vous me l'avez peinte, j'ai bien mal jugé son caractere; où, quand cette même colere vous auroit moins imposé la sorte de mouvement que vous avez cru lui voir & que vous lui aviez donné, peut-être, ne vous en auroit pas été plus utile. Les impressions que, malgré le soin dont elle s'en défend, reçoit quelquefois une coquette, combattues toujours par la crainte qu'elle a d'être menée plus loin qu'elle ne voudroit, & jamais prolongées par l'amour, sont si foibles, & passent, d'ailleurs, avec une rapidité si grande, qu'avec quelque finesse qu'on les apperçoive, & quelque promptement que l'on puisse vouloir les saisir, il arrive le plus souvent que quand on veut en profiter, on n'en trouve pas la plus légere trace.

Vous n'avez, quoique vous en puissiez croire, laissé rien à regretter à ses sens; & il ne me paroît pas plus probable que, comme vous l'imaginez, en vous effrayant trop de sa colere, vous ayez davantage blessé sa vanité. Ce qui me le fait croire c'est que, non-seulement elle ne s'étoit pas rendue, mais

qu'il étoit tout au moins douteux qu'elle ſe rendît. Vous ne lui avez, par conſéquent, pu donner aucun ſujet de préſumer que dans le cas où vous l'auriez amenée à ce point, elle n'eût trouvé en vous de ſa défaite, qu'un ſpectateur inanimé, & par la même raiſon, ç'a été beaucoup plus de votre ſagacité en ces ſortes de circonſtances, que de ſes charmes que vous avez dû lui donner mauvaiſe opinion. Je ne puis donc attribuer votre diſgrace qu'à la crainte aſſez légitime que vous lui avez inſpirée de ne pouvoir plus long-tems vous faire illuſion ſur le fond de ſes ſentimens. Vous la vouliez ſenſible : elle ne vouloit ou ne pouvoit pas l'être. Dans la premiere de ces ſuppoſitions, après vous avoir rendu amoureux, ſa vanité n'avoit plus rien à exiger de vous : dans l'autre, il étoit naturel qu'elle bannît un amant qui, pouvant ne pas s'en tenir à une premiere témérité, pouvoit auſſi, malgré tous les obſtacles que lui oppoſoient en elle, la nature, l'indifférence, & un ſyſtême de conduite toujours très-dangereux à rencontrer dans une femme, trouver *le moment*, & en ne le méconnoiſſant plus, le rendre déciſif.

Nous pouvons ſans danger le manquer

avec une femme à qui nous inſpirons une paſſion, parce qu'il ne s'en écoule pas un dans la journée où elle puiſſe ne pas également deſirer de rendre heureux ce qu'elle aime; mais lorſque c'eſt le caprice ſeul qui la détermine à la foibleſſe, il eſt ſi peu ſûr qu'il veuille rendre le lendemain ce qu'il offroit la veille, que l'on ne peut trop ſe preſſer de le ſaiſir.

Si je vous parle ici du *moment*, ce n'eſt point que j'ignore que vous ne niez pas moins qu'il exiſte, que celle de toutes les femmes qui ſeroit le plus fâchée de nous voir donner tout à ſon influence; mais parce que je ſuis on ne ſçauroit plus loin d'être ſur cela du ſentiment que vous vous ſuppoſez. Lorſque je dis que vous vous ſuppoſez plus cette opinion que vous ne l'avez, c'eſt que votre conduite me donne tout ſujet de le penſer. Si, en effet, pour triompher d'une femme, tous les momens vous paroiſſoient également favorables, après vous être ſi long-tems auprès de Xenoclée, condamné au reſpect, auroit-ce été de préférence l'inſtant où vous aviez enfin ſçu porter le trouble dans ſon ame, que vous auriez choiſi pour lui en manquer?

Il n'eſt pas vrai, ſans doute, que les femmes dépendent du *moment*, autant, & auſſi ſouvent que les hommes qui les ont peu approfondies, le croient; mais ce ſeroit, ſelon moi, ne pas moins ſe tromper ſur elles; & peut-être, ſeroit-ce s'y tromper plus dangereuſement pour ſoi-même, que de croire qu'elles n'en éprouvent jamais l'empire.

Si ce n'étoit que de ce mouvement que nous ſommes convenus d'appeller *ſurpriſe des ſens*, qu'il fût queſtion, j'aurois tort. On ſçait, & de reſte, qu'il s'en faut beaucoup qu'il ſoit à l'uſage de toutes les femmes, & que, ſi c'étoit de cela que nos ſuccès auprès d'elles, dépendiſſent, il ſeroit plus rare qu'on ne le prétend. En croyant, d'un autre côté, que le cœur ſeul peut entraîner celles en qui les ſens ſont ou muets, ou peu actifs, on ne tomberoit pas, à mon ſens, dans un erreur moins grande que la premiere. Dans quelques-unes de ce caractere, la vanité; dans un beaucoup plus grand nombre d'autres, l'habitude de compter, elles pour peu, & la choſe pour rien, ne tiennent pas moins lieu de la ſéduction des ſens que des mouvemens du cœur, & ne les diſpoſent pas à moins de foibleſſe que ſi chacune de

ces causes, ou toutes deux réunies, agissoient sur elles. Ce seroit, d'ailleurs, ignorer absolument ce que peut l'amour, que d'imaginer, quelque peu disposée qu'une femme puisse être par elle-même, d'admettre ses effets physiques, qu'il ne prenne jamais que sur son ame. Les transports d'un amant, ses larmes, ses caresses, doivent-ils, peuvent-ils même laisser sa machine dans l'inaltérable tranquillité qu'elle lui prescrit? Enfin, n'arrive-t-il pas un moment où elle est si violemment agitée que, si elle se défend encore, ce n'est plus qu'avec une molesse qui décele tout le besoin que, souvent, & sans qu'elle le sçache elle-même, elle a d'être vaincue? Quelquefois même cet instant critique arrive, lorsque l'amant songeoit le moins à le faire naître, s'en flattoit le moins, & qu'elle s'en croyoit aussi le plus éloignée. Il ne seroit peut être pas aussi peu digne de la philosophie, que cela peut le paroître au premier coup-d'œil, de rechercher la cause de ce caprice de la nature, & pourquoi s'obstinant à rester dans le silence, lorsqu'on la sollicite le plus de parler, ou, ce qui est beaucoup plus encore, se défendant avec succès contre les impressions qu'elle re-

çoit, elle s'émeut d'elle-même, lorsqu'on l'en presse le moins. Cette disposition inattendue n'est-elle qu'un effet de l'amour qui ne paroît pas avoir moins dans un sexe marqué un terme aux rigueurs, qu'il n'en a, dans l'autre, fixé un aux desirs, & qui n'a laissé dépendre ni l'un, ni l'autre de notre volonté? Est-ce un mouvement du sang aussi subit qu'il paroît involontaire, auquel le sentiment, la présence de l'objet aimé, une réflexion tendre, donnent une puissance qu'il n'auroit pas sans tout cela? C'est ce que j'ignore; mais, quelle que puisse être la cause du moment, il est certain, non-seulement qu'il existe; mais encore que celles des femmes qui voudroient bien n'y pas céder, nous le dérobant le plus qu'elles peuvent, un homme n'a pas moins besoin de sagacité pour le saisir, que de fermeté pour refuser aux prieres, aux pleurs, aux cris même de la pudeur gémissante, & alarmée, ou aux ruses de la coquetterie désespérée de se voir près d'être vaincue, un répit que l'on a vu très-rarement n'être pas funeste à ceux qui le leur accordent.

Vous ne croyez point *au moment*? moi, j'en admets de deux sortes: l'un qui ne devroit point porter ce nom,

quoique, pourtant, on l'en décore, parce qu'il est, pour ainsi dire, toujours sous la main de celui qui ose, ou veut bien le chercher, ou que c'est, du moins, par le plus grand des hasards qu'on ne l'y rencontre pas; l'autre, que l'on ne doit qu'à des motifs aussi flatteurs pour celui qui a le bonheur de le trouver, que consolans pour celle qui y céde. La femme tendre ne l'avoit point prévu, parce qu'elle ne sçavoit ni quand l'amour agiroit sur son ame, ni jusques à quel point il pourroit agir. L'autre étoit dans la même ignorance, parce qu'il ne lui étoit pas plus possible de deviner ni jusques où l'on porteroit avec elle la témérité, ni combien, car la nature est quelquefois inégale, cette même témérité la trouveroit ou la rendroit sensible.

Je ne sçais si je suis parvenu à vous démontrer à quel point vous êtes dans l'erreur lorsque vous croyez que, dans les femmes, le cœur & les sens ont toujours la même activité, ou sont toujours dans la même inertie; mais plus, dans la carriere que vous courez, votre opinion à cet égard, peut être dangereuse pour vous, moins j'ai cru pouvoir me dispenser de la combattre. Votre aventure avec Xenoclée, & les suites

qu'elle a, m'ont fait naître des réflexions. Je vous les envoie, non que je me flatte d'être le seul qui les aie faites, mais parce que j'imagine qu'elles pourront vous être utiles. Vous les avez trouvées éparses dans cette lettre, sans plus de liaison entre elles que quand elles se sont présentées à mon esprit. Si leur confusion vous blesse, ou vous les obscurcit, vous pourrez les donner à arranger à notre ami Antiphon, l'homme de son siecle, peut-être qui m'a paru avoir le moins d'idées & le plus de méthode, & que je crois, par conséquent, le plus capable de mettre de l'ordre dans ce qu'ont pensé les autres.

LETTRE XXVI.

ASPASIE A ALCIBIADE.

JE viens d'essuyer une peur dont je ne suis pas encore bien remise. J'étois à vous écrire lorsque Periclès est inopinément entré dans mon cabinet. J'ai tremblé qu'usant de sa liberté ordinaire, il ne voulut voir ce que j'écrivois. Vous me direz, sans doute, que je lui

ai laissé prendre là une fort mauvaise habitude, j'en conviens; mais lorsque j'ai commencé à avoir en lui tant de confiance, j'étois bien éloignée de croire que je pusse un jour avoir quelque chose à lui cacher. Quoique je ne vous écrivisse que des injures, ces mêmes injures avoient un caractere si tendre qu'il ne falloit pas, assurément, toutes les lumieres de Périclès pour sentir que l'amour seul pouvoit me les dicter. La seule ressource que, dans le cas où il auroit voulu voir ma lettre, j'aurois eue pour qu'elle pût lui paroître l'ouvrage de ma seule imagination, auroit été l'excès de sa tendresse pour moi. Je doute, en effet, qu'il n'eût pas eu autant de peine à concevoir que je pusse avoir tant à me plaindre d'un amant, que vous en auriez, vous, à croire que je doive avoir toujours à m'en louer. Heureusement pour moi, on l'avoit chagriné au conseil; il avoit dans la tête des affaires fort importantes: & tout cela réuni ne lui a point permis de me faire l'affreuse question que je craignois. Par des raisons particulieres qu'il est inutile de vous dire, je ne veux point finir la lettre que sa présence a interrompue; & par d'autres

motifs, je ne me soucie point d'alonger celle-ci. Je ne pourrois, peut-être, lui donner plus d'étendue, sans y mettre des choses qu'il me semble que vous ne méritez plus; & quand je songe au peu de fruit que j'en tirerois, à quel point vous seriez blessé des reproches qu'elle pourroit contenir, & combien peu vous sentiriez l'amour que je pourrois vous y exprimer, je me console de ne vous pas dire que je vous aime: car, ingrat! ne seroit-ce point vous le dire, que me plaindre que vous ne m'aimez pas! Je me borne donc à vous annoncer que, contre son arrangement d'hier, Périclès ne sortira pas de la journée; & que, selon toute apparence, il la passera à rêver auprès de moi à ce qui lui occupe l'esprit. A quelque point que cette détermination de sa part me contrarie, je sentirois un extrême plaisir à vous l'apprendre, si je pouvois me flatter que ce sera pour vous un supplice que de ne me pas voir, ou de ne me voir qu'avec lui; mais je suis si sûre de la joie que cette nouvelle vous causera, que ce n'est qu'avec une douleur sensible que je me vois obligée de vous en faire part. Oh! Alcibiade, si vous pensiez comme moi, que ce jour, si

perdu pour le desir, seroit encore bien employé par l'amour !

LETTRE XXVII.

SOCRATE AU MÊME.

EUTHIDEME vient de m'apprendre, mon cher Alcibiade, avec quel empressement vous avez réparé les ruines de sa fortune. Il m'a, en même tems, remercié du soin que je prends de vous former; & je vous rends graces à mon tour, de l'honneur que vous faites à mes leçons, & bien plus encore de ce qui en rejaillit sur vous. Ce qui étonne plus Euthydeme que le bienfait, c'est la noblesse que vous y avez mise, & le desir extrême que vous aviez qu'une action, à laquelle vous avez d'autant plus de mérite, que l'amitié devoit moins vous la prescrire, restât absolument entre vous deux. Il convient qu'il a souvent mal parlé de vous, & qu'il ne devoit pas s'attendre à trouver un libérateur dans un homme de qui il n'avoit dû se faire qu'un ennemi. Cependant, à peine ses malheurs ont-ils per-

cé jusques à vous, que non-seulement vous avez été le trouver, mais que vous n'avez pas été content que vous ne l'ayez forcé à recevoir de vous les secours que, de son aveu, les personnes sur qui il étoit le plus en droit de compter, lui avoient lâchement refusés. Si dans cette occasion vous n'avez eu en vue que de faire du plus ardent & du plus dangereux, peut-être, de vos censeurs, le plus utile de vos panégyristes, votre action est très-louable : le meilleur, & le plus sûr moyen que nous ayons pour nous acquérir l'amitié des gens vertueux, c'est d'être vertueux nous-mêmes; & quand ce que vous venez de faire, seroit tombé sur d'autres qu'Euthideme, je le connois trop pour douter de l'impression qu'il en auroit reçu & des droits que, par-là, vous vous seriez acquis sur son cœur. Si vous n'avez voulu que vous attacher un homme honoré de tous ses concitoyens, de qui l'estime publique rend le suffrage d'un si grand poids, & faire enfin quelque jour servir son crédit à votre ambition, quoique par ce motif on doive beaucoup moins d'éloges à votre générosité, elle en mérite cependant encore, puisque vous avez

conſervé Euthideme à la patrie. D'ailleurs, ſi malheureuſement pour vous, c'eſt cette conſidération qui vous a guidé, vous éprouverez que ſi l'on peut gagner des hommes tels que lui, on ne les corrompt pas. Je vous conjure donc pour vous-même, mon cher Alcibiade, de ne le pas forcer à être ingrat, en exigeant de lui des ſervices qui, en bleſſant ſa vertu, le feroient rougir des obligations qu'il vous a : & je deſire vivement que rien ne puiſſe contrarier, ni affoiblir dans votre ame cette joie vive & pure que l'on goûte lorſque l'on fait des heureux ; & que, ſur-tout, l'on a placé ſes bienfaits aſſez dignement pour que la patrie elle même partage la reconnoiſſance de ceux que nous avons obligés.

LETTRE XXVIII.

THRAZYLLE AU MÊME.

LE ſoleil venoit à peine de ſe lever, & moi, ſans ceſſe perſécuté par un amour que je n'oſe preſque m'avouer à moi-même, je ne faiſois que de m'en-

dormir, lorſque j'ai été réveillé par un très grand bruit qui partoit des portes de mon appartement. C'étoit (l'auriez-vous imaginé) le trop tendre Diopithe qui étoit près de battre mes gens de ce qu'ils ne vouloient pas le laiſſer entrer chez moi. Il les a tant aſſurés que ce qu'il avoit à me dire, étoit de la plus grande importance, qu'enfin ils l'ont introduit dans ma chambre. Après des excuſes auſſi longues qu'embarraſſées, & qui plus courtes, & plus éloquentes, ne m'en auroient pas dans ce moment beaucoup plus agréé, il m'a conjuré, par tous les dieux de l'Olympe, de vouloir bien compatir à la cruelle deſtinée de l'amant du monde le plus à plaindre. A ces grands mots, autant qu'à la douleur dont il paroiſſoit pénétré, je n'ai point douté d'abord que cette étonnante Cochlys, de qui hier il vouloit ſi abſolument que nous admiraſſions la beauté, & des vertus de laquelle il nous avoit tant ennuyés, ne fût infidelle; & je la maudiſſois intérieurement, non de ce qu'elle en aimoit un autre que Diopithe (car, quoi de plus ſimple dans le fond?) mais de ce que, pour le quitter, elle n'avoit pas attendu juſques au milieu du jour,

parce qu'alors, ou il ne m'auroit pas trouvé, ou, du moins, ne m'auroit point éveillé de si bonne heure. En conséquence donc de mon idée, j'ai entamé sur la légéreté des femmes un très-beau discours que, sans avoir rien conclu, j'ai terminé par lui conseiller d'aller se coucher. Point du tout : ce n'étoit pas ce que je croyois. Elle? perfide! s'est-il écrié : ah Thrazylle, que vous rendez peu justice à sa façon de penser! Mais, mon cher Diopithe, lui ai je doucement demandé, que vous a-t elle donc fait, ou qu'est ce qui peut vous amener chez moi à une heure si indue! Cochlys infidelle! a-t-il continué avec le même transport; croyez-vous que, si ce malheur m'étoit arrivé, je ne me fusse pas déjà précipité dans la mer? Ah! me suis-je dis tout bas, pourquoi n'est-elle point inconstante! Pendant qu'en moi-même, je formois ce charitable vœu, il est entré avec chaleur dans le détail le plus exact, & par conséquent le plus cruel, des vertus de cette admirable personne. Comme, à la façon dont ce panégyrique débutoit, j'ai compris qu'il ne pourroit être que très-long, je lui ai, le plus humblement que j'ai pu, représenté que m'é-

tant couché fort tard, & mourant d'envie de dormir, il me feroit un plaisir inexprimable de remettre à un tems plus opportun l'éloge de la non-pareille Cochlys. Ma représentation, toute respectueuse, toute touchante même qu'elle étoit, ne l'a pas arrêté; & par des discours qui, en vérité, n'avoient pas le sens commun, il a achevé de me prouver que l'amour ne fait guere moins dire de sottises qu'il n'en fait faire. Vous connoissez mon impétuosité : vous sçavez que mon amitié pour Diopithe est fort médiocre : la patience m'a échappé ; & je l'ai prié avec tant d'aigreur de ne me plus parler, ni de lui, ni de sa Cochlys, tout aussi peu intéressans pour moi l'un que l'autre, qu'enfin il a cru devoir se taire. Lorsque je l'ai eu réduit à ce point, je lui ai encore demandé ce qu'il me vouloit, s'il n'étoit venu que pour louer sa maîtresse ; & que je croyois, en ce cas, devoir l'assurer qu'il prenoit, on ne pouvoit pas plus mal son tems. Il est convenu que s'il n'étoit venu chez moi que pour cela, il seroit, en effet, dans son tort ; mais que vous l'inquiétiez vivement. Alcibiade ! me suis-je écrié : ah ! que peut-il avoir de commun

avec Cochlys, lui qui ne l'a vue qu'hier; & encore avec vous? Il ne l'a, peut-être, encore que trop vue pour son repos, & pour le mien, m'a-t-il répondu en soupirant; & je suis l'homme du monde le plus trompé si elle ne lui a pas inspiré la même passion qu'à moi.

J'étois si outré contre lui que, quelque raisons que j'eusse d'être convaincu de toute votre indifférence pour Cochlys, mon premier mouvement a été de le laisser dans son erreur; mais le desir très-ardent que j'avois de m'en débarrasser le plus promptement qu'il me seroit possible, ne m'a point permis de lui faire cette noirceur, quelque tentante qu'elle fût. Je me suis donc borné à l'assurer que vous étiez très-éloigné d'avoir des vues sur Cochlys; & l'ai fait d'un air si sérieux que si je ne suis point parvenu à bannir totalement ses craintes, du moins les ai-je un peu calmées; mais pour reprendre sur cet intéressant article sa premiere tranquillité, il m'a conjuré de vous demander s'il est aussi vrai que je le suppose, que vous n'ayez pour Cochlys que de l'indifférence, & de lui faire part de ce que vous m'aurez répondu. Je le sçais d'avance, à moins cependant que le de-

ſir de faire à cette Cochlys une infidélité, ne vous tienne pour elle lieu d'un goût qu'elle ne me paroît pas devoir vous inſpirer. Quoi qu'il en puiſſe être, je vous prie de m'envoyer votre réponſe chez Nicias qui, par un haſard que je dirois le plus grand du monde, ſi le haſard qui fait que j'en ſuis prié ne me ſembloit plus grand encore, donne à dîner aujourd'hui : le cruel Diopithe doit venir l'y chercher. J'oubliois de vous dire qu'il n'eſt pas néceſſaire que vous vous y gêniez, parce que loin de paroître vous avoir écrit, je l'aſſurerai que je vous ai vu, & que vous m'aurez dit vous-même ce que je crois ſçavoir déjà, c'eſt-à-dire, que ſa Cochlys ne vous eſt pas moins indifférente qu'il n'en eſt amoureux.

Si quelque idée nouvelle de votre part n'a pas dérangé notre ſouper, je me rendrai ce ſoir au céramique ; & quoique ce ne ſoit que pour vous y parler de Théognis, & que vous ne m'y encouragiez point, je ne vous en prie pas moins de vous y trouver de bonne heure. Vous ne m'en ſçaurez sûrement pas plus de gré ; mais vous êtes le ſeul devant qui je ne craigne pas d'être ridicule. Grands dieux ! ne jouirai-

je donc jamais du bonheur de vous voir à mon tour amoureux, & même quitté !

LETTRE XXIX.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

JE n'aurois, je vous jure, jamais imaginé que, dans la conduite que je tins hier avec Cochlys, il y eût eu rien qui eût de quoi alarmer la tendresse de Diopithe. Je la louai beaucoup, il est vrai; mais il étoit, ce me semble, si aisé de voir que le desir n'animoit pas mes éloges; que je ne comprends pas comment j'ai pu lui causer une si vive terreur. Je crus qu'il ne me faisoit voir sa maîtresse que pour que j'applaudisse à son choix; la politesse & l'amitié me parurent me condamner à feindre de la trouver belle; je remplis donc les devoirs que l'une & l'autre m'imposoient; &, quoi qu'il en ait pensé, je ne fis exactement que les remplir. Un homme, & moins amoureux & plus éclairé que lui l'auroit senti. Il m'auroit, au reste, été possible, dans la position où il m'avoit mis, de me

conduire de façon à lui plaire. En ne louant que modérément ce qu'il aime, j'aurois blessé sa vanité; en prenant la route contraire, je risquois de tourmenter son cœur; & j'ai cru, toutes réflexions faites, qu'il valoit encore mieux l'exposer au tourment de la jalousie, que de lui faire penser que je ne trouvois pas à sa maîtresse autant de charmes qu'il lui en croit. Moi! rival, & successeur de Diopithe! eh! bons dieux! pourquoi le serois-je? Il faut, pour le craindre un instant, qu'il ait bien oublié la façon dont je pense sur ces sortes de choses! J'ai, premiérement, malgré l'ardente passion qu'elle lui inspire, trouvé Cochlys une des plus médiocres beautés que j'aie vûes de ma vie; & quand elle m'auroit paru aussi belle qu'à lui-même, & encore mieux disposée en ma faveur, que je n'ai eu sujet de le croire, il me suffiroit qu'elle eût aimé Diopithe, pour qu'elle ne pût jamais tourner mes desirs de son côté. Sçavez-vous bien que si l'excès de son amour-propre m'étoit moins connu, je croirois, à la peur que je lui fais, que, malgré toutes mes précautions, ma ridicule liaison avec Thrazyclée a transpiré? Car sans cela comment oseroit-il supposer que je pusse un

seul instant permettre à Cochlys de croire qu'elle ait pu me plaire ? Ce n'est point que, pensant comme je fais, je ne sois toujours un peu flatté de voir toutes les femmes chercher à attirer sur elles mes regards, & s'honorer de les y avoir fixés quelques instans. J'avoue encore que l'habitude où je suis de les subjuguer, & l'indifférence où me laissent la plus grande partie d'entr'elles, ne me permettent pas d'être tout-à-fait insensible au plaisir de me voir, tacitement du moins, l'objet de tous leurs vœux ; mais il s'en faut tant que toutes me donnent l'envie de les exaucer, que tout ce que je pourrois pour Cochlys, si encore j'étois le premier qui l'eusse touchée, seroit de répondre pour quelques jours à ses desirs. C'est donc assez qu'elle ait aimé Diopithe, ou qu'elle l'ait cru, pour qu'il n'ait pas à me craindre auprès d'elle. Je ne me suis jamais relâché de la sévérité de mes maximes à cet égard que pour Aspasie ; mais c'étoit du plus grand des Grecs qu'elle étoit adorée : elle l'aimoit ; & j'avois tout à la fois à combattre le mérite de mon rival, l'amour qu'il inspiroit, & tout ce qu'on devoit, tant à sa tendresse qu'à ses bienfaits. Aspasie jouit d'ailleurs, du côté de

l'esprit, de la plus grande célérité; rien n'égale les charmes de sa personne; & quelques foiblesses qu'elle avoit eues avant moi ne devoient pas me détourner de tenter une conquête qui, de quelque façon que je l'envisageasse, ne me promettoit que la plus grande gloire. Des curiosités même, comme vous en avez la preuve, les recommandations de mes amis peuvent aussi, pourvu que ce soit cependant passagérement & sans éclat, m'obliger quelquefois à m'écarter de mes principes; mais Cochlys!... Vous pouvez donc, en toute sûreté, rassurer Diopithe; mais en le délivrant de ses terreurs, je vous demande, malgré le desir que vous pourriez avoir de vous venger du tour cruel qu'il vous a fait ce matin, d'avoir pour sa passion l'égard de ne lui pas dire toutes les raisons qu'il a d'être tranquille sur mes sentimens. Nous tenons souvent moins à nous-mêmes qu'à ce que nous aimons; &, peut-être, quelque vives que soient les craintes que je lui inspire, me pardonneroit-il plus aisément encore d'aimer Cochlys, que de trouver, comme je fais, qu'elle n'a même de quoi lui plaire.

Il n'y a rien de changé à nos arrangemens de ce soir, quoiqu'en finissant ma

lettre, j'en reçoive une de Thrazyclée qui me propose pour le même tems un rendez-vous, ou, si je ne l'accepte pas, une querelle. J'aime mieux, dussiez vous m'en blâmer, la derniere que l'autre. Il me semble que, pour ce qu'elle m'inspire, elle a horriblement de délicatesse. J'en suis d'un ennui qu'il me seroit difficile de vous peindre, & qui pourroit bien considérablement abréger la constance que vous m'avez forcé de lui promettre. Mais seroit-il possible, avec tout ce que je fais pour qu'elle ne puisse pas s'y tromper, qu'elle crût que ce n'est point assez pour moi des langueurs de la jouissance qu'elle y joint encore les désagrémens de la tracasserie ?

LETTRE XXX.

LE MÊME AU MÊME.

SI je ne suis pas désormais le partisan le plus outré du systême qui soumet tout en ce monde à une aveugle fatalité, j'ose dire que ce ne sera pas la faute des événemens. Je viens, en effet, d'avoir de cette fatalité une preuve sans replique ;

replique ; mais, pour que vous puſſiez mieux juger combien le haſard a hier influé ſur mes occupations, il me paroît néceſſaire de vous jurer, & par toute la vérité qui doit regner entre nous, que ce n'étoit point, ainſi que je vous ai toujours vu vous obſtiner à le croire, dans l'intention de vous maſquer mieux mon goût prétendu pour Théognis, mais avec toute la franchiſe poſſible, que je ne concevois pas qu'elle pût vous inſpirer un ſentiment ſi tendre ; & qu'elle-même, à cela près de ces agaceries d'habitude qu'avec un peu d'uſage ſeulement de ces femmes-là l'on ne ſçauroit prendre en elles pour des projets directs, n'avoit point paru plus deſirer de m'engager, que, moi même, je n'avois marqué d'envie de lui plaire.

J'étois donc chez moi occupé le plus froidement & le plus déſagréablement du monde, à compoſer pour Aſpaſie une lettre qui pût avoir l'air d'être tendre, lorſque je reçus de Théognis un billet fort court où elle ſe plaignoit avec vivacité, d'Axiochus qui, avoit, diſoit-elle, contre toute notoriété, l'audace d'avancer: » Après n'avoir rien oublié pour » vous bannir de ſon cœur, & y être » enfin parvenu, l'avoit non-ſeulement

» quittée sans plus de ménagement que
» je n'ai moi-même congédié Glycérie,
» mais se plaisoit à faire de son ame,
» comme de sa personne, les plus odieux
» portraits ; qu'à l'égard de la premiere,
» elle y tenoit trop peu pour que tout
» ce qu'il en disoit, pût lui porter des
» coups bien sensibles ; mais qu'elle ne
» pouvoit, avec la même tranquillité, le
» voir acharné à répandre sur ses mœurs
» les même calomnies ; (calomnies !
» ah ! Thrazylle !) qu'enfin, elle avoit,
» de me parler, le besoin le plus pres-
» sant ; & que, dans l'état affreux où
» la mettoient & l'infidélité aussi peu
» prévue que peu méritée de mon par-
» jure ami, & les horribles procédés
» qu'il avoit l'indignité d'y joindre, je
» ne pouvois, sans être le plus barbare
» de tous les hommes, lui refuser la
» légere grace qu'elle me demandoit «.

Préparé à n'entendre d'elle que ces plaintes, non moins fatigantes par leur monotonie, que par leur continuité, dont les amans accablent, sans aucune pitié, l'infortuné confident qu'ils se choisissent ; & maudissant Axiochus, & ma destinée, je me suis rendu chez Théognis. Je l'ai trouvée seule : cela étoit tout simple ; à demi-couchée : c'é- étoit encore à quoi je devois m'attendre,

La profonde douleur où elle vouloit que je la crusse, n'avoit pas empêché qu'elle n'eût songé à tirer de cette position tout le parti possible; & cela ne m'étonna pas plus que le reste. Tout ce que, sous l'apparence du négligé le plus grand, on peut devoir à la parure, ornoit & secondoit ses charmes: elle ne montroit de langueur que ce qu'il en falloit précisément pour intéresser. L'éclat ordinaire de ses yeux étoit plus tempéré que terni par les pleurs qu'elle avoit versés, & dont on découvroit encore de légeres traces; & moins, leur expression, plus ménagée alors que de coutume, sembloit vouloir aller aux sens, plus elle avoit de pouvoir sur le cœur, ou, si vous l'aimez mieux, sur ce que, sans trop pouvoir nous en donner une raison, nous sommes convenus de nomner comme cela. En me voyant, elle m'a honoré de ce sourire tout à la fois doux, tendre & naif, qui lui sert si bien à masquer la fausseté de son ame, & que l'air de tristesse qui étoit répandu sur sa physionomie ne rendoit que plus séduisant. Aussi-tôt que j'ai été assis auprès d'elle, elle m'a tendu la main: la lui baiser étoit un de mes premiers devoirs: mettre à cette action une sorte de chaleur

qui la distinguât de la simple politesse, & lui annonçât de l'intérêt, étoit encore une chose dont la situation où je devois paroître la croire, ne souffroit pas plus que je me dispensasse. Machinalement, & par pure habitude, après avoir baisé cette main, je l'ai retenue dans les miennes; &, par les mêmes motifs, sans doute, ou parce que sa douleur l'occupoit toute entiere, elle l'y a laissée. Après quelques soupirs, tels quels, elle a commencé la conversation par me redire d'Axiochus, mais malheureusement dans un beaucoup plus grand détail tout ce qu'elle m'en avoit écrit, s'est étendue sur son malheur qui, disoit-elle, » avec le cœur le plus sincere, & » le plus tendre, &, peut-être, avec » tout ce qu'il faut d'ailleurs pour fixer » un amant, sembloit la condamner à » ne trouver jamais que des ingrats; » qu'elle convenoit, pourtant, que vous » ne l'aviez pas été; mais que, si elle » n'avoit pas eu à se plaindre du fond » de vos sentimens, vous aviez, par » des jalousies aussi fréquentes qu'injurieuses, sçu mêler tant d'amertume » au plaisir qu'elle sentoit de se voir aimée, qu'avec le plus grand desir du » monde, de vous être éternellement

» attachée & même vous aimant tou-
» jours, elle avoit enfin été forcée de
» céder à *la lassitude* de son cœur. «
Voilà donc l'inconstance devenue une simple lassitude! J'ignore si c'est Théognis qui la premiere a fait une si heureuse découverte; mais nous devons, selon moi, bien des remercimens à la femme à qui nous en avons l'obligation. A vous dire la vérité (& peut-être ne dois-je m'en prendre qu'à la nouveauté dont m'a été le terme) je n'ai pas absolument bien compris cet amour qui, tout violent qu'il est, n'empêche point qu'on ne soit volage; & il est possible que vous soyez à cet égard, dans le même embarras que moi; mais il y a toute apparence qu'elle sçait comment deux mouvemens qui paroissent si contradictoires, peuvent s'accorder, puisqu'en elle, l'un n'a pas été un obstacle à l'autre. Elle mêloit à tout cela une sublimité de sentimens si grande, faisoit, à moins toutefois que le cœur ne fût de la partie, sa conquête si difficile, qu'il m'a tout d'un coup pris envie, non d'essayer s'il ne se pouvoit pas qu'on la fît à moindres frais, (car sur cela je sçavois, aussi-bien qu'elle, à quoi m'en tenir) mais de la forcer de m'avouer

à moi-même qu'il n'est pas vrai que dans ces sortes de choses, elle croie l'intervention du cœur aussi nécessaire qu'elle le dit. Comme, d'un côté, je ne voulois point qu'il y eût de ma part à tout cela un air d'appareil qui me sembloit me convenir assez peu ; & que, de l'autre, je trouvois beaucoup plus plaisant de triompher d'elle, sans qu'elle pût un jour être le moins du monde, fondée à m'accuser d'y avoir mis les apparences de l'amour, quelque légeres même qu'elles pussent être ; qu'enfin, le langage du desir, & la témérité qui accompagne nécessairement la mauvaise opinion que l'on a d'une femme, m'ont paru suffire, je me suis jetté dans les surprises. Comment, par exemple, lui disois-je avec transport, peut-on être assez heureux pour être regardé tendrement par de si beaux yeux, & se lasser de ce bonheur ! Quoi ! l'on peut faire naître ce doux sourire, en augmenter les graces, & croire qu'on peut les trouver ailleurs, & les y chercher ? Et vous sentez que pour que Théognis ne prît pas pour un simple compliment toutes ces exclamations, il falloit de toute nécessité que ces beaux yeux, & cette bouche divine fussent baisés, & même

avec tout l'emportement qui pouvoit seul excuser les libertés que j'osois prendre. Si je ne voulois pas, à cause des conséquences, qu'elle pût me supposer de l'amour, il ne me convenoit point davantage qu'elle pût me croire à tout autre égard aussi tranquille que du côté du cœur je voulois le lui paroître..... Mais vous sçavez aussi bien que moi quels sont les devoirs qu'impose une pareille situation : vous ne connoissez pas moins, puisque vous croyez avoir eu tant à vous en plaindre, toute l'étendue de la clémence de Théognis ; & vous n'avez pas besoin que je vous dise que la sienne ne s'est point démentie. Rien n'a donc été ni plus rapide, ni plus complet que mon triomphe. Ce que je crois qui y a beaucoup aidé, c'est qu'elle ne pouvoit ignorer que, dans le tems que vous étiez outré de son infidélité, vous ne m'eussiez dit autant de mal de ses charmes, que vous aviez dû m'en dire de son cœur ; & que pour justifier la promptitude de la sienne, Axiochus ne me l'ait peinte avec le même désavantage pour elle. Théognis avoit donc à me prouver combien peu il faut compter sur ce que notre colere, ou le besoin d'excuser notre légéreté, nous

dictent au sujet des femmes qui sont l'objet de la premiere, ou la victime de l'autre; & la certitude fondée, ou non, qu'elle avoit de me désabuser, ne devoit pas moins agir en ma faveur, que mes entreprises, le moment, & l'extrême débilité dont, sans qu'elle sçache trop pourquoi, à ce que, du moins, il m'a paru, elle est toujours dans ces dangereuses occasions. Ce qui, au reste, m'a pénétré pour elle d'une véritable estime, ce sont les sinceres remords qui ont immédiatement suivi sa foiblesse, & tout ce qu'elle a retrouvé, soit d'amour pour Axiochus, soit de douleur de l'avoir perdu. Enfin, pourtant, je suis venu à bout de la consoler : je lui ai même fait voir les choses d'un œil si différent que, non-seulement elle soupe ce soir au céramique, mais qu'elle y seroit venue en cérémonie, si dans la crainte que si je lui eusse permis de mettre aux bontés dont elle me comble, une si grande publicité, Aspasie n'en eût pas été plus instruite que je n'aurois voulu, ne m'eût obligé de la supplier de ne pas les divulguer encore. Comme elle pense assez bien d'elle-même pour ne point douter que sa conquête ne doive me couvrir de la gloire la plus

grande, elle avoit à peine à concevoir cette diſcrétion de ma part; mais je lui ai dit que la choſe du monde que je déteſtois le plus étoit d'afficher les femmes qui m'honorent d'un peu de bienveillance; & en lui diſant, je l'ai, ce m'a ſemblé, étonnée beaucoup. Vous ſçavez de reſte pourquoi je ne vous prie pas de ce ſouper: ſi, ce dont je ne ſuis point du tout sûr, nous en faiſons enſemble plus d'un, & que vous n'ayez point de répugnance à être en tiers avec nous, vous en ſerez bien le maître. Je ſens trop combien vous devez regretter une femme ſi eſtimable, pour ne pas me prêter à tout ce qui peut vous rapprocher d'elle. Je ne ſçais ſi vous penſerez ſur cela comme moi; mais j'avoue qu'à votre place jamais elle ne m'auroit paru ſi bonne à reprendre.

LETTRE XXXI.

PÉRICLÈS A ALCIBIADE.

JE passe à cette affaire de Samos qui doit, à ce que l'on assure, me couvrir d'une si grande gloire.

Il seroit inutile que je vous parlasse avec une sorte d'étendue de ma premiere expédition contre les Samiens, puisque ce n'est pas sur celle-là que l'on croit me devoir tant d'éloges. Nous les surprîmes : ainsi, nous montrer devant leurs murs, nous en emparer, abolir leur gouvernement, leur dicter les loix sous lesquelles nous voulions qu'ils vécussent désormais, ne fut l'ouvrage que de peu de jours : mais à peine étions-nous dans Athenes, que Samos se révolta. Je fus donc forcé d'y courir une seconde fois ; ils nous attendoient, résolus à se soustraire pour jamais à notre domination, & même à nous disputer l'empire des mers. Une armée, plus forte que celle qui revenoit les combattre, des mesures bien prises, des alliés, de bons généraux, tout secon-

doit leur résolution, & sembloit leur en promettre le succès. Ils nous attaquerent donc avec fureur, près de l'isle de Tragée ; mais le destin d'Athenes assez long-tems balancé en cette occasion, autant par le courage des Samiens que par la supériorité de leurs forces, enfin l'emporta. Avec quarante-quatre vaisseaux seulement, nous en battîmes soixante & dix ; & poursuivant notre victoire, nous nous emparâmes de leur port, & mîmes le siege devant leur ville. Plus irrités de leur défaite qu'ils n'en étoient abattus, ils se défendoient avec tant de valeur qu'ils rendoient fort incertain le succès du siege. Sur ces entrefaites une nouvelle flotte, & plus considérable que la flotte qui nous avoit amenés devant Samos, m'arrive d'Athenes. J'apprends que les Phéniciens en envoient aussi une au secours de nos ennemis ; que même elle est déjà dans ces mers ; & qu'avec cinq vaisseaux, Stésagoras est allé s'y joindre. J'imaginai (& ce me semble, avec raison) qu'en prévenant la jonction de toutes leurs forces, & leur arrivée jusques à la vue du port, je les combattrois avec plus d'avantage que si j'attendois qu'elles fussent toutes réunies ;

& que si d'ailleurs j'étois battu, cet échec tireroit moins à conséquence que si c'étoit devant leur ville que je le reçusse. Prenant donc soixante des vaisseaux qu'Athenes venoit de m'envoyer, j'allai au devant des Phéniciens. Comme je craignois, cependant, ce qui pouvoit se passer au siege en mon absence, j'ordonnai à ceux à qui je laissois le commandement, d'éviter jusques à mon retour, quoi que pussent faire les Samiens, les hasards d'une bataille. Ces ordres, sans doute, marquoient en moi beaucoup de prudence; mais c'étoit en témoigner peu que de croire qu'ils fussent suivis. Satisfait, toutefois, de la précaution que j'avois prise, je joins les Phéniciens, les combats, & les dissipe. Pendant ce tems, Mélissus, général des Samiens, me faisant l'honneur de se croire fort de mon absence, se présente inopinément devant nos lignes, brave nos généraux; & ainsi qu'il s'en étoit flatté, les détermine. Le combat fut sanglant, & la victoire long-tems disputée; mais, malgré tous nos efforts, Mélissus coula à fond la plus grande partie de nos vaisseaux, fit beaucoup de prisonniers, demeura maître de la mer, pourvut la ville de toutes les

munitions de guerre & de bouche dont elle commençoit à manquer, & se mit du moins en état de rendre très-long encore un siege dont ma nouvelle victoire ne pouvoit qu'abréger la durée. Ce fut donc en vain, selon moi, que peu de tems après je défis en bataille rangée ce même Mélissus, & qu'enfin je pris Samos, puisqu'il n'en est pour cela pas moins vrai que mon imprudence coûta à la république beaucoup de vaisseaux, & ce que je regrette le plus, un très-grand nombre de citoyens, que je compromis la gloire de ses armes, que je rendis, enfin, infiniment plus long qu'il ne l'auroit été, le siege de Samos. Tous malheurs que j'aurois évités, si au lieu d'aller au devant des Phéniciens, je me fusse tenu à mon poste. Que si, en combattant à la vue de la ville, comme j'aurois dû le faire, j'avois à craindre que les Samiens ne prissent le tems du combat pour essayer de forcer nos lignes, les troupes dont je les laissois garnies, non-seulement suffisoient pour les garder; mais dans le cas même où j'aurois eu du désavantage contre les Phéniciens, il me seroit resté encore assez de vaisseaux, soit pour rétablir l'égalité, soit même pour

déterminer la victoire en notre faveur; au lieu qu'en allant au devant d'eux, obligé, comme je l'avois été, de partager nos forces, je me privois volontairement de toutes mes ressources, & donnois au hasard beaucoup plus que la prudence ne me le permettoit: aussi fus-je cruellement puni de l'avoir peu consultée.

Je vous laisse actuellement à juger, mon cher Alcibiade si, d'un côté, je mérite les censures dont on m'accable, & si, de l'autre, je suis digne des éloges dont on me comble.

Fin du cinquieme Volume.

00100578

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016